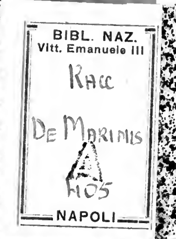






OEUVRES
DRAMATIQUES

DE

M. D'ARNAUD.

TOME PREMIER.

AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,

Chez *D. J. CHANGUION.*

MDCCLXXXII.





AVIS DU LIBRAIRE.

Le succès mérité des Tragédies & Drames de M. d'Arnaud, nous fait espérer que le Public recevra avec plaisir la Collection complette que nous lui en offrons, sous le titre d'*Oeuvres Dramatiques* en deux Volumes, avec figures. Cette Collection contient *Coligny, ou la Saint Barthelemi*, Tragédie; les Drames de *Comminge*, *Euphémie*, *Mérinval* & la Tragédie de *Fayel*. Si M. d'Arnaud publie d'autres Pieces, nous nous empresserons de les ajouter à ce Recueil.

PIECES CONTENUES

DANS

CES DEUX VOLUMES.

TOME PREMIER.

COLIGNY, *ou la Saint Barthelemi, Tragédie en trois Actes.* . . . . Page xxvii

LE COMTE DE COMMINGE, *ou les Amans malheureux : Drame en trois Actes.* . . 1

Mémoires du Comte de Comminge. . . 89

FAYEL : *Tragédie en cinq Actes.* . . . 153

Extrait de l'Histoire du Châtelain de Fayel. 288

TOME SECOND.

EUPHÉMIE, *ou le Triomphe de la Religion : Drame en trois Actes.* . . Page. 1

Mémoires d'Euphémie. . . . 97

Lettre de l'Auteur à l'occasion du Drame d'Euphémie. 193

MÉRINVAL : *Drame en cinq Actes.* . . 313

Effets de la Vengeance : Relation d'un Religieux. 419

COLIGNY,

OU

LA SAINT BARTHELEMI,

TRAGEDIE.



AVERTISSEMENT.

Cette Tragédie a eu plusieurs éditions. Les Anglais lui ont fait l'honneur de la traduire; elle a été jouée avec beaucoup d'applaudissemens dans les Pays étrangers. L'Auteur la composa, comme elle a paru d'abord, à l'âge de dix-huit ans. Nous la donnons ici entierement différente des éditions précédentes; les deux premiers Actes sont totalement changés, & le troisieme rempli de nouveaux vers & de nouvelles situations.

La versification de cette piece est noble & élevée; les caracteres bien soutenus, & ne se démentant point. Peut-être des amateurs du nouveau Théâtre, de ces Scenes chargées & romanesques accuseront cette Tragédie d'une trop grande simplicité. L'Auteur paroît avoir eu devant les yeux ce naturel pathétique des Auteurs Grecs & Anglais. S'il a pû rendre son ouvrage intéressant, il a rempli la premiere regle. Il ne faut jamais s'interroger sur la cause du plaisir qu'on ressent à la lecture ou à la représentation d'une piece; pourvu qu'elle ait le don de plaire, on ne doit pas exiger davantage.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Ceux qui aiment la vérité, la trouveront dans cet ouvrage. La journée de la ſaint Barthelemi feroit honte à nos Français, s'ils ne la déſapprouvoient eux-mêmes; on ſait qu'elle eſt en horreur parmi eux, comme le ſont aujourd'hui les Vêpres Siciliennes chez les Eſpagnols. Les Anglais, une des nations les plus ſenſées de l'Europe, blâment la conduite de leurs peres à l'égard de Charles I. Les Proteſtans ont été les premiers à déteſter ces miſérables fanatiques nommés Camiſards. (1) Les meilleurs Catholiques, en honorant ſaint Pierre & les autres Pontifes auſſi reſpectables, abhorrent Alexandre VI. Il y a une eſpece d'imbécillité à vouloir excuſer les fautes de ſes ayeux: il ſe trouve des ſuperſtitions de tout genre, la plus honteuſe de

(1) Les troubles des Cevennes doivent être mis à côté de la ſaint Barthelemi, pour les horribles excès où ſe livrerent ces Camiſards, qu'on peut nommer avec raiſon des *enragés*. Des Prêtres reſpectables par leur vieilleſſe & encore plus par leurs mœurs, furent les principaux objets de la fureur de cette canaille, qui reſſembloit aſſez aux Vaudois & aux Albigeois.

toutes est ce respect mal-entendu pour les siecles précédens; ce préjugé grossier, & cependant si ordinaire, arrête souvent les progrès de la raison. Pourquoi devoir à autrui un bien que nous trouvons chez nous-mêmes? Nous avons tous la même faculté de penser; ce n'est que les divers abus qu'on en fait, qui rendent un homme si différent d'un autre homme.

On a le malheur de confondre souvent le fanatisme avec la religion. Un Chrétien est un homme plus raisonnable que les autres; la raison & la vraie religion ne se séparent jamais.

On n'a qu'à parcourir les Mémoires de l'Etoile, la grande histoire de Mezeray, l'illustre Président de Thou, le Tite-Live de la France, cet Historien si sage & si éclairé; on y lira le détail de la saint Barthelemi, on pourra juger par tant d'exemples que tous les hommes sont également méchans, lorsqu'ils sont frappés de ce préjugé imposant, qu'ils nomment religion, & qui cependant lui est si opposé.

Il est nécessaire de donner une légere idée sur la saint Barthelemi, pour remettre sous les yeux des lecteurs des traits qui auroient pû leur échapper, & dont la connoissance est nécessaire à l'intelligence de la piece.

Medicis depuis long-tems méditoit de porter ce coup au Parti Calviniste: il étoit nécessaire

qu'on empruntât les voiles de la Religion & de la perfidie, pour accabler avec plus d'assurance un parti qui s'aggrandissoit tous les jours. On n'eut pas de peine à faire goûter ce complot à une cour, composée d'imbécilles, de superstitieux, de mécontens & d'esprits amoureux des nouveautés : les uns étoient des fanatiques que le zele de la Religion rendoit barbares de sang froid; les autres, moins grossiers & plus coupables, se servoient de ces especes de pieuses machines, pour travailler aveuglement à leurs propres intérêts. C'est ainsi que le peuple a été de tous tems le martyr de ses maîtres & de sa crédulité.

Les Guises haïssoient les Condé & les Coligny, plutôt à cause de leur haute réputation, que par rapport au titre de Protecteurs de l'Hérésie. Si Coligny eût été Catholique, ils eussent été les plus zélés soutiens des Protestans.

Charles IX. eut peine à donner son consentement pour une si horrible exécution; mais il n'avoit point assez de force pour oser être vertueux, dans une cour empoisonnée des maximes de Machiavel. Cependant, malgré sa docilité pour sa mere, il a passé pour le Prince le plus emporté de son tems, il tomboit dans des especes de fureurs convulsives. Quelques-uns ont soupçonné que la maladie dont il mourut, fut occasionnée par le poison; ce fait n'est pas avéré.

Gaspard

Gaspard de Coligny, Amiral de France, avoit succédé dans son parti au Prince de Condé, son neveu, tué à la bataille de Jarnac par Montesquiou ; c'étoit un honnête homme, auquel il ne manquoit que d'être Catholique. Jamais Chef ne sût mettre mieux à profit le malheur ; s'il ne remporta pas d'éclatantes victoires, il fit beaucoup d'honorables retraites ; ce qui distingue le grand Capitaine presqu'autant que le succès. Les nôces d'Henri IV & de Marguerite de Valois, l'attirerent à la Cour, rassuré par le prétexte d'une paix générale que Médicis feignoit de vouloir leur donner. Il étoit attaché à son Roi, malgré la différence de Religion, & faisoit voir qu'on peut servir à la fois son Dieu & son maître. Toute sa prudence ne put lui faire écouter des soupçons qu'un accident (1) qui lui étoit arrivé quelques jours avant, devoit justifier ; ce fut la premiere victime qu'on sacrifia à Medicis. Ses assassins le trouverent qui lisoit Job : il ne parut point épouvanté à leur vue, il attendit la mort & la reçut avec cette tranquillité d'ame, qui fait le caractere du Héros & du Chrétien ; son corps fut jetté par les fenêtres. Le Duc de Guise, surnommé le

(1) Coligny allant au Louvre pour voir le Roi, fut blessé d'un coup d'arquebuse, en passant par un des appartemens.

Balafré, qui n'eut que de grands vices & des talens qu'on nommoit vertus, eut la cruauté de fouler aux piés le cadavre de Coligny ; il lui essuya même avec son mouchoir son visage tout couvert de sang, pour le reconnoître, & pour jouir (si on ose le dire) de l'affreux plaisir de la vengeance. La tête de l'Amiral fut portée à Medicis, qui, suivant quelques Historiens, l'envoya toute embaumée au Pape, comme un présent de sa haine & de sa colere: on pendit le corps de Coligny par les piés au gibet de Montfaucon; Charles IX, avec toute sa Cour, alla rassasier sa fureur de ce spectacle; les biens du mort furent confisqués au profit du Roi, sa mémoire déclarée odieuse. Il y a quelques années qu'en creusant les fondemens d'une Chapelle à Chantilly, on trouva un cercueil qui renfermoit son corps; il étoit entouré de bandelettes aux jambes & aux bras. (1)

(1) La haine pour le nom de Coligny, s'est étendue si loin, que des religieuses d'une ville de Languedoc ayant trouvé depuis peu un tombeau, où étoit enseveli Dandelot, frere de Coligny, l'en tirerent elles-mêmes avec une sainte fureur, lui donnerent force coups de couteau, à la sollicitation d'un Directeur, & le jetterent ensuite dans un grand feu qu'elles avoient allumé exprès pour consommer un si pieux sacrifice. Ce fait prouve de quoi est capable l'imbécillité & l'ivresse du fanatisme.

Le Comte de Teligni, son gendre, se sauva tout nud en chemise dans les bras de son beau-pere, & y fut massacré sur le champ par les assassins; ce jeune homme étoit cher au parti, & même aux Catholiques qui savoient respecter la vertu jusques dans leurs ennemis.

Marsillac, Comte de la Rochefoucault, étoit un des courtisans qui possédoit davantage la faveur du Roi; il avoit passé une partie de la nuit à jouer aux dez avec ce Prince, qui voulut envain le retenir. Ce Roi, dont la foiblesse étoit le premier vice, laissa courir Marsillac au devant de la mort, persuadé que le Ciel avoit résolu sa perte.

Le Maréchal de Tavannes, honnête homme d'ailleurs, s'il n'eût pas été aveuglé par son ignorance, commandoit tous ces meurtres dans la vue d'obéir à Dieu; on se servoit de sa docile fureur comme d'un instrument propre à châtier les Huguenots. Il étoit à la tête d'une troupe de meurtriers qui portoient sur leurs chapeaux une croix blanche; & le Maréchal de Tavannes crioit de toutes ses forces: „ saignez, saignez; la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois „ de Mai."

Albert de Gondy, Maréchal de France, étoit un des Favoris de Medicis, aussi bien que Moscoüet, Gentilhomme Breton, & le Vidame de

Chartres; cette Princesse mettoit l'amour au rang de ses passions. (1)

Nevers, Frédéric de Gonzague de la maison de Mantoue & l'un des principaux auteurs de la saint Barthelemi, le fils du Baron Desadrets, Bussi d'Amboise qui tua son propre cousin Renel, Bême attaché à la maison de Guise; voilà quels étoient les premiers assassins.

Sept ou huit cens Protestans s'étoient réfugiés dans les prisons : les Capitaines destinés pour l'exécution, se les faisoient amener sur une planche par la Vallée de Misere, où ils les assommoient à coups de maillet. Un tireur d'or en tua pour sa part quatre cens de sa propre main. Ces fanatiques dénaturés, qui n'étoient pas même des hommes & qui se disoient Catholiques, se regardoient comme autant de vengeurs du Ciel.

Qui eût demandé à cette troupe d'assassins, pourquoi ils égorgeoient ainsi leurs freres, ils eussent répondu tranquillement qu'ils ne pouvoient faire de sacrifice plus agréable à Dieu.

Religio peperit scelerosa atque impia facta.

---

(1) Elle ne marchoit, dit Monstrelet, „ qu'accompagnée des plus belles femmes de la Cour, qui tenoient „ en lesse un long cortege de courtisans; & falloit-il „ que le Bal marchât toujours." Ce sont les propres paroles de cet Auteur.

Du moins, c'eſt la ſuperſtition qui uſurpe un nom ſi reſpectable.

Un Aubépin que le haſard fit fleurir le lendemain de cette affreuſe journée dans le cimetiere des Innocens, fut regardé comme un prodige par cette populace, & ne ſervit qu'à l'affermir dans l'aſſurance que le Ciel approuvoit ces meurtres.

Les Pédans de l'Ecole ſe mirent de la partie; on en immola pluſieurs aux mânes d'Ariſtote & d'Horace. Charpentier aſſaſſina Pierre la Ramée, pour n'avoir pas voulu embraſſer le Péripatéticiſme. Lambin mourut d'une fievre que lui avoit cauſé la ſeule frayeur de la mort. Charpentier qui s'étoit déclaré le vengeur d'Horace, avoit réſolu de lui ſacrifier ce Commentateur.

Charles IX eut la cruauté de tirer ſur ſes propres ſujets. Le Louvre, ce Palais reſpectable, n'étoit plus qu'une affreuſe boucherie. Les uns ſe précipitoient dans la riviere, les autres ſe jettoient du haut de leurs maiſons & furent écraſés ſur le pavé, d'autres enfin s'allerent livrer à leurs bourreaux. Ce maſſacre dura trois jours & trois nuits; la Seine en fut enſanglantée. Marſillac, Soubiſe, Renel, Pardaillan, Guerchy, furent les plus diſtingués d'entre les morts Sans les remontrances de quelques ſages citoyens, également zélés pour la gloire de leur Roi &

pour le bien de l'Etat, la moitié de la France eût péri des mains de l'autre.

Ce tableau suffit pour montrer que l'esprit de fanatisme entraîne tôt ou tard la ruine d'une Nation. On ne sauroit trop exposer ces sortes de peintures aux yeux des hommes. Les Catholiques auroient tort de désapprouver cette piece; c'est un ouvrage qui doit être dans les mains de tout le monde, & dont le but est d'exciter à l'humanité, le germe des vertus, & d'inspirer, s'il se peut, de l'aversion pour le crime & pour la superstition. (1)

---

(1) On ne doit pas omettre l'histoire d'un digne Prélat nommé *Jean Hennuyer*, qui du rang de Confesseur d'Henri II avoit passé à l'Evêché de Lizieux. Lorsque le Lieutenant de Roi de cette Province lui annonça les ordres de la Cour, ce sage Evêque répondit qu'il s'opposeroit toujours à l'exécution d'un pareil Arrêt; qu'il étoit le Pasteur de son peuple, & non son bourreau; que ces hérétiques, tout égarés qu'ils étoient, avoient sur son cœur les mêmes droits que les catholiques: il ajouta qu'il ne permettroit jamais qu'on employât de semblables moyens pour convertir les hommes; qu'il avoit reçu la vie de son Dieu, pour la consacrer au bien spirituel & même temporel de son troupeau. Il obtint donc que les Protestans de son Diocese ne fussent point enveloppés dans ce massacre général. Il arriva que les

Préfentement il faut entrer dans l'examen de cette Tragédie, répondre à quelques critiques dont on a daigné l'honorer, donner une idée des caracteres.

Hamilton, Curé de faint Cofme, & qui dans la fuite fut un des plus fameux Ligueurs, eft un des Acteurs qui joue le rôle le plus frappant de cette piece. Il eft aifé de s'appercevoir que ce Curé n'eft autre que le fameux Cardinal de Lorraine, oncle du Duc de Guife le Balafré, qui fema les premieres étincelles de cet incendie dont toute la France penfa être confumée. Cette explication juftifie donc l'Auteur aux yeux de quelques perfonnes, obftinées à ne vouloir point envifager dans Hamilton un plus grand perfonnage, redoutable aux deux Partis, & dont l'ambition ne connoiffoit nulles bornes.

On a tâché de repréfenter Coligny fous les traits d'un honnête homme, qui penfoit que fa Religion étoit la meilleure. Teligni eft dépeint comme un jeune homme fougueux, & qui ne

Huguenots qui devoient la vie à leur Pafteur, furent touchés de fa générofité, & embrafferent la Religion Catholique, perfuadés que c'étoit une Religion de douceur & de charité, puifqu'elle permettoit à *Hennuyer* de pareils fentiments; & que l'abus feul & la politique la défiguroient & la rendoient haïffable.

respire que la vengeance. Ces caracteres semblent se soutenir jusqu'à la fin.

L'antiquité ne nous opposera jamais un sujet plus Tragique que celui-ci. L'Oedipe de Sophocle qui est plein de situations touchantes, excite moins la pitié, qu'un vieillard de quatre-vingts ans, qu'égorgent avec zele ses compatriotes. Un Français (& il s'en trouve beaucoup) qui ne se piquera point de Littérature, verra avec indifférence les tableaux d'Antigone, d'Electre; l'ignorance souvent aveugle le cœur, comme l'esprit. Tout le monde n'est pas obligé de savoir que Créon avoit défendu qu'on ensevelît le corps de Polynice, qu'Oreste en tuant sa mere Clitemnestre vengea le meurtre d'Agamemnon son pere. Personne en France, je dirai dans l'Univers, n'ignore que Catherine de Medicis fit assassiner Coligny & plus de cinquante mille personnes dans la même nuit, par la main de leurs concitoyens: ce n'est point dans la Grece, à Thebes ou à Argos, que s'est passée cette sanglante catastrophe; c'est à Paris, dans le sein d'une ville où les étrangers venoient déja recevoir des leçons de justice & d'humanité, & il y a à peine deux siecles.

Les partisans des Aristote, des Daubignac, ces esclaves des regles qu'ils appellent la raison, & que quelques Auteurs hardis nomment foibles-

se, se sont déja récriés contre la témérité d'avoir fait tuer Coligny sur le Théâtre; ils opposent à ces innovations Corneille, Racine; car voilà les mots de ralliment pour le parti. Mais ne peut-on s'ouvrir des routes nouvelles en respectant les anciennes? Horace lui-même, la source des regles, n'a-t-il pas dit:

Licuit, semperque licebit
Signatum præsente notâ producere nomen.

Il vaut mieux tomber quelquefois en voulant s'élever tout seul, que de marcher à tâtons appuyé sur un autre.

Descartes assure que la lumiere est une matiere subtile, répandue dans tout l'univers. Qui eût soutenu alors un sentiment opposé, eût passé pour un Philosophe schismatique. Newton est venu qui a renversé le systême de Descartes, il a triomphé à son tour; il a voulu que la lumiere fût un amas d'une infinité de petits rayons émanés du Soleil dans l'espace de 7 minutes ½ & on l'a cru sur sa parole. Il viendra un troisieme Physicien qui détruira ces deux systêmes, en créera un nouveau, & tout-à-fait contraire aux premiers. La raison fait chaque jour des progrès, & la nature n'est peut-être encore que dans son enfance.

Ces exemples peuvent appuyer la hardiesse de

l'Auteur. Ne sera-t-il défendu qu'aux Poëtes d'innover, tandis que les Philosophes tous les jours retranchent, ajoutent ou inventent à leur gré? Sophocle, Euripide, Shakespear, sont des modeles, qu'on ne doit point rougir de suivre. Les Grecs & les Anglais seroient-ils moins éclairés sur la Tragédie que les Français?

Donnons un exemple de la Scene ensanglantée: Euripide fait tuer à Médée ses enfans presque sur le Théâtre; n'oseroit-on plus faire revivre cette imitation? Un grand génie n'auroit qu'à représenter sous des traits forts & expressifs, l'infidélité de Jason, l'impuissance où Médée se trouve de ne pouvoir se venger autrement qu'en immolant ses propres enfans, ses combats, ses larmes, ses cris même auprès de son époux pour le rappeller à elle; ses nouveaux outrages, sa tendresse prête à l'emporter sur sa vengeance, par un retour rapide, maîtresse de sa pitié, ses enfans égorgés dans le premier moment de la plus vive fureur, son trouble, son désespoir subit; tout le pouvoir de l'amour maternel, le dessein où elle est de se donner la mort du même poignard teint du sang de ses fils, la vue d'un Amant infidele, & qui vient au même instant d'épouser sa rivale; sa nouvelle rage, enfin son départ, après avoir laissé échapper au milieu de sa haine quelques transports

d'amour pour l'ingrat Jason, & des marques de douleur sur la mort de ses enfans.

Qu'on entre bien dans le caractere d'une femme qui aime, qui a été aimée, & qui se voit enlever le cœur de son amant par une rivale. Qu'on se pénetre de sa passion; qu'on devienne, pour ainsi dire, Medée elle-même : alors on concevra que quelque barbare qu'elle soit, elle est encore plus à plaindre qu'à détester; on oubliera la maxime d'Horace:

Ne coram populo pueros Medea trucidet.

Il faut avouer aussi que les cœurs des femmes se révolteroient moins que les nôtres à la représentation d'un pareil spectacle, parce que leurs ames sont plus propres que celles des hommes à ressentir les grandes passions, surtout lorsque l'amour en est la premiere cause. On pourroit d'abord être étonné, le spectateur douteroit un instant quelles impressions le remueroient: mais bientôt la terreur & la pitié se décideroient, & l'on s'intéresseroit pour Medée, de même que tous les jours on s'intéresse pour Phedre.

Il est encore des situations fortes qui expriment la douleur mieux que les plus beaux vers, & qui déplaisent à notre Nation: le même Euripide, dans le second Acte de son Hecube, représente cette Princesse couchée par terre, &

abîmée dans sa tristesse : les Anglais donnent à Zaïre une pareille situation; Orosmane s'écrie *Zaïre, vous vous roulez par terre:* les Anglais sont touchés aux larmes, un Français riroit.

On peut mettre certaines expressions au même dégré d'estime parmi nous autres. Elles offensent notre délicatesse. Hecube en parlant de Polixene sa fille, l'appelle *la vie, la nourrice de son ame ; le bâton , le guide de son chemin ;* πόλις, τιθήνη βάκτρον, ἡγεμὼν ὁδοῦ.

Shakespear fait dire à Hamlet : „ A peine „ mon pere est-il dans le tombeau, que mon „ indigne mere va entrer avec un autre époux „ dans un lit tout fumant encore de sa chaleur."

Ce même Shakespear a introduit des ombres sur la Scene avec succès, tandis que l'Abbé Nadal n'a osé risquer sur son théâtre l'apparition de Samuel; & peut-être ce foible versificateur a-t-il eu raison: il sentoit qu'il n'avoit pas assez de force & de pathétique dans la pensée & dans l'expression, pour soutenir une Scene aussi merveilleuse, & qui eût demandé le pinceau d'un Corneille, ou d'un Voltaire.

Chaque objet a ses différentes faces : il n'est qu'un pas du touchant au ridicule, du majestueux au fanfaron. Si ces sortes de Scenes ne frappent point & ne produisent pas leur effet dans le moment, elles tombent au même instant, & le

spectateur est assez peu clair-voyant pour mettre sur le compte de la Nature les sottises de l'Auteur.

Saint Michel qui foule aux piés le Diable, ce tableau du fameux Raphael, s'il fût sorti d'une main novice, auroit excité le rire, au lieu qu'il inspire l'effroi & la vénération.

Doit-on conclure de M. l'Abbé Nadal qu'il ne faut pas exposer aux yeux de pareilles Scenes? Non, sans doute; & il est étonnant que jusqu'ici sur la foi de ces Auteurs rampans, les Français se soient défié de leurs forces & crus incapables de soutenir la vue de spectacles sublimes. C'est à des génies de leur montrer qu'ils peuvent avoir le droit d'imaginer & de sentir aussi fortement que les Grecs & les Anglais?

L'Atrée de M. de Crebillon, selon quelques personnes de goût, est un chef-d'œuvre du Théâtre; cependant il n'a jamais réussi autant qu'il le méritoit: la délicatesse Française n'a pu se familiariser avec cette derniere Scene si bien exprimée, où Atrée présente à Thyeste son frere la coupe pleine du sang de Plisthene. Il est à souhaiter pour notre Nation, qu'elle adopte le haut tragique, comme elle a déja embrassé les nouveaux systêmes des Newton & des Leibnitz.

On s'est étendu au long sur cette partie du Théâtre, parce qu'il s'est trouvé des censeurs

qui ont condamné la Scene, où Coligny eſt tué aux yeux des ſpectateurs: ils ne veulent point examiner que cette piece n'eſt pas compoſée dans le goût Français, & qu'on s'eſt attaché à ſuivre les Anciens.

D'autres enfin ſont fâchés que l'Amour n'ait pas joué un rôle dans cette Tragédie; ils auroient ſouhaité que les perſonnages euſſent épuiſé une converſation de tendreſſe, tandis qu'ils ſont environnés d'ennemis, & qu'à tous momens ils attendent la mort. La terreur, la pitié, ne ſont-elles pas des paſſions auſſi fortes que l'Amour?

La ſituation de Coligny qui embraſſe ſes aſſaſſins, les appelle ſes enfans, les preſſe de lui arracher une vie qu'il eût voulu perdre pour eux dans les combats, qui leur découvre enfin ſon eſtomac tout couvert de bleſſures; tous ces traits ne produiſent-ils point ſur les cœurs les mêmes impreſſions qu'une femme qui reproche à ſon Amant ſes infidélités, ou lui fait de nouvelles aſſurances de tendreſſe? D'ailleurs ces reſſorts pour émouvoir l'ame du ſpectateur ſont ſi uſés, que ſouvent loin de toucher, ils jettent dans les ſens une langueur qui va juſqu'au dégoût & à l'ennui. Cette Scene de Coligny, quoique ſans amour, parut ſi interreſſante, que dans ſa nouveauté on la nommoit *la Scene des femmes.*

L'Auteur de cette piece a été obligé de tomber

dans la faute que la Mothe sur-tout a reprochée à Racine: Hamilton se découvre à Bême, comme Nathan à Nabal, dans Athalie. Mais de quel autre moyen se servir pour instruire le spectateur? Le personnage, sans cette confidence, ne laisseroit point échapper tous ces traits qui établissent son caractere. Des monologues deviennent ennuyeux & insupportables, pour peu qu'ils aient quelque étendue; l'action ne peut pas toujours suppléer au dialogue. Il faut nécessairement se permettre ce défaut, à condition qu'on le rachete par des beautés qui le fassent oublier.

Le Théâtre, au reste, s'écarte quelquefois des regles de la vraisemblance. Toutes ces reconnoissances qui réussissent presque toujours, ne sont point naturelles; ces pressentimens qu'un pere éprouve à la vue d'un fils qu'il ne connaît pas, sont des préjugés que les hommes prennent en entrant au spectacle, & dont ils se dépouillent à la sortie. N'importe; ces préjugés, quelque grossiers qu'ils soient, sont pour leurs cœurs des sources de plaisirs; & ils ont raison de s'y livrer, puisqu'ils y trouvent leur compte.

Ce parallele suffit pour autoriser ces confidences, qu'un personnage fait mal-à-propos à un autre; si ces Scenes sont conduites avec art, on ferme les yeux sur la machine & l'on se contente de sentir les heureux effets qu'elle produit.

Il seroit inutile de répondre à des critiques méprisables, qui sont plutôt des libelles diffamatoires, que des ouvrages propres à éclairer un Auteur sur ses fautes. Quiconque entre dans la carriere des lettres, doit s'attendre à essuyer toutes sortes de calomnies, & regarder d'un œil de Philosophe ces insectes de Littérature, qui ne piquent que foiblement, lorsqu'on sait les mépriser.

Il s'est encore répandu dans le monde une grossiere opinion, qui ne peut naître que d'un défaut de raison ou de probité. Depuis combien de tems renouvelle-t-on contre les Auteurs, l'accusation d'impiété? Un lecteur malin prétend découvrir dans un ouvrage le caractere & la façon de penser de celui qui l'a composé; là-dessus il fixe son jugement, & condamne ou approuve les mœurs de cet homme, qui sans doute aura cent caracteres différens, si l'on veut lui prêter tous ceux des personnages qu'il aura imaginés.

M. de Crébillon, dans sa préface d'Electre, se plaint qu'Atrée avoit fait croire qu'il étoit inhumain & furieux: il n'y a personne de plus doux dans la société, de plus humain.

Racine étoit donc un homme sans religion, parce qu'il a fait parler un Prêtre apostat: par conséquent l'Auteur de Coligny sera damné sans miséricorde, comme un mauvais Catholique, pour

pour avoir dépeint Hamilton fous des traits véritables. Les hommes ne rougiront-ils jamais d'être si injustes? Mais ils ne s'apperçoivent pas eux-mêmes de leur méchanceté; le moyen qu'ils s'en corrigent!

On n'entreprendra pas enfin de prouver que cette Tragédie est sûre de plaire, puisqu'elle est intéressante; on ne comptera point ici les suffrages ni les critiques qui se sont élevés à son sujet. L'Auteur est bien persuadé, malgré les éloges qu'il a reçus, que ses censeurs sont plus sinceres que ses panégyristes. Les louanges ne serviront qu'à l'encourager, & il prendra les critiques sur le pied de leçons utiles, qu'il aimera toujours à recevoir. Il n'a fait dans sa piece que la peinture de la vérité; il s'est attaché à démontrer sous les yeux que le fanatisme est également éloigné de la religion & de la nature: s'il n'a pas rempli son sujet, qu'on se souvienne de ces vers de la traduction de M. Pope, par M. l'Abbé de Renel:

Tant l'esprit est borné, tant l'art est étendu, &c.



ACTEURS.

COLIGNY, *Amiral de France.*

TELIGNY, *Gendre de Coligny.*

MARSILLAC, *Comte de la Rochefoucault.*

LAVARDIN.

HAMILTON, *Curé de St. Côme.*

BESME, *attaché a la Maison de Guise.*

BUSSY D'AMBOISE.

TAVANNES.

DES-ADRETS.

NEVERS.

GONDY.

Premiere Troupe de Conjurés.

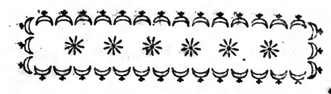
Seconde Troupe de Conjurés.

Suite de Protestans.

Gardes.

La Scene est au Louvre.

La Piece commence au déclin du Jour & finit dans la Nuit.



COLIGNY,

OU

LA SAINT BARTHELEMI,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HAMILTON.

O NUIT, trop lente nuit, permets que la vengeance
T'adresse ici ses vœux, & son impatience:
Hâte-toi, de ces murs chasse un jour odieux,
Dont les foibles rayons blessent encor mes yeux.
D'un Peuple réprouvé ne sois point la complice,
Cesse de retarder l'instant de son supplice,
Que ma fureur épuise un sang qu'elle a proscrit,

Ou fois pour ma paupiere une éternelle nuit.
Enfin c'eſt aujourd'hui que mon ſort ſe décide;
Au faîte des grandeurs ce premier pas me guide,
Ou, ſervant Coligny, va-moi ſeul me livrer
Au piege que mes mains ont ſçu lui préparer.
Aurois-je en vain tiſſu la trame de ſa perte? ......
Non, ſes jours ſont comptés & ſa tombe eſt ouverte;
Ma bouche l'a dépeint ſous les traits criminels
D'un nouveau deſtructeur (1) du Trône & des Autels;
Je l'ai montré l'appui, le vengeur de ſa Secte,
Tous les jours nous jurant une amitié ſuſpecte;
J'ai fait voir ſes vertus aux yeux de Medicis,
Comme un art dangereux de gagner les eſprits.
„ Des Condés, ai-je dit, il a toute l'audace,
„ Peut-être qu'en ſecret il brigue votre place.
„ Qui ſçait ſi dans ſa fourbe, habile à vous tromper
„ Il ne vous tend le bras que pour mieux vous frapper?
„ Sur votre fils, ſur vous..... Mais à regret j'écoute
„ Des craintes que le tems condamnera ſans doute.
„ L'amour de mes devoirs me rend trop défiant,
„ On doit peu s'aſſurer ſur un preſſentiment.
Diſſimulant ainſi l'intérêt qui me guide,

---

(1) Coligny avoit remplacé Condé dans le parti Proteſtant.

Je femois les foupçons dans cette ame timide;
Mais pour m'en réferver les plus précieux fruits,
D'un dernier coup, enfin, j'ai frappé fes efprits,
„ Le Ciel, ai-je ajouté, qui fe laffe & s'irrite,
„ Attendra-t-il longtems qu'une race profcrite,
„ Que malgré fes decrets vous femblez protéger,
„ Echappée au trépas vive pour l'outrager?
„ Craignez, Reine, tremblez que ce Dieu fur vous-même
„ Ne faffe retomber le poids de l'anathême,
„ Et pour mieux vous punir n'amaffe tous fes traits;
„ Il exige, il eft vrai, le fang de vos fujets,
„ Mais c'eft un fang impur, vous devez le répandre."
Medicis s'eft troublée, elle a cru même entendre
L'ordre d'un Dieu vengeur qui, tonnant par ma voix,
Venoit, le glaive en main, lui prefcrire fes loix.
J'ai faifi ce moment d'erreur & de foibleffe,
Pour perdre un ennemi dont l'afpect feul me bleffe;
D'un trouble précieux, enfin j'ai profité,
Elle a figné l'arrêt que ma bouche a dicté.
La crainte, l'intérêt, un fanatique zele,
Aveugles inftrumens, fervent tous ma querelle.
Medicis penfe donc qu'un faint emportement,
Me fait des Novateurs preffer le châtiment;
Sur moi fe repofant du foin de l'entreprife,
Elle feint de venger & l'État & l'Eglife

Mais moi, qui de son cœur sçus toujours arracher
Les secrets mouvemens qu'elle y voudroit cacher,
Je n'y vois que l'ardeur de se venger soi-même,
D'abaisser un rival jaloux du rang suprême,
Qui, s'il ne succomboit, l'accableroit un jour.
  Dans ses déguisemens je l'imite à mon tour:
Que ma haine à ses yeux du Ciel semble guidée;
Laissons-là s'endormir dans cette heureuse idée;
Du feu de l'encensoir allumons les flambeaux,
Qui par nous préparés dans la nuit des complots,
Et brûlans aujourd'hui de flâmes immortelles
Vont d'un embrasement semer les étincelles;
Puisse-t-il extirper cet orgueilleux parti,
Cet hydre si puissant, qui loin d'être affoibli
Des pertes de ce sang dont il souilla la France,
Reprenoit sous nos coups, la vie & la vengeance.
  Poursuivons à couvrir de ce masque sacré,
Les blessures d'un cœur par l'envie ulcéré;
J'intéresse le Ciel, Medicis, la Patrie,
Quand je suis le Dieu seul, auquel on sacrifie;
La Victime à mes coups ne sçauroit échapper,
L'Autel, le fer est prêt, & ma main va frapper....
  Près de moi, qu'en ces lieux Bême tarde à se rendre....
Qui peut?.... Mais le voici.

SCENE II.

HAMILTON, BEME.

HAMILTON.

PARLE, ami, dois-je attendre
Que j'aurai des vengeurs, dociles à mon gré?

BEME.

Tous sçauront obéir & d'un bras assuré,
Servant Rome, Paris, Medicis & vous-même,
Frapper, combattre, vaincre, ou mourir avec Bême.
Les uns que du bandeau de la religion,
Ont couverts l'ignorance & la soumission,
Ces ames, saintement aux prêtres asservies,
Prodigueront pour vous leurs fortunes, leurs vies;
Les autres, dont le meurtre est l'unique trafic,
Assassins par état, qu'achete le public,
Avares d'un sang vil qu'ils vendent à l'enchere,
A prix d'or m'ont livré leur fureur mercénaire;
J'ai sçu vous acquérir & leurs cœurs & leurs bras,
Leur prêtant des transports qu'ils ne ressentoient pas;
L'intérêt m'a soumis, ce que la foi, le zele,
A leurs impressions ont pu trouver rebelle.
Par ces divers liens, par ces puissans ressorts,
De membres desunis je n'ai formé qu'un corps,

Qui plein de ce courroux, dont l'ardeur vous enflamme,
Pour servir vos desseins, semble avoir pris votre ame.
Gondy, Nevers, Bussi, Tavannes, Desadrets,
Enivrés par devoir de l'amour des forfaits,
A grands cris, leur nommant le Ciel & la Patrie,
Les premiers, à leur tête, excitent leur furie;
Et vous les allez voir.... Mais ce courage altier,
Ce front audacieux.......

HAMILTON.

Connois-moi tout entier:
Soumis au préjugé, l'imbécile vulgaire
Repousse le flambeau dont la raison l'éclaire;
Toujours de l'ignorance épaississant la nuit,
Par de fausses lueurs il est toujours séduit;
Ne connoissant de Dieu que l'usage & ses prêtres,
Il suit l'étroit chemin frayé par ses ancêtres;
De ses foibles ayeux servile imitateur,
Catholique idolâtre, aveugle adorateur;
Courbé sous notre joug, rampant dans la poussiere,
Il n'ose s'élever jusques au sanctuaire.
Pour lui tout est mystere, il craint de pénétrer
Des secrets que nous seuls avons droit d'éclairer,
Esclave qu'asservit notre main souveraine,
Il pense qu'avec nous, le ciel forma sa chaîne;
Qu'en fuyant les grandeurs, à l'ombre des autels
Nous vivons séparés du reste des mortels;

Que

Que nés pour la priere, & couverts d'un cilice,
Nous consumons nos jours dans ce vil exercice.
Que le ciel se fermant, s'ouvrant à notre voix;
Lui fait grace ou justice au gré de notre choix;
D'une main complaisante, & d'une ame ingénue:
Baissant le voile épais qu'on jette sur leur vue,
Dans ce sommeil d'erreur se retenant plongés,
Ils se chargent de fers qu'eux-mêmes ils ont forgés.
Toujours prêts à nous croire, avides de merveilles,
Nous fascinons leurs yeux, nous charmons leurs oreilles;
Par de stériles vœux, par des prodiges vains,
Nous subjuguons leurs cœurs, nous réglons leurs destins;
Tout ce qui les surprend, ils l'appellent miracle,
Tout ce que nous dictons, ils le nomment oracle.
Cachant à leurs regards les traits que nous lançons,
Nous sommes innocens quand nous le paroissons.
Du soupçon même exempts, ce peuple né crédule,
Dès que nous ordonnons, obéit sans scrupule:
C'est un corps qui soumis à nos impressions,
Reçoit avidement nos goûts, nos passions;
Paitrie à notre gré, cette matiere vile,
Ce limon sous nos mains prend une ame docile;
D'un seul mot, arrêtant, ou mouvant ses ressorts,
Nous pouvons retenir ou hâter ses transports;
Et conservant toujours un heureux despotisme,
Y transmettre à propos l'esprit du fanatisme.

D'un fexe encor plus foible, idoles qu'il chérit,
Nous gagnons à la fois fon cœur & fon efprit;
Haïs, mais craints des grands, & toujours redoutables,
Amis intéreffés, ennemis implacables,
Elevant jufqu'aux cieux ceux que nous protégeons,
Plongeant dans les enfers ceux dont nous nous vengeons;
Chefs fans camp, Rois fans trône, & Dieux de tous les hommes,
En tous lieux, en tous tems, voilà ce que nous fommes.
Sçachons donc profiter de cet heureux pouvoir,
Faifons briller tous deux le Glaive & l'Encenfoir.
Faut-il qu'un feul inftant Coligny vive encore!
Ce n'eft point fon erreur, c'eft lui feul que j'abhorre;
Mon œil jaloux furprit dans cet altier rival,
Des talens, dont l'emploi m'eut été trop fatal:
Je haïs ce fang, ce nom aux Guifes formidable;
Voilà tous les forfaits qui le rendent coupable.
Voilà pour quel fujet j'ai dû le condamner;
Il eft à craindre, enfin, comment lui pardonner?

BEME.

Vous ne le craindrez plus, fa perte eft affurée:
Au coûteau qui l'attend la victime eft livrée;
Cette nuit va bientôt combler tous vos fouhaits;
Mais du pied de l'autel faifons partir vos traits.

Content de recueillir le fruit du parricide,
Laissez à notre bras immoler ce perfide......

HAMILTON.

Ce meurtre est un plaisir que je dois t'envier,
Et mon cœur à longs traits veut s'en rassasier:
Qu'il me soit réservé.

BEME.

Mais que dira la France,
De voir un Prêtre armé du Fer de la vengeance?

HAMILTON.

Loin de me condamner sa voix m'applaudira (1);
Entre ses nouveaux Saints elle me placera,
L'Encens en mon honneur fumera dans ses Temples:
Mes forfaits consacrés lui serviront d'exemples;
Eh! ne connois-tu pas les droits & les fureurs
Que la Religion permet à ses vengeurs?
Car de ce nom sacré je prétexte ma cause,
Je sçais tout ce qu'il peut, & combien il impose;
Qu'étouffant, détruisant tout sentiment humain,
Du cœur le plus sensible, il fait un cœur d'airain;
Transforme l'homme même en un monstre farouche,

(1) L'esprit du fanatisme s'étend si loin, que dans la suite on mit au rang des Saints Jacques Clément, assassin d'Henri III.

Qu'hors ses noires fureurs, rien n'émeut & ne touche ;
Laissons donc éclater un zele impétueux,
Déchaînés, élançons ces tigres furieux,
Dont les rugissemens nous demandent leur proie,
Et dans des flots de sang que leur rage se noye ;
N'attendons pas, ami, que ces premiers transports
Soient refroidis, éteints par de lâches remords,
Enfans de l'habitude, ou plutôt de la crainte,
Et qui d'un foible cœur à nos yeux font l'empreinte.
Saisissons des instans si chers à mon courroux.
On ne vient point encor.... Je crains.......

BEME.

Que craignez-vous ?
Je vous l'ai déja dit ; dès que la nuit plus sombre,
Qui bientôt en ces lieux va répandre son ombre,
Aura vu s'éclipser ces rayons expirans,
Vous verrez accourir les flots impatiens,
D'un Peuple de vengeurs qu'assemble un même zele.
Mais écouterez-vous l'ami le plus fidele ?
Car vous ne doutez pas que je vous sois lié
Par des nœuds éternels qu'a serrés l'amitié ;
Né, nourri sous vos yeux, dès ma plus tendre enfance,
Je vous fus dévoué par la reconnoissance :
Oui, je n'ai d'autre Dieu que le seul Hamilton,
Souffrez qu'en votre sein je dépose un soupçon.
Pensez-vous échapper aux regards de la Reine ?

Si ses yeux vont s'ouvrir, votre perte est certaine....

HAMILTON.

Je sçaurai les fermer ; élevé dans la cour,
A travers cette nuit je distingue le jour;
Au milieu des périls j'appris longtems à vivre,
Longtems j'ai parcouru les détours qu'il faut suivre ;
Cette mer à la vue offre un calme trompeur,
On ne peut y voguer qu'au gré de la faveur,
Souvent le moindre souffle en ride la surface,
Le bonheur trop rapide entraîne à la disgrace ;
Le caprice du peuple, & la haine des grands,
Sans cesse de l'envie y déchaînent les vents :
J'ai sçu, pilote adroit, échappé des naufrages,
Céder ou faire tête à différens orages;
Et m'assurant un port contre tant de rivaux,
Détruire sourdement ou former des complots.
Cet art ne suffit point, ma politique habile,
Chaque jour étudie un art bien plus utile,
La science du cœur, j'en sonde les replis,
Dans ce livre profond sans cesse je relis.
Je connois Medicis, épouse impérieuse,
Mere dénaturée & Reine ambitieuse; (1)
La rivale en un mot des plus fameux Héros,

(1) Quelques Auteurs prétendent que Medicis fit empoisonner Charles IX, & qu'elle dit au Duc d'Anjou, depuis Henri III, qui partoit pour être Roi de Pologne : „ allez, mon fils, vous n'y serez pas longtems."

Si son cœur se montrant criminel à propos,
Selon les tems savoit se découvrir & feindre:
Mais elle est femme, ami; ce trait doit te dépeindre
Les foiblesses d'un sexe inhabile à régner,
Et qui ne sçut jamais servir ni gouverner.
Trop foible pour porter le poids du Diadême,
Traînant ses jours obscurs dans l'oubli de soi-même,
Et docile instrument qu'elle employe au forfait,
Toujours enfant, son Fils est son premier sujet.
Je ne parle point d'un vil ramas d'esclaves,
Se disputant l'honneur de porter des entraves;
De ces indignes Grands, qui, Plébeïens des Cours,
De l'esprit de leur Roi sont animés toujours.
Veux-tu qu'à tes regards ouvrant mon ame entiere,
Je leve ce bandeau qui me cache au vulgaire:
Tu connois des humains les superstitions,
Ces préjugés puissans dont nous nous appuyons;
Tu sçais que de tout tems Paris fléchit sous Rome.
C'est-là que ces Chrétiens déïfiant un homme,
Couchés dans la poussiere attendent ses Arrêts,
Et pensent d'un Dieu même entendre les décrets.
Par lui le Ciel stérile, ou fécond en miracles,
Paroît ou refuser, ou rendre ses Oracles;
Son trône est un autel, ses armes l'encensoir,
Des vœux seuls ses combats, la brigue son pouvoir;
D'un seul mot, il éteint, ou rallume la foudre,
Jouit du droit sacré de punir & d'absoudre;
Et plus que les Césars étendant ses grandeurs

Un Pontife aſſervit les eſprits & les cœurs.
Quelle Couronne égale un triple Diadême,
Dont la Religion ceint le front elle-même!
Bême, que cet éclat me paroît enchanteur!
L'orgueil de ſon poiſon, vient enivrer mon cœur;
Vois donc tous les tranſports où mon ame s'égare,
Je dévore en ſecret l'honneur de la thiare.
Voilà l'unique place où tendent mes ſouhaits,
La grandeur n'a pour moi que d'impuiſſants attraits,
Si le ſort m'arrêtant dans ma vaſte carriere
De ce trône ſacré me ferme la barriere.

BEME.

A ce ſuprême rang qui peut vous élever?

HAMILTON.

Medicis, c'eſt un prix qu'elle doit réſerver
A trente ans de travaux, de ſervice, de brigues,
Dont mon heureuſe adreſſe appuya ſes intrigues:
Il me faut aujourd'hui fléchir & demander,
Mais à mon tour enfin, je pourrai commander.

Le Théâtre s'obſcurcit.

Déjà l'obſcurité dans ces murs nous dévance.
Sur les pas de la nuit la Victoire s'avance,
Que ma vengeance encor l'accuſe de lenteur!
Ce tems ne vole point au gré de ma fureur.
Par un nouveau ſignal (1) hâtons le ſacrifice,

---

(1) On fit hâter d'une demi-heure la cloche du Palais, par celle de St. Germain l'Auxerrois.

Précipitons l'inſtant marqué pour leur ſupplice;
Qui.... Mais j'entends du bruit.... Songe à diſſimuler
Les ſecrets qu'Hamilton vient de te révéler;
Bême, imite ma feinte & change de langage;
Montrons-nous s'il ſe peut ſous un autre viſage;
Ces ombres, l'appareil que je dois déployer,
Un ſerment ſolemnel dont les nœuds vont lier
Des mortels déjà pleins de l'ivreſſe du crime,
Tout leur inſpirera le courroux qui m'anime......
Ils marchent vers ces lieux.......

SCENE III.

HAMILTON, BEME, NEVERS, GONDY, BUSSY, TAVANNES, DESADRETS. *Les Conjurés.*

HAMILTON.

O DIGNES Citoyens,
Vous qui ſeuls méritez le nom de vrais Chrétiens;
Des vengeances d'un Dieu, Miniſtres reſpectables,
D'obéir à ſon gré vous ſentez-vous capables?
Fermes dans vos deſſeins ſçaurez-vous triompher,
Des remords que le Ciel ordonne d'étouffer?
Promettez-vous enfin de venger ſon injure,
D'écouter le devoir, de dompter la nature,
D'être tous à ce Dieu, qui par un heureux choix,

Verse en vous ses fureurs & vous dicte ses lois?

NEVERS.

Nous brûlons d'obéir, parlez, que faut-il faire?

HAMILTON.

Répandre un sang marqué du sceau de sa colere,
En abreuver vos cœurs, percer des ennemis
Ivres d'un fol orgueil, dans le crime endormis,
Enfoncer sans frémir dans le sein de ces traîtres,
Des poignards consacrés par la main de vos Prêtres;
Fussent vos bienfaiteurs, vos amis, vos parens,
Je dirai plus encor, vos peres, vos enfans,
Levez le bras, frappez, point de remords, de grace,
Faites des réprouvés disparoître la race;
L'Ange exterminateur volera devant vous,
Aiguisera les traits émoussés sous vos coups;
Et dans vous, ranimant ces désirs magnanimes
De combattre, de vaincre & de punir les crimes,
Armé du fer vengeur, lui-même il frappera,
Le sein de l'ennemi qui vous échappera.
Etouffez donc les cris d'une pitié vulgaire,
Songez que vous n'avez d'ami, de fils, de pere,
Que ce Dieu tout-puissant qui vous créa pour lui,
Qui par ma bouche enfin vous commande aujourd'hui;
Craignez de l'outrager par de lâches foiblesses;
S'il ne vous peut toucher par de saintes promesses,
Si vous ne sentez pas le prix de ses bienfaits,
Du moins de son courroux redoutez les effets.

A mériter ses dons s'il ne peut vous contraindre;
Si vous ne l'aimez point, apprenez à le craindre,
Apprenez que Saül pour avoir balancé (1)
D'exécuter l'arrêt par ce Dieu prononcé,
Pour avoir un instant manqué d'obéissance,
Par d'affreux châtimens signala sa vengeance;
Que dès qu'on l'interroge on devient criminel.

BUSSY.

Amis, je crois entendre un nouveau Samuel.

DESADRETS.

Disposez de nos bras, disposez de notre ame,
Que la religion nous guide, nous enflamme;
Nous attendons de vous ces glaives assassins,
Instrumens de la mort, qu'ont dû bénir vos mains.

TAVANNES (*troublé.*)

Pardonnez, de mes sens la foiblesse s'empare,
Daignez me rassurer, me rendre assez barbare
Pour ne point écouter de secrets mouvemens,
Du préjugé sans doute imbéciles enfans,
Une touchante voix au fond du cœur me crie;
„ Arrête, malheureux... quelle aveugle furie
„ Précipite tes pas au devant des forfaits,
„ Te rend l'exécuteur des plus affreux décrets?

---

(1) La malédiction dont Dieu, par la bouche de Samuel, accabla Saül, pour avoir épargné Agag, Roi des Amalécites.

„ Crois-tu servir le ciel, en égorgeant tes freres,
„ Qu'il reçoive tes vœux, tes horribles prieres,
„ Qu'il exige le sang de tes concitoyens?
„ Connois mieux les devoirs, le Dieu des vrais Chrétiens,
„ Vois ses propres enfans dans ces tristes victimes...
„ Non, il n'est point de Dieu qui commande les crimes.....
Tel est mon desespoir, mon trouble, mes combats;
Mêlange de transports que je ne connois pas;
Il semble que deux Dieux, tour à tour me maîtrisent,
Dans mon cœur tour à tour renaissent, se détruisent..
Déterminez mon ame, arrachez-moi ce cœur,
Qui frémit d'embrasser une juste fureur;
Demandez à ce Dieu que j'offense peut-être,
Que de mes sentimens il se rende le maître;
Que faire.... ô ciel!....

HAMILTON. (*Le fond du Théâtre s'ouvre & laisse voir un Autel, sur lequel sont des Poignards.*)

Tomber au pied de cet Autel,
Implorer ton pardon, désarmer l'Eternel,
Qui sur ta tête impie eut fait tomber sa foudre,
Si fléchi par ma voix, il n'eût daigné t'absoudre;
Par un remords heureux mérite ce pardon.

(*Aux autres Conjurés.*)

Vous, sacrés défenseurs de la Religion,
Venez à cet Autel; dans les mains de Dieu même,
Prêt à lancer par vous la mort & l'anathême;

Venez renouveller vos fermens & vos vœux.

(Ils approchent tous vers l'Autel.)

TAVANNES.

Oui, ce faint appareil a deffillé mes yeux,
Un courage divin fuccede à ma foibleffe;
Oui, la Religion de mes fens eft maîtreffe,
Ce cœur qu'elle affermit n'a plus rien de l'humain.
(Il va prendre lui-même fur l'Autel un poignard.)
Donnez, donnez un fer à mon avide main.....

HAMILTON, *(diftribuant les poignards.)*

Baignez-vous dans le fang, c'eft-là l'unique offrande,
Qui foit digne du ciel, & que le ciel demande:
Armez-vous de ces traits que Rome a confacrés,
Ils ne pourront porter que des coups affurés;
Baifez avec refpect ces glaives homicides....

BUSSY.

Regne notre loi feule & meurent les perfides!

NEVERS *fe met à genoux, en pofant une de fes mains fur l'Autel, & de l'autre tenant fon poignard.*

Dieu, qui nous connoiffez, nous jurons à genoux
De vivre, de combattre & de mourir pour vous:
De la Divinité la foudre eft le partage,
Tonnez, montrez-vous Dieu, déchirez cet ouvrage,
Indigne de la main qui l'a daigné former,
De l'efprit des Martyrs venez nous animer,
Parmi fes faints vengeurs que la France nous nomme,

Et n'ayons de parens que les amis de Rome.

GONDY, *(mettant aussi sa main sur l'Autel.)*

Nous partageons, Nevers, ces nobles sentimens,
Nous nous lions à Dieu par les mêmes sermens.

BUSSY.

C'est trop nous arrêter, amis, le tems s'écoule,
L'heure fuit.

DESADRETS.

Courons donc.

GONDY.

Frappons.

TAVANNES.

Que le sang coule.

NEVERS.

Enveloppons ces murs de la nuit du trépas.

TAVANNES.

Epouvantons Paris par des assassinats,
Et que la France enfin avouant nos conquêtes,
Consacre ce grand jour par d'éternelles fêtes...

HAMILTON.

Votre Roi vous remet les biens de ces proscrits,
D'une sainte vengeance ils sont le nouveau prix;
Et celui qui du ciel dispense (1) les largesses,
Vous promet à son tour d'éternelles richesses,
Trésors que votre sang ne peut assez payer;
(Il prend un Crucifix sur l'Autel & le leur montre.)

---

(1) Les Indulgences & les Agnus Dei.

Surtout, à ce signal, sachez vous rallier;
Des Prêtres d'Israël je suivrai les exemples:
Le sang dût-il souiller les marbres de nos temples,
Nul asyle à mes coups n'opposera ses Lois;
Vous, allez... qu'à la nuit témoin de vos exploits,
Jaloux de cet honneur, l'astre du jour envie
L'aspect du châtiment d'une secte ennemie!
Obéissez.

SCENE IV.

HAMILTON, (*un Crucifix d'une main & un poignard de l'autre.*)

Et toi, digne ami d'Hamilton,
Au gré de mes transports sers mon ambition;
Par ton exemple échauffe, aux meurtres, au carnage
Ces organes grossiers où j'ai soufflé ma rage;
Sur tant d'esprits divers admire mon pouvoir,
Et combien de ressorts il m'a fallu mouvoir;
Commençons par frapper de vulgaires victimes,
Sur un peuple essayons notre bras & nos crimes,
Et certains du succès revenons dans ces murs,
Sur son chef orgueilleux porter des coups plus surs;
Des noms les plus affreux que l'univers me nomme,
Voilà le seul chemin qui peut conduire à Rome.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARSILLAC, LAVARDIN.

MARSILLAC.

O Mon cher Lavardin, où courir, où trouver
Ce Héros malheureux que nous devons ſauver?
N'arracherons-nous point à cette nuit de crimes,
La plus illuſtre, ô ciel, de toutes les victimes;
Dans ce maſſacre affreux envelopperois-tu
Celui qui des mortels a le plus de vertu?

LAVARDIN.

Pour lui nous donnerions nos biens & notre vie,
Si d'avides bourreaux repaiſſant la furie,
Raſſaſiant des cœurs affamés de forfaits,
Ils pouvoient de ſes jours détourner tant de traits:
Oui, pour le ſecourir je ſuis prêt à tout faire.

MARSILLAC.

Si Coligny périt, nous n'avons plus de pere.
Mais t'es-tu pénétré de l'excès de nos maux?
As-tu bien contemplé ces horribles tableaux,
Qui montrent à quel point l'eſprit humain s'égare

Quand par religion le cœur se rend barbare?
Tes yeux sur ta famille attachant tous tes soins
Du comble des revers n'ont point été témoins.
Il faut donc te tracer ces sanglantes images,
Cette nuit de terreurs, de meurtres, de ravages;
Nos autels renversés, nos temples démolis,
Sous leurs débris brûlans nos toits ensevelis;
Le glaive étincellant, mille flambeaux funebres,
Par un jour plus affreux faisant fuir les ténebres;
La vengeance & la mort volant de toutes parts;
Nos freres massacrés aux pieds de ces remparts,
En criant à ce Roi qui loin de les entendre,
Tranquille, voit couler un sang qu'il fait répandre;
Peindrai-je à tes regards tout un peuple acharné,
S'abreuvant de ce sang que Rome a condamné;
L'appareil des tourmens que sa main nous apprête;
Le crime à chaque instant grossissant la tempête,
D'innombrables soldats les flots séditieux,
Entraînant le tumulte & la mort après eux;
Gondy, Nevers, Tavannes, & Desadrets & Bême,
Au carnage animés, poussés par Guise même,
Egorgeant sans pitié, leurs amis, leurs parens,
Au pied des saints autels de leur foi vains garans;
Des meurtriers ardens, des troupes fugitives,
Des vieillards éperdus près des femmes craintives,
Des débris entassés de morts & de mourans,
Sur les fils égorgés, les peres expirans;
Dans les bras des époux, les épouses tremblantes,

Les

Les enfans dans le fein de leurs meres fanglantes,
Cherchant contre le glaive un afyle affuré,
Y trouvant le trépas qui leur eft préparé;
Leurs temples profanés, la Seine enfanglantée,
A des crimes nouveaux la vengeance excitée,
Paris enfin, théâtre, où toutes les horreurs
De la Religion confacrent les fureurs.
Cependant Medicis pour frapper fes victimes,
Paroît du haut du Louvre appeller tous les crimes;
Miniftres de fa haine & dignes de fon choix,
Tous femblent accourir à fa terrible voix;
D'un coup d'œil elle arrête ou hâte la furie,
De ce peuple échauffé, plein de fa barbarie,
Des bourreaux fatigués ranime le courroux,
Et marque à chacun d'eux la place de fes coups:
Tout couvert de fon fang, de poudre, de bleffures,
Soubife en expirant a vengé fes injures.
Ce peuple avide encore, même après fon trépas,
Dans fon cœur palpitant lifoit fes attentats.
Qui le croiroit enfin? ce fexe (1) né fenfible
Arrêtoit fes regards fur cet objet terrible:
Prodige de vengeance, il vouloit à loifir
Raffafier fes fens d'un fi cruel plaifir.
Peut-il en goûter d'autre auprès d'une maîtreffe,

(1) Les Dames de la cour de Medicis, dignes de leur Maîtreffe, allerent voir le cadavre de Soubife.

Dont l'exemple inhumain a séduit sa foiblesse;
Sans vices, sans vertu, jamais déterminé,
Ce sexe par l'usage est toujours entraîné.

Ami, c'est encor peu de ces excès horribles,
Où se livrent des cœurs par devoir inflexibles;
C'est peu que ce palais, la demeure des Rois,
Temple où souvent par eux le ciel dicta ses lois,
Soit en proie aux fureurs des plus vils fanatiques,
Que des traces de sang souillans ces saints portiques,
L'asyle des humains devienne leur tombeau,
Le Roi...... le Roi lui-même est le premier (1) bourreau.

LAVARDIN.

Lui qui devroit plutôt se montrer notre pere,
O ciel!

MARSILLAC.

Ami, le fils est digne de la mere.
Comme elle, des traités il fait garder la foi:
Plus criminels encor que ce coupable Roi,
Ses lâches favoris hautement applaudissent
A tant de cruautés, dont tout bas ils frémissent;
Et d'un Prince imbécille égarant les transports,
Font dans un cœur trop foible expirer les remords.

LAVARDIN.

Tel est du courtisan la bassesse ordinaire,

(1) Charles IX tira lui-même sur les Huguenots.

L'ouvrage de ses Rois, en tout il les révere;
Du nom de Dieu, souvent honore un vil humain,
Qui doit tout son éclat au nom de Souverain:
Du trône où l'éléva le sort ou la victoire,
Dans la nuit de la tombe entraîne-t-il sa gloire:
Son culte est aboli, ses autels renversés
De la servile main qui les avoit dressés.
Au Monarque nouveau consacrant d'autres temples,
Ces grands d'une autre cour adoptant les exemples,
Brisent l'antique idole & foulent à leurs pieds,
Les images du Dieu qui les avoit créés.

MARSILLAC.

Les prêtres à nos yeux déroboient le nuage
Qui dans l'ombre du crime enfantoit cet orage.
Apprends, ô Lavardin, leur dernier attentat,
Le comble des horreurs, la honte de l'Etat.
Une Croix à la main (1) ces monstres homicides
Applaudissent aux uns, nomment lâches, timides,
Ces autres dont les bras sont indéterminés;
On les entend crier: „ Frappez, exterminez,
„ Ce sont des factieux, ce sont des hérétiques,
„ Leurs zélés assassins, montrez-vous Catholiques;
„ Voyez les cieux ouverts, les peuples éternels,
„ Dieu, qui jette sur vous des regards paternels;

(1) Les prêtres & les moines couroient dans les rues de Paris, exciter au carnage une vile populace.

„ Il ne veut d'autre encens, d'autres vœux, d'autre hommage,
„ Que la destruction d'un peuple qui l'outrage.
Ranimés à la voix de ces Prêtres menteurs,
Soudain les meurtriers reprennent leurs fureurs;
Plus barbares qu'eux tous, ces indignes ministres,
De tant de trahisons seuls conseillers sinistres,
Réveillent la vengeance, en attisent le feu,
Et sous des traits cruels défigurant ce Dieu,
Nous peignent à la fois tous les crimes ensemble,
Ils en forment, hélas! un Dieu qui leur ressemble!
Ces pasteurs qu'autrefois on vit si bienfaisans
D'un malheureux troupeau sont les loups ravissans.
Tyrans qui pour regner sur ce peuple idolâtre,
Soufflez dans tous les cœurs un zele opiniâtre,
Envain prétendez-vous imposer une loi,
Qui trahit les sermens, la nature, la foi;
Vos crimes, ni le fer ne sauroient nous convaincre
Et c'est par la vertu qu'on a droit de nous vaincre.
Que d'autres sentimens viennent vous animer,
Annoncez-nous un Dieu que nous puissions aimer;
Qui d'un égal amour chérisse ses ouvrages,
Voye en tous ses enfans autant de ses images;
Et si par un faux jour nos yeux sont égarés,
Est-ce en nous égorgeant que vous les ouvrirés?

LAVARDIN.

Ah! notre loi sans doute est la loi véritable,
Nous adorons un Dieu bienfaisant, équitable,

Eh! nous puniroit-il, quand maître de ce cœur,
Il éclaire ses pas, ou l'entraîne à l'erreur?
Peut-il nous accabler du poids de sa vengeance,
S'il nous rend criminels, même avant la naissance?
Non; ce Dieu plus clément veut tous nous rendre heureux:
On n'est point dans l'erreur, dès qu'on est vertueux.

MARSILLAC.

Entends les hurlemens de ce monstre sauvage,
Dont la haine pour nous est un droit d'héritage,
De ce peuple au carnage, échauffé par devoir;
De sa Religion tel est l'affreux pouvoir!
En vain de ce Dieu même, attestant sa puissance,
Il l'a rendu garant d'une vaine alliance;
Sur la foi des traités, nos frères endormis,
Livrés par le sommeil aux glaives ennemis,
De ses bras vont passer dans l'horreur des supplices;
Et de leur sang proscrit sceller tant d'injustices.
Hymen, dont les liens rassuroient notre sort,
Tes flambeaux sont pour nous les torches de la mort:
Nuit! à tant de forfaits dérobe tes ténebres,
Laisse éclairer au jour ces vengeances célebres!
Le bruit redouble... Ami, quitterons-nous ces lieux,
Incertains sur le sort d'un vieillard malheureux;
Bientôt de ce palais on brisera les portes,
Bientôt Guise, Hamilton, suivis de leurs cohortes,

Et du sang le plus pur teignant ces murs sacrés,
Vont rompre tous les nœuds qu'eux-mêmes ils ont serrés.
De la foudre qui gronde éloignons la menace,
D'un peuple de tyrans allons braver l'audace;
Le fer que sur nos jours leve l'impiété
Tombera pour frapper ceux qui l'ont excité...
Où chercher Coligny dans ce désordre horrible?
Ciel! comme nos bourreaux, seriez-vous insensible!

SCENE II.

COLIGNY, MARSILLAC, LAVARDIN.

COLIGNY *dans l'enfoncement du Théâtre & sans voir Marsillac & Lavardin.*

Ou porté-je mes pas... Où suis-je... Quel réveil.....
Quels cris se font entendre au milieu du sommeil?
Le trouble, malgré moi, de mon ame s'empare.....

MARSILLAC, *sans voir Coligny.*

Auroit-il succombé sous ce peuple barbare?

COLIGNY.

Marsillac, Lavardin! dans l'ombre de la nuit!

MARSILLAC, *sans voir Coligny.*

Courons. *(voyant Coligny)* Fuyez, Seigneur; Medicis nous trahit.

COLIGNY.

Que dites-vous? ....

MARSILLAC.

Fuyez des fureurs meurtrieres,
On rompt tous les fermens, on égorge nos freres.

COLIGNY.

O ciel? expliquez-vous.

MARSILLAC.

Nous fommes tous perdus,
Nos fortunes, nos jours aux tyrans font vendus;
La mort étend fur nous fes effroyables ailes;
De la flamme en tous lieux femant les étincelles,
La vengeance à grands cris appelle fes bourreaux;
Sous nos pas égarés s'entr'ouvrent nos tombeaux.
Tout périt fous le fer, fils, époux, mere, fille,
Et nous ne fommes plus qu'une trifte famille,
Qui ne voyant que vous en ce commun danger,
Ne fent que vos maux feuls & veut les foulager;
Nous mourrons fatisfaits, fi notre heureux courage
De vos jours menacés peut écarter l'orage.
Venez, venez, Seigneur, fuyez de ce palais,
Dérobez votre tête au comble des forfaits;
D'un vulgaire groffier vous connoiffez le zele;
Vous favez jufqu'où va fon ardeur criminelle,
Quand de Rome & des Rois facrilege inftrument,
Il joint le fanatifme à fon aveuglement:
Quand il penfe obéir à ce Dieu qu'il outrage,
Je crains fa piété plus encor que fa rage.

COLIGNY.

A peine je respire.. ô honte... ô trahison!
Souffriras-tu, Grand Dieu, qu'on souille ainsi ton nom?
Amis... quoi! ... Medicis est-elle si coupable!
De tant de lâchetés son cœur seroit capable?
Medicis,.....

LAVARDIN.

Ah! c'est peu qu'on nous manque de foi:
Nous sommes immolés des mains mêmes du Roi!

COLIGNY.

Qu'entends-je?

MARSILLAC.

De ces lieux que la foudre environne,
Puissions-nous vous sauver.... fuyez, tout vous l'ordonne....
Vivez, vivez, Seigneur, & laissez nous périr....

COLIGNY.

Et vous êtes les seuls qui sachiez donc mourir?
Est-ce vous qui parlez?...osez-vous méconnoître,
Celui que votre choix daigna nommer pour maître?
Vous? ... m'ordonner de fuir? ... à moi? dans les combats,
M'a-t-on vu reculer à l'aspect du trépas?
Si quelquefois le sort (1) trompa mon espérance,
Avez-

(1) Coligny fut assez l'égal du Prince d'Orange, pour le malheur, quoiqu'il fût, comme lui, habile Capitaine.

Avez-vous dû jamais accuser ma vaillance?
Condé m'a-t-il offert des exemples pareils?
Condé m'eût-il donné de semblables conseils?
Vous voulez que je vive, eh! qu'est-ce que la vie
Quand elle est rachetée au prix de l'infamie?
Vous craignez mon trépas, eh! qu'est-ce que la mort?
Je n'y vois que la fin d'un déplorable sort.
Je n'ai qu'un jour à vivre, à secourir nos freres,
Ainsi que soixante ans de travaux, de miseres;
Il est tout pour vous seuls, ce jour est votre bien;
Mon honneur, mon devoir seront toujours le mien!
Oui, pour vous, ranimant une froide vieillesse,
Mon zele de mon bras rassurant la foiblesse,
Vous me verriez courir dès ce même moment,
Vous défendre, ou du moins mourir en vous servant.
Mais dois-je de la Reine imitant le parjure,
Fouler, comme elle, aux pieds les lois & la nature?
Je suis à notre peuple, ils sont tous mes enfans,
Mais, avant tout, amis, je suis à nos sermens.

MARSILLAC.

Eh! quels sont ces sermens, quand une indigne Reine,
Après l'avoir formée en a rompu la chaîne?
A qui tenez-vous donc votre parole?

COLIGNY.

A moi.

De moi-même garant, je m'engageai ma foi ;
Et Coligny toujours à la vertu fidele,
Ne prend point pour exemple un coupable modele ;
Je cours à Medicis.

MARSILLAC *l'arrêtant.*

Vous courez à la mort.

COLIGNY.

Que je sauve ce peuple & je bénis mon sort.

LAVARDIN.

Et pour qui vivroit-il, si vous perdez la vie ?

COLIGNY.

Pour vous, en qui le ciel lui laisse sa patrie,
Dans vous je revivrai.... Marsillac, Lavardin,
Adieu, je vais remplir mes vœux & mon destin ;
Moi-même à mes bourreaux je cours offrir ma tête,
Ou détourner les coups que leur main vous apprête.

MARSILLAC, *voulant arrêter Coligny, qui est sur le point de sortir.*

Ah ! Seigneur.... Il m'échappe....



SCENE III.

COLIGNY, TELIGNY, MARSILLAC, LAVARDIN, RENEL, PARDAILLAN, GUERCHY, *Suite de Proteſtans, & tous les armes à la main.*

TELIGNY, *l'épée à la main & s'oppoſant au paſſage de Coligny.*

Ou courez-vous, Seigneur ?
Allez-vous d'un vil peuple aſſouvir la fureur ?...

MARSILLAC *à Lavardin.*

Ami, c'eſt Teligny que le ciel nous envoie !

TELIGNY, *montrant ſon épée.*

Ces armes juſqu'à vous m'ont ouvert une voie....

COLIGNY.

Ah, cruel, dans quel ſang ce fer s'eſt-il plongé ?

TELIGNY.

Je vis, & vous doutez ſi vous êtes vengé ?

COLIGNY.

Que dis-tu ?

TELIGNY.

Que mon bras eût frappé Charles même ;
Sans reſpecter en lui les droits du diadême....
Mais que dis-je ces droits, l'ouvrage des vertus
Les aurois-je outragés ? L'ingrat les a perdus.

COLIGNY.

Et vous êtes mon fils ?.... Quel horrible langage !

Malheureux, où t'emporte un aveugle courage ?
Sont-ce-là les leçons que tu reçus de moi ?
Charles eſt criminel, en eſt-il moins ton Roi ?
Eſt-ce à toi de punir cet illuſtre coupable ?
Quoique ſouillé, ſon ſang eſt toujours reſpectable.
Périſſent les Sujets qui ſur leurs Souverains,
Portent ſans s'étonner de ſacrileges mains !
Laiſſons, laiſſons à Rome enſeigner ces maximes :
Elle eſt accoutumée à de ſemblables (1) crimes.
Connoiſſez mieux la loi de vos concitoyens :
Soyons hommes, mon fils, encore plus Chrétiens ;
Plaignons ces malheureux, qui ſéduits par leurs prêtres,
N'épargnent point en nous le ſang de leurs ancêtres ;
Défendons-nous des coups : mais ne les portons pas.
Les vrais héros ſont-ils miniſtres du trépas ?
Je vais de Medicis arrêter la furie ?
Rappeller dans ſon cœur la nature bannie....
Vous retenez mes pas ?

TELIGNY, *l'arrêtant.*

Vous voulez donc mourir ?
Vous dédaignez la main qui vient vous ſecourir ?
De quel nom déſormais faut-il que je vous nomme ?

---

(1) Perſonne n'ignore l'autorité abſolue que les Papes autrefois s'étoient donnée ſur les Rois ; on en a vu des exemples mémorables & ſurtout ſous les regnes d'Henri III & d'Henri IV....

Quoi! pour être héros doit-on cesser d'être homme ?
Medicis, vous savez, redoute votre aspect,
Tout, jusqu'à vos vertus, lui paroîtra suspect;
Au fer des meurtriers vous vous livrez vous-même.
Ecoutez par ma bouche un Peuple qui vous aime,
Sur vos malheurs vos yeux refusent de s'ouvrir:
Quel funeste bandeau peut encore les couvrir?
Loin de nous dégager du joug qui nous opprime,
Vous entraînez nos pas sur les bords de l'abîme.
Si le crime sur vous se commet aujourd'hui,
Enfin si vous mourez, quel sera notre appui?
Vos jours infortunés ne sont-ils pas les nôtres?
Nous voyons vos dangers, en connoissons-nous d'autres?
Ah! mon Pere.... Ah! Seigneur.... laissez-vous donc toucher?
Au coup qui vous attend, laissez-vous arracher!
Vivez pour Teligny, vivez pour votre fille,
Pour tous vos citoyens qui sont votre famille;
Venez, suivez nos pas, que nous mettions vos jours
A l'abri du péril qui s'approche toujours.
Eh bien! puis-je obtenir la grace que j'espere?
Dans Coligny mes pleurs trouveront-ils mon Pere?
A tes genoux sacrés vois tomber Teligny....
Parle enfin, qui des deux l'emporte....

COLIGNY, *le regardant d'un œil assuré & se retirant.*
Coligny.

MARSILLAC, *voulant l'arrêter.*

Arrêtez!.... Arrêtez!....

COLIGNY, *d'un ton assuré.*

Suis-je encore votre maître?

Marsillac & Teligny restent interdits.

SCENE IV.

TELIGNY, MARSILLAC, LAVARDIN, RENEL, PARDAILLAN, GUERCHY,

Suite de Protestans, les armes à la main.

TELIGNY.

QUELLE est cette vertu que je ne puis connoître?....
Je le laisse échapper.... ce front majestueux
Enchaîne malgré moi mon bras respectueux.
Je ne puis lui fermer les chemins du supplice.
Tu veux donc, Dieu cruel, que Coligny périsse.

PARDAILLAN.

Ah! seroit-il encor pour des cœurs innocens,
Quand tout semble embrasser le parti des tyrans?

MARSILLAC.

Osez vous l'accuser de tant de perfidie?
Toujours du châtiment l'injustice est suivie,
Et si ce Dieu vengeur differe d'éclater,
C'est pour mieux affermir les coups qu'il doit porter.

TELIGNY.

Ma valeur me foutient; fi le ciel m'abandonne,
L'appareil de la mort n'aura rien qui m'étonne:
Ami, par le remords le crime eft abattu;
Mais l'intrépidité fuit toujours la vertu.
Laiffons à nos tyrans, la foibleffe, la plainte,
Ces regrets fi honteux enfantés par la crainte;
Sachons de Medicis étonner la fureur:
Peut-elle de notre ame abaiffer la grandeur?
En tombant fous fes coups je veux qu'elle me
craigne,
Que l'univers m'admire & non pas qu'il me plaigne.

RENEL.

De ces nobles tranfports tu nous vois tous remplis.

TELIGNY.

Si Coligny périt, c'eft fait de Medicis,
Du Roi-même.... leur fang peut feul laver ce
crime....
Il faut à ma vengeance une grande victime.
N'importe, après ma mort que la poftérité
Me refufe l'honneur que j'aurai mérité;
Qu'aux yeux du monde entier je paroiffe coupable,
Qu'il blâme une action que je crois équitable:
Mon juge eft mon devoir, lui feul peut prononcer
Un arrêt que mon cœur reçoit fans balancer.

MARSILLAC.

Votre devoir! ô ciel.... Mais, Coligny, fans doute,
De la nature encore faura s'ouvrir la route...

Le glaive à son aspect tombera de leurs mains,
La pitié rentrera dans ces cœus inhumains,
Le peuple......

TELIGNY.

Ignorez-vous son lâche caractère?
L'espoir le fait parler, la crainte le fait taire.
Imbécile, volage & superstitieux,
Né pour ramper toujours sous un joug odieux,
Prompt dans son amitié, mais plus prompt dans sa haine,
Il suit avec transport le penchant qui l'entraîne;
Ennemi méprisable, ainsi que foible ami,
Vertueux sans honneur, ou coupable à demi,
Ces lions rugissans, élancés par leurs prêtres
Ne reconnoissent plus que ces indignes maîtres.
Eh! peut-on s'opposer à de saintes fureurs?
Coligny pense en vain adoucir nos malheurs.
Mais il ne revient point.... l'horreur du bruit redouble....
Tout ne sert qu'à nourrir mes soupçons & mon trouble....
Eclaircissons la nuit qui couvre notre sort,
Il nous reste un espoir.

GUERCHY.

Eh! quel est-il?

TELIGNY.

La mort.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

COLIGNY, GARDES.

COLIGNY.

On me retient captif, on m'arrête & j'ignore
Si ma fille & mon fils tous deux vivent encore.
Medicis veut jouir de ses cruels succès,
De son appartement on m'interdit l'accès :
Sur mes tristes destins tout garde le silence.
Ne puis-je rien sçavoir? . . . .

UN GARDE.

Dans notre obéissance,
Sur leurs ordres craignant d'interroger nos Rois,
Aveuglement soumis, nous recevons leurs lois,
Nous les exécutons.... la Majesté suprême
Doit être à nos regards l'image de Dieu même;
C'est au maître à frapper, au sujet de mourir.
Il ordonne à son gré, nous sçavons obéir;
Nous n'examinons point ses arrêts respectables....
Vous êtes criminel, dès qu'il vous croit coupables.

COLIGNY.

A d'autres sentimens me serois-je attendu?

Tu parles en esclave à ses tyrans vendu:
Mais pense en homme libre, & dans de tels
Monarques,
Vois des plus vils humains les flétrissantes marques;
Dans ces Rois, vois plutôt des monstres criminels,
Que leur impunité rend encor plus cruels.
Tu dis que dans leurs traits Dieu se fait reconnoître.
Eh! depuis quand ce Dieu se montre-t-il un traître?
Non, c'est par des vertus qu'ils en font les portraits;
Ils n'ont d'autres trésors que les cœurs des sujets.
Loin d'être un assassin, le vrai Roi n'est qu'un
pere,
Son trône est un autel où chacun le révere;
Et le peuple à son tour par ses bienfaits soumis,
Au respect du sujet unit l'amour du fils;
Artisans de la fraude, & ministres des crimes,
Ouvrez les yeux, voyez quelles sont vos victimes,
Quel sang étanche en vous cette soif des forfaits.
Lorsqu'au pied des autels, dans ce même palais,
Au milieu de ces murs qu'ont bâti nos ancêtres
A l'aspect de ce Dieu, par la voix de vos prêtres,
Vous prononcez l'arrêt qui doit nous rassembler,
Traîtres, c'est pour nous perdre, & pour nous
immoler.
Quelle est donc votre loi? la fourbe, l'avarice,
Les infidélités, le meurtre, l'injustice,
Par tous les attentats vos temples profanés,
Ce sont-là les vertus que vous nous enseignés!

Quels objets m'ont frappé?... Quelle effroyable image!
O Rome, ô Medicis, est-ce-là votre ouvrage?
Sont-ce-là vos traités, ces nœuds qu'à vos autels
Sembloit avoir formés la main des Immortels?
Rome, jadis la reine & la mere du monde,
Rome aujourd'hui marâtre, en tyrans si féconde,
Plus idolâtre encor qu'aux tems de ses faux Dieux,
Offre à leurs successeurs un encens odieux;
Et sous des noms sacrés colorant sa vengeance,
Au rang de ses vertus n'a point mis la clémence.
C'en est fait, Medicis a résolu ma mort,
Et je touche au moment qui va finir mon sort...
Ombres des grands Bourbons, (1) ô vous, mânes célebres,
Qui de la nuit des tems percerez les ténebres,
Vous que la vertu seule affranchit à jamais
De ce néant honteux qui n'est dû qu'aux forfaits,
Ne puis-je à votre exemple aux champs de la victoire
Arroser de mon sang les palmes de la gloire;
Et de ce peuple ingrat me déclarant l'appui,
Quand il tranche mes jours, vivre & mourir pour lui.

UN GARDE *à ses compagnons.*

Cette vertu m'étonne, hélas, un Catholique
N'a jamais ressenti ce courage héroïque.

(1) Il veut parler des Condés.

L'erreur inspire-t-elle un pareil sentiment?
La loi qui les condamne est dans l'aveuglement;
De tant de fermeté si leurs cœurs sont capables,
Eux seuls sont innocens, & nous sommes coupables...

COLIGNY.

Pourquoi faut-il, ô Dieu, que l'acier des bourreaux,
En me frappant, ajoute à l'horreur de mes maux?
Eh! ne puis-je moi-même en m'arrachant la vie
Sauver un sang si pur de cette ignominie,
Et te rendre ce bien que j'ai reçu de toi,

Il met sa main sur la garde de son épée, comme pour s'en frapper.

Sans attendre une mort trop indigne de moi....
Ah! pardonne, grand Dieu, j'offense ta justice,
Je laisse à d'autres bras le soin de mon supplice.
Est-il à tes regards quelque trépas honteux,
Lorsque l'on a pu vivre & mourir vertueux.

Il s'assied.



SCENE II.

COLIGNY, *Troupes de conjurés armés de poignards. Ils considerent Coligny, qui les regarde tous d'un œil fixe.*

I CONJURÉ.

Aux Gardes. *Aux autres Conjurés.*

SORTEZ. Vous, c'est ici qu'il faut que vos courages
Se réunissent tous & vengent nos outrages;
Avançons..... Qu'ai-je vu?...

II CONJURÉ.

Vous paroissez surpris....
Mais quel trouble à mon tour accable mes esprits.
Par quel charme inconnu mes forces s'affoiblissent?

III CONJURÉ.

Notre haine chancele & nos cœurs s'amollissent;
Une invisible main s'oppose à son trépas,
Vous vous taisez... aucun ne rassure mon bras!.....

IV CONJURÉ.

Quand de mon propre sang (1) ce poignard fume encore,
Je te désobéis, ô mon Dieu, que j'implore;

---

(1) Antoine de Clermont-Revel fut massacré par Bussy d'Amboise, son cousin.

Rends-moi donc ma fureur.... tous mes sens
malgré moi....
Saisis d'étonnement, de respect & d'effroi....
Quelle timidité trompe notre furie!
Songeons à Medicis, à Rome, à la Patrie;
Citoyens & vengeurs du Ciel & de l'Etat,
Est-ce à nous de frémir pour cet assassinat?
Allons.

Il leve le bras pour frapper, & reste immobile.

COLIGNY.

Frappe.

IV CONJURÉ.

A sa voix.... ô retour inutile....
Quel est donc ce mortel... Je demeure immobile..

COLIGNY, *prenant son épée & la jettant à leurs pieds.*

Craindriez-vous ce fer qui servit ma valeur?
Je le jette à vos pieds, percez, voilà mon cœur.

I CONJURÉ.

Ce n'est point un humain!

COLIGNY.

Là, vous devez ensemble
Epuiser les tourmens que le crime rassemble,
Les supplices, la mort, rien ne peut me troubler,
J'ai vécu pour mon Dieu, je mourrai sans trembler.

II CONJURÉ.

Eh quoi! ces novateurs, comme nous, sont des
hommes,
Devons-nous les punir, aveugles que nous sommes!

Ah! je commence à croire, & je n'en doute plus,
Que la nature seule est mere des vertus.

III Conjuré.

Tu blasphemes.. O ciel.... expions cette crainte,
Ranimons contre lui notre vengeance éteinte,
Détournons nos regards, qu'il meure de ma main.

Il va pour frapper Coligny en détournant les yeux, & laisse tomber le fer.

Quel Dieu vient m'arracher le poignard assassin!...

Coligny.

Faites votre devoir.... que vois-je? la nature
Dans vos cœurs incertains balance le parjure,
Me craignez-vous encor?... je n'ai d'autre soutien
Que cette fermeté, l'appui d'un vrai Chrétien;
Rome vous apprend-t-elle à devenir sensibles?
Vous devez l'imiter.... montrez-vous inflexibles.
Medicis vous l'ordonne, obéissez, frappez;
Que de mon sang glacé ces marbres soient trempés;
Heureux si j'avois pu mourir pour ma patrie,
Consacrer à mon Roi les restes de ma vie,
Verser encor pour vous quelques gouttes de sang,
Que l'âge & les combats ont laissé dans mon flanc!

I Conjuré.

Ne pourrai-je garder mon courroux & ma haine?
Chaque mot est pour nous une nouvelle chaîne...
En vain à le haïr, ciel, tu veux m'animer....
Non, mon cœur te trahit.... & ne peut que l'aimer.

COLIGNY.

Hâtez-vous donc... levez... levez vos mains parjures,
Approchez.... qui de vous r'ouvrira ces blessures..
Il découvre son estomac.
Ces coups que j'ai reçus en défendant le fort
De ces mêmes ingrats qui demandent ma mort?
Qui de vous osera combler leur injustice,
A Medicis, à Rome offrir ce sacrifice?
Ce bras dans les périls sauva vos citoyens :
J'ai conservé leurs jours, ils attentent aux miens..
Pour vous, plus d'une fois j'ai prodigué ma vie,
Le ciel veut que par vous elle me soit ravie.
Je n'en murmure point... je bénis mes destins...
Vous fûtes mes enfans.. soyez mes assassins....
Que d'un si tendre amour ma mort soit le salaire...
Embrassez-moi, mes fils, souvenez-vous d'un pere,
Qui jusques au tombeau vous soutint.... vous chérit....
Qui vous pardonne encor les coups dont il périt..
Vous semblez reculer.... quand la victime est prête.
Quand vos bras sont levés.... parlez.... qui les arrête?....

I CONJURÉ.
en tombant à ses pieds.

Ta vertu.

II CONJURÉ.

Nous cédons, tu l'emportes.

III CONJURÉ.

Nos cœurs
Vers toi sont entraînés par des charmes vainqueurs.

L'un se jette à ses pieds, l'autre laisse tomber ses armes, celui-ci reste immobile, celui-là semble éviter ses regards & verser des pleurs; ensuite ils tombent tous à ses genoux.

COLIGNY *les embrassant.*

Attendrez-vous que Guise immolant sa victime,
Goûte l'affreux plaisir de consommer son crime?
J'aime mieux de vos mains recevoir le trépas...
J'implore ce bienfait... ne l'obtiendrai-je pas?..
Par ces retardemens vous hâtez ma ruine;
En voulant m'épargner votre main m'assassine;
En ce moment aucun ne veut être mon fils....
Aucun n'ose frapper.... tous sont mes ennemis...

I CONJURÉ.

Laisse-nous t'adorer, ô vieillard vénérable...

COLIGNY.

N'adorez que ce Dieu, lui seul est respectable;
Qu'avez-vous résolu?

II CONJURÉ.

De conserver tes jours.

III CONJURÉ.

De chérir tes vertus.

IV CONJURÉ.

De t'admirer toujours..;

Il se releve & court vers l'enfoncement du théâtre.

Vis pour nous pardonner, pour être notre pere...
Viens, viens.... qu'à tes tyrans nous puissions te soustraire.

SCENE III.

COLIGNY, HAMILTON, TAVANNES, BUSSY, BEME, NEVERS, GONDY, DESADRETS, *premiere troupe de Conjurés, deuxieme troupe de Conjurés, armés aussi de poignards & tenant des flambeaux.*

HAMILTON, *un Crucifix d'une main & un Poignard de l'autre, & arrêtant le quatrieme Conjuré.*

Il n'échappera point à ma juste fureur.

I CONJURÉ.

O ciel!

II CONJURÉ.

Quel coup de foudre!

HAMILTON.

Ainsi d'un Dieu vengeur,
Lâches, vous trahissez les volontés suprêmes;
Invisible à vos yeux, j'entendois vos blasphêmes.
Vous méconnoissez Dieu, Dieu ne vous connoît plus.
Allez, disparoissez du nombre des élus;

De l'Ange du trépas les armes menaçantes,
Vous livrent pour jamais aux flammes dévorantes.
Méprisables mortels, vous n'avez su servir,
Vous n'avez su frapper; apprenez à mourir.

III CONJURÉ.

Eh bien! nous périrons.... Eh! quelle loi si dure
Peut s'oppofer aux loix que dicte la nature:
Quel est ce Dieu cruel qui peut nous ordonner
De coupables fureurs qu'il devroit condamner?
C'est vous seuls, inhumains, qui commandez ces crimes:
Voilà, voilà les Dieux dont on suit les maximes.

TAVANNES.

Je demeure interdit!

BUSSY.

Citoyens odieux,
Quoi! ne craignez-vous point la colere des cieux?

HAMILTON, *aux seconds Conjurés, qui s'emparent des premiers.*

Des enfans de Calvin, que ces lâches complices
Reçoivent leur salaire au milieu des supplices.

COLIGNY *se levant, à Hamilton.*

Arrête... sur moi seul épuise ton courroux,
Mes destins sont remplis, j'ose attendre tes coups:
Mais épargne des jours qui te sont nécessaires;
Le sang qu'on va répandre, est celui de tes freres;
La nature en ton cœur réclame encor ses droits,
Ne sois point Catholique, & sois homme une fois.

HAMILTON.

Qu'on les entraîne, allez.

I CONJURÉ *à Coligny.*

Sur nous jettez la vue.

COLIGNY *aux premiers Conjurés.*

Oseriez-vous m'aimer, quand c'est moi qui vous tue?

à Hamilton.

Enfin vous triomphez: je cede, & leur malheur
Jusqu'à vous supplier peut abaisser mon cœur;
Je vois tout du même œil, mon bonheur, ma disgrace,
C'est de vos citoyens dont j'implore la grace;
Songez que Coligny l'attend à vos genoux,
Pour la premiere fois qu'il fléchit devant vous.

HAMILTON, *(sans regarder Coligny) aux conjurés qui emmenent les premiers.*

Sortez, que par leur mort expiant leurs offenses,
Ils fassent redouter les divines vengeances.

COLIGNY *reprenant sa place, & s'adressant aux premiers conjurés.*

Allez, souvenez-vous que vous êtes Chrétiens.

I CONJURÉ *(en se retirant.)*

Ciel, termine nos jours, & conserve les siens.

CE

SCENE IV.

COLIGNY, HAMILTON, TAVANNES, BUSSY, BEME, NEVERS, GONDY, DESADRETS, *suite des seconds Conjurés.*

HAMILTON.

ENFIN, voici le jour à nos vœux si propice,
Où ton sang va du Ciel appaiser la justice,
Satisfais à ce Dieu dont la voix t'a proscrit,
C'est lui qui par nos mains t'accable & te punit;
C'est lui qui de l'erreur confond la vaine audace.
Tremble, ce Dieu jaloux ne fait point faire grace.

COLIGNY.

Si je l'offense, hélas, il peut me détourner
De l'abîme où sa main se plaît à m'entraîner.
Voudroit-il me tromper, me conduit-il au crime,
Afin d'avoir le droit de frapper sa victime?
Arbitre de ce cœur qu'il devoit enseigner,
Ne l'auroit-il créé que pour le condamner?
Et seriez-vous les seuls que le ciel eût fait naître
Pour être aimés d'un Dieu, qu'un autre eut pu connoître?
Non, cet aveugle choix ne convient qu'aux mortels,
Il dispense à chacun ses bienfaits éternels;

Et la loi véritable enseigne la douceur.
Rome d'un Dieu de paix annonce les maximes,
Rome d'un Dieu de sang nous étale les crimes,
De ses faux Dieux, hélas, il a les attributs.
Et le Dieu des Chrétiens est le Dieu des vertus;
Je ne reconnois point à ces marques profanes,

(Hamilton continue toujours à presser les conjurés de tuer Coligny.)

Ces prêtres qui du ciel se disent les organes.
Eh quoi! n'êtes-vous plus que de vils assassins,
Qui sous un nom sacré détruisez les humains?
Ministres des autels, est-ce à vous de répandre
Le sang des malheureux que vous devez défendre?
Et sommes-nous encor dans ces tems odieux,
Où cet encens s'offroit à de barbares Dieux?
Ta loi t'a commandé de massacrer tes freres!
Notre loi nous donna des sentimens contraires;
Ce qui nous promettoit des jours moins orageux,
Tout couvre nos destins de nuages affreux;
Nous t'avons relevé, tu veux notre ruine;
Nos bras t'ont défendu, ta main nous assassine.
J'ai fait ce que l'honneur sembloit me commander;
Rome a trahi sa foi, quand j'ai dû la garder:
Mais notre loi l'emporte encor sur l'honneur même.
Nos héros sont Chrétiens, elle veut que je t'aime,
Et que baisant la main qui me perce le cœur,
Je t'embrasse aujourd'hui comme mon bienfaiteur.

HAMILTON (*comme Coligny se leve pour l'embrasser, recule, paroît étonné & baise le crucifix.*)

Mon Dieu.... ne permets pas que cette ame inflexible..
Pour un vil réprouvé se déclare sensible.

(*Il leve le crucifix & le montre aux conjurés.*)

Amis, de votre maître entendez-vous la voix?
De ce chef immortel reconnoissez les loix;
C'est lui qui dans ce jour s'explique par ma bouche;
Abaissez sous vos coups cette hauteur farouche;
Que son trépas apprenne aux siecles à venir,
Que s'il outragea Rome, elle a su le punir....

(*aux conjurés.*)

Quoi... vous tardez encor à frapper un coupable!

TAVANNES.

Non, de tant de vertu je ne suis point capable.
Ce silence... ces yeux.... cette tranquilité...
Ce front où la douceur regne avec la fierté.....
Ces cheveux blancs.... les traits d'une auguste vieillesse....
Tout s'arme contre nous.. pour lui tout s'intéresse...
Ne pouvons-nous du moins épargner ce vieillard?..

HAMILTON, (*à Bussi.*)

Toi, sois plus courageux, Dieu conduit ton poignard.

COLIGNY.

Ah! laisse-là ce Dieu, ton vrai juge & le nôtre,
Dis plutôt ta fureur, tu n'en connois point d'autre.

HAMILTON, (*à Bussi.*)
Dans ton cœur quelle voix fait taire le devoir?

BUSSI.
Le remords, & je cede à son juste pouvoir...
Si Medicis & Rome ordonnent qu'il périsse,
Qu'ils chargent d'autres mains du soin du sacrifice.

HAMILTON.
A l'aspect d'un vieillard, lâches, vous reculez,
Quand d'indignes parens sont par vous immolés!..
Malheureux, qui n'osez vous montrer Catholiques,
(*aux autres conjurés.*)
Le ciel vous met au rang de ces vils hérétiques;
Fuyez loin de ses yeux, la foudre va partir;
Il vous récompensoit, il sçaura vous punir.
(*à Bême.*)
A ses ordres divins comme eux es-tu rebelle?
Mérite seul ses dons... sois seul Chrétien fidele.
(*en montrant Coligny.*)
Qu'il meure!

TAVANNES.
Je frémis.... Ciel, tu tonnes envain,
Je ne puis soutenir ce spectacle inhumain.

HAMILTON, (*à Bême, qui s'approche en tremblant pour poignarder Coligny, qui lui montre son estomac.*)
Tu trembles?

BEME.
Rassurez ma fermeté craintive.

COLIGNY, *(prêt d'être tué par Bême.)*
Dieu, reçois dans ton sein mon ame fugitive!

HAMILTON.
Méprisable ennemi qu'il a dû condamner,
Que peux-tu contre nous encor?

COLIGNY.
Te pardonner.

(Bême détourne les yeux, frappe Coligny, & tous les conjurés saisis d'horreur fuient ce spectacle affreux. Hamilton seul le regarde avec joie.)

SCENE V.

COLIGNY, HAMILTON, BEME.

HAMILTON, *(aux conjurés qui fuient.)*
LACHES, où courez-vous?

BEME, *(à Hamilton, après avoir donné un coup à Coligny.)*
Ta vengeance est servie,
Il ne te reste plus qu'à m'arracher la vie!
Monstre d'impiété, tu me fais trop d'horreur;....
J'emporte mes bourreaux dans le fond de mon cœur.

(Il jette son poignard aux pieds d'Hamilton & sort avec précipitation.)

SCENE VI.

HAMILTON, COLIGNY.

HAMILTON.

VA, servile instrument, qui se refuse aux crimes,
Je saurai te briser, te joindre à mes victimes,
Ta mort m'assurera d'un secret éternel.
(considérant Coligny expirant.)
Auroit-il dans son sein porté le coup mortel?
Mon perfide ennemi pourroit revivre encore.
(Il donne un coup de poignard à Coligny.)
Reportons le trépas dans ce cœur que j'abhorre;
(Il le regarde encore.)
Il n'est plus, & je vis! Sur ce premier dégré,
Mon pouvoir chancelant est enfin assuré.

TELIGNY.

Qu'ai-je entendu... Dieu! ſeroit-il poſſible?...
Vain eſpoir qui rendez ma douleur plus ſenſible?
Il ſemble reſpirer... & ſes yeux entr'ouverts...
Des ombres de la mort ceſſent d'être couverts....
Mon pere. . . . Coligny. . . .

COLIGNY, *(paroît ſortir d'un profond aſſoupiſſement.)*

Quelle voix me réveille?

TELIGNY.

Pardaillan.... dois-je en croire une heureuſe merveille....
Il vivroit?

COLIGNY.

Qui m'appelle?... & quels objets confus
S'envolent tout à coup de mes ſens éperdus!...
De mes yeux preſque éteints la débile paupiere,
Une ſeconde fois ſe r'ouvre à la lumiere.

(Coligny croit que ce ſont encore ſes aſſaſſins.)

Barbares... craignez-vous que le fer aſſaſſin
Ait mal ſervi le bras qui m'a percé le ſein....
Et n'eſt-ce pas aſſez que Coligny périſſe....
Rome a-t-elle inventé quelque nouveau ſupplice?

TELIGNY.

Que dites-vous, mon pere?...

COLIGNY, *(reconnoiſſant ſon gendre.)*

O mon cher Teligny....
Mon fils, tu viens fermer les yeux de Coligny,

Je goûte le bonheur que le ciel me renvoye,
Pour la derniere fois il veut que je te voye;
Je meurs, mais tu vivras....

TELIGNY.

Non.... j'expire avec vous.....
Seigneur, un fils mourant embrasse vos genoux.

COLIGNY, (*appercevant la blessure de Teligny.*)

Où suis-je... ah malheureux... ah traîtres.....
quand j'expire....
Lorsque j'arrive, hélas! au seul terme où j'aspire,
Quand je reviens au jour par un dernier effort,
C'est pour sentir les coups d'une nouvelle mort...

TELIGNY.

Votre fille vivra.... leurs parricides armes,
Seigneur, ont respecté ses vertus & ses charmes?...

COLIGNY.

Mon fils.... mon Dieu..... je meurs.

Coligny expire.

TELIGNY, (*à Pardaillan.*)

Ote-moi de ces lieux,
Dérobe à mes regards ce spectacle odieux....
Pour toi... si le destin permet à ton courage,
D'effacer, de punir un trop sensible outrage,
Vis, mais pour te venger, nous, ton honneur,
ta loi,
Un soupir qui t'échappe est un crime pour toi.

(Il lui donne ce qui sert d'appareil à sa plaie.)

Prends ce voile sanglant, le seul bien qui me reste,
Va, porte à mon épouse un présent si funeste;
D'un malheureux amour c'est le gage nouveau.
Qu'à nos braves amis il serve de drapeau,
Ils y liront l'arrêt qu'a dicté ma vengeance;
Leur devoir est écrit à côté de l'offense.
Ce sang dans les combats ranimant leur valeur,
D'un peuple audacieux confondra la fureur;
Vous le verrez palir à l'aspect d'une image,
Qui lui retracera son crime & votre outrage.
Le Ciel, qui contre nous s'est montré leur soutien,
Dans leur sang criminel effacera le mien.
Il remet à ton bras le soin de le répandre,
Voilà votre rempart... songez à le défendre,
Partout servant de guide à vos fameux exploits,
Mon ombre à ses vengeurs imposera des lois;
Partout je vous suivrai, mes cendres ranimées
Feront voler leurs feux au sein de vos armées;
Toujours sortant vainqueur de la nuit du trépas,
Vous me verrez toujours l'ame de vos combats,
Et de Rome ébranlée, avançant la ruine,
Lui rendre tous les coups dont elle m'assassine.

Un Protestant.

Que nos derniers amis, que nos derniers enfans
Soient dignes héritiers de ses ressentimens;
Qu'ils jurent tous à Rome une haine immortelle,
Ce sont-là tous les vœux que nous formons pour elle.

PARDAILLAN.

Il ſuccombe à ſes maux. Amis, s'il en eſt tems,
Sauvons-le, ménageons ces précieux inſtans:
Mais ſi le ciel jaloux des vertus d'un grand homme,
En terminant ſes jours combat encor pour Rome,
Raſſurons-nous.... ce ſang doit vous encourager,
Rome oſa le verſer... vous... oſez le venger.



LE

LE COMTE
DE COMMINGE,
OU
LES AMANS MALHEUREUX,
DRAME.

*A MADEMOISELLE ***

En lui envoyant le DRAME

DU COMTE DE COMMINGE.

GUIDÉ par un Peintre flatteur,
Qui pour vous ne le ſçauroit être,
Quelque talent qu'il fit paraître
Dans votre portrait enchanteur;
Inſpiré par ce Dieu, ſincère
Quand c'eſt vous qu'il prétend lour,
Dans quelques vers lus de ſa mère,
Et que le cœur daigne avouer,
J'ai crayonné votre art de plaire,
Vos charmes, tous les agrémens :
Je cédois à mes ſentimens;
Au tableau ramené ſans ceſſe,
J'ai peint la fille du Printemps,
Et la Roſe de la Jeuneſſe;
J'ai fait voir l'Amour, l'Amitié,
Par le Goût fixés ſur vos traces;
Je vous ai nommée AGLAÉ :
N'êtes-vous pas une des Graces ?
Mais ce n'eſt point à leurs attraits
Qu'aujourd'hui j'offre mon hommage :
C'eſt à cette ame faite exprès
Pour embellir l'eſprit d'un Sage;
C'eſt au plus ſenſible des cœurs
Que le mien préſente les larmes

De deux Amans, dont les allarmes,
Les ennuis, les ſombres douleurs
Pour la tendreſſe auront des charmes,
Si vos yeux leur donnent des pleurs.

Comminge, s'armant d'un ſaint zèle
Contre l'ardeur qui l'enflammoit,
A ſes vœux put reſter fidèle:
Ce n'étoit pas vous qu'il aimoit.

Par un effort rare & ſuprême,
Adélaïde conſtamment
Refuſe au ſein de ce qu'elle aime,
D'épancher ſes pleurs, ſon tourment;

Tant de vertu vient me confondre:
Mais, ſatisfait de la vanter,
Je n'oſe en vérité répondre
Que je puſſe en tout l'imiter.



DISCOURS
PRÈLIMINAIRES.

PREMIER DISCOURS

Qui se trouve à la tête de la premiere Edition.

PARLER de soi ennuie, & souvent révolte. S'entretenir sur son art avec le public connaisseur, avec cette portion d'hommes éclairés, qui seule assure le vrai succès, & indique les moyens de l'obtenir, c'est converser, s'instruire avec ses maîtres, & contribuer, autant qu'on le peut, à la perfection du talent.

Si la *Pitié* & la *Terreur* sont les deux ressorts dominans que doive employer le Théâtre, jamais *Fable* ne fut plus susceptible de ces deux mouvemens énergiques que le sujet du COMTE DE COMMINGE. On ne sçauroit lire ces *Mémoires* (1) sans émotion; on est surtout attendri au dernier tableau qu'ils nous présentent; c'est dans ce morceau que se trouve déployée, avec

(1) Ils sont de Madame de T**, Auteur des *Malheurs de l'Amour*.

toute sa pompe, cette noble & touchante *majesté des douleurs* de Stace. On a donc osé mettre en vers cette action; on s'est contenté de l'annoncer sous le titre simple & générique de *Drame*. Avec cette sorte de ménagement, on sera sûr de ne pas indisposer les partisans superstitieux des regles, qui ne voulant jamais s'élancer du cercle étroit où les enchaîne l'esprit d'imitation, pleurent précisément aux endroits qu'Aristote & d'Aubignac leur ont permis de goûter. Que l'on ait eu le bonheur d'intéresser, de faire couler quelques larmes, de nous ramener à cette grande, cette importante vérité : les plus faibles étincelles dans les passions conduisent à de terribles incendies, souvent la source de tous les malheurs, & quelquefois de tous les crimes; & ensuite on pourra perdre le tems à disputer sur le nom propre qui convient à ce poëme.

Il y a des héros de tout genre. On sçait que c'est l'enthousiasme qui crée cette espece d'hommes supérieure à la nôtre; lorsqu'à cet enthousiasme vient se joindre la religion, l'image la plus majestueuse, la plus frappante pour les yeux de l'humanité, on doit s'attendre, que l'on me pardonne ces expressions, à voir jaillir de ce double foyer des êtres merveilleux (1). Faire

(1) Les religieux de la Trappe.

mourir dans ſon cœur juſqu'au moindre germe des paſſions humaines ; ſe pénétrer, ſe remplir de l'idée à la fois conſolante & terrible d'une Divinité qui récompenſe & punit ; veiller en quelque ſorte ſur ſoi-même comme ſur ſon plus cruel ennemi ; ſe combattre & ſe ſubjuguer avec une barbarie inconcevable ; fouler aux pieds l'orgueil, ce reſſort ſi puiſſant de notre ame ; tirer ſa gloire de la plus profonde humilité ; perdre entierement de vue la terre & ſes révolutions (1) pour avoir les yeux ſans ceſſe levés vers le ciel ; mourir avec autant de joie que les autres hommes en goûteroient à naître, s'ils étoient en ce moment ſuſceptibles de connaiſſance ; ſe détruire enfin tout entier, pour devenir un être d'une nouvelle nature : c'eſt-là le grand tableau que nous offrent les Solitaires de la Trappe. Privée même de l'éclat de la religion, il n'y a point de regards que cette image n'étonne, n'attache. A Conſtantinople, à Nangaſaki on admireroit de tels humains, comme on les admire en France, dans les lieux qu'ils habitent. C'eſt bien de ces religieux que l'on peut dire à la lettre : *cinerem tanquam panem manducabam*, &

(1) On prétend qu'à la mort de Louis XIV, il y a eu des religieux de la Trappe qui ont ignoré longtemps cette nouvelle, dont l'Europe étoit remplie.

potum meum cum fletu miſcebam. Qu'on ſe ſouvienne que le ſilence le plus rigide eſt la baſe de leurs ſtatuts, que le Pere Abbé accorde ſeul la permiſſion de parler, que leur Noviciat a quelquefois été prolongé plus de deux ou trois ans, qu'ils ſe proſternent devant les étrangers & le Pere Abbé, qu'ils s'appellent Freres, n'y ayant que ce dernier ſeul qui ait le nom de Pere. Toutes ces circonſtances ne doivent pas être indifférentes aux perſonnes qui voudront goûter quelque plaiſir à la lecture de ce Drame. J'oubliois de dire que ces religieux, avant que d'expirer, ſont couchés ſur un lit de cendre & de paille; ils boivent à longs traits toute l'horreur du calice de la mort. Je doute que la philoſophie la plus éprouvée s'accommodât de cette façon de mourir. Il n'y a que la religion qui puiſſe tenter des efforts ſi pénibles, ſi révoltans pour la nature humaine, qui ſoit capable de verſer des conſolations dans ces cœurs deſſéchés de pénitence; & c'eſt aſſurément ce que ne feroit pas notre prétendue ſageſſe.

C'eſt dans un fonds ſi riche & ſi neuf que j'ai puiſé mon *Coſtume.* J'ai cherché à répandre dans ma piéce ce *ſombre*, qui eſt peut-être la premiere magie du pittoreſque, partie dramatique, que les anciens ont ſi bien connue, & que les modernes parmi nous ont ignorée, ou entierement

rement négligée. Qu'il me soit permis de m'arrêter un peu sur cette partie intéressante pour les peintres & les poëtes. Jettons les yeux sur les grands maîtres dans ces arts : nous voyons Rembrant, Rubens, le Poussin atteindre par cette route au sublime de la peinture (1). Qu'on lise l'*Enfer* du Dante, le *Paradis perdu* de Milton, les *Nuits* du Docteur Young, & l'on sentira combien cette branche du pathétique a d'empire sur tous les hommes. Fut-on jamais autant affecté d'une prairie émaillée de fleurs, d'un jardin somptueux, d'un palais moderne, que d'une perspective sauvage, d'une forêt silencieuse, d'un bâtiment sur lequel les années semblent accumulées ? Je voudrois bien que nos métaphysiciens se donnassent la peine d'éclairer la cause de ce sentiment qui nous maîtrise, nous emporte, nous ramene à ces débris de monumens antiques, de tombeaux, &c.

C'est cette nouvelle partie du Théâtre que j'ai entrevue, & qui dans les mains d'un homme de génie seroit susceptible des plus grands effets, & produiroit une source d'horreurs délicieuses pour l'ame. On seroit tenté de croire que nous

(1) Rembrant dans sa *Résurrection du Lazare*; Rubens dans son *Martyre des Innocens*, & *la Chûte des Réprouvés*; Le Poussin dans le célebre *Testament d'Eudamidas*.

ſommes nés pour la douleur, pour le ténébreux. Il y a encore un autre avantage à employer ce reſſort dramatique: il fait mourir autour de nous toutes les illuſions de la diſſipation, nous porte à réfléchir, nous fait replier ſur nous-mêmes, nous rend enfin l'humanité plus propre, & l'on n'ignore pas que ce ſentiment approfondi excite néceſſairement les vertus, les belles actions, &c.

J'ai cherché à ſimplifier les moyens qui ſont multipliés dans les *Mémoires du* COMTE DE COMMINGE, perſuadé que c'eſt de cette noble ſimplicité que découlent les vraies beautés du Drame. Je citerai encore les anciens. Rien de plus ſimple que les Grecs, parmi nous Corneille en général, & Racine preſque toujours. Je ne prétends point faire le procès à mon ſiecle: mais me ſeroit-il permis de me plaindre? Aujourd'hui on ne veut plus que des ſcènes marquées à la craie; tout eſt eſquiſſé; rien de développé; plus de caracteres expoſés dans toute leur force, plus de traits prononcés; une maniere efféminée, énervée: voilà ce que nous offrent la plupart de nos piéces modernes. De-là l'impoſſibilité de pourſuivre ſurtout cette route dramatique que Quinault a parcourue avec tant de ſuccès. Pourvu qu'on faſſe paſſer rapidement devant les yeux une multitude d'évenemens incroyables, que l'on entaſſe coups de théâtre ſur coups de théâtre

tous plus forcés, plus ridicules, plus extravagans les uns que les autres, l'auteur croit avoir saisi le secret de l'art, & une infinité de spectateurs crie au miracle: mais veut-on soumettre ce succès à l'épreuve de l'expérience? ces mêmes spectateurs ne sont pas arrivés chez eux, que toute cette illusion & ce faste théâtral sont détruits: au lieu qu'on emporte & garde dans le silence du cabinet les profondes impressions qu'excitent les chefs-d'œuvres de nos maîtres; Polyeucte, Phèdre, Zaïre se gravent dans notre ame; & c'est alors que le Théâtre peut contribuer à faire naître, ou à nourrir la chaleur du sentiment, feu sacré qu'on ne sçauroit trop conserver & animer.

Ces Réflexions semées au hasard me conduisent assez naturellement à faire part au public de quelques détails relatifs à cet ouvrage. On s'échauffe & on se perfectionne en faisant entrer les autres dans le mécanisme des ressorts que l'on a mis en œuvre.

J'ai regardé le silence rigoureux de la Trappe comme la force motrice de l'intérêt qui animeroit le fond de mon Drame. Un de mes premiers personnages contraint de se taire pendant deux actes, & agité d'une grande passion, forme, ce me semble, un tableau qui irrite la curiosité. On n'auroit pu étendre ce sentiment plus loin

que deux actes, parce qu'alors cette curiosité auroit été fatiguée : c'est ce qui m'a obligé à ne donner que trois actes à cette Tragédie ; j'ai risqué le mot, car je ne crois pas, je parle du sujet, que l'on én puisse imaginer une plus touchante. On verra encore pour quelle raison allant contre toutes les regles, j'ai si fort étendu la derniere scène du dernier acte. J'imagine que les cœurs sensibles me la pardonneront, & même que les esprits qui se piquent d'impartialité l'approuveront. Pour juger cette scène, il faut se pénétrer du tableau (1). C'est le développement d'un caractere passionné. Le personnage ouvre son cœur par gradations, en montre les divers jours, en fait suivre & saisir les impressions les plus légeres ; ces mouvements d'abord imperceptibles l'ont entraîné à des faiblesses qu'il doit,

(1) Peu d'ames ont assez de force & de vivacité pour s'élancer hors d'elles-mêmes & se transporter dans l'ame d'autrui ; de-là tant de façons de voir si louches & si opposées, tant de jugements faux aussi absurdes que barbares ; que les hommes, se dépouillant d'un amour-propre, grossier & aveugle, sçachent s'approprier les divers modes d'existence de leurs semblables ; qu'ils prennent les yeux, le cœur de la situation, la sensibilité gagnera des plaisirs, & la philosophie de nouvelles lumieres.

en ce moment de vérité, regarder comme des crimes. Si le Chevalier des Grieux, ou Clariffe qui n'a commis qu'une imprudence d'où font nées toutes fes infortunes, étoient morts dans le fein de leurs parents, je crois qu'ils fe feroient répandus dans cette effufion d'ame. On ne perdra point encore de vue que cet infortuné EUTHIME, rendu tout à coup à Dieu, fait une forte de *confeffion générale* ; fi on l'accufe d'appuyer avec un peu trop de complaifance fur les circonftances de fes fautes, l'avouerons-nous? ce plaifir fecret de fe rappeller de cheres erreurs, plaifir qu'affurément rejettent la vertu & la religion, & dont à peine on ofe foi-même fe rendre compte, eft peut-être dans le cœur humain. Qu'on s'examine là-deffus de bonne foi. Que de lecteurs dans ce morceau trouveront leur hiftoire !

Les *Mémoires* nous font voir le COMTE DE COMMINGE venant à la Trappe avec beaucoup d'indifférence pour la religion, & rempli de fa feule douleur. J'ai penfé qu'en lui donnant de la piété, je varierois ce caractere, que je le rendrois plus naturel, plus enflammé, plus bouleverfé par ces orages de paffion, qui au Théâtre produifent prefque toujours des effets fûrs de plaire. Un perfonnage vraiment dramatique doit nous offrir l'agitation d'un vaiffeau continuelle-

ment battu de la tempête. Zaïre intéresseroit beaucoup moins, si, après l'entrevue de Lusignan, elle cédoit tout de suite, sans combat, à la religion de ses peres. COMMINGE peu dévot, comme il l'est dans le Roman, ressembleroit à sa Maîtresse : c'est à ce dernier rôle que j'ai attaché toute la fureur de l'amour; ce n'est qu'au moment de sa mort qu'elle reconnoît ses erreurs : & ce passage subit de la passion à la ferveur la plus vive, au repentir le plus amer, doit, selon moi, flatter & déchirer le spectateur. Je croirois même qu'il est dans la nature qu'une femme aime avec beaucoup plus de flamme qu'un homme; l'Antiquité nous en a laissé une image terrible: Médée tue ses enfants, parce que Jason, qu'elle aime éperdument, l'a trahie, & en épouse une autre; & nous ne voyons pas que la Scène Grecque nous montre un pere meurtrier de ses enfants. J'ai pris plaisir à exposer dans le Pere Abbé toute la dignité, la pitié, la tendresse de la religion que les hommes ont cherché à défigurer, en nous l'offrant armée toujours de foudres & de vengeances.

On ne me fera point un crime d'avoir francisé les noms Espagnols qui sont dans les *Mémoires*.

C'est en avoir dit assez, je crois, sur cet ouvrage. S'il ne réussit point, il faut en convenir, ce sera ma faute, car je ne pense pas qu'il

puisse y avoir de sujet plus intéressant, plus théâtral. Ce sera toujours beaucoup pour moi d'avoir réveillé l'attention des gens de lettres sur une partie dramatique qui manque absolument à notre Scène, & j'aime assez mon art pour sacrifier ma vanité au plaisir de le voir se perfectionner dans des mains plus heureuses.

SECOND DISCOURS

Qui a paru dans la seconde Edition.

QUELQUE flatteur que puisse être pour moi le succès constant que l'indulgence du Public semble assurer au Drame du COMTE DE COMMINGE, mon amour-propre, car qui n'en a pas, a le courage de s'avouer que ces applaudissements, la récompense la plus brillante de l'homme de lettres, & la seule à laquelle il doive être sensible, sont donnés beaucoup plus au choix du sujet, qu'à la façon dont il est traité. On se supposeroit des talents supérieurs pour la poësie, toutes les connaissances de l'art dramatique, on auroit de la peine à se dissimuler qu'une *Fable* heureusement choisie sera toujours la cause principale de la réussite d'une piéce de théâtre; nous en avons des exemples frappants dans An-

dronic, Inès de Castro, &c. N'oublions jamais pour rabattre de notre vanité poëtique, que Pradon a fait couler nos larmes dans Régulus: & peut-être les chûtes de notre maître, du grand Corneille, doivent-elles être attribuées plutôt à l'ingratitude, ne craignons pas d'ajouter, à la mal-adresse de ses sujets, qu'aux incorrections du style & des détails; on n'apperçoit point ces fautes dans Cinna, Polyeucte, Rodogune, & elles ne se font que trop sentir dans Théodore, Agésilas, Attila, Pertharite, Surèna, &c.

On a nommé les poëtes une sorte d'Enchanteurs: celui qui sçait revêtir ses imperfections de l'intérêt séducteur du sentiment, est le plus habile magicien; & comment se pénétrer de ce sentiment si nécessaire à tout écrivain, quand le sujet ne nous fait pas illusion à nous-mêmes, & qu'il ne nous éleve point au-dessus de la sphere de l'humanité? Mes idées par un hazard heureux se sont arrêtées sur le COMTE DE COMMINGE; mon ame aussitôt s'est enfoncée dans les tombeaux, dans la profonde solitude, dans l'ombre majestueuse du cloître où regne „ je „ ne sçais quoi d'attendrissant & d'auguste." (1)

(1) Propres paroles de M. de Voltaire. Remarques à la fin d'Olympie.

J'ai creusé, j'ai fouillé dans le sein d'une nouvelle nature. Eh! quelles richesses n'y ai-je pas découvertes! qu'un écrivain de génie auroit à puiser où je n'ai fait qu'entrevoir ma foiblesse! Les personnes sensées, cette classe privilégiée d'hommes qui ne sont pas menés à la lesse, que l'on me passe ce mot familier, par le préjugé, par l'esprit servile d'imitation, ont conçu par cet essai, que ces trésors transportés sur notre Scène y produiroient un genre de spectacle neuf & intéressant. Quelques gens du bel air, qui, sans le sçavoir, sont les esclaves de cette multitude ignorante qu'ils méprisent, & qui rampent avec ce troupeau, *unthinking people*, des Automates importants pourroient d'abord rire: mais que l'on ait le secret de réveiller leur léthargie par les secousses de la terreur, de leur faire trouver dans leur ame dégoûtée & aride, l'attrait de la mélancolie, une source de larmes: ils cesseront bientôt de s'armer de leurs prétendus bons mots parasites, & céderont sans peine à la plus délicieuse des impressions, au plaisir que l'on goûte à sentir son cœur.

C'est donc cette nouveauté de *mœurs* & de *costume* qui m'a gagné les suffrages du Public; il a vu encore mieux que moi, quoique je connaisse assez mon art pour me convaincre de ses difficultés & de mon impuissance; il a vu, dis-je,

toutes mes fautes, qui font confidérables: mais il a été attendri, il a pleuré, & des juges qui pleurent, font bien près de faire grace. Si je mortifie en moi l'orgueil en convenant que mes faibles talents ont peu de part à mon fuccès, mon amour pour la vérité me confole de cet aveu humiliant; & peut-être y a-t-il un rafinement de vanité à vouloir prouver par fa propre expérience, que c'eft prefque du choix du fujet que dépend la réputation d'un ouvrage dramatique.

On m'a reproché de n'avoir pas approfondi des idées rapides & jettées au hazard dans le Difcours précédent, fur l'art de la Tragédie. Le Public aura la bonté de fe rappeller l'efpece d'engagement que j'ai pris avec lui, & que j'obferverai toute ma vie; bien loin d'inftruire, de donner des leçons, j'en demande, je cherche à m'éclairer; ce feront-là toujours mes fentimens. Je vais donc, je le répete, continuer de m'entretenir avec mes maîtres. Je répands mon ame & ma façon de penfer avec cette franchife courageufe & naïve, la feule qualité que l'on puiffe emprunter du fublime & inimitable Montagne. S'il m'échappe dans la chaleur de la compofition des hardieffes déplacées, des jugements faux, dès ce moment je me rétracte. Si je me trouve d'accord avec les connaiffeurs, fans trop m'applaudir de cet avantage, je m'attacherai à mériter encore plus leur approbation.

Portons d'abord nos regards ſur notre Théâtre Tragique. Je crois que Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire, chacun dans leur genre, ont parcouru & rempli leur carriere; qu'ils doivent être nos modeles, nous échauffer, nous enflammer, ſans que nous nous obſtinions à nous traîner ſur leurs pas, à nous montrer leurs copiſtes ſuperſtitieux. Je prends la liberté d'interroger les gens de goût. Que ſont Campiſtron, la Grange, qui cependant ont beaucoup de mérite, auprès de ces génies créateurs? Qu'arrive-t-il de cette idolâtrie mal-entendue? Que nous ſommes accablés d'un nombre infini de pieces jettées dans le même moule. On compoſeroit un excellent ouvrage & très-utile aux auteurs naiſſants, où l'on rapprocheroit, depuis nos tréteaux juſqu'au dernier changement de notre Scène, toutes les reſſemblances ſerviles, j'oſe dire indécentes, qui reviennent juſqu'au dégoût dans nos Tragédies. Les jeunes gens, qui ſe livrent à cette étude ſi ſéduiſante & ſi ingrate, ſeront effrayés, quand ils ſçauront que d'environ trois mille Drames Français compoſés juſqu'à nos jours, il n'y en a pas une cinquantaine qui ſurnage dans ce déluge immenſe. Il faudroit donc, pour marcher dans une route moins battue, & où il y eût plus de gloire à recueillir, ſe former un eſprit, une *maniere* à

foi, le résultat des caracteres différents de nos grands maîtres, prendre le noble, le sublime de Corneille, l'élégant, le tendre, le séduisant de Racine, le mâle, le vigoureux, le tragique de Crébillon, le pathétique, le brillant, le philosophique de M. de Voltaire, mais surtout remonter à la naissance de la Tragédie.

Il en est de cet art, comme de la plupart des autres inventions de l'esprit humain. On s'est efforcé d'altérer le trait primitif de la nature; des mains ennemies ont entassé sur ce beau tableau vingt couches de vernis, toujours plus étrangeres à la vraie couleur; ce seroit une entreprise digne du génie, de lever tout cet amas d'un fard imposteur, & de nous remontrer la nature telle qu'elle étoit dans son origine; où trouverons-nous cette belle nature, dans sa sublime, sa décente nudité, dont l'œil puisse admirer, saisir les contours heureux, les formes arrondies, les sages proportions, la vérité énergique? Chez les Grecs, les premiers que nous sçachions qui ayent eu un Théâtre.

Ce sont eux qui nous ont enseigné cette *simplicité* touchante dont nous sommes aujourd'hui si éloignés. Les hommes qu'une sorte de prédilection de la nature semble distinguer des autres hommes, aiment selon Shaftersbury à rencontrer partout cette noble simplicité qui les inspire, qui

ſe répand dans leurs mœurs, dans leurs actions. C'étoit la même ſource parmi les Grecs, qui produiſoit des vertus ſans faſte, & des Tragédies ſimples. Ils avoient une idée bien plus diſtincte que nous ne l'avons, de ce Κάλον, de ce *Beau*, la baſe du bon eſprit, comme du véritable héroïſme; ils touchoient en quelque façon au berceau de la nature, & la voyoient plus pure, plus ingénue, & dans un climat plus favorable à ſes impreſſions que le nôtre. Les plaintes de Philoctete, Oedipe à Colone, Antigone proſternée aux pieds de Créon, & lui demandant avec des larmes les honneurs de la ſépulture pour le cadavre de ſon frere: ces attitudes ſimples ont ſuffi pour animer des Tragédies entieres, pour arracher des pleurs à toute la Grece aſſemblée.

Je m'arrêterai quelques inſtants ſur cette *ſimplicité* ſi chere à quiconque veut ſe donner la peine d'étudier la vérité de l'art dramatique. Nos modernes mêmes nous offrent des exemples qui établiſſent la beauté & le ſuccès du *ſimple*. Les trois derniers actes de Zaïre, de l'aveu de tous les connaiſſeurs, ſont un chef-d'œuvre, par la raiſon qu'ils marchent, ſe ſoutiennent, ſe développent ſans nul ſecours d'épiſodes. M. de Voltaire à vingt-cinq ans nous a fait voir Philoctete amoureux de Jocaſte, comme ſi ce n'étoit pas aſſez de la ſituation terrible d'Oedipe pour

remplir un Drame : mais ce grand poëte facrifioit alors au mauvais goût de fes contemporains. Plus éclairé par l'expérience, pouvant à fon tour fervir de modele, il s'eft bien gardé de faire la même faute dans Mérope : auffi cette Tragédie eft-elle une des meilleures du Théâtre Français. „Plus un fujet eft compliqué," l'a judicieufement obfervé M. Diderot, „ plus le dialogue en eft facile ;" au lieu que dans une Tragédie fimple, fi l'on ne veut pas tomber dans la déclamation, il faut néceffairement répandre une ame vigoureufe, enflammée, *pleno profluat pectore* : & c'eft-là ce feu facré du génie, que poffedent par malheur pour le progrès de l'art, fi peu d'écrivains.

Un trait, que j'emprunte de la Gazette Littéraire de cette année (1765), achevera de démontrer combien le *fimple* eft préférable à tous les faux ornements du *compofé*.

Un jeune Officier Anglais eft fait prifonnier dans un combat par une nation de Sauvages. Il eft prêt de tomber fous la hache ; un vieux guerrier fe difpofoit à le percer d'une flèche : il fixe fes regards, fe laiffe attendrir ; l'arc lui échappe des mains ; il s'affure de l'Officier, l'emmene dans fa cabane, lui fait des careffes, en prend foin, l'inftruit dans fa langue. Ils vivoient enfemble comme deux tendres amis ; une

ſeule choſe inquiétoit l'Anglais : il ſurprenoit ſouvent les yeux du Sauvage attachés ſur lui, & mouillés de larmes. Le vieillard, au retour de la belle ſaiſon, rentre en campagne avec ſa Nation; l'Officier le ſuivoit; ils découvrent un Camp d'Anglais ; le vieux guerrier obſerve la contenance de ſon priſonnier: il lui demande, après un long ſilence, s'il ſera jamais aſſez ingrat pour porter les armes contre le peuple chez qui il a trouvé un ami ? Le jeune homme avec des pleurs s'écrie, que, tant qu'il vivra, ils feront toujours ſes freres; le Sauvage met les deux mains ſur ſon viſage en baiſſant la tête, & après avoir été quelque temps dans cette attitude, il conſidere l'Anglais, & lui dit d'un ton mêlé de tendreſſe & de douleur: ,, as-tu un pere ? Il vivoit ,, encore," réplique le jeune homme, ,, lorſque ,, j'ai quitté ma patrie." Ah! qu'il eſt malheu- ,, reux," s'écrie le Sauvage ! & après s'être tû quelques moments : ,, ſçais-tu que j'ai été pere? ,, je ne le ſuis plus ! j'ai vu tomber mon fils ,, dans le combat ! il étoit à mon côté; je l'ai ,, vu mourir en homme ; il étoit couvert de ,, bleſſures, mon fils, quand il eſt tombé ! mais ,, je l'ai vengé."

En prononçant ces mots avec force, il friſſonnoit, il reſpiroit avec peine, & ſembloit ſuffoqué par des gémiſſements qu'il ne vouloit

pas laisser échapper; ses yeux étoient égarés, & ses larmes ne couloient pas. Il se calma peu à peu, & se tournant du côté de l'Orient, il montra le Soleil levant au jeune Anglais, & lui dit: „ vois-tu ce beau Soleil resplendissant de „ lumiere? as-tu du plaisir à le regarder? Oui, „ répond l'Anglais, j'ai du plaisir à le regar- „ der. — Eh bien, je n'en ai plus!" Après avoir dit ce peu de mots, le Sauvage regarda un Manglier qui étoit en fleurs: „ vois ce bel „ arbre, dit-il au jeune homme: as-tu du plaisir „ à le regarder? — Oui, j'ai du plaisir à le „ regarder. — Je n'en ai plus," reprit le vieillard avec précipitation, & aussitôt il ajouta: „ pars, vas chez les tiens, afin que ton pere „ ait encore du plaisir à voir le Soleil qui se „ leve, & les fleurs du Printemps."

Quel tableau pathétique, & comme on y saisit la touche de la nature! Malheur au cœur assez insensible pour n'en être pas attendri jusqu'aux larmes! Voilà de ce Beau simple qui nous frappe partout chez les Grecs, & moins souvent chez les Latins. Les premiers ne l'employoient pas seulement dans la *fable*, dans l'expression; il dirigeoit le choix de leurs *caracteres*. Ennemis de ces *charges* grossieres que nous avons adoptées, on ne voyoit point dans leurs Drames un avare précisément en contraste avec un prodigue;

gue; ils sçavoient varier les nuances de ces *caracteres* par des dégradations légeres & perceptibles pour le goût. Je comparerois volontiers nos poëtes dans cette partie, à ces peintres mal-adroits, qui pour donner plus d'embellissement & de force à leur sujet, & de ton à leurs couleurs, plaçoient dans leurs tableaux un Nègre à côté d'une jolie femme. Je citerai toujours des exemples, parce que des exemples instruisent mieux que des raisonnements. Corneille a deux héros à nous représenter, tous deux d'une égale valeur, Horace & Curiace; il a l'heureuse adresse, sans l'artifice grossier de ces oppositions triviales, de nous offrir sous des traits particuliers chacun de ses deux personnages. C'est-là le talent du grand homme, de ce beau génie qui étoit rempli de la nature, qui sçavoit immoler les accessoires, les beautés étrangeres, pour conserver le fonds, pour être simple & vrai, qui nous a peint enfin les Romains tels qu'ils étoient : car il faut mettre au rang des lieux communs de la conversation, répétés par les gens du monde qui n'approfondissent rien, ce prétendu apophtegme: „ Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, & „ Corneille tels qu'ils devroient être," jugement des plus faux: Corneille a représenté les

Romains tels qu'ils étoient réellement, & suivant les divers âges de leur empire.

Nous observerons qu'il faut que ce *simple* soit animé par des *Images*. Malgré toutes les regles qu'on m'objectera, je ne doute pas que tout ne puisse s'offrir aux yeux, quand on a l'heureuse faculté de faire passer dans l'ame du spectateur le trouble qui est censé déchirer celle du personnage. Un génie heureusement audacieux présenteroit avec des applaudissements, ou je me trompe fort, Barnewelt assassinant son oncle, Medée égorgeant un de ses enfants: mais qu'on prenne garde que j'ai dit un génie; sans cette qualité si puissante, si rare, la *terreur* refroidie devient l'*horreur* dégoûtante: plusieurs de nos auteurs l'ont éprouvé.

Si cette *terreur* doit être l'ame de la Machine dramatique, me pardonnera-t-on de regarder Æschile comme le seul *Tragique* en ce genre que nous puissions proposer pour modele? Je ne nierai pas qu'il lui manque les connaissances cultivées, la correction, l'art des Sophocles, des Euripides: mais trouve-t-on chez ces derniers, des tableaux aussi imposants que ceux qui sont sortis en foule de la main de ce pere du Théâtre? Vulcain, ministre de la vengeance divine, attachant sur un rocher l'infortuné Promethée, & clouant ses fers à ce rocher; ce mal-

heureux luttant en quelque ſorte contre Jupiter lui-même, ſe répandant en blaſphêmes contre ce tyran céleſte, englouti enfin par un tourbillon rapide dans les abîmes de la terre; l'Ombre de Darius s'élevant du tombeau aux évocations d'Atoſſa, & frappant de reſpect & d'effroi une troupe de vieillards proſternés; les portes du palais d'Agamemnon s'ouvrant avec un bruit épouvantable, & laiſſant voir ſon cadavre enſanglanté; Oreſte un bandeau ſur le front, tenant, une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée teinte encore de ſang, environné des Furies qui le pourſuivent avec des hurlements; Clytemneſtre elle-même ſortant des gouffres infernaux, & appellant à haute voix ces Divinités vengereſſes. Quels ſpectacles! Qu'on joigne à cette richeſſe de tableaux, des vers ſublimes & d'un rhytme pittoreſque & analogue au ſujet; qu'on y ajoute le choc, la flamme des paſſions, la nobleſſe & la variété des caracteres: ne conviendra-t-on pas que voilà la Tragédie ſur ſon trône, dans ſon plus haut point de ſplendeur & d'énergie?

C'eſt donc là le grand objet que je voudrois que tout poëte dramatique eût toujours devant les yeux; ce ſeroit enſuite au goût à marquer l'emploi de ces moyens tragiques.

Je reviens, ſans trop m'en appercevoir, à

cette partie théâtrale que j'aime, & qui à mon gré, est une des plus heureuses créations du génie d'Æschile; je veux parler de ce *sombre*, le ressort qu'on doit le plus faire mouvoir dans la Tragédie. La nature elle-même ne nous donne-t-elle pas cette leçon? La majesté d'un orage nous frappe plus que tout le brillant d'une belle aurore; le tonnerre enfermé dans la nue, scintillant & éclatant par intervalle, en impose plus que le Soleil dardant ses rayons à travers des nuages colorés; la mer calme ne produira pas dans notre ame les effets sublimes de la tempête. Qu'on fasse attention que les impressions qu'excite le *sombre* sont toujours plus profondes, maîtrisent davantage la nature humaine. Pergoleze est beaucoup plus grand, plus musicien dans son *Stabat* que dans la *Serva Padrona*. Cette remarque en fait naître une autre. Il est bien singulier que notre musique en ce genre ait fait des progrès supérieurs à ceux de notre poësie. Le quatriéme acte de Zoroastre, je parle du musicien, le morceau de Castor, *tristes apprêts*, peuvent donner à nos auteurs une idée suffisante du succès qu'auroit le *sombre* porté au Théâtre de la Nation. Il ne faut pas conclure d'après la timide médiocrité de l'Abbé Nadal (1), que l'appari-

(1) Il se félicite dans sa Préface de sa Tragédie de

tion d'une Ombre nous révolteroit. Ce ſpectacle a réuſſi dans Sémiramis, & il ne ſeroit pas impoſſible de lui prêter un nouveau degré de terreur. M. de Voltaire, dans ſa diſſertation intéreſſante pour les amateurs de la Tragédie, à la tête de cette même Sémiramis, prévient à ce ſujet les inſipides objections de ces fades plaiſants qui penſent avoir laiſſé échapper un bon mot, quand ils ont répété qu'*ils ne croient point aux revenants*. Aſſurement M. de Voltaire ne doit pas être ſoupçonné d'y croire: & il a judicieuſement remarqué que cet appareil au Théâtre produiſoit des effets. Ne rougiſſons pas d'avouer que le Commandeur dans la farce du Feſtin de Pierre nous fait quelque plaiſir. L'Ombre de Didon dans Enée & Lavinie, Opéra de Fontenelle, la derniere fois qu'on l'a joué, m'a paru affecter le ſpectateur. Qui ne trouvera pas un ténébreux ſublime dans ce paſſage de Job, chap. 45? „ Dans l'horreur d'une viſion nocturne, „ lorſque le ſommeil aſſoupit davantage tous les „ ſens des hommes, je fus ſaiſi de crainte & de

Saül, de n'avoir pas fait paraître l'Ombre de Samuel; & il a raiſon. L'emploi de ces hardieſſes de Théâtre n'appartient qu'au génie, & ces ſcenes du ſublime, dans des mains faibles & malheureuſes, ne produiſent que le bizarre & l'abſurde.

„ tremblement, & la frayeur pénétra jufqu'à „ mes os. Un Efprit fe préfenta devant moi, „ & les cheveux m'en dreſſerent à la tête. Je „ vis quelqu'un dont je ne connaiſſois pas le „ viſage; un Spectre parut devant moi, & j'en- „ tendis une voix faible, comme un petit fouffle, „ qui me dit: l'homme comparé à Dieu fera-t-il „ juftifié, & fera-t-il plus que celui qui l'a créé?"

Que l'on me permette de m'appuyer encore d'un exemple. J'emprunte une fcène terrible de Shakespear (1), ce fidele imitateur d'Æſchile à bien des égards. J'avertis mes lecteurs que je ne traduis pas : je retranche, j'ajoute, heureux fi je pouvois me pénétrer du génie de mon modele! Je ne fçaurois me difpenfer en faveur des perfonnes qui n'ont pas l'Hiftoire d'Angleterre préfente, de tracer une efquiſſe de la Tragédie de Richard III, dont cette fcène eft tirée: cette

(1) Jamais Tragique n'a plus reſſemblé à Æſchile; Othello, Hamlet, Macbeth offrent des traits admirables. Nous n'avons dans aucune de nos pieces un tableau des effets de la terreur qui fuit le crime, comparable à celui que nous voyons dans cette derniere Tragédie. Il n'eft pas furprenant que les Anglais en faveur de pareilles beautés faſſent grace à Shakeſpear fur tous les défauts monftrueux qui le défigurent. Ce n'eft qu'au génie qu'on pardonne des fautes.

piece eſt intitulée : *The life and death of Richard III : la vie & la mort de Richard III.* Henri VI de la Maiſon de Lancaſtre a été détrôné par le Duc d'Yorck, qui bientôt eſſuye à ſon tour les révolutions de la fortune, & perd le trône & la vie. Son fils Edouard reprend la couronne; il avoit deux freres, le Duc de Clarence, & le Duc de Gloceſtre, depuis Richard III; ce dernier, le plus ſcélérat & le plus fourbe, comme le plus difforme des hommes, poignarde de ſa propre main le Prince de Galles, fils de Henri IV, qui ſe nommoit auſſi Edouard, court aſſaſſiner l'infortuné pere dans ſa priſon, trouve moyen de détruire dans l'eſprit de ſon frere Edouard, Clarence ſon autre frere, le fait arrêter en cachant ſa perfidie ; envoye à la Tour deux aſſaſſins qui égorgent ce Prince, & le plongent dans un tonneau de malvoiſie. Le Roi Edouard meurt ; Richard s'empare du trône, après avoir fait maſſacrer impitoyablement ſes deux neveux. Il avoit ſcellé ſes forfaits en épouſant la Princeſſe Anne, veuve du fils de Henri VI ; bientôt empoiſonnée par ſon barbare époux, elle ſuivit au tombeau les victimes de ſa rage. Le Duc de Buckingham, lâche complice de ce Monſtre, en reçoit lui-même la mort pour récompenſe. Richard raſſaſié de crimes, noyé dans des flots de ſang, éprouve enfin qu'il eſt

un Dieu vengeur. Le Comte de Richemond arme contre ce détestable Prince, lui donne bataille, la gagne, le tûe, & devient Roi.

SCENE V,

du cinquieme Acte (1), *de*

RICHARD III,

Tragédie de Shakespear.

On apperçoit dans l'éloignement un Camp, la lueur des feux allumés selon l'usage de la guerre, & quel-

---

(1) Les Littérateurs, dont la plupart entendent l'Anglais, feront peut-être flattés de juger par eux-mêmes du parti que j'ai tiré de la scène de Shakespear; c'est ce qui m'engage à l'insérer ici dans la langue originale. Je n'imagine point que l'on me fasse un crime de n'avoir pas employé toutes les Ombres que ce grand poëte fait paraître, & d'avoir supprimé le refrain de compliment pour Richemond, tandis que j'ai conservé celui qui doit entretenir la terreur. Mes lecteurs, je crois, prendront ma défense, c'est-à-dire, les Français pour

quelques flambeaux qui répandent une faible clarté sur le fond de la Scène. La tente du Comte de RICHEMOND *domine parmi d'autres tentes; elle est ouverte & en face du spectateur, mais à peine peut-elle se voir. Le devant du Théâtre est dans la nuit: à l'un des côtés est la tente de* RICHARD; *il paraît endormi; il est revêtu de son armure, & assis dans un fauteuil; il a son casque orné du bandeau royal, posé sur une table, où lui-même il a la tête appuyée sur un bras; sur cette table est une lampe expirante, qui produit de tems en tems de longs effets de lumiere: elle porte par intervalle son reflet sur* RICHARD, *qui semble ne jouir que d'un sommeil agité. On observera que, lorsque ces traits de lumiere s'affaiblissent, on distingue à peine cette partie du Théâtre.*

---

pour qui j'écris: car il ne faut pas assurer qu'il existe un goût général, & je n'en condamne aucun; mais le premier but d'un écrivain sage est de chercher à plaire à ses concitoyens, quand la vérité n'en souffre pas. Encore une fois, j'essaye d'imiter cette scène admirable; je ne la traduis point. Si elle déplaît, le tort retombera sur moi; je suis le premier à venger Shakespear, puisque j'ai eu le courage de rapprocher l'original de la copie.

PREMIERE OMBRE (1).

Le Prince Edouard, fils de Henri VI, dans un habillement guerrier, & le côté ensanglanté.

Pleine d'un courroux implacable,
Demain, mon Ombre & te presse & t'accable!
Richard, demain, graces au Ciel vengeur
Qui seconde les vœux d'une trop juste haine,
Tu reçois tous les coups dont tu perças mon cœur,
Quand de mes tristes jours la fleur s'ouvroit à peine!
De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs!
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

SECONDE OMBRE.

Henri VI ayant son Diadême & son Manteau Royal couverts de sang.

Envisage, Tyran, cette illustre Victime

---

(1) On n'oubliera pas qu'il échappe à Richard, quand les Ombres lui adressent la parole, des frémissements, des mouvements de terreur variés qui décelent son trouble. On se souviendra encore que ces Ombres successivement s'élevent de la terre, qu'elles y rentrent après avoir accablé Richard de leurs malédictions: on ne fait que les entrevoir, parce que les regles du pittoresque théâtral exigent que ces sortes d'apparitions ne soient pas trop sous les yeux. C'est Garrick qui joue à Londres le rôle de Richard: on n'a jamais vû, dans ce personnage surtout, un acteur se rendre plus maître de l'ame du spectateur.

SCENE V.

Between the Tents of Richard *and* Richmond: *They ſleeping.*

Enter the Ghoſt of Prince Edward *Son to* Henry *the Sixth.*

Ghoſt. LET me ſit heavy on thy ſoul to morrow! (*To K.* Rich.
Think how thou ſtab'ſt me in the prime of youth
At *Tewksbury*; therefore deſpair and die.
Be chearfull *Richmond*, for the wronged ſouls (*To* Richm.
Of butcher'd Princes fight in thy behalf:
King *Henry*'s iſſue, *Richmond*, comforts thee.

Enter the Ghoſt of Henry *the Sixth.*

Ghoſt. When I was mortal, my anointed body (*To K.* Richard.
By thee was punched full of holes;
Think on the *Tower*, and me; deſpair, and die.
Virtuous and holy be thou conqueror; (*To* Richm.
Harry, that propheſy'd, thou ſhould'ſt be King,
Doth comfort thee in ſleep; live thou and flourish.

Enter the Ghoſt of Clarence.

Ghoſt. Let me ſit heavy on thy ſoul to-morrow! (*To K.* Rich.
I that was waſh'd to death in fulſom wine,
Poor *Clarence*, by thy guile betray'd to death:
To morrow in the battle think on me,
And fall thy edgleſs ſword; deſpair, and die.

Dont ta fureur impie a déchiré le ſein (1) :
Le nom ſacré de Roi n'arrêta point ta main :
De l'ombre de la Tour vois s'élever ton crime ;
Entends ces murs affreux contre toi dépoſer ;
Mon ſang jaillit encore, ardent à t'accuſer.
C'eſt Henri qui demande, & s'applaudit d'avance
Que le Ciel ſur Richard épuiſe ſa vengeance.
De la mort qui t'attend (2), ſens toutes les horreurs !
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs !

Se tournant vers le camp de Richemond.

Et toi jeune Héros, Vengeur de notre Race,
Vois s'accomplir le ſort (3) que t'a prédit ma voix ;
Le Ciel qui t'inſpira ta généreuſe audace,
Sur ton front triomphant met le bandeau des Rois.

---

(1) Ce Prince fut percé dans la Tour de pluſieurs coups de poignard par ce monſtre d'inhumanité. La ſcène qui nous préſente cette cataſtrophe eſt atroce ; c'eſt le dénouement de la Tragédie qui porte le nom de Henri VI.

(2) Ce refrain dans l'Anglais eſt d'une préciſion énergique ; il eſt rendu par ces deux mots *deſpair and die*. La déclamation dans cette langue étant plus prononcée, plus forte que la nôtre, cette répétition produit un effet encore plus ténébreux. Les Acteurs appuient beaucoup ſur *die*, & prêtent à ce mot tout le ſombre de la terreur dramatique. Voilà de ces beautés qui, propres à chaque langue, ne ſçauroient ſe tranſporter dans une autre.

(3) Henri, dans la Tragédie de ce nom, prédit au jeune Comte de Richemond qu'il montera ſur le trône d'Angleterre.

Thou off-ſpring of the houſe of *Lancaſter*, (*To* Richm.
The wronged heirs of *York* do pray for thee,
Good Angels guard thy battle; live and flouriſh.

Enter the Ghoſts of Rivers, Gray, *and* Vaughan.

Rivers. Let me ſit heavy on thy ſoul to-morrow,
(*To K.* Rich.
Rivers, that dy'd at *Pomfret*: deſpair, and die.
Gray. Think upon *Gray*, and let thy ſoul deſpair.
(*To K.* Rich.
Vaug. Think upon *Vaughan*, and with guilty fear
Let fall thy launce! *Richard*, deſpair and die. (*To K.* Rich.
All. Awake, and think our wrongs in *Richard's* boſom. (*To* Richm.
Will conquer him. Awake, and win the day.

Enter the Ghoſt of Lord Haſtings.

Ghoſt. Bloody and guilty; guiltily awake; (*To K.* Rich.
And in a bloody battle end thy days:
Think on Lord *Haſtings*; and deſpair and die.
Quiet untroubled ſoul, awake, awake. (*To* Richm.
Arm, fight, and conquer, for fair *England's* ſake.

Enter the Ghoſts of the two young Princes.

Ghoſts. Dream on thy couſins ſmother'd in the *Tower*:
Let us be laid within thy boſom, *Richard*, (*To K.* Rich.
And weigh thee down to ruin, ſhame, and death!
Thy Nephews ſouls bid thee deſpair and die.
Sleep *Richmond*, ſleep in peace, and wake in joy.
To Richm.
Good Angels guard thee from the boar's annoy;

TROISIEME OMBRE.

Le Duc de Clarence, le visage ensanglanté.

Que le sang de ton Frere (1), amassé sur ta tête,
Sur ta tête, demain retombe & soit vengé!
Par tes affreux complots vois Clarence égorgé,
Clarence.. qui t'aima.. Ton supplice s'apprête;
Ton glaive enfin se brise & tombe de ta main,
Richard; le Ciel, l'Enfer, tout presse & vent ta fin;
L'orage des fléaux sur toi fond & s'arrête.
De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs!
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

QUATRIEME ET CINQUIEME OMBRES

qui paraissent à la fois, deux jeunes Enfans, neveux de Richard: ils sont vêtus de blanc, se tenant embrassés & tout couverts de sang; ils furent poignardés en effet dans cette situation, & dans le même lit.

Vois deux Victimes innocentes
Que ta faim de regner frappa dans le berceau.

---

(1) Clarence fut mis en prison, parce qu'il s'appelloit *George*, & qu'un astrologue avoit prédit au Roi qu'un G seroit l'initial du nom de celui qui devoit être le destructeur de sa maison. Richard entretint la faiblesse barbare du Monarque, & comme nous l'avons dit, fit assassiner son frere Clarence dans la Tour.

Live, and beget a happy race of Kings.
Edward's unhappy fons do bid thee flourish.

Enter the Ghoft of Anne *his wife.*

Ghoft.) *Richard*, thy wife, that wretched *Anne* thy wife,
That never flept a quiet hour with thee, (*To K.* Rich.
Now fills thy fleep with perturbations:
To-morrow in the battle think on me,
And fall thy edglefs fword: defpair and die.
Thou quiet foul fleep thou a quiet fleep: (*To* Richm.
Dream of fuccefs and happy victory,
Thy adverfary's wife doth pray for thee.

Enter the Ghoft of Buckingham.

Ghoft.) The firft was I that help'd thee to the crown:
The laft was I that felt thy tyranny. (*To K.* Rich.
O, in the battle think on *Buckingham*,
And die in terror of thy guiltinefs.
Dream on, dream on, of bloody deeds and death,
Fainting defpair; defpairing yield thy breath.
I dy'd for hope, ere I could lend thee aid; (*To* Richm.
But cheer thy heart, and be thou not difmay'd:
God and good Angels fight on *Richmond's* fide,
And *Richard* falls in height of all his pride.
(*The Ghofts vanish.*
(*K.* Richard *ftarts out of his dream.*
K. Rich. Give me another horfe — bind up my wounds.
Have mercy, *Jefu* — foft, I did but dream.
O coward confcience! how doft thou afflict me?
The lights burn blue — is it not dead midnight?

Puiſſent nos Ombres gémiſſantes
Porter la mort au ſein du plus cruel Bourreau!
Puiſſions-nous dans tes flancs enfoncer le couteau,
Déchirer de nos mains tes entrailles fumantes,
Te tourmenter encor dans la nuit du tombeau,
A tes yeux effrayés d'un horrible tableau,
Toujours nous remontrer plus pâles, plus ſanglantes!
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

SIXIEME OMBRE.

La Princeſſe Anne, Veuve du fils de Henri VI, qui eut la faibleſſe ou plutôt la lâcheté d'épouſer Richard, tout dégouttant encore du ſang de ſon mari; elle a des habillements de deuil, le bandeau de Veuve, & elle eſt couverte d'un voile noir.

Reconnais-tu, Richard, ta Femme infortunée,
Cette Epouſe infidelle à ſon premier Epoux,
Qui put joindre ſa main à ta main forcenée,
Dont le Ciel vengeur par tes coups
Précipita la derniere journée,
Qui près de toi jamais n'a goûté le ſommeil,
Qui toujours revoyoit ſon crime à ſon réveil?..
Je viens te rendre tout ce trouble,
Dans tes ſens conſternés répandre la terreur:
Mon Ombre te pourſuit, & s'attache à ton cœur:
Que par moi, s'il ſe peut, ton ſupplice redouble!
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

Cold fearful drops ſtand on my trembling flesh.
What? do I fear myſelf? there's none elſe by,
Is there a murth'rer here? no; yes, I am (1).
My conſcience hath a thouſand ſev'ral tongues,
And ev'ry tongue brings in a ſev'ral tale,
And ev'ry tale condemns me for a villain.
Perjury, perjury in high'ſt degree,
Murther, ſtern Murther in the dir'ſt degree,
All ſeveral ſins all us'd in each degree,
Throng to the bar, all crying, guilty, guilty!
I shall deſpair: there is no creature loves me:
And if I die, no ſoul will pity me. (2).
Methought, the ſouls of all that I had murther'd
Came to my tent, and every one did threat
To-morrow's vengeance on the head of *Richard*.

---

(1) — No; yes, I am:
Then fly — what, from my ſelf? great reaſon; why?
Leſt I revenge. What? my ſelf on my ſelf?
I love my ſelf. Wherefore? for any good
That I my ſelf have done unto my ſelf?
O no. Alas, I rather hate my ſelf,
For hateful deeds committed by myſelf,
I am a villain; yet I lie, I am not.
Fool, of thy ſelf ſpeak well — Fool do not flatter.
My conſcience hath, *&c.*

(2) — no ſoul will pity me.
Nay, wherefore should they? ſince that I my ſelf
Find in my ſelf no pity to my ſelf.
Methought, the ſouls of, *&c.*

SEPTIEME OMBRE.

Le Duc de Buckingham en habit de Pair, un des complices les plus ardents de Richard, & qui cependant au moment de sa mort alloit prendre le parti de Richemond.

Vois ton premier Flatteur, ta derniere Victime:
Ce prix m'étoit bien dû; je t'ai prêté mon bras;
Tyran, le Complice du crime
Du crime seul devoit recevoir le trépas.
Jusque dans le combat emporte mon image!
Ne rêve que de mort, que de sang, de carnage!
Que ton cœur, que ton cœur de larmes enivré,
Soit par toi-même dévoré!
Qu'il soit déja flétri de l'horreur éternelle!
Qu'il soit déja plongé dans les feux des enfers!
Sous l'excès des tourmens divers,
Richard, exhale enfin ton ame criminelle!
De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs!
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

Se tournant vers le camp de Richemond.

Sous tes drapeaux je brûlois de me rendre,
Richemond: j'accourois te servir, te défendre:
Le Ciel n'a point permis qu'au rang de tes sujets,
Je pusse expier mes forfaits.
Ma voix du sein des morts, t'annonce la victoire;
Dieu chasse loin de toi tous les traits destructeurs;
Le glaive en main, ses Anges protecteurs
A tes côtés combattent pour ta gloire:

Tandis que le Tyran ſous ton char écraſé,
Sous cent coups de foudre briſé,
Du faîte des grandeurs, de l'orgueil & des crimes
Roule précipité dans les profonds abîmes.

*Une foule d'*OMBRES *s'élevant toutes à la fois, de tout âge, de tout ſexe, toutes habillées différemment : beaucoup cependant ſont couvertes de linceuls enſanglantés : elles s'écrient enſemble :*

Conſidere, Tyran, tout un Peuple à la fois,
Victime des fureurs d'une guerre éternelle (1):
L'Angleterre immolée à ta rage cruelle,
A pouſſé vers les Cieux une plaintive voix;
L'Appui du malheureux, le Soutien de nos droits
Se leve, il va briſer ta tête criminelle :
Le Maître & le Juge des Rois
A prononcé ta ſentence mortelle.
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs !
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs !

Elles s'enfoncent dans la terre.

Après quelques moments, pendant leſquels l'agitation de Richard paraît redoubler, s'élancent de la terre des traits de feu; ils ſont ſuivis de l'apparition d'un FANTÔME *effroyable, qui d'une main tient un poignard enſanglanté, &*

(1) Les *Roſes rouge & blanche*, qui ont fait verſer tant de ſang, & qui ont coûté la vie à quatre-vingts Princes des deux Maiſons de Lancaſtre & d'Yorck.

de l'autre une torche allumée: il approche de Richard:

Enfin, Richard (1), je tiens ma proye!
Demain, je punis tes forfaits!
Demain, dans les tourments tu tombes pour jamais!
Pour jamais dans tes pleurs, dans ton sang je me noye!
C'est moi, qui le Vengeur des peuples opprimés,
C'est moi, qui sourd au cri d'un éternel blasphème,
Sur les Tyrans de rage consumés,
Attache la douleur, attache l'Enfer même.
Je vais toujours te déchirer!
Je vais toujours te dévorer!
Tu renaîtras toujours, pour toujours expirer!
De l'Enfer qui t'attend vois tous les précipices,
Avides d'engloutir un coupable mortel.
Je laisse dans ton cœur le premier des supplices,
Le premier des Démons, le remords éternel.

Il s'abîme environné d'un tourbillon de feu, & après avoir secoué des étincelles de son flambeau sur le cœur de Richard.

---

(1) La foule d'Ombres & le Fantôme sont de mon invention; je souhaite que ces traits étrangers à l'original ne déplaisent pas.

RICHARD *tout à coup levant ſon bras de deſſus la table, s'agitant & s'écriant dans ſon ſommeil & avec rapidité:*

Le Théâtre s'éclaire entierement.

Qu'on arrête mon ſang, élancé de mes playes. .
Richemond . . il ſeroit vainqueur! .
A l'inſtant . . un Courſier . . Ciel! .

Il s'élance avec précipitation de ſon fauteuil, fait quelques pas comme pour fuir, ſe réveille & s'arrête:

Lâche! tu t'effrayes!
D'un ſonge, d'un vain ſonge! *Il regarde de tous côtés.*
Eh . . d'où naît ma terreur? .
Il met la main ſur ſon cœur.
De mon cœur qui, ſans ceſſe empoiſonnant ma vie,
M'accuſe, me condamne & contre moi s'écrie.

Il fait quelques pas ſur la Scène, en remettant la main ſur ſon cœur.

Je n'étoufferai pas cette importune voix!

Il s'arrête en continuant d'être dans la même attitude.

Que le ſceptre me reſte, & que je ſois coupable. .

En ſe frappant le ſein.

Je ſçaurai bien dompter cet ennemi des Rois. .

Il leve les yeux au ciel, & fait quelques pas.

Le Ciel ne brille encor que du feu des étoiles,
Sur l'horifon, la Nuit étend fes fombres voiles.
Du friffon de la mort je me fens réfroidir.
Eh! qu'ai-je à redouter? & qui me fait frémir?
Je fuis feul en ces lieux.. qui me frappe de crainte?
Moi, moi, qui m'épouvante & qui ne peux me fuir,
M'arracher aux remords dont mon ame eft atteinte!
A la fois foulevés, tous mes Forfaits, ô Ciel!
Jufqu'au fond de mon cœur plongent un trait mortel,
A haute voix m'appellent un perfide,
Un affaffin farouche, un monftre parricide!
L'Enfer a dans mon fein verfé tous fes poifons!
Déchiré par tous fes Démons,
Je ne vois fous mes pas qu'un abîme effroyable!
Du Monde entier exécrable Fléau,
Qui me confoleroit d'un deftin déplorable,
Quand la main la plus fecourable
Ne m'aideroit pas même à defcendre au tombeau?
Je finirai mon fort coupable,
Sans être plaint, heureux encor d'être oublié!
Des mortels le plus dur, le plus impitoyable,
Richard.. ofes-tu bien réclamer la pitié?
Quel fonge! j'ai cru voir les Ombres effrayantes
De tous les malheureux à ma rage immolés.
Pâles, couverts de fang, furieux, défolés.
Sous le même linceul, je les vois raffemblés!
J'entends leurs cris de mort.. leurs plaintes menaçantes!
Tous m'ont paru s'unir dans leur fombre fureur,
Pour m'accabler demain de leur courroux vengeur.

Si le *sombre* eſt une partie dramatique que nous ne cultivons point, il y en a encore une autre qui n'eſt pas moins négligée. La *Pantomime* que les Grecs & les Romains avoient portée au plus haut degré de perfection, & que l'on peut appeller l'éloquence du corps, la langue premiere des paſſions, eſt au nombre de ces reſſorts du pathétique, dédaignés de nos auteurs de théâtre. Cependant ſi je ne craignois de me flatter, je citerois pour exemple le perſonnage d'EUTHIME; ſon jeu muet a paru ſur le papier même attacher & intéreſſer : que ſeroit-ce à la repréſentation? Il y a des attitudes, des geſtes, des ſignes du ſentiment, que la préciſion & la vérité mettent fort au-deſſus de toutes les richeſſes de la poëſie. Ce qu'on dit eſt ſi faible en raiſon de ce que l'on ſent! Qu'un ſeul regard, qu'un ſoupir ont quelquefois d'éloquence! Que cet Orateur connaiſſoit bien l'empire de la *Pantomime*, lorſqu'il découvrit le ſein de cette courtiſane aux yeux des juges qui l'alloient condamner. Dans une Tragédie de *Balthazar*, cette main impoſante qui trace ſur la muraille, en caracteres de feu, l'arrêt de mort de ce Prince, ne produiroit-elle pas un effet plus effrayant que tous les diſcours d'amplification de nos beaux eſprits? Les anciens ſe laiſſoient bien plus que nous entraîner par les affections de l'ame; ils recherchoient comme un

plaisir tout ce qui pouvoit exciter leurs impressions & les entretenir. Ils aimoient l'appareil, la cérémonie; ils étoient persuadés qu'il est un langage pour les yeux comme pour les oreilles. Je ne sais si nous devons trop nous applaudir de cette secheresse métaphysique qui fait abstraction de tous les signes, & tue en quelque sorte la nature. Malheur à l'auteur dramatique qui n'est que *raisonneur!* La raison prépare les moyens: mais c'est de l'ame qu'ils tiennent cette vie, cette flamme brulante qui les rend maîtres du cœur, & rien ne prête plus de force aux paroles que la langue des signes. C'est encore dans cette partie que les Tragédies Grecques sont supérieures aux nôtres. Des enfants, des vieillards prosternés aux pieds d'Oedipe; un peuple entier portant à la main & sur la tête des rameaux & des bandelettes; Jocaste offrant des guirlandes & de l'encens aux Dieux domestiques; Philoctete se trainant égaré de douleur sur la terre, poussant de longs gémissements, découvrant même ses blessures; Phedre mourante, presque étendue sur un lit, succombant sous la passion qui la dévore, remettant son voile pour cacher sa rougeur, quand elle confie à sa nourrice son amour inceftueux pour Hyppolite; Hécube les cheveux épars, couchée dans la poussiere, pleurant ses enfants, son époux, sa fortune anéantie, accablée

accablée d'un sombre désespoir ; les jeunes fils d'Hercule réfugiés autour d'un autel : voilà ce qui charmoit la Grece. Répandre sur le Drame le coloris de l'action, c'est l'effet heureux qui naît de la *Pantomime*. Racine s'en est servi dans son Athalie avec un succès qui auroit dû engager les autres écrivains dramatiques à l'imiter. Les Anglais ont sçu profiter de cette source de beautés théâtrales. L'épouse de *Macbeth* & non *Macbeth* lui-même, ainsi que l'a dit un homme d'esprit estimable (1) qui s'est mépris, est la complice de son mari ; après avoir poignardé chèz lui Duncan son Roi & son parent, il s'étoit emparé du Trône d'Ecosse ; sa femme, livrée à tout le trouble qui suit le crime, est devenue somnambule : on la voit, dans la nuit, s'avancer sur la Scène, les yeux fermés, dans un profond silence, imitant par ses gestes l'action de se laver les mains, comme si elle eût voulu effacer le sang qui les avoit souillées ; quel tableau terrible ! & qu'il renferme de sublimes vérités ! Dans la même piece, le Spectre de *Banquo* que *Macbeth* a fait assassiner, vient s'asseoir dans un festin à la place de l'Usurpateur ; ce fantôme affreux, tout sanglant reparait par intervalle, & n'est

(1) L'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets.

apperçu que de *Macbeth*, dont l'épouvante nous est représentée d'un pinceau énergique. L'Ombre du pere d'*Hamlet*, avant que de prononcer un seul mot, se contente de faire plusieurs fois un signe du doigt à son fils, & s'éleve autant de fois de la terre: c'est par ce geste si expressif, par ce silence ténébreux que Shakespear a sçu donner à son tableau toute la teinte tragique dont il étoit susceptible; par-là il irrite la curiosité du spectateur, il échauffe l'intérêt, prépare l'ame aux transports des passions. La *Pantomime*, employée avec goût, est une des cordes majeures d'où résulte l'accord dramatique, quand elle est revêtue d'une versification mâle & soutenue: car toute piece qui manque de versification, eût-elle d'ailleurs les autres qualités qu'exige le Théâtre, ne sçauroit avoir qu'une réputation éphémere.

Comme mon objet est une espece de développement des idées semées dans mon premier Discours, j'ai imaginé qu'une réponse détaillée aux critiques dont on m'a honoré, acheveroit d'offrir un précis de mes faibles connaissances sur les divers secrets de mon art. On daignera se souvenir que je consulte mes maîtres.

Un Journaliste (1) m'avoit reproché de n'a-

(1) L'Auteur de l'*Année Littéraire*.

voir pas assez motivé la permission que donne le Pere Abbé au Frere Arsene de voir & d'entretenir un Etranger : j'ai senti la vérité de l'objection. Je crois que la meilleure façon de répondre à la critique, quand on est convaincu de sa justesse, est d'essayer de se corriger : c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant dans la bouche de ce Supérieur des vers qui nécessitent davantage cette permission. Qu'on n'attende pas que je me montre aussi docile sur le personnage de d'Orsigni que le même Censeur désapprouve. Il auroit voulu que moins fidele aux *Mémoires*, je n'eusse point rendu d'Orsigni amoureux d'Adélaïde, que je me fusse contenté de lui faire jouer le simple rôle d'ami. Ne me serois-je pas écarté de mon but, en prêtant à d'Orsigni ce caractère étranger à l'intérêt que doit toujours exciter Adélaïde, l'ame invisible de la piece ? D'Orsigni, aimant Adélaïde, en parle avec plus de chaleur ; ces deux amours animent, concentrent le foyer d'intérêt, contribuent beaucoup plus, selon moi, à l'unité d'action. D'ailleurs il y a de la générosité à ce d'Orsigni de consoler son rival, de l'engager à retourner aux pieds d'une femme dont lui-même il est encore épris ; la situation de Comminge en devient plus cruelle, plus déchirante, plus ouverte à ces combats, à ce choc des passions, d'où s'é-

chappent les grands mouvements dramatiques. J'ai donc eu dessein que tout se rapportât à cette ADÉLAÏDE, le ressort moteur de mon Drame; c'est ce qui m'a empêché d'exécuter un plan qui m'avoit séduit au premier coup d'œil. Je faisois venir à la Trappe le pere de COMMINGE, mourant de douleur & de repentir d'avoir forcé son fils à s'arracher de ses bras, demandant partout des nouvelles de ce fils, attiré à cette solitude sur de vagues notions que COMMINGE y étoit renfermé, le pere & le fils enfin se voyant, s'embrassant, confondant leurs larmes. Quelle scène brillante à traiter! quel pathétique à déployer! Mais que seroit-il arrivé de cette scène dominante? Elle eut suspendu, affaibli, si elle ne l'eût pas détruit, tout cet intérêt porté & réuni sur ADÉLAÏDE. A quinze ans que j'eus la témérité de composer deux pieces de Théâtre, COLIGNI & le MAUVAIS RICHE, j'eusse saisi cette scène si séduisante: aujourd'hui plus instruit sur le mérite de la nature & de la vérité, je crois avoir acquis quelques connaissances dans mon art, quand j'ai le courage de rejetter des beautés déplacées, & de leur préferer ce vrai sans faste, sans éclat, cette simplicité si peu apperçue, & cependant si touchante, & qui n'est sentie que du très-petit nombre des bons esprits. Il faut qu'un auteur de théâtre ait toujours devant les

yeux l'ensemble de sa piece, qu'il ne sacrifie jamais le fonds aux accessoires. S'il arrivoit par malheur pour le goût qu'il réussît dans ces innovations contre la vérité de l'art, il ne doit point s'applaudir de tels succès ; ils ne peuvent être que passagers. C'est l'exacte imitation, & l'étude seule de la nature qui ont fait les grands peintres & les grands poëtes, & qui leur assurent l'estime de tous les tems.

Je suis bien éloigné de chercher à justifier ma scène d'Euthime dans le premier acte, je la regarde comme très-nécessaire, comme une des sources principales de l'intérêt ; c'est de cette scène qu'émane celle du second acte, qui a fait quelque plaisir : la premiere prépare, enflamme la curiosité, & établit toutes les forces de la seconde.

Nous voici arrivés à la derniere scène du dernier acte, celle qui m'a semblé réunir le plus de suffrages ; on me pardonnera d'en faire l'éloge, puisqu'elle ne m'appartient pas, & que je déclare la devoir à l'auteur des *Mémoires*. C'est, sans doute, cet esprit d'imitation dont je m'étois peut-être trop pénétré, qui m'avoit entraîné, sans m'en appercevoir, dans des répétitions de faits : je les ai supprimées ; je n'ai conservé que la marche, le pathétique de la scène ; j'ai donné plus de feu au rôle de Comminge, & c'étoit une

entreprise assez difficile que de varier les signes de douleur & d'accablement de ce personnage. Je lui fais terminer la piece avec la flamme qui l'a dévoré ; j'ai ajouté encore quelques coups de pinceau à celui du Pere Abbé, caractere, je l'avouerai, qui m'a le plus attaché ; j'ai vu avec satisfaction que la plupart de mes lecteurs ont eu mes sentiments de prédilection pour ce rôle.

Je dis que j'ai retranché des détails dont on étoit déjà instruit : c'étoit une faute considérable qui retardoit les mouvements de la scène : mais je me suis bien gardé de mettre au nombre des *longueurs* qu'il falloit faire disparaître, ces développements du cœur, ces gradations de la passion d'EUTHIME dont l'effet est si attendrissant. C'est encore un des torts, selon moi, que je prends la liberté de reprocher au goût moderne. On ne veut plus que des semences de scènes, des squelettes dramatiques : bientôt on donnera des canevas tragiques, comme les Italiens en donnent de comiques, ouvrages toujours monstrueux, & nécessairement médiocres. Je demanderois aux gens du monde, qui ne prennent pas la peine de s'initier dans les mysteres des arts, & qui surtout crient contre ce qu'ils appellent des *longueurs*, ce qu'ils entendent par ce mot. Si dans une scène, il y a des maximes, des réflexions toujours froides qui coupent le fil du sentiment, des vers

isolés qui n'appartiennent point à la masse de la scène, & n'entretiennent point le *crescendo*, des faits répétés, la stérile abondance de la déclamation; sans contredit, ce sont-là des *longueurs* & des *longueurs* impardonnables; fussent-elles embellies de la plus brillante poësie, il faudroit les extirper sans pitié, comme on émonde les branches parasites d'un arbre, pour ne conserver que celles qui sont utiles, & pour les fortifier. Mais nommera-t-on des *longueurs*, cette ame répandue, l'expression puissante, &, si l'on peut le dire, le débordement des grandes passions, cet embonpoint du sentiment, qui constitue la force, l'énergie, la vie des caracteres dramatiques, qui est enfin l'opulence & l'effusion du génie? Une scène riche, abondante, qui s'élance du sein même du talent, comme on nous représente Minerve sortant toute armée du cerveau de Jupiter, doit ressembler à ces fleuves superbes, qui dans leur naissance torrents impétueux, couvrent ensuite avec majesté les campagnes, & non à ces eaux épargnées & resserrées dans un bassin factice.

Je reviens toujours à la nature que nous ne devons jamais perdre de vue, ainsi que le modele doit être sans cesse sous les yeux du peintre. Ecoutons une femme à qui la mort vient d'enlever son mari, une mere, un pere qui pleureront leurs enfants: ces personnes répandront leur ame

dans leurs larmes ; lorſqu'elles raconteront ſes circonſtances de ces pertes affligeantes, elles peſeront ſur tous les détails, retourneront ſur les mêmes images. Il ſe formera de ce langage diffus un réſultat de douleur, qui affectera, qui déchirera l'ame des auditeurs. La paſſion s'exprime avec abondance. Le ſentiment cherche à s'épancher, il n'y a que le bel eſprit qui ſoit retenu & compaſſé.

A la derniere repriſe d'Armide (1), le chef-d'œuvre du Théâtre Lyrique, j'ai entendu des amateurs de la préciſion, ou plutôt de la mutilation moderne, accuſer de *longueur* la ſimple & noble expoſition de cette belle Tragédie ; ils trouvoient auſſi *trop long* le dernier acte, qui eſt peut-être le cinquieme acte le plus ſublime pour l'exploſion des paſſions. Auſſi avons-nous aujourd'hui peu de *Scènes*, mais en revanche beaucoup d'*allées* & de *venues* ſans liaiſon, ſans néceſſité.

(1) Quinaut eſt peut-être de nos poëtes dramatiques celui qui a le plus approché des Grecs pour la ſimplicité, la vérité du ſentiment. Le cinquieme acte d'Armide me paraît autant au-deſſus du cinquieme acte de Berenice, que cette derniere Tragédie eſt ſupérieure à la plupart de nos Tragédies modernes. Je pourrois encore citer Théſée, Atys, comme des modèles inimitables dans l'art du Théâtre.

fité. Ce ne font tout au plus que quelques traits hardis ou ingénieux, des combinaifons calculées de coups de théâtre, mais point d'enfemble, point de concours judicieux des rapports, des diverfes parties, point de corps bien proportionné, formé de ces membres épars. Si Racine à préfent nous donnoit la fameufe fcène d'Agrippine & de Néron, celle de Mithridate avec fes enfants, Corneille la fcene d'Augufte & de Cinna, Moliere les fcènes étendues & vigoureufes qui font dans le Tartuffe, dans le Mifantrope: ces grands hommes entendroient un cri général s'élever contre les *longueurs*. Qu'on n'attende donc plus de nos poëtes qu'ils courent furtout la carriere du Lyrique; il n'eft plus poffible de filer les fcènes, de fuivre la marche des paffions, tantôt précipitée, tantôt majeftueufe; l'efprit du jour eft de facrifier le récitatif à l'ariette, c'eft-à-dire, de nous préfenter un nain de deux pieds, au lieu de nous offrir une taille élégante & avantageufe: delà tous ces avortons littéraires & dans tous les genres. J'ai toujours penfé qu'il n'y avoit d'inutile, que ce qui étoit ennuyeux: c'eft la regle la plus fûre pour juger des *longueurs*. Un homme d'efprit me propofoit d'élaguer, difoit-il, Clariffe. A Dieu ne plaife, répondis-je, que je commette un pareil acte de barbarie! Relifez l'immortelle Clariffe, portez-y toute votre atten-

C 5

tion, & vous sentirez qu'il n'est point de traits indifférents dans ce vaste tableau, que toutes les beautés y sont à leur place, que ce sont ces prétendues *longueurs* qui dans les derniers volumes vous approprient les malheurs de Clarisse, vous plongent dans ses douloureuses situations, vous font en quelque sorte mourir avec elle. On relut en effet cet ouvrage, & l'on trouva qu'il n'y avoit absolument rien à y retrancher.

L'Auteur de *l'Année Littéraire* me fait d'autres reproches sur quelques vers négligés, sur des métaphores selon lui peu naturelles: je ne prétends point dissimuler mes fautes; on me dispensera de répéter à ce sujet un aveu qui ne coûte point à mon amour-propre, parce qu'assurement j'aime mieux la vérité, que la réputation de faiseur de vers; je connais les difficultés de cet art, toute l'incapacité de mes faibles talents; j'en suis convaincu plus que personne: mais je prierai mes juges de souffrir que je saisisse l'occasion de répandre ici quelques idées nées au hazard sur la versification; tout le monde en raisonne avec assez de confiance:

» . . . . Dans les vers tous s'estiment Docteurs,
» Bourgeois, Pédants, Ecoliers, Colporteurs &c.

Rousseau, Epitre à Clément Marot.

Mon dessein n'est point d'entrer dans le tech-

nique de la verſification, quoique juſqu'à préſent nous n'ayons eu là-deſſus que des éléments très-imparfaits, ſans la moindre vue, dépouillés de toute diſcuſſion; cette matiere demanderoit à être traitée & approfondie par un homme d'un goût exquis, & dans l'eſprit à peu près que le célebre *Dumarſais* nous a préſenté les Tropes. Il n'y a point de connaiſſances humaines ſur leſquelles on ne puiſſe porter les lumieres de l'analyſe métaphyſique, ſi l'on veut perfectionner ces connaiſſances, & les aſſeoir ſur des principes inaltérables. Je me contente en ce moment de parler de la verſification en général. Un poëte doit avoir ſa verſification propre, comme un peintre a ſa *maniere*; Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ont chacun une verſification qui les diſtingue, qui leur appartient; ils ont leurs beautés, leurs défauts particuliers. Quelquefois, Corneille tombe dans l'emphatique & l'ampoulé, Racine dans le mol & l'élégiaque, Crébillon dans le dur & les conſtructions louches, M. de Voltaire dans le brillant & l'épique déplacé; conclura-t-on de-là que ces quatre grands poëtes ne ſont pas auſſi grands verſificateurs? Ce n'eſt point ſur quelques vers, c'eſt ſur le ton général de leurs vers qu'on jugera leur talent pour cet art. Qui me montrera un morceau de vers français où l'on ne remarque pas des taches? Prenons le

premier endroit de Racine (1), tel qu'il s'offrira sous la main : l'on sçait que Virgile & Racine sont les deux plus séduisants versificateurs qui aient existé; arrêtons-nous à ce couplet de Josabet tiré de la seconde scène du premier acte d'Athalie, elle répond à Joad:

Et c'est sur tous ces Rois sa justice févere
Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.
Qui sçait si cet enfant par leur crime entraîné
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu le séparant d'une odieuse Race,
En faveur de David voudra lui faire grace?
Hélas! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit:
De Princes égorgés la chambre étoit remplie;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue;
Je me figure encor sa Nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée envain,
Et faible le tenoit renversé sur son sein:

---

(1) Un de nos meilleurs Grammairiens modernes nous a donné des *Remarques Littéraires & Grammaticales sur la Bérenice de Racine*; on en trouve beaucoup qui sont très-judicieuses, & qui ne servent qu'à m'affermir dans l'idée que l'art des vers est le plus difficile de tous.

Je le pris tout sanglant; en baignant son visage
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage,
Et soit frayeur encor, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu! que mon amour ne lui soit point funeste!
Du fidele David c'est le précieux reste;
Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connait encor d'autre pere que toi.
Sur le point d'attaquer une Reine homicide,
A l'aspect du péril, si ma foi s'intimide,
Si la chair & le sang se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui;
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses.

Ce morceau, sans doute, est admirablement versifié; il est écrit avec cette élégance, ce charme continu, qu'a possédés le seul Racine. Osons pourtant être sacrilege & employer la chicane de la Critique vétilleuse. Le premier vers est rempli de monosyllabes durs, de sons qui offensent l'harmonie, *c'est sur ces sa ce se*; le troisieme a ces mêmes défauts *soit si cet;* de ce troisieme au quatrieme inclusivement reviennent des hémistiches qui riment ensemble, *enfant naissant séparant;* mon malheureux *frere*, odieuse *race*, il faut se garder de finir les vers par un monosyllabe, parce que cette chûte rend un son muet; la *chambre*, expression familiere; & qui ne doit jamais entrer en poësie; *pour mort*, hémistiche

dur & sourd; *renversé sur son sein*, ce n'est plus ici la lyre enchanteresse de Racine; *sanglant en baignant*, autres sons durs & désagréables; Frayeur *encor*, *encor* a été employé de même dans l'hémistiche, quatre vers plus haut; dans ta mai*son*, *en* l'amour, voici une *n* devant une voyelle, le plus ingrat de tous les sons, le son nazal; il ne connait *encor*, & pour la troisieme fois après le quatrieme vers où il est répété, &c.

Je ne me suis point attaché à quelques expressions qu'on pourroit taxer de faiblesse, à quelques constructions, qui, regardées avec cet œil difficile de critique, paraîtroient peut-être vicieuses. On trouve dans l'*Iphigénie* du même poëte ces vers de suite, acte II, scène I.

Maintenant, tout vous rit; l'aimable Iphigénie
D'une amitié sincere *avec* vous est unie;
Elle vous plaint, vous voit *avec* des yeux de sœur;
Et vous seriez dans Troye *avec* moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où son pere l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver *avec* elle.

Mais je n'ai pas besoin de le redire: ce n'est point avec cet esprit de petitesse, avec ce pédantisme de raisonnement qu'il faut lire les poëtes; c'est avec la flamme qui les a inspirés, & cette flamme sacrée absorbe leurs légeres imperfections. J'ai voulu prouver seulement, en puisant

mon exemple dans Racine, que la cenfure minutieufe pouvoit attaquer jufqu'à la perfection même.

Tous les jours on nous dit qu'il eft néceffaire que dans les vers l'harmonie & l'élégance fe foutiennent : fans contredit : mais il faut varier ces tons, & c'eft en cela que la verfification reffemble à la mufique; cette même mufique ne doit pas tout exprimer; comme la poëfie ne doit point tout peindre; tous les vers pour être bons, auront-ils la même cadence, bientôt ils fatigueront. Combien ai-je vu de perfonnes qui ont trouvé de la monotonie dans cette ftrophe de la premiere Ode facrée du fameux Rouffeau :

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel *mortel* eft digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce Sanctuaire *impénétrable*,
Où tes Saints inclinés d'un œil *refpectueux*
Contemplent de ton front l'éclat *majeftueux*?

Les deux derniers vers furtout leur ont paru produire les mêmes fons, tomber de la même chûte. Il en eft des vers ainfi que des couleurs : les teintes s'éteignent, fe fondent les unes dans les autres, & par un heureux mêlange forment une des belles parties de la peinture, le coloris. Un vers qui femblera lâche, à le juger détaché,

placé à côté d'un autre vers, rendra celui-ci plus vigoureux. Un autre qu'on accuſera de dureté, appuyera la molleſſe du précédent. Il en eſt quelquefois pluſieurs que l'on ſacrifiera à la beauté d'un ſeul. Dans Racine:

> Madame, je n'ai point des ſentiments ſi bas,

eſt relevé par ce vers admirable

> Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas.

Ces vers de fer dans Crébillon ſont de toute beauté:

> La nature marâtre en ces affreux climats
> Ne produit au lieu d'or, que du fer, des ſoldats;
> Son ſein tout hériſſé n'offre aux deſirs de l'homme
> Rien, qui puiſſe tenter l'avarice de Rome.

Des remarques ſur cet objet entraîneroient trop loin. Je reviens à des obſervations générales.

Le défaut de quelques-uns de nos verſificateurs eſt de ſe former un *faire* ſur celui de nos maîtres; on s'apperçoit que ces copiſtes ſerviles & rampants n'employeroient pas une expreſſion, un mot, qui n'euſſent été conſacrés par leurs modeles: ſouvent ce ſont les mêmes penſées, les mêmes hémiſtiches. Que réſulte-t-il de cet eſprit d'imitation? que les vers de ces écoliers éternels ont toute la froideur de la mauvaiſe copie; s'ils

ont quelque élégance, ils ont le même rythme ; je serois tenté de les nommer des *vers morts*, & de les comparer à ces figures de cire qui rendent, à faire peur, la ressemblance, & qui cependant n'ont ni chaleur ni vie. Nous avons vu, dans les siecles passés, des pédants superstitieux composer des poëmes entiers d'après les vers mis en pieces des Virgile, des Horace ; &c. c'est ce que font aujourd'hui la plupart des versificateurs.

Je voudrois donc, pour éviter cet inconvénient, que l'on transportât avec choix dans nos vers, les tours, les hardiesses des autres langues, qu'on s'étudiât davantage à y jetter des expressions pittoresques, & des beautés d'harmonie imitative, partie de notre versification trop peu cultivée. J'avois mis dans ma premiere édition, scène seconde du premier acte, *son fugitif éclat* ; l'adjectif précédant le substantif me sembloit rendre la rapidité de cet *éclat* qui dure si peu ; des gens d'esprit m'ont blâmé : j'ai donc substitué, avec une complaisance que je me reprochois, *son éclat fugitif* ; je sçais que le son par ce changement est plus doux : mais il n'y a plus d'image ; cet adjectif forme alors une marche traînante. On trouvera plusieurs corrections de ce genre que je déclare avoir faites contre mon gré ; je me suis cependant obstiné à garder l'hémistiche suivant, *j'ai donc brisé mon cœur*, expression empruntée de

l'Anglais, *heart-break*, persuadé encore une fois qu'en appropriant à notre langue les richesses des autres sans rien perdre de notre goût, nous ne faisons que l'étendre & le fortifier. Convenons, que si le Français est plus pur, plus élégant, plus correct qu'au tems d'Amyot & de Montagne, il n'a plus la force & le caractere vigoureux que lui avoient donnés ces deux génies, & que Corneille lui conservoit encore ; Racine n'eut jamais fait dire au vieil Horace :

Qu'est ceci, mes enfans ? Ecoutez-vous vos flammes ?
Et perdez-vous encor le tems avec des femmes ?

Et dans ces vers, n'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas ce vieux Romain en cheveux blancs, qui tout plein du patriotisme, vient le verser dans le sein de son fils & de son gendre ? M. de Voltaire a eu tout récemment le courage d'employer cette franchise d'expression dans sa Tragédie des Scythes : *il est mort en brave homme*, ce qui ne peut déplaire qu'aux partisans du jargon affecté & doucereux. C'est cette énergie, cette vérité de la nature que m'offrent ces mêmes Amyot & Montagne, que je désirerois de retrouver dans notre langue.

Je souhaiterois encore que nous imitassions nos voisins, pour délivrer notre versification de cette malheureuse uniformité qui appésantit ses fers,

je parle surtout des vers de la Tragédie. Dans Shakespear, ils changent de métre; le style est toujours celui de la situation; les personnages subalternes ne s'expriment pas comme ceux des premiers rôles. Pourquoi n'aurions-nous pas des tragédies en vers mêlés, je veux dire des vers d'inégale mesure ? Car une continuité de vers alexandrins à rimes croisées, comme dans le Tancrede de M. de Voltaire, devient encore plus fatigante que l'uniformité de nos vers alexandrins à rimes plates. Il est vrai que l'emploi de ces vers mêlés exigeroit une prodigieuse finesse de goût; ce n'est point assurement cette sorte de vers qui fit tomber Agésilas, ce fut le sujet.

Quelques personnes ont désapprouvé dans mon drame, l'usage fréquent des points: elles auroient été moins empressées à me condamner, si elles avoient daigné rechercher la cause de cette ponctuation, dont je leur ai paru abuser. Qu'elles se donnent la peine de juger par elles-mêmes, & elles verront que le COMTE DE COMMINGE est une des pieces où il y a le moins de reticences & de sens suspendus. Cet ouvrage ne paraissant point sur le théâtre de la nation, & ne pouvant se répandre que par la voie moins imposante de la lecture, il m'a fallu nécessairement accompagner mes vers d'une espece de game poëtique. Pour le malheur de nous autres versificateurs, il

y a peu de gens (1) qui veuillent s'appliquer à ſçavoir lire les vers ; c'eſt une langue nouvelle pour quiconque parcourt rapidement la proſe. D'ailleurs j'ai écrit pour tout le monde, pour de jeunes perſonnes à qui la lecture de la poëſie n'eſt point familiere. Si l'on fait à ma piece l'honneur de la jouer (2) ſur quelque théâtre particulier, on ſaiſira davantage, par le moyen de ces points, le ſens de l'auteur, & la repréſentation en deviendra plus facile. Combien de diſputes (3) n'ai-je pas

(1) Voici ce que nous dit l'auteur diſtingué de la *Lettre ſur les ſourds & les muets* : „ La lecture des „ poëtes les plus clairs a ſa difficulté. Je puis aſſurer „ qu'il y a mille fois plus de gens en état d'entendre „ un géometre qu'un poëte, parce qu'il y a mille gens „ de bon ſens contre un homme de goût, & mille per- „ ſonnes de goût, contre une d'un goût exquis."

(2) Les perſonnes, qui voudroient repréſenter le Comte de Comminge, obſerveront que cette piece eſt dans un genre neuf, qu'il ne faut aucun geſte, nulle déclamation ; je ne connais qu'une actrice capable de rendre la derniere ſcène dans l'eſprit du rôle.

(3) J'ai été témoin d'une diſcuſſion très-approfondie : les ſentiments cependant ſont demeurés toujours partagés. Il s'agiſſoit de ſçavoir, ſi dans la ſcène où Agrippine a un éclairciſſement avec Néron, elle devoit faire une pauſe après

De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous regnez.

Ou, ſi elle devoit dire tout de ſuite : Vous regnez, &c.

vu s'élever ſur la façon dont ſe devroient lire nos meilleurs ouvrages dramatiques ! Toutes ces diſcuſſions n'auroient jamais eu lieu, ſi les Corneille, les Racine, les Moliere nous euſſent tranſmis, en quelque ſorte, par leur ponctuation, l'eſprit dans lequel ils avoient compoſé. J'ai eu ſoin dans cette Edition, qu'on ne mît que deux points aux repos ordinaires ; les trois points indiquent le repos beaucoup plus marqué, comme,

. . . L'imiter. . . eh le puis-je ?
Ils ont aimé ſans doute. . & leur cœur ne ſent plus !

Je me ſuis déja plaint (1) que nous fuſſions encore ſi peu avancés dans la ponctuation. Nous n'avons que deux points : le point d'interrogation, & celui d'exclamation ou d'admiration, qui ſervent auſſi à exprimer le cri de l'indignation, l'élan de la joie, &c. Et pourquoi ne pas donner à chaque affection de l'ame ſon point particulier ? Quelle vie une telle ponctuation répandroit ſur les écrits ! Il faut eſpérer qu'il s'élevera parmi nous quelque génie qui créera cette nouveauté, ſi néceſſaire à l'eſprit des langues, & à la fidélité de la tradition.

Il ſeroit heureux, pour une ame ſenſible au

---

(1) Dans la Lettre au Comte de Friſe, à la tête de la Traduction des *Lamentations de Jéremie*.

précieux avantage d'être utile, que ces faibles observations en fissent naître de plus profondes, de plus dignes du sujet. Quand je n'aurois contribué qu'à lui ouvrir une nouvelle carriere, où il puisse s'élancer avec succès, je croirois avoir acquis quelque droit sur l'estime de ce Public respectable, le seul protecteur que je reconnaisse, & j'imagine avoir prouvé que je ne sollicite & ne desire point d'autre prix de mes travaux. Un esprit sage ne doit aimer & cultiver les arts, que parce qu'ils nous éclairent sur le peu de vérité de tout ce qui nous environne, qu'ils fortifient notre ame contre les dégoûts inséparables de la vie, qu'ils nous aident à supporter la méchanceté ou plutôt la faiblesse maligne des hommes; parce qu'ils nous apprennent enfin à nous suffire à nous-même, la premiere des connaissances; je n'ai pas attendu la leçon tardive de l'expérience & de l'âge pour prendre avec le Tasse le nom *di Pentito*.

TROISIEME DISCOURS.

La malignité de la critique est si avide de saisir le ridicule, que souvent elle le combat même où il n'existe point. Son œil sévere avoit cru, peut-être sans fondement, entrevoir dans les préfaces

de l'ingénieux la Motte une forte de fineffe cachée qui lui avoit fait établir un fyftême dramatique, dont le but tendoit à déguifer les défauts de fes tragédies, ou à les rendre plus excufables. Je n'ai point les prétentions de l'auteur d'Inès, encore moins le droit de m'ériger en légiflateur de notre littérature; c'eft un rôle qui appartient à bien peu d'écrivains, & qu'on eft porté avec raifon à foupçonner d'orgueil & de defpotifme: mais j'ai demandé qu'on me permît de répandre fur l'art théâtral quelques idées conçues au hafard. Je les préfente avec la même franchife qui me les a infpirées. Je fuppofe que la méchanceté m'accufât d'avoir eu le deffein de créer des régles; du moins fera-t-on forcé de convenir que j'entens mal mes intérêts en les publiant: car fi l'on vient à examiner l'emploi que j'en ai fait dans mon drame, on trouvera que, bien loin de m'être favorables, elles pourront fervir à ma condamnation. J'euffe fort fouhaité en tirer un meilleur parti: mais on n'ignore point que dans tous les arts, il y a une diftance infinie du talent de l'invention à celui de l'exécution; & perfonne n'eft convaincu plus que moi de l'impuiffance de mettre fes penfées en œuvre, lorfqu'on a le malheur de n'être point fecondé par le génie. Je ne cherche donc point à diffimuler mes fautes: je voudrois feulement être de quelque utilité dans

les lettres; c'eſt ce qui me détermine à profiter d'une réimpreſſion du COMTE DE COMMINGE, pour riſquer encore un petit nombre d'obſervations qui viennent aſſez naturellement à la ſuite de celles qu'on a déja lues.

J'ai peut-être indiqué au Théâtre une nouvelle Carriere; ce ſeroit aſſez pour ma vanité d'y avoir tenté les premiers pas, ſi je pouvois me flater d'avoir excité l'enthouſiaſme de mes rivaux & de mes maîtres, & d'avoir donné lieu aux aîles du génie de ſe déployer.

J'ai avancé une vérité ſentie du peu de perſonnes qui penſent d'après elle: Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ſe ſont frayé chacun une route qu'ils ont parcourue avec un ſuccès qui ſera confirmé ſans doute par la poſtérité: mais je le repete, ſe traîner ſur leurs traces, c'eſt vouloir groſſir ſervilement l'obſcur troupeau du peuple imitateur. Sommes-nous jaloux d'atteindre aujourd'hui à quelque lueur de réputation ſur la ſcène? Il faut de toute néceſſité, en ſe pénétrant de l'eſprit ſublime de ces illuſtres tragiques, imaginer d'autres reſſorts, & arriver au même but par d'autres chemins. Malgré le reſpect que nos modèles doivent nous inſpirer, oſons le dire, parce que l'admiration raiſonnable exclut le fanatiſme ſuperſtitieux: la *terreur* & la *compaſſion*, ces deux grands pivots du théâtre, n'ont point été

em-

employés parmi nous avec toute l'énergie dont ils sont susceptibles. St. Evremont se plaignoit avant moi „ que nos pieces ne sont pas une im-„ pression assez forte; que ce qui doit former la „ pitié, fait tout au plus de la tendresse ; que „ l'émotion tient lieu de saisissement, l'étonne-„ ment de l'horreur ; qu'il manque à nos senti-„ ments quelque chose d'assez profond." M. de Voltaire, à l'occasion de cette remarque, ajoute : „ il faut avouer que St. Evremont a mis le „ doigt dans la plaie secrete du Théâtre fran-„ çais," & il finit par cette observation si vraie, qui doit être une leçon éternelle pour quiconque aspire au titre d'auteur dramatique : „ ces dé-„ fauts viennent *de trop de société* (1), *du bel*

(1) On dit que, de tous les peuples, le Français est le plus sociable : cela peut être : mais cet amour de la société qui produit les agréments de la conversation, la fleur de la politesse, l'élégance du style, le brillant du bel esprit, ce même amour de la société n'a-t-il pas aussi ses inconvénients ? En donnant naissance aux fines allusions, aux comparaisons ingénieuses, à ces graces légeres qui sont l'aliment de l'esprit, n'est-il pas nuisible à la vigueur & aux progrès du génie ? De-là cette même physionomie, si l'on peut le dire, dans la façon de penser, dans les ouvrages ; de-là notre fausse délicatesse, nos ames efféminées : plus de grands traits, plus de profondeur dans les idées, plus de couleurs

esprit (2) *& du peu de solitude.*" (3) Voilà sans contredit d'où naît cette faiblesse de traits répan-

---

distinctives; toutes les nuances se confondent. On quitte son esprit pour prendre celui d'autrui, & l'on est toujours assuré de perdre.

(2) J'ai remarqué que ce qu'on nomme aujourd'hui *bel esprit*, n'est que le frivole talent de railler & de tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses; ce vice afflige non-seulement la plupart de nos écrivains, mais il est devenu le ridicule général de la nation. Depuis qu'on parle du *bon ton*, du *ton de la bonne compagnie*, on s'écarte totalement du ton de la nature, qui est le seul qu'on doive employer, & le seul qui assure solidement le mérite d'un ouvrage.

(3) Il y a près de deux mille ans qu'un poëte latin écrivoit:

Carmina secessum scribentis & otia quærunt.

Petrarque, dont le premier charme peut-être est celui d'une douce mélancolie, disoit aussi:

Cercato hò sempre solitaria vita
Le rive il fanno, e le campagne, e i boschi
Per fuggir quest' ingegni sordi, e loschi
Che le strada del ciel hanno smarrita:
. . . .
Le città son nimiche, amici i boschi
A miei pensier, &c.

Il n'y a pas jusqu'au Philosophe sans faste, au Précepteur de l'humanité, qui n'ait dit: „ chacun regarde

que dans la plupart de nos ouvrages modernes. Ce n'eſt point à la cour, parmi des femmes, & dans les cercles polis que le grand Corneille alloit puiſer cette force de raiſonnement, cette fierté de pinceau, cette ame romaine, qui l'élevent ſi fort au-deſſus de ſes rivaux. Si Moliere eût cédé aux ſollicitations de la fortune, & qu'il eût accepté un emploi qui devoit l'attacher au ſervice d'un prince, il n'auroit pas eu le loiſir de créer & de nourrir dans le ſilence du cabinet les ſcènes vigoureuſes & immortelles du Tartuffe, du Miſantrope, &c. On ne ſçauroit trop s'arrêter ſur ce principe ſi important pour les hommes de lettres: la ſolitude alimente le feu de l'ame, la fortifie, étend ſes facultés, & en la détachant des objets acceſſoires, en l'iſolant, la rend, ſi l'on peut le dire, plus elle-même; c'eſt du ſein de la profonde méditation qu'éclôt & s'éleve le génie créateur, au lieu que l'eſprit a beſoin d'emprunter de la ſociété: ce qui lui donne un air de reſſemblance avec tout ce qui l'environne, & lui

„ devant ſoi: mais je regarde dans moi, je n'ai affaire „ qu'à moi, je me conſidere ſans ceſſe, je me contrôle, „ je me goûte, je me roule en moi-même." Pour réuſſir dans quelque genre de littérature que ce ſoit, je dirai plus, pour être homme, il faut deſcendre en ſoi, s'interroger, *écouter ſon ame*.

fait contracter la froide timidité de la servitude. Cet amour de la retraite, ce travail obstiné, l'*improbus labor* des Latins, cette ardeur infatigable d'approfondir ses idées, d'en étudier tous les effets, de creuser dans la nature même, est sans doute ce qui a produit chez nos voisins des scènes détachées que nous admirons, & ce chef-d'œuvre des romans (1) qui sera toujours le modele & le désespoir des écrivains qui suivent cette carriere.

C'est donc dans ce champ tout neuf pour nos poëtes tragiques que j'invite le génie à s'élancer & à nous faire goûter de nouveaux plaisirs & de nouvelles instructions: car le Théâtre, (2) malgré la mauvaise humeur & la sévérité féroce & gothique de certaines gens, sera toujours regardé comme une des premieres écoles de sagesse & d'humanité.

---

(1) Est-il nécessaire de nommer Clarisse? C'est peut-être l'ouvrage où les passions sont le plus développées, & le meilleur traité de morale pratique.

(2) „ Je regarde, dit M. de Voltaire, la Tragédie „ & la Comédie comme des leçons de vertu, de raison „ & de bienséance. Corneille, ancien Romain parmi „ les Français, a établi une école de grandeur d'ame, „ & Moliere a fondé celle de la vie civile. Les génies „ français formés par eux, appelent du fond de l'Europe „ les étrangers qui viennent s'instruire chez nous, & „ qui contribuent à l'abondance de Paris."

Il est des martyrs zélés de l'habitude, prêts à se soulever à la moindre nouveauté que l'on veut introduire. Cette classe d'hommes qui ne demande pas mieux que de se garotter des chaînes de l'usage, n'a pu s'accoutumer à l'*innovation* d'un drame où l'on représente des religieux, un tombeau, un des personnages creusant sa fosse; toutes ces images sombres & pathétiques qui laissent des impressions marquées & durables, leur ont paru *trop fortes*, *trop affligeantes*, ce sont leurs expressions. Il est vrai que le genre dramatique du COMTE DE COMMINGE, est un peu différent de celui de l'Opéra-comique (1) devenu par l'extra-

(1) S'il arrivoit que la nation, par une de ces bisarreries qu'on ne peut gueres appréhender de son inconstance, persistât à mettre l'Opéra-comique au rang de ses premiers spectacles, il feroit à craindre que le goût, disons plus, les mœurs ne fussent altérés & bientôt corrompus! Le théâtre chez les Grecs étoit lié au systême de législation. Des hommes éclairés qui connaissent le pouvoir du physique, ne sçauroient être trop attentifs sur le choix des objets qui les entourent, & des impressions qu'ils reçoivent. Des ames remuées par des images nobles & attendrissantes de vertu, d'humanité, d'amour des devoirs, seront assurément plus préparées aux grandes choses, aux bonnes actions, que des esprits nourris de jeux insipides, & livrés à la frivolité & à de plates bouffonneries. Quand les Athéniens résisterent aux forces

vagance de la mode un de nos ſpectacles de prédilection. Je répondrai cependant à ces Critiques *délicats* que nos prédéceſſeurs ont épuiſé l'impoſant, ce ſentiment ſi borné du genre admiratif, ainſi que les mouvements doux & agréables du genre tendre. Lorſque Corneille & Racine donnerent leurs chef-d'œuvres, nous nous reſſentions encore de la fermentation des guerres civiles; le ſang étoit allumé; tout reſpiroit l'énergie, la flamme de la paſſion; tout étoit diſpoſé, ſoit à la fierté de l'héroïſme, ſoit à l'ingénieuſe galanterie de l'amour Eſpagnol : de légers ébranlements ſuffiſoient pour exciter des ſenſations dominantes. Aujourd'hui que nos fibres ont perdu leurs tons, & qu'elles ſont affaiſſées par la molleſſe, qui nous réveillera de cette langueur léthargique, ſi ce n'eſt une répétition continue de violentes ſecouſſes ? On peut nous comparer à ces eaux dormantes, à ces lacs morts, que des orages ſeuls ſont capables d'agiter. Ce n'eſt plus

---

du *grand roi*, ils ne couroient point entendre des muſiciens efféminés, ils alloient enflammer leur courage aux repréſentations des drames immortels des Sophocles, des Euripides, &c. Au moment que les Romains déſerterent le théâtre de Terence pour les Atellanes, l'eſprit mâle de la république perdit de ſa vigueur, & ce fut peut-être la premiere époque de ſa décadence.

le pinceau, c'est le burin même dont il faut se servir pour tracer & entretenir dans nos ames énervées quelques sentiments qui s'y impriment & s'y conservent. Quand le COMTE DE COMMINGE n'auroit produit que cet effet si important pour l'humanité, pour la vraie philosophie, de mettre sous les yeux le grand tableau de la mort, de nous familiariser avec la terreur qui accompagne cette image, d'apprendre en un mot aux gens du monde à mourir, je croirois avoir rempli un des premiers objets de l'art dramatique, qui à la rigueur ne devroit en avoir d'autre que celui de la morale; d'ailleurs je ne prétens pas faire le procès aux scrupuleux sectateurs de *l'ancienne routine*. Qu'on me reproche de n'avoir pas fait ressembler mon drame à trois ou quatre mille pieces composées dans le même esprit; de n'avoir pas voulu me traîner sur les pas d'humbles copistes, bien inférieurs à leurs modeles; d'avoir négligé la petite adresse d'agencer sans vraisemblance des conversations amoureuses & élégiaques; d'avoir rejetté la stérile abondance des situations romanesques, la multiplicité des incidents, ces rôles de tyran si opposés à la vérité & au naturel, ces beautés étrangeres qu'on nomme des *tirades*; enfin d'avoir essayé de faire quelques pas sans m'appuyer sur la faiblesse d'autrui; je citerai pour ma défense un de nos législateurs dra-

matiques : „ Si, dit-il, on avoit toujours mis „ fur le théâtre tragique la grandeur romaine, à „ la fin on s'en feroit rebuté. Si les héros ne „ parloient jamais que tendreffe, on feroit affadi „ &c. Tous les genres font bons, hors le genre „ ennuyeux. Ainfi il ne faut jamais dire : fi cette „ mufique n'a pas réuffi, fi ce tableau ne plaît „ pas, fi cette piéce eft tombée, c'eft que cela „ étoit d'une efpece nouvelle : il faut dire : c'eft „ que cela ne vaut rien dans fon efpece."

J'aurai donc prononcé ma condamnation, fi Comminge a eu le malheur d'ennuyer : mais fi par hazard j'avois réuffi à faire couler quelques larmes, à peindre les paffions, à montrer la religion fous les traits véritables qui la font aimer, s'obftineroit-on à ne me point pardonner une fi heureufe témérité ? Il feroit fingulier que ceux qui tous les jours ont Athalie entre les mains, euffent l'injufte bifarrerie de taxer de *hardieffe contre les regles*, le fujet du Comte de Comminge. Le Grand-Prêtre des Juifs valoit bien l'Abbé de la Trappe ; & fi je pouvois rifquer mon apologie, j'aurois peut-être l'audace d'avancer que la *Fable* du Comte de Comminge pour le but moral, a quelque fupériorité fur celles de Polyeucte & d'Athalie (1). Que nous préfente en effet

(1) Qu'on life M. de Voltaire, on verra que je ne fuis point

effet la premiere de ces tragédies? Un néophyte dominé par un emportement de ce qu'ont désavoué même les Peres de l'Eglise, qui brise sans nulle nécessité les statues des Dieux de l'Empire, qui cause la mort de son ami, & par un enthousiasme déplacé, expose tous les Chrétiens aux horreurs d'une proscription générale. Dans Athalie on voit un Prêtre, un ministre de paix & de vérité, échauffer les fureurs d'une conspiration, attirer dans un piege une Reine, sa Souveraine, & ordonner de sang-froid qu'elle soit massacrée. Jettons ensuite les yeux sur COMMINGE; la religion y est représentée comme une mere tendre, toujours prête à ouvrir son sein compatissant à des enfants malheureux. J'ose présentement demander à des esprits exempts de prévention, laquelle de ces trois piéces (qu'on daigne toujours se souvenir que je parle du sujet) a une fin plus morale, plus liée à la saine politique, excite des sentiments plus purs, plus profitables à l'humanité? Aussi je ne désespere point que dans la suite des tems COMMINGE & les drames de cette espece ne soient représentés sur notre scène. Les Espagnols, dans la semaine sainte,

---

point le premier à faire ce reproche à ces drames, qui d'ailleurs sont des chefs-d'œuvres.

jouent des *Autos Sacramentales*, & pourquoi ne joueroit-on pas COMMINGE dans cette semaine de dévotion, où les seuls spectacles soufferts sont la Foire & l'Opéra-comique? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ces singularités de l'esprit humain: mais les religieux de la Trappe saisis d'un saint respect pour l'Etre suprême, COMMINGE se pénétrant de l'image de la mort, formeroient selon moi un spectacle plus convenable à ces jours de recueillement, plus utile à l'amélioration des mœurs, que les marionnettes & la farce des *Racoleurs*.

Pourquoi encore n'aurions-nous point un théâtre qu'on appelleroit *le Théâtre sacré*, destiné uniquement à des représentations de cette sorte? Je sçais que je vais exciter le rire des *Plaisants agréables*, qui me renverront aux pieuses facéties de nos peres: mais la plaisanterie ne m'empêchera jamais de proposer ce que je croirai raisonnable. Nos Comédiens français joueroient pendant le Carême sur ce théâtre ; on n'y donneroit que des piéces saintes: ce seroit remonter à la véritable institution de la Tragédie; on sçait que chez les Grecs le théâtre servit d'abord à consacrer l'appareil de la religion & la pompe de ses mysteres. Un homme de génie ne seroit pas embarrassé d'annoblir ce que nos ayeux ignorants étoient parvenus, à force de mauvais goût, à rendre ab-

furde & ridicule. Milton dans les plates bouffonneries de la Comédie du *Péché Originel*, entrevit tout le fublime de fon Poëme, la majefté d'un Dieu vengeur, la fierté indomptable de l'Ange rebelle terraffé, & fe relevant fans ceffe des gouffres infernaux, les graces chaftes & féduifantes d'Eve, la foibleffe intéreffante d'Adam, l'impofante perfpective de tous les malheurs qui devoient accabler fa poftérité. Croiroit-on, par exemple, que la *Paffion* (1) traitée par un talent

(1) Caftelvetro, Maffei nous apprennent que la *Paffion* a été jouée de tous les tems en Italie. Au refte, ce que je propofe n'eft point de mon invention: je ne parle que d'après un de nos maîtres. „ Les Confreres de la paffion „ en France, dit M. de Voltaire, firent paraître vers le „ feizieme fiecle Jefus-Chrift fur la fcène. Si la langue „ françaife avoit été alors auffi majeftueufe qu'elle étoit „ naïve & groffiere, fi parmi tant d'hommes ignorans „ & lourds il s'étoit trouvé un homme de génie, il eft „ à croire que la mort d'un Jufte perfécuté par des „ Prêtres Juifs, & condamné par un Prêteur Romain, „ eût pu fournir un ouvrage fublime: mais il eut fallu „ un tems éclairé, &c." Et que d'autres fujets encore à traiter dans le genre facré! Abraham prêt d'immoler fon fils unique aux volontés de Dieu, étouffant l'amour paternel pour fe remplir de l'obéiffance dûe à l'Etre fuprême; Nathan annonçant à David avec autant de ménagement que de dignité, la punition qui doit fuivre

supérieur, ne feroit pas une de nos tragédies les plus pathétiques? Quel plus grand intérêt que celui qui résulteroit du spectacle d'un Dieu assez grand pour se soumettre aux ignominies & aux souffrances de la nature humaine, assez bon pour pardonner à ses bourreaux & pour prier en leur faveur? Qu'on ajoute à ce vaste & magnifique tableau, ceux d'une mere en proie à toutes les douleurs, d'un disciple chéri & fidele, qui pleure en accompagnant son maître au supplice, d'un autre disciple qui, frappé d'un profond repentir, déteste ouvertement sa faute; que ces situations enfin soient rendues avec tout l'éclat, toute la dignité du sujet, & en vers sublimes, tels que ceux d'Athalie, & je doute qu'il y ait un seul spectateur dont l'ame ne soit déchirée par tous les traits réunis de la *terreur* & de la *compassion*.

Après m'avoir fait des objections sur le genre de mon drame, on m'a encore reproché de ne lui avoir donné que l'étendue de trois Actes. Je hasarderai à ce sujet quelques idées que, suivant

---

son crime; l'ombre de Samuel évoquée par Saül, & lui montrant dans toute son horreur le sort qui l'attend; le Prophete Daniel accablant Balthasar des vengeances de Dieu: ne voilà-t-il pas des drames qui pourroient produire les plus grands effets, &c?

ma convention avec mes lecteurs éclairés, je soumets à leur jugement.

La distribution d'une piece en Actes est une invention des modernes, c'est-à-dire des Romains, que nous avons adoptée. On a cru par ces nouvelles difficultés de l'art appuyer davantage la vraisemblance de l'intrigue, & augmenter l'intérêt : on n'a fait que l'affaiblir. Nos écrivains dramatiques ressemblent en cela à nos orateurs, qui partagent leurs discours en plusieurs points : arrangement que l'on peut regarder comme un jeu puéril du mauvais goût. Que diroit-on d'un bâtiment où l'on laisseroit subsister les échaffauds qui ont servi à la construction ? Ces divisions dans les drames étoient absolument ignorées des Grecs ; leurs intermedes remplis par les chœurs, développoient l'esprit des scènes. L'Abbé d'Aubignac qui a écrit sans nulle philosophie, sans aucune vue qui lui appartint, a prétendu que cette division étoit *fondée sur l'expérience*, & que toute tragédie devoit avoir une *certaine longueur* : on pourroit demander à d'Aubignac ce qu'il entend par ces expressions vagues d'une *certaine longueur* ; on pourroit encore ajouter que cette division, *fondée sur l'expérience*, est peut-être opposée à la Nature, qui cependant est la source & le modele des arts d'imitation. Qu'est-ce qu'un drame ? N'est-ce pas la représentation d'une ac-

tion quelconque ? N'y a-t-il point des actions de plus ou de moins de durée ? Qui doit en fixer l'étendue ? La vivacité de l'intérêt. Au moment que l'intérêt languit, il faut que l'action cesse, ou plutôt qu'elle soit complete. Je dirai plus : est-il vraisemblable que l'on puisse supporter avec des interruptions les grands mouvements de l'amour, de la vengeance, de la fureur ? Or un assemblage de scènes où l'intérêt croîtroit à chaque instant, où l'ame seroit emportée d'agitations en agitations, comme un navire poussé de flots en flots, où la tempête des passions seroit d'autant plus violente, qu'elle approcheroit de sa fin, un tel ouvrage ne seroit-il pas assuré de réussir ? On se garderoit bien de borner les scènes, ce seroit la chaleur même de l'action qui en détermineroit la longueur & le nombre. Je suppose qu'un drame pareil composât un seul Acte (1) de mille à

(1) De telles tragédies en un acte pourroient être jouées à la suite d'une autre tragédie. L'usage de donner après un drame touchant une petite piece comique, & souvent une farce, se ressent encore de notre ancienne *barbarie*. Rien de plus opposé au sens commun ! On nous dit qu'il est *bon de rire après avoir pleuré :* la joie assurément est une sensation nécessaire à notre nature ; mais le but du Théâtre est que chaque mouvement de l'ame produise son effet, & par ce passage subit des

douze cents vers, ne feroit-ce pas un effort du talent, que d'avoir intéressé le spectateur, & de l'avoir conduit jusqu'à la fin, sans ces entre-actes qui amenent toujours avec eux des défauts d'invraisemblance, & le refroidissement, le premier des torts sans contredit pour tout écrivain.

Je conviendrai cependant que peu de sujets pourroient être traités de cette maniere : mais du

---

larmes aux ris, on détruit les impressions nobles & profondes qu'a excitées la Tragédie ; on s'oppose totalement à son objet, qui est de conduire par la mélancolie & par l'attendrissement, au développement de la sensibilité, la source des vertus & des bonnes actions. Ce n'est pas que je prétende bannir de notre scene la Comédie : je la regarde comme une école de mœurs qui combat le ridicule : le grand objet de l'art théâtral : mais la Tragédie attaque *l'inhumanité* même, ce principe de tous les crimes ; elle exerce les ames à la pitié, y réveille le sentiment qui nous porte à plaindre dans autrui des malheurs que nous pouvons éprouver. Si ces deux sortes de Drames sont également utiles à notre amélioration, n'y auroit-il pas moyen de les concilier ? Qu'on divise donc leur domaine : qu'un jour soit consacré à la représentation de la Comédie, & un autre à celle de la Tragédie ; à la faveur de ce partage, les deux spectacles ne se nuiront point, & l'on emportera chez soi des sentiments décidés, qui contribueront plus fortement à nous toucher, & à nous corriger.

moins si l'on veut s'assujettir à cette division d'Actes, que la sévérité pédantesque de la regle n'aille pas jusqu'à nous faire une loi absolue du nombre de cinq Actes; celui de trois me paraît plus naturel, plus conforme à ce qu'exigent la vérité & la matiere de la plupart des actions dramatiques. Il est aisé de juger par les meilleures pieces de nos maîtres, que la distribution en cinq Actes leur a été souvent peu avantageuse. Combien de nos excellentes tragédies dont le premier Acte surtout est inutile, & ne sert qu'à répandre de la langueur sur l'économie de la piece? Je ne serois point étonné qu'un poëte dont le génie justifieroit l'audace, composât des drames tragiques en deux, en trois, en quatre Actes, & même en six, sept, huit, si la matiere le comportoit; il est vrai que les actions susceptibles de cette dernière étendue, sont en très-petit nombre. En un mot, qu'un sujet théâtral soit soutenu & animé jusqu'au bout par la chaleur, par l'intérêt, & on ne s'appercevra point de sa longueur. Qu'on entre dans la célebre Eglise de Saint Pierre de Rome, on sera saisi & enchanté du beau résultat de tant de sages proportions, & l'on ne cherchera point à les décomposer. Ces Actes divisés sont le technique du Drame; le secret du talent consiste à cacher les procédés de l'art.

Que tous les *Manœuvres* de regles nous disent encore qu'il est nécessaire que ces Actes aient une longueur respective : autre abus de l'esprit d'ordre & de goût qui doit être attaché au génie, comme un ami qui le conseille & qui le guide, & non comme un tyran qui l'enchaîne. N'est-ce point à l'étendue de l'action à décider de celle des Actes, & n'est-il pas absurde qu'un Acte n'ait que trois cens, trois cens quarante vers, parce que l'Acte précédent ou suivant n'en a point davantage? Voilà aussi d'où naissent ces remplissages, ces déclamations, ces vuides affreux qui tuent la plupart des drames, & qui font dire aux ignorans mêmes : „ Cette piece peut être belle ; „ je ne m'y connais pas : mais elle m'a ennuyé." Le plus stupide des spectateurs, *sans s'y connaître*, sera affecté au Théâtre, quand on ira droit à son ame, & qu'on ne s'amusera point à débiter des *tirades*, au lieu d'exciter l'intérêt par le mouvement & par l'action. „ Un des plus grands be- „ soins de l'homme est celui d'avoir l'esprit „ occupé ; " peu de gens sçavent raisonner : mais tous les cœurs sont faits pour sentir, & c'est toujours la faute de l'auteur quand il ne produit point de l'émotion.

Lorsque je parle de mouvement, je n'entends pas des coups de théâtre entassés les uns sur les autres, sans liaison, sans choix, un composé

d'incidents, de furprifes, qui reffemble à un jeu d'échecs où la fineffe conduit chaque pion : j'entends un rôle animé par la paffion. Nous en avons un exemple frappant : rien de fi agiffant, de fi enflammé que le perfonnage de Phédre ; on obfervera en paffant que l'on trouve dans Racine très-peu de ces incidents imprévus, que l'on appelle coups de théâtre, & qui ne peuvent caufer que le froid plaifir de la curiofité.

Quand, à la place de ces *tours de paffe-paffe tragiques*, aurons-nous des *tableaux* fimples & fublimes, tels que les Grecs nous en préfentent ? Qu'on auroit aimé à voir fur la fcene ces vers en action :

Le trouble femble croître en fon ame incertaine :
Quelquefois pour flatter fes fecrettes douleurs,
Elle prend fes enfants, & les baigne de pleurs,
Et foudain renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repouffe loin d'elle ;
Elle porte au hazard fes pas irréfolus ;
Son œil tout égaré ne nous reconnait plus ;
Elle a trois fois écrit, & changeant de penfée,
Trois fois elle a rompu fa lettre commencée.

Quels effets eut produit cette fcene admirable fous le pinceau de l'enchanteur Racine ! Et quel coup de théâtre approcheroit d'images auffi touchantes, auffi vraies ?

Lorſque je recommande les *tableaux* & la *pantomime*, je ſuis bien éloigné de pencher pour ce faſte théâtral qui ſurcharge ſouvent en pure perte pour l'eſprit, & ſans aucune néceſſité, quelques Opéra Italiens : je ſuis très-convaincu qu'un bon vers vaut mieux qu'une décoration. De jeunes gens croiront que pour rendre une piece intéreſſante, pour compoſer dans le *genre ſombre*, il ſuffira de multiplier des autels, des tombeaux, de tendre un appartement de noir, d'évoquer des ſpectres. Si la repréſentation n'eſt amenée par des motifs bien appuyés, ſi elle n'eſt pas embellie par le charme continu des vers, ce ne ſera plus alors que la parade d'une grande action, & il n'y aura nul mérite à ourdir de ſemblables cannevas : mais qu'un poëte qui poſſede ſon art, le fortifie des beautés émanées des *tableaux* & de la *pantomime*, il donnera une double vie à ſon drame ; il aura compoſé pour les yeux & pour les oreilles ; & l'on ne ſçauroit trop ſe concilier les ſens, pour s'emparer des facultés de l'ame. Encore une fois, il nous faut des ſignes : c'eſt la langue primitive, c'eſt celle de tous les hommes. Si les cinquiemes Actes d'Iphigénie & de Mérope ſe paſſoient en action ſur la ſcène, que cette pantomime ajouteroit au mérite de ces deux excellentes pieces ! Nous parlons trop, nous n'agiſſons point aſſez.

Qu'on n'imagine point cependant que je

proſcrive ces ſcènes étendues que j'appelle des *ſcènes pleines*, & qui conſtituent la richeſſe du Drame. Aſſurément nous perdrions beaucoup, ſi la belle ſcène entre Mahomet & Zopire étoit moins longue, & ſi celle de Pauline & de Sévere n'abondoit pas de cette plénitude de ſentiment qui aſſure toute la force des caracteres; c'eſt dans ces morceaux que le génie peut répandre ſes tréſors & déployer ſa vigueur; ces ſortes de ſcènes ſont l'ame robuſte de l'action: mais elles doivent être placées, & il ne faut pas les confondre avec ces chapitres en vers qui ne ſont qu'un rempliſſage de froides maximes & de lieux communs, & qui ne ſervent préciſément qu'à former cette meſure toiſée d'Actes qu'il a plu au mauvais goût de mettre au nombre des regles théâtrales.

Il me ſemble encore qu'on doit apporter autant de ſoin à la compoſition d'une ſcène, qu'à celle du Drame entier, & n'employer ſurtout le Monologue que lorſqu'il eſt l'effuſion même, le cri de la paſſion; eſt-il amené par la force du ſujet, il prête une nouvelle flamme à l'intérêt. Je ne ſçais comment la Motte a pu écrire: „ Où trouveroit-on dans la nature des hommes raiſonnables qui penſaſſent ainſi tout haut, qui prononçaſſent diſtinctement & avec ordre tout ce qui ſe paſſe dans leur cœur? Si quelqu'un étoit

„ surpris à tenir tout seul des discours si passion-
„ nés & si continus, ne seroit-il pas légitime-
„ ment suspect de folie?" Il falloit que la Motte, pour parler ainsi, connût bien peu la nature. Et combien rencontre-t-on de gens profondément affligés, qui exhalent leurs plaintes en marchant! qu'il est naturel qu'une ame surchargée de douleurs se déborde d'elle-même, & qu'on se plaît à entendre Caton délibérer, s'il s'ôtera la vie! Sans contredit un monologue, qui n'est pas l'éruption de l'ame, sent le méchanisme de l'art, & alors il est insupportable; on doit le renvoyer avec ces ridicules *à parte*, le comble de l'absurdité théâtrale.

Le même esprit de vérité, qui permet les Monologues, lorsqu'ils nous offrent le ravage des passions, le travail en quelque sorte d'un cœur déchiré par de violents transports, rejette sans complaisance ces morceaux de détails (1) que l'on a nommés des *tirades*, quoiqu'ils obtiennent presque toujours des battemens de mains. Un auteur dramatique jaloux de plaire à ce petit nombre de

(1) „ Celui, dit un écrivain connu, qui prononcera
„ d'un drame dont on citera beaucoup de pensées
„ détachées, que c'est un ouvrage médiocre, se trom-
„ pera rarement. Le poëme excellent est celui dont
„ l'effet demeure longtems en moi."

connaisseurs qui portent les écrits à la postérité, se gardera bien d'emprunter le faux éclat de ces ornements déplacés dont s'offense toujours le vrai goût. Un bel esprit me reprochoit de n'avoir point inséré dans Comminge de ces sortes de morceaux, qui forment autant de *jolis cadres* à part, étrangers au total du tableau : je ne cacherai point que cette critique m'a plus flatté que bien des éloges ; elle m'a prouvé que j'avois suivi la regle fondamentale, que je me suis imposée, de ne jamais perdre la nature de vue, & de ne point rechercher les applaudissements, lorsqu'ils seront contraires à ce principe essentiel pour tout écrivain. Il faut avoir le courage d'aimer son art, indépendamment du succès & de la réputation, comme on doit aimer la vertu pour elle-même. Si un poëte étoit pénétré de son sujet, qu'il eût assez de talent pour s'oublier, pour se fondre dans ses personnages, combien aurions-nous au théâtre de réussites moins éblouissantes, mais plus durables ? Je ne vois point que les Grecs & Racine parmi nous, aient employé de ces beautés artificielles ; tout chez eux se rapporte à l'ensemble ; tout part des entrailles de l'action ; qu'on me pardonne une comparaison triviale, mais fidele : c'est une toile d'araignée dont tous les fils aboutissent au centre ; par ce moyen caché, il n'est point de situations

qui ne ſoient motivées, & qui ne produiſent de l'effet; Richardſon eſt un modèle en ce genre, que les auteurs qui ſe deſtinent à compoſer pour la ſcene, ne ſçauroient avoir trop entre les mains; Clariſſe eſt un corps bien organiſé, où toutes les parties ſont relatives & forment un heureux réſultat, d'où ſort la perfection même. Pourquoi dans la plupart de nos drames ce peu de liaiſon? Pourquoi ne travaillons-nous pas de maſſe? Nous n'étudions point aſſez la nature; nous négligeons cet admirable précepte de Quintilien, *intueri naturam & ſequi;* nous compoſons les uns d'après les autres, comme ces peintres qui ſe forment ſur la maniere d'autres peintres & qui n'ont point recours au modèle: ce qui nous éloigne toujours plus du vrai, & amenera inſenſiblement la décadence & la perte de l'art dramatique. Jeunes poëtes, reſſouvenez-vous que Moliere ne ſe contentoit pas de lire Plaute & Terence; il ſuivoit partout la nature (1), & ne la quittoit point qu'il n'eût raſſemblé tous les traits dont il

(1) Moliere avoit trouvé ſous ſa main un de ces originaux dont les traits ſont marqués; il s'attacha à cet homme, ſe mit avec lui dans le coche, l'accompagna juſqu'à Lyon, & ne le quitta point qu'il ne l'eût étudié dans toutes les nuances de ridicule qui compoſoient ce perſonnage.

devoit former le personnage qu'il avoit à mettre sur la scène. De-là cette vérité de caractere, un des principaux talents de ce grand homme; on voit qu'il s'étoit fait une étude sérieuse & réfléchie de l'esprit humain, qu'il a poursuivi, si l'on peut le dire, ce Protée, & qu'il l'a saisi sous toutes les métamorphoses qu'il emprunte. Moliere étoit peut-être encore plus grand philosophe (1) que grand poëte, & sans cette premiere qualité, il n'eut point acquis cette supériorité de génie qui lui assigne une place séparée par un intervalle immense de tous les autres écrivains dans son genre.

Je

(1) Il y a des gens qui prétendent que la philosophie est nuisible à notre littérature; oui, la philosophie d'apparat, qui ne sçait point se plier à la chaleur, au charme du sentiment & se fondre avec lui, qui loin de cacher ses ressorts & ses forces, fait parade de son compas & de la morgue de sa *doctrine:* mais la philosophie, telle que Moliere l'a employée, est ce feu secret & nécessaire, qui anime tout: elle avoit donné à ce grand homme cette sagacité, ce génie puissant qui l'ont fait entrer en maître dans le méchanisme des passions humaines; il a dû à la philosophie l'avantage d'avoir créé ce comique, qui est beaucoup moins d'expression que de situation, le vrai comique, & le seul qui mérite d'être appellé *vis comica;* aussi Moliere jusqu'à présent n'a-t-il pas eu de rivaux, ni même d'imitateurs &c.

Je ne cesserai de me plaindre de ce que nous mettons tout notre esprit à nous éloigner de la nature; pour nous en rapprocher, il faut absolument que nous revenions sur nos pas, & que nous remontions au principe des arts d'imitation. Je conviendrai que c'est un travail pénible; mais si l'on ne s'efforce point de découvrir le nud sous le nombre des faux ornements qui le défigurent & l'écrasent, notre poësie est anéantie.

Les Allemands qui jouissent des plus beaux jours de leur littérature, prouvent par leurs succès qu'ils sont beaucoup moins que nous écartés des premieres regles du théâtre. Le *bel-esprit* & la *société* n'ont point encore alteré chez eux ce simple, ce beau naturel, la source des richesses dramatiques; je ne citerai qu'un exemple tiré d'une tragédie où éclate surtout cette vérité de caractere, sans laquelle il ne peut exister d'intérêt. Adam a banni de sa présence Caïn souillé du meurtre de son frere. Ce malheureux pere touche au moment de sa fin, qui lui a été annoncé par l'Ange de la mort. La scène représente sa fosse, creusée près de l'autel, qu'avoit élevé Abel, & qui est encore teint de son sang. Adam répand ses craintes, ses larmes dans le sein de Seth, un de ses fils bien-aimés. On vient lui dire qu'un homme, dont l'air est menaçant & le regard terrible, s'est montré à la porte de sa

cabane : à ces traits effrayants, Adam n'a pas de peine à reconnaître Caïn ; il ordonne auſſitôt à Seth de preſſer ce fils criminel de fuir ſa préſence ; il ajoute cependant qu'on le laiſſe entrer, ſi c'eſt Dieu qui l'envoye, & par une de ces nuances délicates & ſublimes qui n'ont appartenu juſqu'ici qu'au ſeul pinceau d'Homere (1), Adam recommande à Seth de couvrir l'autel, *afin que le ſang d'Abel ne bleſſe point les yeux de ſon meurtrier.* Caïn paraît, amené par Seth ; il a les cheveux hériſſés, l'œil ſombre & foudroyant ; il s'écrie (2) :

---

(1) On ne ſçauroit trop lire Homere pour avoir une idée de ces fineſſes de traits qui donnent aux images l'ame & la vie. Combien a-t-il de morceaux remplis de ces beautés qu'un goût délicat peut ſeul apprécier ! Ce peintre ſublime n'a pas dédaigné de placer dans un des coins du grand tableau de l'Odyſſée, un animal domeſtique vieilli dans les foyers du palais d'Ulyſſe, & expoſé aux mauvais traitements des amants de Penelope ; Ulyſſe, déguiſé ſous l'air & l'habillement d'un malheureux étranger, arrive chez ſon ſerviteur Eumée dont il eſt méconnu ; le chien plus éclairé par le ſentiment, reconnaît ſon maître, fait des efforts pour ſe relever, & va en ſe traînant lui lécher les pieds. Qui ſeroit aſſez inſenſible pour n'être pas remué juſqu'aux larmes par une peinture auſſi naïve & auſſi touchante ? &c.

(2) Scène tirée des IV, V, & VI ſcènes du ſecond acte de la *Mort d'Adam*, tragédie de M. Klopſtock.

Est-ce Adam que je vois ? (1)

ADAM, *d'un ton de surprise, mêlé de douleur.*

Caïn dans ce séjour !

A Seth.

Je le sens trop, voilà mon dernier jour !

A Caïn.

Malheureux ! . fils rebelle aux ordres de ton pere,
Tu me désobéis ! . Tu parais en ces lieux !

CAIN, *d'un air farouche & troublé.*

Adam . . quel est celui qui m'amene à tes yeux ?

ADAM.

Seth ne t'est point connu ! mon second fils, ton frere !

CAIN.

Mon frere ! . Que dis-tu ? . Je n'ai point de parents ;
Mes parents . . sont l'enfer, les remords dévorants.

ADAM, *d'un ton attendri.*

Mon fils !

CAIN.

Ah ! laisse-là ce nom que je déteste ;
Bannis toute pitié ; n'en attends pas de moi.
Tu veux sçavoir pourquoi la colere céleste
A rappellé mes pas dans ce séjour funeste ?

---

(1) J'ai pris la liberté de traduire à ma façon, c'est-à-dire autant que ma faiblesse a pu me le permettre, ce morceau de la tragédie *de la mort d'Adam* de M. Klopstock ; ce drame a plusieurs endroits d'une vérité aussi pathétique ; M. *Huber* nous en a donné une traduction en prose qui suffit pour faire goûter les beautés essentielles de l'original &c.

Adam . . Adam . . . je viens . . . pour me venger de toi,
Pour te punir.

SETH *effrayé, faisant quelques pas vers son frere.*

Son flanc . . sous ta main sanguinaire ! .
Ciel ! .

CAIN, *à Seth.*

Avant que tu fusses né,
Déjà j'étois infortuné !
Jeune homme, écoute-moi . . songe à te taire.

ADAM.

Ta vengeance, grand Dieu, le poursuit donc toujours !

CAIN, *à Adam.*

Adam . . ne crains point pour tes jours.

ADAM.

Et tu veux me punir ?

CAIN, *reprenant sa fureur.*

De m'avoir donné l'être.

ADAM *avec tendresse.*

De t'avoir le premier compté parmi mes fils !

CAIN, *d'une fureur concentrée.*

Tu rassemblas sur moi des malheurs inouis,
Tous les tourments . . . tu m'as fait naître !
Oui, je veux me venger de la terre, des cieux,
De toi, dont j'ai reçu la fatale existence,
Le présent le plus odieux,
De toi, par qui je vis & je suis malheureux ;
Oui, je veux attacher le trait de la vengeance
Sur moi . . sur moi l'auteur d'un homicide affreux. .
Je vois tomber Abel . . son sang crie & s'élance. .

A Adam.

De tes fils qui sont nés . . qui naissent, qui naîtront,
Le plus infortuné comme le plus coupable,
Je céde, en blasphémant, à ce Dieu qui m'accable,
L'arrêt de sa justice est gravé sur mon front;
Par-tout il me poursuit, & par-tout je l'offense;
Pour augmenter encor l'horreur de ma souffrance,
Qu'il m'offre le passé, le présent, l'avenir;
Que ses foudres sur moi viennent se réunir;
Tous deux enflammez-vous d'une haine immortelle;
Tourmentez, déchirez mon ame criminelle:
Je vous jure à tous deux une guerre éternelle;
Ce sont-là tes forfaits . . & je veux t'en punir.

SETH *allant à Caïn en pleurant.*

Ah! barbare, où t'emporte une fureur impie?
Considere ces traits si chers & si puissants,
Ces cheveux qu'ont blanchis les chagrins & le tems.
Songe . . songe, cruel, que tu lui dois la vie.

CAIN, *avec transport.*

C'est ce qui fait son crime, & ce qui fait mes maux,
Ma rage. .

ADAM, *d'un ton pénétré, à Seth:*

C'est son juge & le mien qui l'envoie!
Dieu, me réservois-tu ces châtimens nouveaux?
A Seth.
Laisse-le s'abreuver des pleurs où je me noie.
A Caïn.
Que veux-tu?

CAIN.

Te maudire.

Caïn a les yeux attachés sur cette fosse.

Oui, mon arrêt, l'arrêt de la nature entiere
Frappoit en ce moment ton pere infortuné!
Frémis, le même sort, Caïn, t'est destiné.
L'homme au travail, aux pleurs, à la mort condamné,
L'homme aujourd'hui rentre dans la poussiere.
C'est peu pour tes regards de ces affreux objets,

Adam découvre l'Autel qu'il avoit fait voiler par Seth.

Repais ton cœur barbare, & vois tous tes forfaits.

CAIN, *épouvanté.*

Cet autel!

SETH, *avec emportement à Caïn.*

Tremble encore effrayé de ton crime.
Tu vois l'autel d'Abel, l'autel où la victime
Fut ton malheureux frere assassiné par toi;
Son sang ... t'accuse encore.

Caïn recule d'effroi, & Adam est penché sur l'Autel & pleure.

CAIN, *troublé.*

Il rejaillit sur moi!
Abel des profondeurs du ténébreux abîme,
Monte . . s'éleve . . il touche à la voûte des cieux!
Le feu de la vengeance éclate dans ses yeux!
Où me cacher? . mon frere! . ô mon frere! . il m'entraîne!
Contre moi . . contre moi tout l'enfer se déchaîne!
Mon frere, vois mes pleurs . . mon frere, entends mes cris . .
Courons! . *Il va vers l'autel.*
Dieu! cet autel me repousse! . Il s'agite . .
Un rocher menaçant roule . . se précipite . .
Et m'écrase de ses débris! .

Après une longue pause.

Où suis-je ? . . (*A Adam.*) Auteur d'une affreuse existence,
Auteur de tous les coups qu'en ce jour je reçois,
Adam, prête l'oreille ; écoute ta sentence ;
Je foule aux pieds la nature & ses loix :
La malédiction t'accable par ma voix,
Et ton supplice enfin commence !

Avec fureur.

Rassemble dans ta mort tous les traits assassins,
Qui doivent moissonner les malheureux humains !
Que de toutes les agonies
Les horreurs sur Adam s'attachent réunies !
Que ses yeux expirants, fixés sur le tableau
Des malheurs dont ses fils redoutent la menace,
Mesurent le vaste tombeau
Où doit courir en foule & s'engloutir sa race !
Sens le frisson mortel parvenir à ton cœur !
Sens la destruction s'emparer de ton être !
Avant que d'expirer, meurs cent fois de terreur !
Songe . . . que tu vas cesser d'être.
Vois le fatal linceul, au gré de mes souhaits,
Déja développé, t'enfermer pour jamais !
Vois ton cercueil rouler dans la fosse profonde.
Ta mémoire en horreur au monde,
Par le dernier de tes neveux
Ton nom maudit . . ton nom toujours plus odieux !

ADAM, *accablé de douleur.*

Arrête, fils cruel . . tu fais mourir ton pere !

Adam tombe sans connaissance au pied de l'autel sur les bords de la fosse ; Seth accourt le soutenir dans ses bras.

CAIN

CAIN, *tout à coup troublé, & croyant avoir tué son pere..*

J'ai porté le trépas dans le sein paternel !
Il court vers Adam, Seth le repousse.
Démons, à vos fureurs que reste t-il à faire?
Peut-on être plus criminel?
Cet attentat manquoit au meurtrier d'Abel!
Enfer, que j'embrasse avec joie,
Enfer, où je voudrois être à jamais entré,
Peut-on de tes serpens être plus déchiré,
De tes flammes plus dévoré?.
A ta rage je suis en proie!.
Je marche dans le sang! . le sang rougit mes mains!.
Avec un cri.
C'est le sang de mon pere! .. acheve mes destins,
Dieu vengeur, qui me fais la guerre,
Frappe . . anéantis-moi sous cent coups de tonnerre.
Il sort égaré de terreur.

ADAM *toujours étendu sur la terre aux pieds de l'Autel, & soutenu par Seth.*

A Seth.
Mon cœur plein de la mort s'est r'ouvert à ses cris.
D'un ton attendri.
Seth. . suis ses pas . . Il est aussi mon fils!
Dans cet égarement du crime
Qui toujours poursuivra le malheureux Caïn,
Il croit avoir, hélas! immolé sa victime,
Il croit m'avoir percé le sein!
Jusqu'à ce trouble affreux sa raison l'abandonne!
Non . . il n'est point mon assassin. .

Dis lui . . . qu'il eſt mon fils, dis . . que je lui pardonne.
Va, cours . . .

Seth fait quelques pas, Adam le rappelle.

Surtout, ne lui rappelle pas
Que ce jour . . eſt le jour marqué pour mon trépas . .

Quel tableau! quelle vigueur de coloris dans ce rôle de Caïn! Le poëte avoit à nous repréſenter le premier des ſcélérats: il nous le fait voir livré aux fureurs du crime, & déchiré par tous les remords qui le ſuivent. La bonté paternelle eſt déployée toute entiere dans le perſonnage d'Adam; ce qu'il dit à Seth au ſujet de Caïn qu'il aime encore, tout coupable qu'il eſt, doit être mis au nombre de ces beautés de ſentiment qu'on ne trouve que chez les Grecs.

On a vu les effets du plus grand pathétique, la marche impétueuſe de la paſſion, tous les orages du cœur humain. Je vais eſſayer à préſent de donner une idée de cette ſimplicité attendriſſante qui excite ſans effort la pitié, qui fait goûter le plaiſir de laiſſer couler ces douces larmes, plus cheres peut-être pour la ſenſibilité, que celles qu'arrachent la violence des transports, & la force des ſituations; j'emprunte encore cet exemple de la même ſource où je viens de puiſer (1). Adam eſt appuyé ſur l'autel d'Abel;

(1) Imitation de la premiere ſcène du II acte de la même tragédie.

à quelques pas eſt la foſſe que ce malheureux vieillard vient de creuſer; il eſt avec Seth, ſon fils bien-aimé.

ADAM, *appuyé ſur l'Autel, au-devant de ſa foſſe.*

Qu'à mes triſtes regards cette terre eſt changée !
Dieu ! quels objets pour mon ame affligée !
Ce ne ſont plus, mon fils, ces champs délicieux,
Aſyle (1) du printems, berceau de la nature,
Où des tapis de fleurs ſourioient à mes yeux,
Où des fruits abondants prévenoient la culture :
C'eſt un ſéjour de mort, haï, proſcrit des cieux,
Et le lieu de ma ſépulture !

Il quitte l'Autel & marche avec effort.

O Seth, ici je dois dans la poudre rentrer !
Moi, l'ouvrage ſorti de la main éternelle,
Moi, qui ne ſuis point né d'une femme mortelle,
Ici, tu me verras, ô mon fils, expirer !
Je le ſens trop ! Je touche à ce moment terrible
Qui rappelle à la terre un limon corruptible,
Et m'endors pour jamais dans la nuit des tombeaux.
Ah ! cache-moi tes pleurs : ils augmentent mes maux.

Tous ces vers ſont récités d'une voix tombante.

---

(1) On ne ſera point étonné de trouver dans ce morceau des images paſtorales; toute la nature étant en quelque ſorte dans ſa riche ſimplicité, ſous les yeux d'Adam, il eſt aſſez dans la vraiſemblance qu'il empruntoit ſes expreſſions des objets champêtres qui l'entouroient, &c.

Seth, *baisant la main de son pere.*

Mon pere!

Adam.

Sur mes yeux des ombres s'épaississent!
Mon bras s'appésantit! mes genoux s'affoiblissent!
Soutiens moi. *Seth le soutient: il fait encore quelques pas.*
Je respire avec peine, mon fils!.
Frappés d'un froid subit, mes membres se roidissent!
Jusqu'en ses plus profonds replis
Mon cœur est oppressé d'une sombre tristesse!
Envain je la combats . . elle revient sans cesse
M'accabler . . me plonger dans un sommeil pesant,
Bien différent, hélas! du sommeil bienfaisant,
Qui conduit ma vie & réparoit mon être!.
N'en doutons point . . tout me le fait connaître!
C'est l'affeux sommeil du néant!
Je ne puis plus marcher . . Seth . . assieds-moi. .
Son fils l'assied sur un banc de gazon.
Peut-être
N'est-ce pas ce moment . . ce moment que je crains!.
L'espoir . . l'espoir (1) dans mon cœur vient renaître. .
Ce Dieu, mon auteur & mon maître
Pourroit me rendre encore des jours purs & serains! . .

---

(1) On a tâché de rendre la nature dans toute sa vérité. L'espoir est peut-être le seul consolateur, le seul soutien de l'homme; on peut dire qu'il s'attache à nous au premier moment que nous entrons dans la vie, & qu'il ne nous abandonne que lorsqu'on a jetté sur nous le drap mortuaire.

Avec un long soupir.

Ah ! . le sceau de la mort a marqué mes destins. . . .
O mon fils . . mon cher fils . , dérobe-moi tes larmes :
Je te l'ai dit, tes pleurs irritent mes allarmes,
Et me portent de nouveaux coups !

SETH, *dans les bras de son pere.*

Mon pere. . Je ne puis mourir cent fois pour vous !

ADAM, *le tenant contre son sein.*

De l'amour paternel je goûte encor les charmes !.

En montrant sa fosse.

De cet affreux tableau je voudrois fuir les traits !
Seth, avant que mes yeux se ferment pour jamais,
De mes derniers regards je veux jouir encore,
Les tourner vers ces champs où le ciel fait éclore
La richesse de ses bienfaits !
Que je puisse admirer ces superbes forêts,
D'où j'ai vu tant de fois naître & monter l'aurore !
Mon fils, guide mes pas tremblants,
Vers ces objets, pour mon cœur si touchants.

Seth conduit Adam, qui dit en marchant:

Que ma paupiere appésantie,
Par un suprême effort, se leve sur ces lieux,
Sur ces bords enchanteurs, le plaisir de mes yeux !
Eden, Eden, séjour délicieux,
Attache encor ma vue, & mon ame attendrie . .
Qu'Adam contemple encor ces campagnes, ces bois,
Ces vallons où s'étend la nature embellie ! .
Qu'il respire encore une fois
Le doux parfum des fleurs, & l'air pur de la vie !.

Seth l'a assis sur un autre banc de gazon, qui est en face d'Adam.

Aide mes faibles yeux.

SETH.

Vous voyez ce jardin
Qui domine la plaine entiere ;
Plus loin, les montagnes d'Eden
Vous présentent leur cime altiere.

ADAM.

Les montagnes d'Eden, dis-tu!.. Ciel!. ma paupiere.
En gémissant.
Seth... je ne les vois plus!. peut-être, en cet instant
Le soleil moins visible est couvert d'un nuage?.

SETH.

Un nuage, il est vrai (1), précurseur de l'orage,
Affaiblit la splendeur de cet astre brillant.

ADAM.

Eh! quand il montreroit son front éblouissant,
Quand sa lumiere encor seroit plus éclatante..
C'en est fait! idée accablante
Qui frappe mes sens éperdus!
Le malheureux Adam.. ne le reverra plus!..

---

(1) Je crois qu'on trouvera l'expression de la nature dans ce ménagement de Seth pour la malheureuse situation de son pere. Adam, qui aime à se flatter comme la plupart des mourants, croit qu'un nuage lui cache le soleil, & son fils par un ingénieux artifice qu'inspire la délicatesse du sentiment, entretient son pere dans son erreur.

Avec des larmes.

Il faut donc vous quitter, campagnes fortunées,
De l'aimable verdure en tout tems couronnées,
Où j'ai vu mes enfants s'élever sous mes yeux,
Accourir dans mes bras, m'amuser par leurs jeux,
Où toute la nature, attentive à me plaire,
Sembloit après le ciel aimer en moi son pere!.
Il faut donc vous quitter!. Eden, divin séjour,
De mes regards la volupté, l'amour!.
Ah!. je ne puis, sans répandre des larmes,
Me rappeller tes délices, tes charmes,
Ces prés, ces bois, ces ombrages si frais,
Ces cédres élevés, fiers enfants des forêts,
Ces fertiles côteaux, ces ondes jaillissantes,
Qui toujours plus brillantes,
Retombent en ruisseaux, coulent parmi les fleurs..
C'est trop vous profaner, lieux sacrés, par mes pleurs!.
Dans ce jour.. de mes jours le terme déplorable,
O cher Eden.. reçois mon éternel adieu!
Hélas! des vengeances d'un Dieu,
Tu portes à jamais l'empreinte ineffaçable!
Il a puni sur toi l'homme faible & coupable!..

Il regarde encore quelque tems.

Seth, arrache-moi de ce lieu;
Remene-moi, mon fils.. vers mon dernier asyle:
De cet unique objet mon cœur doit se remplir;
Retournons vers ma fosse; elle attend mon argile,
Et.. ne songeons plus qu'à mourir!.

Seth entraîne Adam vers sa fosse.

C'est bien à propos d'un tel morceau, qu'on

Que le génie se dégage des entraves de l'imitation; qu'il se pénetre de son sujet; qu'il associe la pantomime (1) & la décoration au discours;

---

spectacle que par le seul besoin de varier leur ennui, & pour qui des vers ne sont que du bruit, & le sentiment qu'un faste d'expressions théâtrales! &c.

(1) On ne sçauroit trop le redire : la pantomime est l'ame du discours. Que de scènes nous paraîtroient moins longues, moins froides, si le récit étoit soutenu par la pantomime. Philoctete, Hercule mourant, Hecube sont des modèles en ce genre que nous ne sçaurions avoir trop sous les yeux ; un seul geste quelquefois est plus éloquent qu'une vingtaine de vers, quelques beaux qu'ils puissent être. Il est vrai que les Grecs & les Romains avoient les organes plus flexibles que les nôtres, que leurs sensations étoient plus marquées, leurs fibres plus délicates ; *Et documenta damus quâ simus origine nati* ; nous sortons des glaces du nord: nos membres roides & sans souplesse, ont de la peine à se plier à l'expression du sentiment. A l'égard de la décoration, ne perdons jamais de vue que le théâtre doit être une représentation successive de tableaux, & qu'un seul tableau est préférable à une multitude d'incidents qui ne sont presque jamais que des jeux puérils de l'art. Jeunes poëtes, lorsque vous composez des drames, remplissez-vous bien de ce principe d'Horace:

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator &c.

ces arts ſont dans l'état de perfection. J'ai le courage de publier hautement ce que bien des gens penſent tout bas, & ce qu'ils ont la foibleſſe de ne point écrire : le théâtre français eſt ſuſceptible de changement & d'amélioration. Qu'on ne m'oppoſe pas que les ſituations & les caractères ſont épuiſés : la nature eſt une mine qui ſe reproduit ſans ceſſe ; ſes modifications varient à l'infini ; elles ſont différentes à Pekin & à Paris, & ce ſont ces différences dont nous devons enrichir notre ſcène. Tching-ing dans *l'Orphelin de la Maiſon de Tchao*, tragédie chinoiſe, veut ſauver cet enfant précieux à la nation, & le garantir des fureurs de ſon ennemi : il vient confier ſon ſecret à Kong-ſune, vieux miniſtre d'état, retiré, attaché à la maiſon de Tchao, & l'engager à cacher l'Orphelin dans ſa ſolitude (1).

Je ſuis dans ma quarante-cinquieme année, (lui dit Tching-ing,) j'ai un fils de l'âge de notre cher Orphelin ; je le ferai paſſer pour le petit Tchao ; vous irez en donner avis à Tou-ngancou (l'aſſaſſin de cette famille de Tchao) & vous m'accuſerez d'avoir chez moi l'Orphelin qu'il fait chercher. Nous mourrons moi & mon fils, & vous, vous éleverez l'héritier de votre ami, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de venger ſes parents. Que dites-vous de ce deſſein ? Ne le trouvez-vous pas de votre goût ?

---

(1) Fragments d'une Tragédie Chinoiſe.

KONG-SUNE.

Quel âge dites vous que vous avez ?

TCHING-ING.

Quarante-cinq ans.

KONG-SUNE.

Il faut pour le moins vingt ans pour que cet Orphelin puisse venger sa famille ; vous aurez alors soixante-cinq ans, & moi j'en aurai quatre-vingt dix : comment à cet âge-là pourrois-je l'aider ? O Tching-ing, puisque vous voulez bien sacrifier votre enfant, apportez-le moi ici, & allez dire à Tou-ngan-cou que je cache chez moi l'Orphelin, qu'il veut avoir. Tou-ngan-cou viendra avec des troupes entourer ce village ; je mourrai avec votre fils, & vous éleverez l'Orphelin de Tchao, jusqu'à ce qu'il puisse venger toute sa maison. Ce dessein est encore plus sûr que le vôtre : qu'en dites-vous ?

Ce sang-froid de Kong-sune, caractere inconnu à nos climats, ce calcul réfléchi de vengeance, cette espece, en un mot, de nouvelle nature, ne charmeroient-ils point nos spectateurs ? Tching-ing a sauvé enfin l'Orphelin qui est parvenu à l'âge où il peut se venger ; & il veut éprouver le courage du jeune homme ; il laisse comme par oubli dans son appartement un rouleau, où sont représentés tous les malheurs de la maison de Tchao. L'Orphelin seul jette les yeux sur ce rouleau, est frappé de ce qu'il voit ; il ignore cependant ce que signifient ces peintures ; il tombe dans la rêverie ; c'est dans ce mo-

ment que Tching-ing revient; il examine d'un œil obfervateur les impreffions diverfes qu'a excitées ce tableau dans l'ame de l'Orphelin; il prend la peine de lui en expliquer le fujet; enfin, quand il a bien approfondi les fenfations de fon pupille, & qu'il s'eft affuré de fon caractere, il s'écrie:

Puifque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clair. Le cruel hab l'é de rouge, c'eft Tou-ngan-cou. Tchao-tune, c'eft votre grand-pere. Tchao fo c'eft votre pere. La Princeffe c'eft votre mere. Je fuis le vieux Médecin Tching-ing, & vous êtes l'Orphelin de Tchao.

L'ORPHELIN.

Quoi? Je fuis l'Orphelin de la maifon de Tchao! Ah! vous me faites mourir de douleur & de colere, &c.

Cette fcène n'eft-elle pas comparable pour le fublime & la fituation à celle d'Orefte & de Palamede dans l'Electre de Crébillon? Ce tableau produit un effet fingulier & rapide, bien au-deffus des froideurs du fimple récit. Voilà les beautés mâles & énergiques que le goût français devroit s'approprier; ce font-là les richeffes dont nous pourrions groffir nos tréfors, au lieu de recourir à cet efprit fervile d'imitation & de plagiat, qui ne fert qu'à déceler la faibleffe de nos reffources & notre malheureufe indigence.

On ne manquera point de m'oppofer nos mal-

tres : qui les admire plus que moi ? Mais je demande qui les a créés ? On sera forcé de me répondre : la nature. C'est donc à la source où ils ont puisé, que je propose de remonter : c'est par l'étude de cette nature, le principe de tous les arts, que nos prédécesseurs ont mérité de nous servir de modeles. Efforçons-nous de l'être à notre tour. „ Ce qui nous sert maintenant „ d'exemple, dit Tacite, a été autrefois sans „ exemple, & ce que nous faisons sans exemple, „ en pourra servir un jour." Le grand Corneille, assurément je ne puis citer un nom plus imposant, pensoit qu'il devoit le mauvais succès de Pertharite à l'emploi de l'amour conjugal ; bien des gens de mérite l'avoient cru sur sa parole, & n'auroient pas imaginé d'appeller de cette décision. Au bout d'une cinquantaine d'années, Inès paraît, & l'on est tout étonné d'être convaincu que le grand Corneille s'étoit trompé, & qu'il falloit attribuer la chûte de Pertharite, non à l'amour conjugal, mais à la façon dont l'auteur l'avoit traité. On a fait des brochures, des volumes, pour décider si l'on pouvoit donner le nom de comédie aux pieces de la Chaussée (1) : on devoit bien plutôt examiner s'il avoit

(1) Il est étonnant que l'auteur de Mélanide n'ait pas senti combien le pathétique étoit au-dessus de ce comique

fçu tirer tout l'avantage d'un genre entrevu par Térence, & fans perdre le tems à difputer fur des mots, fe plaindre de ce que le poëte français n'avoit pas tout le génie néceffaire pour mettre en œuvre ce genre fi intéreffant. On devoit ajouter que le pathétique de l'Enfant prodigue, c'eft-à-dire, les fcènes d'Euphémon fils, avec fon valet, fa maîtreffe & fon pere, étoient au-deffus de la fenfibilité monotone de la Chauffée, qui d'ailleurs mérite des éloges à bien des égards. On a cru encore pendant plus d'un fiecle que notre fcène ne pouvoit fubfifter fans amour : Mérope nous a prouvé que la tendreffe maternelle étoit fupérieure à celle d'un amant ou d'une amante. M. de Voltaire rifque une Ombre dans Eryphile, une de fes premieres tragédies; cette hardieffe ne réuffit point; trente ans après il fait la même tentative dans Sémiramis, & il eft applaudi. Cependant l'Ombre d'Amphiaraüs pro-

---

déplacé dont il a défiguré la plupart de fes autres drames ; il eft encore plus étonnant que le public ne lui ait fait la guerre que fur le nom de comédie que portoient fes pieces de théâtre. Comment n'avoit-on point été révolté de cet affemblage bifarre de l'attendriffant & du plaifant? D'ailleurs la Chauffée entendoit la fcène ; peut-être doit-il être placé à la tête de la feconde claffe de nos auteurs dramatiques &c.

duisoit un effet encore plus frappant que celle de Ninus. Amphiaraüs s'élevoit du tombeau en criant à Alcméon : „ *Venge-moi* ! — *De qui?* lui „ demandoit Alcméon. — *De ta mere*," répondit l'Ombre, & en même tems elle remettoit une épée entre les mains du jeune homme. Quelques connaiſſeurs dont je tiens cette anecdote, m'ont rapporté que la ſituation préſentoit un grand tableau: mais il falloit des yeux *déſaccoutumés* de la petiteſſe des objets admis ſur notre ſcène pour ſoutenir toute la majeſté de ce ſpectacle digne du cothurne grec, & ce n'eſt que peu à peu & après bien des efforts ſouvent infructueux, qu'on parvient à aggrandir la ſphere étroite des idées & des plaiſirs. On a beaucoup de peine à faire quitter aux hommes le joug de l'habitude ; ils ne demandent pas mieux que de s'y ſoumettre. Le premier des deſpotes, qu'on appelle *coutume*, eſt peut-être le plus cruel ennemi de la nature, & nous avons preſque toujours la mal-adreſſe de les confondre & de leur prêter le même pouvoir.

Le but de ces remarques, que n'a point dictées la prétention, eſt de reculer les bornes de l'art dramatique, trop reſſerrées peut-être par nos prédéceſſeurs. Ce n'eſt pas que je me déclare contre l'autorité des regles : j'en reconnais la néceſſité & l'heureux emploi ; leur obſervation conſtitue plus ou moins le mérite d'un ouvrage :

je

je voudrois seulement qu'on ne s'assujettît qu'à celles qu'on peut regarder comme les *regles primitives*, & qui nous sont prescrites par la nature; elles ont formé les Homere, les Sophocle, les Euripide; loin de nuire à l'essor du génie, elles l'affermissent & l'élevent. Quand je me permets quelques réflexions critiques sur notre théâtre, je ne prétends point blâmer le corps de l'édifice, je ne m'arrête qu'à quelques défauts de la construction. Je demande enfin aux poëtes comme aux peintres qu'ils ne se contentent point d'avoir les yeux fixés sur les tableaux de nos grands maîtres, & qu'ils consultent davantage le modèle.

Il est aisé de juger de mon désintéressement dans un art que je cultive depuis la plus tendre enfance (1), & que j'aime avec fureur. Je n'ignore point que les succès du théâtre sont les seuls qui en imposent, & qui assurent, pour parler poëtiquement, la palme brillante de la réputation, & je me borne à briguer les honneurs moins fastueux de la lecture; c'est me montrer avec tous

(1) L'auteur, avant l'âge de quinze ans, avoit déja composé plusieurs pieces de théâtre, dont il n'a conservé que COLIGNI & le MAUVAIS RICHE. La premiere reparaîtra avec des corrections qui la rendront plus digne encore de l'indulgence que le public semble lui avoir accordée, & l'autre ne tardera pas à être imprimée &c.

mes désavantages. Que diroit-on d'un homme faible & nud, qui se mesureroit avec un géant armé de pied en cap? Voilà à peu près ma position, comparé à mes rivaux qui se disputent la scène française, & qui sont appuyés du prestige de la représentation & du jeu des acteurs. Il est vrai, car depuis le philosophe jusqu'au dernier versificateur, qui n'a pas de l'amour-propre? Il est vrai que ma gloire sera un peu plus à moi, si j'ai le bonheur de soutenir l'épreuve du cabinet; m'est-elle défavorable? ma chûte sera moins de bruit, & il y a une sorte de consolation à ne point attacher de l'éclat à ses disgraces. Que l'on écoute la raison, & non cette malheureuse vanité qui nous égare presque toujours: l'homme sensible doit rechercher l'obscurité, & le plus heureux est celui dont on parle le moins.



PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
DE L'ABBAYE
DE LA TRAPPE (1).

L'Abbaye de la Trappe est située dans le diocèse de Séez, au milieu d'un vallon assez étendu, sur les confins du Perche & de la Normandie. On diroit que la nature avoit elle-même désigné ce lieu pour être la retraite de la pénitence; il est entouré de bois, de collines & d'étangs qui le rendent presqu'inaccessible; l'air en est mal-sain, & obscurci d'un brouillard continuel; ce vallon d'ailleurs renferme des terres labourables, des arbres fruitiers, des pâturages.

(1) Quelques personnes ayant desiré pour l'intelligence du Drame, avoir sur la Trappe des notions moins vagues que celles qui sont insérées dans les Discours Préliminaires & dans les Notes, on en présente ici une idée, que l'on pourra regarder comme une instruction suffisante.

Un ſilence ſombre & impoſant paraît avoir régné depuis la naiſſance des ſiécles dans cette ſolitude; on ne ſçauroit gueres exprimer la triſteſſe morne, l'eſpéce de terreur dont l'ame ſe ſent pénétrée à ſon approche; c'eſt la frayeur religieuſe que Lucain nous montre répandue ſur la forêt de Marſeille. En effet, quels riches tableaux pour l'imagination mélancolique d'un peintre ou d'un poëte! De vieux arbres qui ont tout le funebre des cyprès, leur feuillage agité par les vents, auxquels la prévention prête un bruit ſiniſtre, le long murmure de quelques eaux qui s'écoulent à travers des cailloux: voilà ce qui annonce l'Abbaye de la Trappe; il eſt difficile de s'y rendre ſans le ſecours d'un guide. Enfin après avoir deſcendu une montagne, traverſé des bruyeres, & marché quelque tems entre des hayes, & par des chemins tortueux & profonds, on croit découvrir tout-à-coup un pays inconnu (1), une nouvelle nature; ce ſéjour ſe montre dans toute ſa majeſtueuſe auſtérité. On

(1) Il y a près de cette abbaye des villages, où ces ſolitaires ſont ſi peu connus, qu'un homme de qualité ayant fait un voyage de cinq cens lieues pour voir la Trappe, eut beaucoup de peine à ſçavoir dans les environs où elle étoit ſituée.

arrive à la premiere cour, séparée de celle des Religieux. Au-dessus de la porte est la statue de St. Bernard, qui tient une bêche de la main droite; sur la gauche il porte une église: espece d'hiéroglyphe assez ingénieux, qui semble faire entendre que, dans tout établissement émané d'une sage législation, on doit associer le travail à la piété. La seconde cour est plantée d'arbres fruitiers; à côté est une basse-cour, où sont les greniers, les celliers, les écuries, une brasserie, une boulangerie & autres bâtimens nécessaires pour la commodité d'un couvent. A quelques pas se voit un moulin; l'eau qui le fait tourner prend sa source dans les étangs.

L'Abbaye de la Maison-Dieu Notre-Dame de la Trappe, c'est son premier nom, fut fondée par Rotrou II, Comte du Perche, l'an 1140, du vivant de St. Bernard, sous le pontificat d'Innocent II, & sous le regne de Louis VII Roi de France, quarante-deux ans après la fondation de Cîteaux, & vingt-cinq après celle de Clairvaux; elle est l'accomplissement d'un vœu qu'avoit fait ce Comte de Rotrou, qui dans le péril d'un naufrage, & plein de l'esprit de son siécle, avoit promis de bâtir un monastere; de retour dans sa patrie, il s'étoit hâté d'acquitter sa promesse. Pour laisser à la postérité un monu-

ment mémorable du sujet de cette fondation, il voulut que la charpente & le toit de l'église représentassent au dehors la forme d'une quille de vaisseau renversé, construction que cet édifice a conservée jusqu'à présent; il fut consacré sous le nom de la Vierge en 1214, par Robert Archevêque de Rouen, Raoul Evêque d'Evreux, & Sylvestre Evêque de Séez. Erbert étoit son quatrieme Abbé régulier. Le nom de Notre-Dame de la Trappe répond à celui de Notre-Dame des Degrés; pour y entrer, il falloit descendre dix ou douze marches; *Trappe* en langage du pays signifie *degré*.

Cette Abbaye fut durant plusieurs siécles renommée par la vie austere & irréprochable de ses abbés & de ses religieux. Les fureurs des guerres civiles, les irruptions des Anglais, le tems enfin qui détruit tout, jusqu'à la vertu la plus affermie, amenerent à leur suite dans les corps ecclésiastiques mêmes, le relâchement (1) & bientôt le déréglement; le désordre s'empara de ce monastere, au point qu'il devint pour le

(1) L'esprit de relâchement est, sans doute, un des vices attachés à la nature humaine. Comment la constitution d'un établissement religieux ne s'altéreroit-elle pas, quand les Grecs, les Romains, les plus sages Républiques ont essuyé une pareille révolution?

pays un monument de mauvaises mœurs & de scandale. La ruine du spirituel avoit entraîné celle du temporel; les religieux n'en avoient plus que le nom; la chasse & des amusements plus profanes encore étoient leur seule occupation : c'étoit le tableau de la vie la plus licentieuse; elle étoit portée à l'excès dans cette Abbaye, lorsque le célébre Rancé vint s'y retirer.

Dom Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, Abbé Régulier, Réformateur de la Maison-Dieu Notre-Dame de la Trappe, de l'étroite Observance de Citeaux, naquit à Paris le 9 Janvier 1626. Il sortoit d'une ancienne maison originaire de Bretagne; ses ancêtres y avoient exercé la charge d'Echanson auprès des Ducs de cette province, d'où leur est venu le nom de Bouthillier. Il eut pour parrein le Cardinal de Richelieu; son berceau fut entouré des prestiges de la fortune & de la grandeur; Marie de Médicis l'honora d'une protection particuliere. Chevalier de Malthe dans son enfance, il étoit destiné à la profession des armes; devenu dès l'âge de dix ans l'aîné de sa famille par la mort de son frere, il fut engagé dans l'état ecclésiastique, & réunit sur sa tête tous les bénéfices que ce frere possédoit. Ses premieres années annoncerent un mérite supérieur. Il fit sa licence avec distinction,

prit le bonnet de Docteur le 10 Février 1654, fut Aumônier du Duc d'Orléans, & parut avec éclat dans l'assemblée du Clergé de 1655, en qualité de Député du second Ordre. Il passa quelques mois au séminaire de St. Lazare sous la conduite de Vincent de Paul, qui jetta dans cette ame naissante des semences de vertu, développées depuis par l'Evêque d'Aleth. Il refusa la Coadjutorerie de l'Archevêché de Tours ; & ce qui est encore au-dessus de l'indifférence pour les honneurs, il ne craignit point de se brouiller avec le Cardinal Mazarin, pour demeurer attaché au Cardinal de Retz dans ces tems d'épreuve, auxquels ne résistent gueres les amitiés du monde. L'Abbé de Rancé étoit né avec cette éloquence, ce pathétique, le caractère des ames sensibles; il sçavoit surtout exhorter les mourants, & ce n'est pas le talent le moins digne d'éloges que celui de consoler les hommes sur le bord de la tombe, & de les aider à quitter le songe de la vie: il en est si peu qui sçachent mourir! L'Abbé de Rancé après la mort de son pere, & à l'âge de vingt-six ans, se trouvoit maître de trente ou quarante mille livres de rente; revenu considérable pour ce tems. Jeune, riche, il réunissoit au charme de l'extérieur & à la naissance, de l'esprit, des graces, le ton de la cour, cet agré-

ment

ment que l'on peut appeller la fleur de la ſociété, cette fineſſe de raillerie que poſſéderent ſi bien les Grammont, les Saint Evremont; il eſt difficile qu'avec de tels avantages, on conſerve cette intégrité de mœurs, qui ſemble être le fruit du malheur & de l'obſcurité. L'Abbé de Rancé ſe livra donc à tous les menſonges flatteurs qui l'environnoient; l'eſprit de ſon état l'animoit peu: il aimoit le jeu, ſa chaſſe, la diſſipation, le luxe. Quelques mémoires du tems veulent que ſon intimité avec une Dame du premier rang, liaiſon que l'on nous a peinte ſous les couleurs d'une amitié pure, fût établie ſur des ſentiments plus vifs & moins déſintéreſſés. Ce que l'on peut aſſurer, c'eſt qu'après la mort de cette femme célébre par ſa beauté & par la réunion de tous les talents de plaire, l'Abbé de Rancé fit éclater une douleur dont il y a peu d'exemples: il alloit s'enfoncer dans les bois les plus ſolitaires, y verſoit des torrents de larmes, nommoit cette Dame à haute voix, lui adreſſoit ſes regrets, ſes pleurs, comme ſi elle eût pu l'entendre; ſon déſeſpoir le conduiſit à la faibleſſe d'imaginer qu'il exiſtoit des moyens d'évoquer les morts: il eſſaya ces prétendus ſecrets, dont il reconnut bientôt la chimère. Cette ſituation ne tarda pas à le plonger dans une maladie qui le réduiſit à

toute extrêmité. Revenu à la vie, son chagrin reprit de nouvelles forces; le tems, qui presque toujours apporte la consolation, ne fit qu'approfondir son affreuse mélancolie. Les malheurs du Cardinal de Retz, jouet des caprices de la fortune; Gaston frappé d'une mort imprévue dans le sein des grandeurs; toutes ces images l'avoient préparé à se convaincre de la frivolité des illusions humaines; désabusé de même sur une passion qui a peut-être le plus d'empire, il eut le courage de ne point céder aux séductions de quelques femmes aimables, qui vouloient le ramener au plaisir; enfin l'Abbé de Rancé, dégoûté du monde, ne vit plus autour de lui qu'un vaste tombeau; il sentit cette vérité importante, qu'il n'y a point d'autre objet d'attachement, d'autre ami, d'autre consolateur que Dieu; son ame s'abîma toute entiere dans cette grande idée. Dès ce moment, il se dépouilla de tous ses biens, dont il fit présent à l'Hôtel-Dieu & à l'Hôpital, & il résigna trois Abbayes & deux Prieurés qu'il possédoit en *commande*; en renonçant à ses bénéfices, il s'étoit réservé l'Abbaye de la Trappe, mais avec le dessein de la posséder en *regle*. Il se retira à Perseigne, où il prit l'habit monastique, pour lequel il avoit eu jusqu'alors une répugnance insurmontable; il fit

profeſſion le 6 Juin 1664. De Perſeigne, il courut s'enſevelir tout vivant dans la ſolitude de la Trappe, où ſemblent en quelque ſorte s'être éternifés ſa ſombre douleur & ſon déſeſpoir religieux; il y établit la réforme qu'il projettoit, c'eſt-à-dire, l'obſervance de la régle de St. Benoît dans ſa pureté primitive. Parmi toutes les réformes de Cîteaux, il n'y en a point de plus auſtère que celle de la Trappe. On ne s'arrêtera point ſur le détail des ſoins & des peines que coûta cette inſtitution à l'Abbé de Rancé, ſur la foule d'ennemis qu'il eut à combattre. Cet illuſtre ſolitaire finit avec le ſiécle: il mourut le 20 Octobre 1700: il avoit ſoixante-quatorze ans neuf mois & dix-ſept jours, trente-ſix ans & quatre mois de profeſſion. Nous avons de lui quelques ouvrages (1), dont la plupart ont pour objet les devoirs de la vie monaſtique; ſes lectures de prédilection étoient l'Imitation, l'Art de bien mourir du Cardinal Bellarmin, & les Vies des Peres des Déſerts: ce dernier livre n'avoit

(1) Voici les principaux: *La Sainteté des devoirs monaſtiques*: *Les Eclaircissements*: *Explication ſur la Regle de St. Benoît*: *Traité abrégé des obligations des Chrétiens*: *Réflexions Morales ſur les quatre Evangiles*: *Les Inſtructions & les Maximes*, &c.

pas, sans doute, peu contribué à enflammer la sombre imagination de ce rigoureux réformateur. On s'est ressouvenu que, dans son enfance, il parloit avec transport de la Thébaïde & de ses solitaires, qui sembloient fouler le monde à leurs pieds; on s'est encore rappellé que, dans les voyages qu'il avoit faits à Rome pour la réforme de Citeaux, il avoit pris plaisir à s'enfoncer dans l'obscurité des Catacombes, & à y nourrir cette mélancolie profonde, où se forment en silence & d'où s'échappent les grandes pensées & les grandes actions. Il jouit de son vivant de tous les respects que l'admiration humaine est forcée de rendre à la vertu, surtout lorsqu'elle prend les traits de la singularité & de l'extraordinaire. En effet, l'état qu'avoit embrassé l'Abbé de Rancé tient du surnaturel. Jacques II, Roi d'Angleterre, la Reine son épouse, Monsieur, frere du Roi, Mademoiselle de Guise, &c. pénétrés pour lui de la plus haute vénération, alloient souvent le visiter & l'admirer dans sa retraite, & ils en revenoient éclairés par ses conseils & fortifiés par ses consolations. Ménage disoit de lui: *Æsurire docet & discipulos invenit.*

Le nombre des religieux de la Trappe est considérable: on comptoit, en 1765, soixante-neuf religieux de chœur, cinquante-six freres convers

& neuf freres donnés. Un silence éternel est le premier des réglements de cette maison; il est l'esprit des statuts, & plus observé encore durant la nuit: il étoit si important aux yeux du fondateur, qu'il disoit à ces pieux solitaires, que rompre le silence & proférer des blasphêmes, étoit pour eux le même crime; il s'appuyoit de ces paroles de l'Ecclésiastique: *sedebit solitarius & tacebit.* Le langage de la Trappe consiste donc moins en des paroles qu'en des signes; c'est là qu'on peut dire que l'on parle aux yeux bien plus qu'aux oreilles. Si quelque religieux est forcé de violer cette loi rigide, il ne s'exprime que d'une voix basse, & ne dit absolument que ce qui est nécessaire: on en a vu à l'agonie porter l'observation de la régle au point d'expirer, plutôt que de parler, pour demander des secours qui auroient pu les rendre à la vie. Ils n'ont entr'eux aucune communication ni de bouche ni par écrit. Pour éviter même toute occasion de s'entretenir, jamais deux religieux ne se trouvent seuls (1), l'un près de l'autre; quel-

---

(1) On lit l'anecdote suivante dans le Curé de Nonancourt, premier auteur d'une Vie de l'Abbé de Rancé. » Deux freres avoient vécu dix à douze ans à la Trappe

quefois ils vont tenir la conférence dans les bois ; ils sortent du chapitre au son de la cloche, un livre à la main, tous accablés de ce silence terrible, & ayant leur supérieur à la tête ; ils emploient une heure & demie, que dure cette promenade, à méditer sur les sujets les plus sublimes de la religion, & s'en retournent dans le même ordre au monastere. En quelque lieu qu'ils se rencontrent, ils se saluent en s'inclinant, & ne se prosternent que devant le Pere abbé & les étrangers ; ils vivent dans une mortification générale des sens. Leurs mets sont apprêtés au sel & à l'eau : ce sont des légumes, des racines, du laitage ; ils n'ont à leurs repas pour toute boisson que du cidre ou de la biere très-médiocres ; on ne leur donne jamais de vin au réfectoire, & très rarement à l'infirmerie ; leur pain approche du pain bis. Ils se couchent en été à huit heures, & en hiver à sept. Ils se levent la nuit à deux heures pour aller à matines, qui finissent ordinaire-

„ sans se connaître ; le plus âgé étant à l'article de la „ mort, témoigna au Pere Abbé, qu'il n'avoit en expi- „ rant qu'un regret, c'étoit d'avoir laissé dans le monde „ un frere qui couroit des risques pour son salut. „ L'Abbé, touché de son inquiétude, fit venir ce frere „ devant lui, & lui permit de l'embrasser."

ment à quatre heures & un quart. C'eſt un ſpectacle bien impoſant (1) que celui de cinquante ou ſoixante religieux raſſemblés dans les ténèbres, au milieu d'une égliſe éclairée d'une lampe lugubre, tantôt proſternés contre terre, tantôt debout, ſans être appuyés, dans un profond recueillement & ne formant qu'une ſeule voix, pour publier les louanges de l'Etre Suprême! Leur chant eſt le chant grégorien. Ils travaillent tous les jours l'eſpace de trois heures, une heure & demie le matin, & autant l'après-dînée; ces travaux ſont le labourage, les leſſives, le ſoin des écuries, le balayement des cloîtres; ils s'occupent auſſi à écrire des livres d'égliſe, à en relier, à des ouvrages de menuiſerie, à tourner; ils font des cuillers de buis, des corbeilles & des paniers d'oſier. A ſept heures, on ſonne la retraite; chacun va ſe mettre au lit, c'eſt-à-dire, ſe coucher tout vêtu, ſur des ais couverts d'une paillaſſe piquée, d'un oreiller rempli de paille, & d'une couverture ſans

(1) Qu'on ſe tranſporte dans l'horreur des ténébres, combattue par une lueur ſombre, & qu'on s'imagine entendre tous ces religieux à la fois, accablés de la frayeur des jugements éternels, proférer, dans le cri de leur cœur, ce verſet terrible : *exterminabitur de populo anima ejus qui non fecit Deo ſacrificium in tempore ſuo.*

draps, car jamais ils ne se déshabillent. L'ameublement des cellules consiste en une petite table, une chaise de paille, un petit coffre de bois sans ferrure, & deux treteaux qui soutiennent l'espece de lit dont nous venons de parler.

Les médecins sont pour toujours bannis de la Trappe. Les malades, qui ne sont jamais alités, se levent tous les jours à trois heures & demie, & se couchent à la même heure que la communauté; ils assistent à tous les offices dans le chœur de l'infirmerie. Le reste de la journée est employé à lire, à prier & à des travaux proportionnés à leurs forces; il ne leur est pas même permis de s'appuyer sur leur chaise. Toujours soumis à ce silence rigoureux, plus effrayant encore la nuit, ils ne se parlent jamais, & portent la réserve jusqu'à ne pas jetter les yeux sur ce qui se passe dans l'infirmerie. L'usage des bouillons à la viande ne s'accorde qu'après quatre ou cinq accès de fiévre, ou plutôt lorsqu'ils sont prêts d'expirer: encore la plupart regardent-ils comme une faiblesse & comme une lâcheté d'accepter ce soulagement. Ils gardent jusqu'au dernier soupir le jeûne & l'abstinence, vont à l'église, appuyés sur les bras de l'infirmier, recevoir les derniers sacremens, & en reviennent dans la même situation, pour être étendus sur la cendre & la paille, où

ils attendent la mort, entourés de la communauté. C'est dans ces moments que l'on a vu des prodiges d'héroïsme ; ce sont les mourants qui font des exhortations, au lieu d'en recevoir : il faut avouer qu'on ne meurt pas ainsi dans le monde. On appelle parmi eux se proclamer, ou dire ses coulpes, une accusation volontaire & à haute voix qu'ils font de leurs fautes. Ils se proclament aussi les uns les autres réciproquement ; on ne doit point s'excuser, quand même on seroit innocent. Le but de cet acte de sévérité, où le premier coup d'œil n'appercevra qu'une singularité révoltante, est d'entretenir la profonde humilité qui est en quelque sorte l'ame de ces religieux. Ils saisissent toutes les occasions de pratiquer cette vertu ; morts à leur propre volonté, ils obéissent non-seulement aux supérieurs, mais au dernier même de la communauté, dès qu'il fait quelque signe ; ils sont si avides de souffrances, qu'ils ajoutent encore des mortifications volontaires à celles de la régle, &, ce qui paraîtra plus étonnant, une douce sérénité, le plaisir de l'ame, respirent sur leurs visages : on diroit que leur joie croît en proportion de leurs austérités. Lorsqu'un religieux est sur le point de faire profession, il écrit à sa famille pour renoncer à tous ses biens ; sa

profession faite, il rompt commerce avec ses amis & même avec ses proches (1), & il perd entiérement le souvenir du monde. On ne reçoit rien dans ce monastere, qui, sans être riche, trouve encore par une espece de récompense attachée à la vertu, le moyen de faire des aumônes immenses : il vient quelquefois aux portes du couvent jusqu'à quinze cens pauvres, à qui l'on distribue des portions, du pain & même de l'argent. Quand l'abbé apprend la mort d'un parent de quelque religieux, il le recommande aux prieres de la communauté, mais sans le désigner, & en disant, en général, que le pere, la mere, &c. d'un des freres est mort.

(1) Le Comte de Rosenberg refusa de voir sa mere. Le Chevalier d'Albergotti eut une pareille inflexibilité à l'égard d'un de ses amis. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cet ami ne pouvant parvenir à jouir de la présence du Chevalier, prit le parti d'augmenter le nombre des solitaires de la Trappe. Malgré ce prodige d'amitié, il n'eut pas le succès dont il s'étoit flatté : d'Albergotti s'obstina toujours à ne point le voir, & même ne leva jamais les yeux sur lui. Voilà bien le comble du parfait détachement de soi-même ! Est-il décidé que la religion ordonne ces sacrifices de la nature & du sentiment ?

A l'égard des hôtes, voici à peu près de quelle façon ils sont reçus : le portier qui est un des religieux, ouvre la porte, après avoir dit, *Deo gratias*, se met à genoux, en s'inclinant profondément, comme nous l'avons déjà observé, fait ensuite entrer dans une salle, & va avertir le Pere Abbé; celui-ci donne ordre au religieux chargé de la réception des hôtes, d'aller au-devant d'eux; il arrive, se prosterne, les conduit à l'église, où il leur présente de l'eau-bénite, les mene à l'appartement qui leur est destiné, & leur fait quelque lecture de piété, après avoir dit *benedicite*, par forme de salutation. La table des hôtes est servie de même que celle de ces solitaires: la seule portion extraordinaire est un plat d'œufs; on ne leur fait jamais manger de poisson, quoique les étangs en soient remplis; quelquefois on donne du vin aux personnes incommodées; on lit pendant le repas l'Imitation, ou quelqu'autre livre de ce genre. Rarement les hôtes sont-ils admis au réfectoire: on craindroit qu'ils ne caussassent des distractions aux religieux, & qu'ils ne vinssent souffler l'esprit mondain, si opposé à celui qui anime cette assemblée de philosophes chrétiens. J'oubliois de dire qu'en divers endroits du cloître sont placées des sentences en vers. On feroit tenté de croire que

ces bons religieux ont poussé la modestie & le mépris des arts d'agrément, jusqu'à choisir les plus mauvais vers pour ces inscriptions. On en jugera par celle-ci qui est sur la porte du réfectoire :

Quelqu'herbe cuite au sel avec un peu de pain
Est le seul mets qu'on sert, en tout tems, sur la table ;
C'est bien peu : mais le corps ne sent pas qu'il a faim,
Quand le cœur vit & se sent plein
De l'amour d'un objet infiniment aimable.

La Réforme de Sept-Fons, à deux lieues de Bourbon-Lanci, est, à peu de chose près, la même que celle de la Trappe; elle fut établie, dans le dernier siécle, par Eustache de Beaufort, &c.

Quelques personnes (1), qui n'approfondissent point leurs jugements, s'éleveront avec chaleur contre une institution, où la nature humaine paraît toujours en guerre avec elle-même, où

(1) L'Abbé de Rancé eut en effet beaucoup de censeurs à combattre; les murmures augmenterent en 1664. L'Abbé fit assembler ses religieux, & leur ordonna de parler avec franchise sur cette réforme. Ils s'écrièrent tous d'une voix unanime, qu'ils chérissoient leur état, & qu'ils étoient dans la disposition de s'assujettir à de nouvelles austérités.

elle eſt étouffée & anéantie ſous les rigueurs exceſſives d'une mortification inouïe : je prendrai la liberté d'examiner ces plaintes. Sans contredit, la Trappe feroit trop auſtere, ſi l'on n'y admettoit, comme dans les autres Ordres religieux, que des jeunes gens, qui, par goût ou par oiſiveté, embraſſent la vie monaſtique: mais c'eſt ici en quelque ſorte un lieu de repos ouvert à des hommes (1), qui ſouvent ont vécu dans le déſordre & que pourſuit leur conſcience effrayée. Enviſagée ſous ce point de vue, cette fondation ſera donc regardée comme une des plus ſages & des plus utiles qu'ait créées l'eſprit de légiſlation. Ecartons même la piété, & ne nous arrêtons qu'aux lumieres naturelles; il y a eu, de tout tems, chez les Egyptiens (2), les Grecs, les Romains, chez tous les peuples & dans toutes les religions des aſyles expiatoires. Un établiſſement, où le crime agité de remords,

(1) Liſez les vies de D. Muce, D. Moyſe &c. dans les Mémoires de quelques religieux de la Trappe, en cinq volumes.

(2) Les Initiés parmi les Egyptiens, les Grecs, &c. Les poëtes de ces derniers ont conſacré les expiations: voyez la piéce intitulée les *Euménides d'Eſchile* ; on connaît auſſi *la Fête des Expiations* chez les Juifs, &c.

peut se jetter dans le sein d'un Dieu consolateur, où l'excès de la pénitence s'efforce d'effacer l'énormité de la faute, où, en un mot, il reste encore au repentir l'espoir de partager, un jour, la récompense de la vertu, un tel établissement doit attirer la considération & les respects de l'humanité. Il va m'échapper une vérité affreuse. Quel homme sur la terre auroit le front d'assurer qu'il pourra ne point devenir coupable, & n'avoir pas besoin de recourir à ce séjour d'expiation ?



LES
AMANS MALHEUREUX,
OU
LE COMTE DE COMMINGE.

DRAME.

2. T

PERSONNAGES.

LE COMTE DE COMMINGE, Religieux de la Trappe, sous le nom de FRERE ARSÉNE.

LE FRERE EUTHIME.

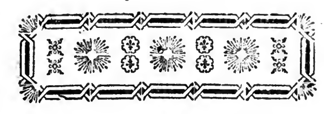
LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

LE PERE ABBÉ DE LA TRAPPE.

RELIGIEUX.

La Scène est dans l'Abbaye de la Trappe.

LES



LES

AMANS MALHEUREUX,

OU

LE COMTE DE COMMINGE.

DRAME.

ACTE PREMIER.

La toile se leve, & laisse voir un souterrain vaste & profond, consacré aux sépultures des religieux de la Trappe; deux ailes du cloître, fort longues & à perte de vue, y viennent aboutir; on y descend par deux escaliers de pierres grossiérement taillées & d'une vingtaine de dégrés. Il n'est éclairé que d'une lampe. Au fond s'éleve une grande croix, telle qu'on en voit dans nos cimetières, au bas de laquelle est adossé un sépulchre peu élevé, & formé de pierres brutes; plusieurs têtes de morts amoncelées lient ce monument avec la croix; c'est le tombeau du célèbre Abbé de Rancé, fondateur de la Trappe. Plus avant, du côté gauche, est une fosse qui paraît nouvel-

lement creusée, sur les bords de laquelle sont une pioche, une pelle &c. Au-devant de la scène, dans un des côtés à main droite est une autre fosse. Sur les deux ailes de ce souterrain se distinguent de distance en distance, & à peu de hauteur de terre, une infinité de petites croix, qui désignent les sépultures des religieux. On apperçoit au haut d'un des escaliers, du côté droit, les cordes d'une cloche. Au bas de la grande croix, sur les têtes de morts, se lit cette inscription latine : Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui. *Au-dessus de la même croix est cette autre inscription :*

C'est ici que la Mort & que la Vérité
Elevent leur flambeau terrible :
C'est de cette Demeure, au Monde inaccessible,
Que l'on passe à l'Eternité.

❋

On peut lire encore, des deux côtés du souterrain, ces quatre nouvelles inscriptions.

Mortel, entends cette Voix qui te crie:
DANS L'EXISTENCE ENVAIN TON ORGUEIL SE CONFIE;
PEUT-ÊTRE, FRÉMIS DE TON SORT,
LA MOITIÉ DE CE JOUR NE SERA PAS REMPLIE,
QUE TA CENDRE INSENSIBLE, A CES CENDRES UNIE,
DORMIRA POUR JAMAIS DU SOMMEIL DE LA MORT.

❋

Qu'après de vaines connoissances
Les Esclaves du Siécle empressés de courir,
Se livrent aux erreurs des Arts & des Sciences :
Ici l'on apprend à mourir.

❋

Homme aveugle, dont l'ame, au menfonge affervie,
Des fouvenirs du Monde eft encor pourfuivie;
Que l'afpect de ces Lieux diffipe ton Sommeil;
C'eft où finit le Songe de la Vie,
Où de la Mort commence le Réveil.

❃

Homme, qui crains de te connaître,
Qui repouffes de toi les horreurs du Tombeau,
A la lueur de ce pâle flambeau,
Lis ton arrêt: MOURIR POUR NE JAMAIS RENAÎTRE.

❃

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE COMMINGE, *feul, fous le nom du* FRERE ARSÉNE, *nom qu'il garde pendant toute la pièce, eft profterné aux pieds de la croix, & penché fur le tombeau de Rancé. Il fe releve, tourne fes regards vers le ciel, & après les avoir jettés de côté & d'autre, il dit :*

DANS cet afyle fombre, à la mort confacré,
Toujours plus criminel, toujours plus déchiré,
Jufqu'à tes pieds, grand Dieu, je traînerai ma chaîne!
Comminge exifte encore, & brûle au cœur d'Arféne!
Rebelle fous la haire, indocile apoftat,
L'homme plus que jamais s'éleve & me combat!

Maître des passions, toi, qui formas mon ame,
Ne peux-tu dans mon sein étouffer cette flamme,
Me vaincre, anéantir ces traits persécuteurs,
Qui, chaque jour, hélas! plus chers, plus enchanteurs
Reviennent de mes sens égarer la faiblesse?
De cercueils entouré, je parle de tendresse!
D'une sainte frayeur mon sang n'est point glacé,
A l'aspect de la tombe où repose Rancé!
Rancé.. qui comme moi.. Que dis-tu, téméraire?
Termine comme lui ta vie & ta misere;
Laisse-là ses erreurs; ose avoir sa vertu;
Ose imiter Rancé, mais quand il a vaincu...
L'imiter... eh! le puis-je! un austere cilice,
Les larmes, la priere, un éternel supplice,
Rien ne sçauroit détruire un souvenir vainqueur:
A Dieu même il dispute, il enleve mon cœur..
Au milieu de ces morts, sur ces monceaux de cendre,
Le dirai-je, ô mon Dieu! pourras-tu bien m'entendre?
Quel nom va prononcer une mourante voix?
Adélaïde seule.. est tout ce que je vois!
Ah! j'offense encor plus ta majesté suprême,
Dieu vengeur, tonne; frappe, elle est tout ce que j'aime.
Et je puis avouer mon infidélité,
Sans que le repentir brise un cœur révolté!
Je révele à ces murs une ardeur si funeste,
Sans exhaler ici le soupir qui me reste!

Eh! comment le remords fuivroit-il cet aveu?
J'entretiens ma bleffure, & je nourris mon feu.
Il vit de mes foupirs; il brûle de mes larmes..
D'Adélaïde enfin j'idolâtre les charmes..
Et j'ai caufé fes maux! J'ai fait couler fes pleurs!
J'ai d'un époux contr'elle excité les fureurs!
Et je dois.. l'oublier! repouffer fon image!.
Je l'ai promis à Dieu, que mon parjure outrage:
Et cet amour.. m'enflamme encor plus que jamais.
Ah! malheureux Comminge! après tant de forfaits,
Tu n'as plus.. qu'à mourir. De tes pleurs arrofée,
Ouverte fous tes pas, & par tes mains creufée, (1)
Ta foffe.. te demande.. Accoutume tes yeux,
Accoutume ton ame à ce fpectacle affreux,
La voilà.. qui t'attend: hâte toi d'y defcendre,
Cours y cacher un cœur trop fenfible.. trop tendre!
Tous les morts, raffemblés dans ces funébres lieux,
Se lévent de la terre, & m'appellent près d'eux!
Je vous fuis.. je l'éprouve! un Dieu jufte fe venge:
J'ai mérité fes coups!

Il fe rejette aux pieds de la croix, & retombe dans l'accablement.

(1) Rancé lui-même avoit creufé fa foffe.

SCENE II.

LE PERE ABBÉ, COMMINGE.

LE PERE ABBÉ *descendant avec un grand recueillement, les bras croisés sur la poitrine, & allant à Comminge toujours aux pieds de la croix, & dans la même situation.*

FRERE Arsène?

COMMINGE, *se relevant.*

Qu'entends-je?

Il apperçoit l'Abbé & va, selon la coutume, se prosterner avec précipitation devant lui.

Mon pere!

LE PERE ABBÉ.

Levez-vous.

Il l'amene au devant du théâtre.

Je viens ouvrir mon cœur
A ces larmes qu'envain cache votre douleur.
De ces sombres ennuis qu'irrite le silence,
Peut-être avec raison notre régle s'offense;
Je pourrois réclamer vos devoirs & mes droits,
De mon autorité faire entendre la voix:
Mais je hais l'appareil d'une vertu sévere:
N'envisagez en moi que l'ami, que le pere,
Que l'homme.. qui sçaura sur vos maux s'attendrir,

Et fenfible avec vous pleurer, & vous fervir.
Dieu moins compatiffant feroit moins adorable.

Il fait encore quelques pas.

Non, la religion n'eft point impitoyable;
Toujours l'oreille ouverte aux cris du malheureux,
Elle eft prête à verfer fes fecours généreux;
Appui de tout mortel que l'infortune opprime,
Dans ce monde, féjour d'injuftice & de crime,
Où fans ceffe combat un Génie inhumain,
C'eft la religion, qui nous prête fa main
Pour foutenir nos pas, pour effuyer nos larmes.
O mon fils! dans mon fein dépofez vos allarmes.
Cinq ans font écoulés, depuis que vos deftins..
Ou plutôt Dieu lui-même.. (il traçoit les chemins,)
Vous offrit comme un port cette enceinte facrée
Que du monde le ciel femble avoir féparée (1),
Où fe trouvent ces biens, à la terre inconnus,
L'innocence de l'ame, & la paix des vertus;
Vous n'en jouiffez point! vos chagrins vous trahiffent;
Vous foupirez! vos yeux de larmes fe rempliffent!
Laiffez-les s'épancher dans un cœur paternel;
Ce fardeau partagé deviendra moins cruel.

---

(1) La fituation feule de l'abbaye de la Trappe fuffit pour infpirer l'amour de la folitude; les bois, les étangs, les collines, dont elle eft environnée, femblent la dérober au refte du monde, &c.

Adouciſſant pour vous des réglements auſteres,
Mon choix vous a reçu parmi nos ſolitaires,
Lorſqu'à peine je ſçais votre rang, votre nom.
Eſt-il quelques ſecrets pour la religion?
Je vous l'ai déjà dit: la piété ſincère
A tous les malheureux ouvre le ſanctuaire;
L'humanité s'aſſied aux marches de l'autel.

COMMINGE.

Ah! mon pere.. j'y traîne un ſupplice éternel!

LE PERE ABBÉ.

Quelque crime éclatant ſouilleroit votre vie?
Aux yeux d'un Dieu ſauveur votre remords l'expie;
Pour éteindre ſa foudre une larme ſuffit.
S'il eſt des attentats que la terre punit,
Et qu'au glaive des loix ſa juſtice abandonne:
Mon frere, il n'en eſt point que le ciel ne pardonne.

COMMINGE.

Je n'ai point à rougir de ces forfaits honteux
Qui portent la baſſeſſe, ou l'horreur avec eux;
De ſemblables excès mon ame eſt incapable;
Je n'ai fait qu'une faute.. elle eſt irréparable.
A de cheres erreurs je me ſuis trop livré
D'un perfide poiſon je me ſuis enivré;
Enfin, quel mot m'échappe?. & que vais-je vous
dire?
Dans quel lieu?. De l'amour j'ai ſenti tout l'Empire,
Et je le ſens encore.. il me brûle.. à l'inſtant
Où je veux l'étouffer dans ce cœur gémiſſant..

Oui,

Oui, j'implore à genoux vos bontés paternelles;
Oui, je vais vous montrer mes bleſſures cruelles;
Vous lirez dans ce cœur.. puiſſiez-vous le guérir,
Ou du moins le calmer.. & m'aider à mourir!

LE PERE ABBÉ, *l'embraſſant.*

Parlez, ô mon cher fils, votre ami vous embraſſe:
Attendez tout de lui, du pouvoir de la grace;
Dieu ne laiſſera point ſon ouvrage imparfait:
Sa main de votre cœur arrachera ce trait;
Vos larmes éteindront cette funeſte flâme.

COMMINGE, *avec attendriſſement.*

C'eſt donc à l'amitié que va s'ouvrir mon ame!
Dans ces murs où ſe plaît la ſimple vérité,
S'il eſt encor permis à mon humilité
De ſe repréſenter le monde & ſes chimeres,
Son éclat fugitif, ſes grandeurs menſongeres;
D'en offrir à vos yeux le frivole tableau:
Sçachez que ſon preſtige entoura mon berceau.
La maiſon de Comminge où j'ai puiſé la vie,
Arrête au trône ſeul ſa tige enorgueillie;
Des ſonges de la terre, & de faux biens épris,
Mes ancêtres, des rois furent les favoris,
Jaloux d'accumuler de vains titres de gloire,
Teignirent de leur ſang le char de la victoire,
Mériterent des cours ces dons empoiſonneurs,
Que dans le ſiécle aveugle on nomme les honneurs.
Mon pere, le ſoutien, l'amour de ſa famille,
De ſon frere avec moi voyoit croître la fille;

Un ſentiment ſecret ſe mêla dans nos jeux:
Adélaïde enfin.. réunit tous mes vœux;
Sa main avec ſon cœur m'alloit être donnée;
Déjà nous couronnoient les fleurs de l'hymenée;
L'autel nous attendoit, ou plutôt le tombeau:
Sur nos parents la haine agite ſon flambeau;
L'intérêt, que l'enfer forma dans ſa vengeance,
De deux freres détruit l'heureuſe intelligence;
Le ſang oppoſe envain la force de ſes nœuds:
Devenus l'un de l'autre ennemis furieux,
Ils ne conſultent plus que leur courroux barbare;
La main, qui nous joignoit, pour jamais nous ſépare.
Nous tombons, nous pleurons, nous mourons à
leurs piés:
Loin du ſein paternel nous ſommes renvoyés.
On n'entend point les cris de ma mere éperdue;
De tout ce que j'aimois on m'interdit la vue.
Le hazard me remet des titres ignorés,
Qui nous donnant des biens & des droits aſſurés,
De mon pere ſervoient la fortune & la haine,
De ſon frere entraînoient la ruine certaine;
Je ne balance point. La générosité,
Que dis-je? l'amour parle: il eſt ſeul écouté.
Ces titres odieux, que ma tendreſſe abhorre,
Je les anéantis: la flamme les dévore.
Mon pere en eſt inſtruit; le fils eſt oublié;
A ſes reſſentiments je ſuis ſacrifié.
Accablé des douleurs qu'éprouvoit une amante,

Malgré le désespoir de ma mere expirante,
Je me vois, sans pitié, conduit dans une tour,
Où s'irritent les feux d'un indomptable amour.
On veut qu'un autre objet dispose de ma vie,
Qu'infidele & parjure, un autre hymen me lie;
J'étois libre à ce prix. Mon choix étoit fixé.
Mon pere inexorable en fut plus offensé;
Il épuise sur moi les flots de sa colere,
Rend ma prison plus dure, empêche qu'une mere,
La mere la plus tendre, & mon unique appui,
Vienne embrasser son fils, & pleurer avec lui.
Mes maux affermissoient un penchant invincible:
De mes fers délivré, je cherche un cœur sensible;
Je vole dans les bras de ma mere.. ses pleurs..
M'annoncent d'autres coups, & de nouveaux malheurs.
Vit-elle, m'écriai-je?.. Et puis-je me promettre?.
Ma mere, en frémissant, me remet une lettre..
Ah! mon pere, quels traits! malgré la voix d'un Dieu,
Qui veut que mes efforts soient vainqueurs de ce feu:
Cette lettre à la fois & terrible, & touchante..
A mes yeux.. à mon ame.. elle est toujours présente.
Je lis: **Quand cet écrit tombera dans vos mains,**
Il ne sera plus tems de changer nos destins:
Des nœuds, des nœuds cruels me tiendront asservie.
La liberté, par d'indignes moyens,
A jamais vous étoit ravie;
Il falloit rompre vos liens;
Il s'agissoit de vous, de votre vie;

C'eſt vous nommer des jours bien plus chers que les miens.
J'ai donc briſé mon cœur, & j'ai trouvé des charmes
A m'impoſer un joug, le plus affreux de tous,
Dont mon amant ne pût être jâloux.
J'ai, pour me déchirer, uni toutes les armes;
Je fais plus mille fois que d'expirer pour vous;
Car ſe trépas finiroit mes allarmes;
Le Comte d Ermanſay.. cher Comminge.. quels coups!..
Je vous trace ces mots dans des torrens de larmes..
Dès demain, devient mon époux!
Ajoûterai-je, hélas! que dans les bras d'un autre..
Qu'enfin à mes devoirs je prétends obéir?
Ne me revoir jamais.. m'oublier.. eſt le vôtre,
Et le mien.. ſera de mourir.

LE PERE ABBÉ.

Quelle châîne de maux! que la vie a d'orages!
Que ce monde eſt ſemé d'écueils & de naufrages!
Suprême providence! ô Dieu! par quels chemins
Amenez-vous au port les malheureux humains?
Vous marchiez, ô mon fils, à l'ombre de ſes aîles.

COMMINGE.

Ce Dieu me réſervoit des épreuves nouvelles.
A l'amour, à la rage, au déſeſpoir livré,
Du feu des paſſions embrâſé, dévoré,
Plein du démon cruel qui me pouſſe & me guide,
J'accours, j'arrive aux lieux qu'habite Adélaïde;
Je la vois: à ſes pieds je me jette, & ſoudain
Préſentant mon épée: „ Enfoncez dans mon ſein
„ Ce fer.. oui, c'eſt à vous de m'arracher la vie."
D'Ermanſay vient, ſur moi s'élance avec furie;

Un semblable transport tous deux nous animoit;
La soif de nous venger tous deux nous enflammoit:
Son épouse s'écrie, & vole entre nos armes;
Notre courroux s'allume à l'aspect de ses charmes;
Nous nous portons des coups; il fait couler mon
sang;
Je m'irrite, le presse, & lui perce le flanc:
Il tombe.. Adélaïde.. „ Eh! c'est-là ton ouvrage!
Me dit-elle; „ Vas, fuis:" des sens je perds l'usage;
On m'arrête sanglant, mourant, inanimé;
Dans un cachot obscur je me trouve enfermé;
J'attendois que la mort achevât mon supplice:
Je présentois ma tête au fer de la justice;
La nuit avoit rempli la moitié de son cours;
On ouvre la prison: „ Accepte mon secours,
„ Le tems est cher, me dit une voix inconnue,
„ Sors, c'est par ton rival que ta chaîne est
„ rompue."
Un rival! Il a fui déjà loin de mes yeux.
Il manquoit le soupçon à mes tourments affreux!
J'emporte dans mon sein cette noire furie,
Tout l'enfer à la fois, l'horrible jalousie.

LE PERE ABBÉ.

De combien de périls l'homme est environné!
C'est un roseau fragile aux vents abandonné.
Vous l'éprouvez, mon fils! eh quoi! si jeune encore..

COMMINGE.

Le malheur me poursuit dès ma premiere aurore.

C'eſt peu de ces aſſauts ! Un bruit inattendu
M'apprend qu'à la lumière un barbare eſt rendu,
Qu'à des pleurs éternels ſa femme eſt condamnée;
Aux marches du tombeau, c'eſt moi qui l'ai traînée!.
Privé d'un bien ſi cher, égaré, furieux,
Ne connaiſſant plus rien qui pût flatter mes vœux,
Que la triſte douceur, dans le ſilence & l'ombre,
De nourrir le poiſon du chagrin le plus ſombre,
Je renonce à l'eſpoir des richeſſes, des rangs;
Je quitte mes amis, je quitte mes parens;
J'abandonne.. une mere; inconnu, loin du monde,
Je cours enſevelir ma triſteſſe profonde.
Je cherchois un rocher, quelque déſert affreux;
Il n'étoit point pour moi d'antre aſſez ténébreux,
Où je puſſe, à mon gré, farouche ſolitaire,
M'enfoncer, me remplir d'une image trop chere;
Je me rappelle enfin, par le ciel inſpiré,
Qu'il eſt dans l'univers un ſéjour révéré,
Qu'habitent la terreur, la ſombre pénitence,
Où dans l'auſtérité, le jeûne & le ſilence,
Chaque jour entouré des horreurs du tombeau,
Ramene de la mort le lugubre tableau;
C'étoit-là mon aſyle.. Auſſitôt je m'écrie:
Je fixe dans ce lieu le terme de ma vie;
Oui, voilà le ſépulchre où doivent s'engloutir
Mes larmes, mes ennuis, un fatal ſouvenir;
Ma chere Adélaïde y recevra ſans ceſſe
Mon hommage ſecret, le vœu de ma tendreſſe:

Elle y sera le Dieu dans mon cœur adoré.
J'étois à cet excès par le crime égaré.
Je viens ; vous m'écoutez ; cette ardeur, immortelle,
Se cache à vos regards sous l'effet d'un saint zèle;
Je m'enchaîne à vos loix ; j'appelle à mon secours
Cette fausse raison, phantôme de nos jours,
Cette philosophie impuissante & stérile,
Qui n'apporte à nos maux qu'un reméde inutile ;
J'éprouve sa faiblesse, & ses sophismes vains,
Bien loin de les calmer, irritent mes chagrins;
Mes jours dans la douleur commencent & s'achevent;
Vers la religion mes tristes yeux se levent:
Mon esprit éclairé l'embrasse avec transport;
Elle a fait dans mon cœur descendre le remord,
L'amour d'un Dieu clément, la crainte salutaire:
Elle m'a pénétré du repentir sincère..
Mais, mon pere, ce cœur n'est point encor soumis;
J'y sens se relever de puissans ennemis;
J'y sens ressusciter une flamme coupable:
Cet objet séducteur, ce tyran indomptable,
Me combat, me poursuit, s'attache à tous mes pas,
Jusques sur cette fosse, où j'attends le trépas;
Ses traits, ses traits toujours armés de nouveaux charmes
Arrachent mes soupirs, triomphent de mes larmes..
Je penche vers la terre.. ô mon consolateur!
Ne me refusez point votre bras protecteur ;

Daignez me secourir..

LE PERE ABBÉ.

Ce n'est pas moi, mon frere,
C'est Dieu qui domptera ce jaloux adversaire.
Il ne souffrira point que, par lui défendu,
Sous un joug criminel vous soyez abattu:
Dans vos sens désolés il versera le calme.
C'est après le combat que l'on cueille la palme:
Elle attend vos efforts, priez, pressez, pleurez;
Obstinez-vous à vaincre, & vous triompherez.
L'aveu de vos erreurs & de votre faiblesse
Vous rend encor plus cher, mon frere, à ma tendresse.
Vous n'êtes pas le seul qui gémissiez ici,
Dans l'ombre, dans la mort toujours enseveli,
Le frere Euthime, hélas! ressent le même trouble;
Cette nuit de tristesse, & s'accroît & redouble.
Aux pieds des saints autels, on l'entend soupirer;
Le tems de son épreuve (1) étoit près d'expirer;
Ma main lui préparoit notre chaîne sacrée (2):
Il meurt, & de ses maux la cause est ignorée.
Souvent il suit vos pas.

COMMINGE.

Dans ce séjour d'effroi,

---

(1) Le Noviciat.

(2) La Profession, où l'on fait des vœux qui engagent.

Il nourrit ſa douleur.. il gémit.. près de moi ;
Son ame eſt du chagrin profondément frappée ;
Ma foſſe eſt quelquefois de ſes larmes trempée.
Un mouvement ſecret me preſſe de ſçavoir
D'où naiſſent ſes ennuis, ce ſombre déſeſpoir..
Que d'un vif intérêt je reſſens la puiſſance !
Mais.. ſoumis à la loi, je m'enchaîne au ſilence (1).

LE PERE ABBÉ.

Le ſilence entretient l'eſprit religieux :
Rancé nous l'a preſcrit. Cependant en ces lieux
Conduit par Dieu peut-être, un étranger demande
Qu'un de nous en ſecret & le voie, & l'entende..
Au miniſtère ſaint dès l'enfance attaché,
Dans les routes du monde à peine j'ai marché :
Du flambeau du malheur & de l'expérience
Plus éclairé que moi, dans ce dédale immenſe,
Vous devez poſſéder les moyens bienfaiſants,
De conſoler le cœur, de combattre les ſens ;
Vous montrerez un Dieu, qui toujours nous contemple ;
Vous convaincrez, mon fils, par votre propre exemple.
Expoſez les dangers, le trouble, le tourment
Qui ſuit les paſſions & leur égarement ;

(1) Qu'on n'oublie pas que le ſilence eſt le premier des ſtatuts de la Trappe.

De ces tyrans de l'ame éternelle victime,
Vous pouvez mieux qu'un autre, écarter de l'abîme
Tous ces infortunés qui s'enivrent d'erreurs,
Et courent à la mort par des chemins de fleurs.
Obliger, être utile est notre loi premiere;
Je romps le frein sacré (1) qui nous force à nous
taire:
Dans ses épanchements prévenir l'affligé,
Vouloir que de ses maux le poids soit partagé,
Qu'au fond de notre cœur son chagrin se dépose,
Sont les premiers devoirs que le ciel nous impose.
Parlez à l'inconnu, tandis qu'à nos autels
Je vais offrir l'encens & les pleurs des mortels.

Comminge se prosterne.

SCENE III.

COMMINGE *seul.*

Un étranger.. le voir.. quelle vue importune!
Hélas! si comme moi courbé sous l'infortune,
Ce mortel.. En est-il, dans ce triste univers,
Qui ne se plaigne point,. & qui n'ait ses revers?

---

(1) Il n'y a que le Pere Abbé qui puisse donner la permission de parler.

Si, du fort ennemi victime gémissante,
Il attend qu'une main tendre & compatissante
Répande dans son sein ces touchantes douceurs
Dont la pitié soulage & charme les douleurs.
De semblables secours dépendent-ils d'Arsène?
Malheureux! est-ce à moi d'adoucir votre peine?

SCENE IV.

COMMINGE, LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

Pendant que Comminge récite les derniers vers, il sort de l'aile droite du cloître un étranger conduit par un religieux qui, selon l'usage de la Trappe, lui fait des signes pour lui montrer Comminge; ce religieux le laisse au haut de l'escalier, après s'être prosterné devant lui. Comminge ne voit pas d'Orsigni qui descend, porte ses regards par-tout, s'arrête de tems en tems sur les degrés, & paraît saisi d'une espece de terreur.

D'ORSIGNI, *toujours sur les degrés, & s'arrêtant par intervalle en considérant ce souterrain.*

Je demeure interdit, accablé, confondu..
Que la religion surpasse la vertu!
Pour les profanes yeux, ciel! quel tableau terrible!
L'homme ici se détruit, & tente l'impossible;
Quels objets!

Il lit tout haut les derniers mots d'une des inscriptions.

QUE LA MORT ET QUE LA VÉRITÉ..
Effrayante leçon! dans ce lieu redouté,
Impérieux effet d'un prodige suprême,
La nature s'éleve au-dessus d'elle-même!

Il descend à ce dernier vers, s'avance sur le théâtre; Comminge l'appercevant, court pour se prosterner devant lui; d'Orsigni l'en empêche avec vivacité, & lui-même s'incline.

Que faites-vous, mon pere (1)? Arrêtez: c'est à nous
De nous humilier, de tomber devant vous!
O nouvel héroïsme! ô sublime spectacle..
Non, l'humaine vertu ne fait point ce miracle.
La céleste sagesse habite ces tombeaux:
Puissé-je lui devoir des sentiments nouveaux!
Esclave, vainement échappé de sa chaîne,
Le besoin d'un appui dans ce séjour m'amene;
Depuis près de deux ans, dans un château voisin
Renfermant, loin du monde, un malheureux destin,
Là, j'espérois du tems & de la solitude,
Qu'ils pourroient adoucir ma triste inquiétude,
Subjuguer un penchant de ma raison vainqueur,
Du trait qui m'a percé, guérir enfin mon cœur;

---

(1) Il n'y a que le Pere Abbé que les religieux appellent pere. Ils se nomment tous freres: mais la bienséance peut exiger des gens du monde qu'ils leur donnent le nom de pere.

Plus déchiré, je viens parmi des ames pures
Chercher quelque remede à mes vives blessures,
Contre les sens trompeurs, & leur sédition,
Implorer le secours de la religion.

COMMINGE, *à ce dernier vers, ayant observé d'Orsigni avec une attention qui croît toujours, dit à part:*

C'est lui.. c'est d'Orsigni.. De cet époux perfide
Le frere vertueux..

S'adressant à lui avec transport.

Que fait Adélaïde?.
Vit-elle?.. Songe-t-elle?. *à part.* Où m'égaré-je?. cieux!.

D'ORSIGNI, *à son tour examinant Comminge, dit vivement:*

Vous connaissez.. Ses traits.. le Comte!.

COMMINGE *troublé.*

Dans ces lieux
On dépouille l'orgueil de la faiblesse humaine,
Ces noms.. vous ne voyez que l'humble frere Arsène,
Le dernier des mortels.. & le plus malheureux.

D'ORSIGNI, *toujours le regardant.*

Je ne me trompe point..j'en dois croire mes yeux.
J'ai peine à revenir de ma surprise extrême...
Ici.. sous cet habit.. lui.. Comminge!.

COMMINGE.

Lui-même;
Lui, qui pour triompher d'un invincible amour,

Venant vivre & mourir dans cet obſcur ſéjour,
Eût voulu ſe cacher à la nature entiere;
Lui, qui dans les remords, les larmes, la priere,
Brûle, plus que jamais, de ce coupable feu;
Lui, qui, dans cet inſtant, parjure envers ſon Dieu..
Hâtez-vous, s'il ſe peut, d'ajouter à mes crimes;
Réveillez, attiſez des feux illégitimes;
Enfin.. d'Adélaïde oſez m'entretenir..
Ah! plutôt.. de mon cœur cherchez à la bannir.
Non.. ne m'en parlez point: je ne veux rien entendre;
Dites-moi.. ſeulement.. ne pourriez-vous m'apprendre
Si ſes jours plus ſereins coulent dans le bonheur?
Ses attraits.. *à part.* où m'engage une honteuſe ardeur?

D'ORSIGNI, *rapidement.*

Ses attraits ont, hélas! conſervé leur empire:
Vous avez un rival.

COMMINGE.

Que venez-vous de dire?
Ah! c'eſt-là cette main dont le fatal ſecours
M'a laiſſé les tourmens attachés à mes jours;
Nommez-moi le cruel.

D'ORSIGNI.

Vous allez le connaître;
Vous lui rendrez juſtice, & le plaindrez peut-être.
L'eſpoir avec l'amour de concert m'aveugloit;

Je touchois à l'autel où l'hymen m'appelloit;
Quand d'avares parents les mains me repoufferent;
Que, prêts à fe former, mes liens fe briferent,
En ces moments, mon frere au comble de fes vœux,
Peu fait pour pofféder un bien fi précieux,
Venoit de recevoir la foi d'Adélaïde:
Je la vois; fa beauté, fon air noble & timide,
Sa triftefle touchante & fa douce langueur,
Tout préfente à mes yeux un objet enchanteur.
Des ennuis de l'amour mon ame pénétrée,
A recevoir fes traits étoit trop préparée.
Sans vouloir m'éclairer fur des troubles nouveaux,
Je cédois au plaifir de parler de mes maux;
Adélaïde apprend & plaint ma deftinée;
Sur ce récit fans ceffe elle étoit ramenée.
Les auteurs inhumains de l'objet de mes feux,
L'avoient, fourds à fes cris, lié par d'autres nœuds:
„ A d'autres nœuds foumife! elle eft donc bien à
„ plaindre,
„ S'écrie Adélaïde; eh! qu'il eft dur de feindre,
„ De cacher fes combats, fon infidélité!
„ Quel horrible tourment que la néceffité
„ D'aller porter un cœur, dont un autre a
„ l'hommage,
„ Dans les bras d'un époux, que fans doute on
„ outrage!."
A ces mots, quelques pleurs qu'elle cachoit en vain,
Pour l'embellir encor s'échappoient dans fon fein;

Enfin, je m'apperçois qu'une flamme adultere
Me brûle.. que j'aimois la femme de mon frere.
A moi-même en horreur, mes remords m'étoient
chers;
La fureur vous amene; on vous met dans les fers:
Adélaïde alors, les yeux noyés de larmes,
Et dans tout l'appareil du pouvoir de fes charmes,
Embraffe mes genoux: „ A vous feul j'ai recours;
„ Du malheureux Comminge allez fauver les jours;
„ Je vous eftime affez, pour vous montrer mon
„ âme,
„ Sçachez quel fentiment.. c'eft l'amour qui
„ l'enflâme;
„ Je ne vous cache point mon crime, mes
„ malheurs,"
Pourfuit-elle, au milieu des fanglots & des pleurs:
„ Mais ma funefte erreur ne m'a point aveuglée,
„ Et.. c'eft à la vertu que je l'ai révélée;
„ Qu'il foit libre, m'oublie.. & me laiffe gémir.
„ Mon devoir vous répond que je fçaurai mourir."
Auffitôt j'interromps: „ Vous ferez obéie;
„ Madame.. d'un rival je cours fauver la vie."
Je fais taire des fens la lâche trahifon;
J'écoute l'honneur feul; j'ouvre votre prifon:
Vous en fortez, conduit par d'Orfigni lui-même.
Quel plaifir je goûtois à cet effort fuprême!
Que la vertu nous touche, & qu'elle a de douceurs!
Je reviens. „ J'ai fermé la fource de vos pleurs,
„ Ma-

„ Madame, il eſt ſauvé; pour toute récompenſe,
„ C'eſt moi qui vous demande un éternel ſilence.
„ J'ai pu vous offenſer: mais un pur ſentiment
„ M'obtiendra le pardon de l'erreur d'un moment."
De ce feu criminel mon ame étoit remplie;
Je retombois toujours; ma raiſon affaiblie
Me livroit à regret de pénibles combats
Qui laſſoient mon courage, & ne me domptoient pas;
Cependant j'ai ſçu fuir; hélas! fuite inutile!
Mon amour me ſuivoit dans mon nouvel aſyle.
Il faut en triompher, & c'eſt de mon rival
Que j'attends le ſuccès d'un combat inégal.
Que la religion, de mes ſens ſouveraine,
Me conſole par lui, m'éclaire & me ſoutienne.

COMMINGE.

Généreux d'Orſigni.. Que m'avez-vous appris?
Ah! de tant de vertu vous me voyez ſurpris.
C'eſt moi, dont vous devez appuyer la faibleſſe;
C'eſt à moi d'immoler.. ma coupable tendreſſe.
Oui, la religion nous prête des ſecours.
Mais à la voix du ciel je réſiſte toujours;
Mon bras paraît s'armer contre le bras ſuprême;
Je le ſçais, je l'offenſe, & trahis Dieu lui-même,
Lorſque dans ce moment, d'Adélaïde enfin..
Je n'en parlerai plus. Tout me perce le ſein;
Tout bleſſe un cœur ſenſible, & fait ſaigner ſa plaie!

Il eſt dans ce ſéjour un mortel qui s'eſſaye
A porter le fardeau d'un joug trop rigoureux;
Peut-être, comme nous, c'eſt quelque malheureux
Qui, d'un fatal penchant victime infortunée,
Vient cacher en ces murs ſa triſte deſtinée!
Je ne ſçais.. ſes ſoupirs.. ſes longs gémiſſemens
Excitent ma pitié, redoublent mes tourmens;
Il ſemble me chercher, & fuit pourtant ma vue!
Mon ame en ſa faveur n'eſt pas moins prévenue.
Je voudrois m'éclairer ſur ce ſombre chagrin:
Mais un deſir preſſant me ſollicite envain:
Un ſilence éternel doit nous fermer la bouche,
Et jamais..

SCENE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE FRERE EUTHIME.

Ce dernier, ſur la fin de la ſcène précédente, deſcend de l'eſcalier au côté gauche; il ſemble marcher avec peine; il apperçoit Comminge, leve ſes deux mains vers le ciel, les laiſſe retomber en les joignant, en met enſuite une contre ſon cœur, s'arrête comme accablé de douleur, continue à deſcendre & fait quelques pas ſur la ſcène. On ne peut voir le viſage de ce religieux, ſa tête étant enſevelie dans ſon habillement.

COMMINGE, *l'appercevant.*

Le voici. Que fon afpect me touche!
Devois-je être, ô mon Dieu! percé de nouveaux
coups ?

Euthime traîne fes pas vers la foffe deftinée à Comminge.

D'ORSIGNI, *jettant les yeux fur lui.*

Où va-t-il?

COMMINGE.

Vers ma foffe.

D'ORSIGNI.

O ciel! que dites-vous?

C'eft..

COMMINGE, *en montrant fa foffe.*

Oui, voilà le terme où les malheurs finiffent,
Où des fonges trop vains, hélas! s'évanouiffent;
C'eft-là, qu'en peu de jours, peut-être en cet inftant..
(La vie eft pour Comminge un fardeau fi pefant!)
Je vais enfevelir vingt-fix ans de miferes..

Euthime confidere la foffe de Comminge avec une attention qui femble partir du cœur, leve les mains au ciel, les étend vers cette foffe, & les rejoignant enfuite, tourne fes regards vers Comminge.

Ainfi la loi l'ordonne à tous nos folitaires;
D'une main courageufe ils doivent fe former
Cet afyle.. *Avec attendriffement.*
Où le cœur ne pourra plus aimer!

Je prépare le mien.. Voici celui d'Euthime,

Il montre la fosse d'Euthime, qui est au côté droit; au-devant du théâtre.

De cet infortuné..

Comminge l'observe toujours, il le voit prenant la pioche sur les bords de la fosse.

Quel sentiment l'anime?

Pense-t-il m'épargner ces horribles travaux?

D'ORSIGNI, *le regardant aussi.*

Il ressent votre peine! il partage vos maux!

COMMINGE.

Cet instrument de mort..

Euthime a voulu plusieurs fois se servir de cet instrument, autant de fois il lui est échappé des mains.

A ses efforts échappe!

EUTHIME, *l'a laissé enfin tomber en poussant un profond gémissement.*

Ah!

COMMINGE.

Quel gémissement!

D'ORSIGNI, *avec transport.*

Que cet accent me frappe!.

Ne pourriez-vous sçavoir?

COMMINGE.

Euthime fait quelques pas au-devant de Comminge.

Il vient!.

Comminge va au-devant de lui: mais Euthime, après s'être tourné du côté de Comminge, jette un long soupir, & se retire. Comminge lui dit avec douleur:

Vous me quittez !.

Ciel ! je trahis mes vœux.. le silence..

A d'Orsigni, qui veut suivre Euthime.

Restez.

Euthime monte lentement par le même escalier ; lorsqu'il est près de l'alle en face de cet escalier, il se retourne encore pour regarder Comminge, leve les mains au ciel, & sort.

SCENE VI.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

COMMINGE, *arrêtant toujours d'Orsigni qui veut suivre Euthime.*

Non.. ne le suivez point ; nos loix nous le défendent,
Et.. *Il revient au-devant du théâtre.*
Que mes derniers pleurs devant vous se répandent.
Toujours plus attendri pour cet infortuné,
A pénétrer son sort, toujours plus entraîné,
Un mouvement confus m'inquiéte.. m'agite;
Le malheur qui me suit, & s'accroît, & s'irrite.
D'Orsigni.. laissez-moi.. puis-je vous secourir ?
Je ne puis.. que donner l'exemple de mourir.

D'ORSIGNI.

Connaissez d'Orsigni : c'est peu qu'il se combatte,

Qu'il s'obſtine à ſoumettre un penchant qui le flatte;
A de plus grands efforts je ſçaurai m'aſſervir:
Malgré vous.. malgré moi, je ſçaurai vous ſervir;
Je dompte ma foibleſſe & l'honneur ſeul me guide..
Par un fidele écrit je veux qu'Adélaïde
Sçache..

COMMINGE, *avec vivacité.*

Que je me meurs..

D'ORSIGNI, *auſſi vivement.*

Que vous l'aimez.

COMMINGE.

O Dieu!
Qu'avez-vous dit? qui? moi? j'entretiendrois ce feu!
Et vous l'exciteriez, quand vous devez l'éteindre!
Eſt-ce vous, d'Orſigni, que ma vertu doit craindre?
Et j'oſe encor l'entendre, & ne le quitte pas!
Ote-moi de ſes yeux, Dieu, viens guider mes pas.

Il fait quelques pas pour ſe retirer de la ſcène.

D'ORSIGNI.

Eh! le trahiriez-vous, lorſqu'auprès d'une mere..

COMMINGE, *revenant, & avec transport.*

Elle vous eſt connue! Elle voit la lumiere!

D'ORSIGNI.

Elle n'a point encor dans la tombe ſuivi
Votre pere..

COMMINGE.

Ta main, ô ciel! me l'a ravi..

D'ORSIGNI.

Dépouillé de fa haine & d'un courroux févère;
Le repentir tardif a fermé fa carrière:
Ce pere, alors fenfible, ignorant votre fort,
En regrettant un fils, s'accufoit de fa mort;
De votre mere enfin qui gémit dans les larmes,
La feule Adélaïde adoucit les allarmes.

COMMINGE.

Ma mere.. Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Uniffent leurs douleurs.
Qui peut vous retenir? Allez fécher leurs pleurs:
C'eft à moi de chérir ce féjour de trifteffe;
Sans doute Adélaïde écoutant la tendreffe..

COMMINGE.

Vous voulez m'égarer, appéfantir mes fers!

D'ORSIGNI.

Pourriez-vous ignorer que depuis quatre hivers,
Cet objet d'une flamme à tous les deux fi chere,
A vu rompre fes nœuds; que la mort de mon frere..

COMMINGE, *avec tranfport.*

Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Eft libre.

COMMINGE, *avec défefpoir.*

Et je fuis enchaîné!

Après une longue paufe.

Grand Dieu! fuis-je à tes yeux affez infortuné?

Je pourrois à ses pieds lui dire que je l'aime;
Qu'elle est de mes destins la maîtresse suprême;
Qu'à l'adorer toujours je mettrois mon bonheur;
Que jamais mon amour ne sortit de mon cœur!

A d'Orsigni avec fureur.

Retirez-vous, cruel; fuyez de ma présence;
Que ne me laissiez-vous mon heureuse ignorance?
Vous venez redoubler mon supplice infernal;
De semblables bienfaits sont dignes d'un rival.

D'ORSIGNI.

Quoi! ces liens sacrés..

COMMINGE, *toujours avec fureur.*

Ma chaîne est éternelle!
Chaque instant la resserre & la rend plus cruelle;
Contraint dans mon tourment, à cacher mes douleurs,
A repousser ma plainte, à dévorer mes pleurs,
Ne pouvant espérer que la fin d'une vie
De crimes, de remords trop longtems poursuivie,
Et plus coupable encore à mon dernier soupir:
Voilà tout ce que m'offre un horrible avenir!
Dans ce gouffre effrayant tout mon esprit s'abîme!
Et.. je ne vois qu'un Dieu qui frappe sa victime!

A d'Orsigni.

Barbare!. Quelle mort va déchirer mon sein!
Depuis quatre ans entiers combattant mon destin,
J'ai reculé ce terme affreux, épouvantable,
Où devoit m'accabler un joug insupportable,

Où

Où l'amour.. où l'espoir.. où l'espoir pour jamais
Devoit fuir de ce cœur consumé de regrets;
Enfin, depuis un an, la colere céleste
M'a fait serrer ces nœuds.. ces nœuds que je déteste;
Et quand je succombois sous ce pesant fardeau,
Mes pas sont retenus aux portes du tombeau..
Et j'y vais retomber plus malheureux encore!
Elle est libre, elle m'aime.. ô ciel!. & je l'adore.
Oui, tous mes sens pleins de ce fatal amour:
Je le dis à la nuit, je le redis au jour;
Oui, ce feu me dévore, il embrâse mon âme;
Envain l'honneur, le ciel s'opposent à ma flâme:
Les loix, l'honneur, le ciel, rien ne peut m'arrêter;
Je me livre aux transports, qui viennent m'agiter;
Je me livre à l'amour, qui m'a brûlé sans cesse;
Toutes les passions échauffent mon ivresse..
Ah! que votre pitié pardonne au désespoir;
Ne m'abandonnez pas. Je veux encor vous voir..
Vous parler.. Dans ce lieu.. Que d'Orsigni décide
Si je dois.. Je n'entends, ne vois qu'Adélaïde.

D'ORSIGNI, *en se retirant.*

Que je le plains, hélas!

SCENE VII.

COMMINGE, *seul.*

L'ENFER est dans mon cœur..
Je ne me connais plus.. Arme-toi, Dieu vengeur,
Contre un cher ennemi.. que toujours j'idolâtre;
Ce n'est pas trop de toi, grand Dieu, pour le combattre.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE, *feul, defcend dans une fituation qui annonce fa douleur ; il s'avance fur la fcène, refte quelque tems dans un profond accablement, & dit :*

Quel nuage de mort s'étend autour de moi?
Sçais-je ce que je veux? Sçais-je ce que je doi?
En ces murs d'Orfigni revient & va m'entendre :
Eh, quel eft mon efpoir ? Et que dois-je prétendre ?
Rejetter mes liens ! rompre des fers facrés !
Violer des ferments à l'autel confacrés !
Et ce vœu de mon cœur, le vœu de la nature,
Ce ferment folemnel d'une tendreffe pure,
N'ont-ils pas précédé ces ferments odieux?
L'homme eft-il un efclave enchaîné par les cieux?
Pour fa faibleffe eft-il quelque joug volontaire ?
Des humains malheureux le bienfaiteur, le pere,
Ce Dieu qui nous créa, que nous devons chérir,
Comme un fombre tyran verroit avec plaifir
Le trait de la douleur déchirer fon image,
Une éternelle mort détruire fon ouvrage!
Mes larmes nourriroient fa jaloufe fureur,
Et mes tourmens feroient fa gloire & fa grandeur !

Ce feroit le fervir, lui rendre un digne hommage,
Que d'épuifer mes jours dans un long efclavage!.
Non. Je reprens mes droits: l'aveugle humanité
Ne doit former de vœux que pour la liberté;
N'avons-nous pas affez d'entraves & de chaînes?
Eft-ce à nous d'augmenter le fardeau de nos peines?
Lié par des ferments... ils font tous oubliés:
J'adore Adélaïde, & je vole à fes piés;
Qu'un moment je la voye, & tous mes maux s'effacent,
Ses charmes, fi puiffants, dans mon cœur fe retracent;
Si le ciel s'offenfoit du retour de mes feux,
Il fçauroit les éteindre, & triompheroit d'eux...
Pourfuis, lâche Comminge: outrage un Dieu fuprême;
A l'audace, au parjure ajoûte le blafphême.
Apoftat facrilége, où vient de t'emporter
Un amour infenfé, que tu ne peux dompter?
Tu parles de brifer les nœuds qui t'afferviffent!
Tes fens à la baffeffe, au crime t'enhardiffent!
Si ce phantôme vain, qui fafcine les yeux,
Qui n'a de la vertu que l'éclat fpécieux,
Si l'honneur t'arrachoit ta promeffe frivole,
Réponds, oferois-tu manquer à ta parole?
Et la religion, tous les peuples des cieux,
Un Dieu même aux autels, un Dieu reçut tes vœux,
Et tu les trahirois!. Ce Dieu prêt à t'abfoudre,

S'il ne peut te toucher, ne crains-tu pas sa foudre?
Sur ta tête coupable entends-tu ces éclats?
Vois sortir, vois monter des gouffres du trépas,
Ces spectres ténébreux.. Toutes ces pâles Ombres
Me lancent.. Quels regards & menaçants & sombres!
Du fond de ce sépulchre, une lugubre voix..
Il s'ouvre.. Quel objet! C'est Rancé que je vois!
Lui.. qui vient me couvrir du feu de sa colere!
Il s'éleve.. arrêtez, arrêtez, ô mon pere!
Il parle!. „ Malheureux, où vas-tu t'égarer?
„ D'entre les bras de Dieu tu veux te retirer?
„ Tu veux rompre ces nœuds qu'il a serrés lui-même!
„ Penses-tu détourner le mortel anathême?
„ A ton oreille envain ton arrêt retentit!
„ Le ciel t'a rejetté; tremble; l'enfer rugit:
„ Il demande sa proie, & déja la dévore."
Que faut-il?. Repousser l'image que j'adore!
Arracher de mon cœur un penchant immortel!
Oublier un objet.. qui vient avec le ciel
Partager mon hommage, & disputer mon ame!
Que dis-je? Adélaïde.. elle seule m'enflâme;
Tu tonnes, Dieu jaloux! eh bien: j'obéirai..
A tes loix asservi, j'oublierai.. je mourrai..

SCENE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

Sur la fin de la derniere scène, on voit d'Orsigni descendre de l'escalier au côté droit avec une lettre à la main; il leve quelquefois les yeux au ciel, les laisse retomber sur cet écrit, annonce la plus profonde douleur, & vient sur la scène.

COMMINGE, *appercevant d'Orsigni, fait quelques pas au-devant de lui.*

D'Orsigni.. Mais d'où vient ce trouble.. ces allarmes..

D'Orsigni a toujours les yeux attachés sur la lettre, & avance sur le théâtre.

Ses yeux sur un écrit.. qu'il trempe de ses larmes!

Avec transport.

Ah! parlez, d'Orsigni.. Tous mes sens déchirés..
Parlez.. Adélaïde.. à ce nom vous pleurez!

D'ORSIGNI, *le regardant avec attendrissement.*

Comminge.. Ah! malheureux!. le ciel.. *à part.* fuyons sa vue.

COMMINGE, *avec transport.*

Achevez d'enfoncer le poignard qui me tue..
Vous ne répondez point!. je vous entends gémir!

D'ORSIGNI, *avec une profonde douleur.*

Nous n'avons plus tous deux, Comminge, qu'à mourir..

A part. Mais quel eſt mon deſſein? Mon amitié fidelle

Doit plutôt lui cacher cette affreuſe nouvelle.

Avec trouble.

Laiſſe-moi dans les pleurs; ces chagrins.. ſont pour moi.

COMMINGE.

Ces vains déguiſements redoublent mon effroi.

Tout ce que j'aime.. ô Dieu! donnez-moi cette lettre.

D'ORSIGNI.

La pitié dans tes mains ne doit point la remettre..

Je t'épargne des maux..

COMMINGE.

Je veux m'en pénétrer.

D'ORSIGNI.

C'eſt à moi de ſouffrir.

COMMINGE.

C'eſt à moi d'expirer.

D'ORSIGNI, *à part.*

Qu'ai-je fait? Et j'irois.. je ne puis m'y réſoudre;

Je ne puis le frapper du dernier coup de foudre!..

A Comminge.

N'abaiſſe plus les yeux ſur ce triſte univers:

Tu n'y verrois, hélas! que d'effrayants revers..

Faisant quelques pas pour se retirer.

Adieu, Comminge.. adieu.

COMMINGE, *furieux de douleur, & s'opposant à la sortie d'Orsigni.*

Non, cruel, non, barbare..

Je lirai cet écrit..

D'ORSIGNI, *s'arrêtant.*

Le désespoir l'égare!

Si tu m'aimes, permets..

COMMINGE.

Je n'écoute plus rien.

D'ORSIGNI.

Tu me perces le cœur!

COMMINGE.

Tu déchires le mien.

D'Orsigni veut se retirer.
Comminge embrasse ses genoux.

Donne-moi.. me quitter!. A tes pieds je me jette.

D'ORSIGNI, *le relevant avec vivacité & l'embrassant.*

Tu vois trop ma douleur.. elle n'est point muette.

Avec une douleur animée.

Que me demandes-tu?

COMMINGE, *avec impétuosité.*

La fin de mes malheurs,

Le trépas, cette lettre.

D'ORSIGNI, *la lui donnant avec la même vivacité.*

Eh bien! prends, lis, & meurs.

COMMINGE, *lit.*

Grace à notre recherche, à la fin moins ſtérile,
Nous avons découvert votre nouvel aſyle.
Hélas! puiſſiez-vous y goûter,
Vainqueur des paſſions, un deſtin plus tranquille!
Quels coups nous allons vous porter!.
Depuis un an, ſçachez que du ſort pourſuivie..
Après s'être arrachée aux lieux qu'elle habitoit..
De ſon amant l'ame toujours remplie..
Victime du chagrin qui la perſécutoit..
Adélaïde.. a terminé.. ſa vie..

Comminge tombe évanoui ſur une des ſépultures des religieux: on ſe rappellera qu'elles ſont un peu élevées de terre.

D'ORSIGNI, *voulant le relever.*

Comminge!. ô mon ami!. comment le ſoulager?
Dans ce ſéjour..

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ.

LE PERE ABBÉ, *deſcendu de l'eſcalier au côté droit, & arrivé ſur la ſcène.*

SÇACHONS pourquoi cet étranger..

D'ORSIGNI, *ſoutenant Comminge, & appercevant le Pere Abbé.*

Ah! mon pere! accourez.. daignez.. Comminge expire..

Cette lettre..

Elle est à terre, aux pieds de Comminge.

L'amour.. que puis-je, hélas! vous dire?

COMMINGE, *se relevant en quelque sorte du sein de la mort, voyant le Pere Abbé, s'écrie :*

Elle est morte, mon pere! *& il retombe.*

LE PERE ABBÉ, *allant l'embrasser, & le soutenir.*

Ecoutez un ami,

Qui de votre infortune avec vous a gémi;
La piété console, & n'est que la nature
Ardente à secourir, plus sensible, plus pure;
Contre l'adversité je viens vous appuyer;
De vos pleurs attendri, je viens les essuyer.

D'ORSIGNI, *au-devant du théâtre.*

Quoi! la religion est si compatissante,
Elle, que tout m'offroit terrible & menaçante!
On la redoute ailleurs, prompte à nous allarmer..
Ah! mortels, c'est ici qu'on apprend à l'aimer.

LE PERE ABBÉ.

Des humaines erreurs que la suite est cruelle!

A Comminge qu'il tient embrassé.

Ne vous refusez pas à mes soins, à mon zèle;
Revenez, à ma voix, de cet accablement.

COMMINGE, *se relevant un peu.*

Je l'ai perdue! Enfer, as-tu d'autre tourment?

Et il retombe encore.

LE PERE ABBÉ, *à d'Orſigni.*

Permettez qu'en ſecret un moment..

D'Orſigni veut ſe retirer.

COMMINGE, *ſe relevant avec fureur.*

Qu'il demeure;

Mon pere, qu'à ſes yeux je gémiſſe, je meure;
Tous mes crimes encor ne lui ſont pas connus:
Il m'avoit ſuppoſé quelque ombre de vertus;
Il pourroit m'eſtimer: de ſon erreur extrême
Qu'il ſoit déſabuſé.. que d'Orſigni.. vous-même..
Que l'enfer, que le ciel, que l'univers entier
Apprennent des forfaits, qu'on ne peut expier;
Qu'une ame ſans remords devant vous ſe déploye:
Oui, dans ce même inſtant, où le ciel me foudroye,
Je formois le projet.. tous mes liens rompus..
J'allois porter mon cœur aux pieds.. elle n'eſt plus!..
Et ce Dieu m'en punit.

D'Orſigni ſort.

Vous me quittez?.

Au Pere Abbé.

Mon pere,

Vous n'empêcherez point qu'il ferme ma paupiere?

SCENE IV.

COMMINGE, LE PERE ABBÉ.

LE PERE ABBÉ.

C'EST à mes feuls regards que vous devez offrir
Les bleffures d'un cœur..

COMMINGE, *toujours fur cette fépulture, & avec une efpece de fureur.*

Que rien ne peut guérir.
Mon pere, c'en eft fait. Qu'il me réduife en poudre,
Ce Dieu, qui s'eft vengé: j'attends ici fa foudre.

Il embraffe la terre avec tranfport.

LE PERE ABBÉ.

Ah! malheureux Arfène! ah! mon fils, connaiffez
Ce Dieu qui vous entend, & que vous offenfez:
Sans doute, contre vous s'armant de fon tonnerre,
Il peut de fa juftice épouvanter la terre,
Expofer à nos yeux dans votre châtiment,
Du célefte courroux l'éternel monument;
Il peut vous accabler de fa grandeur terrible:
Mais ce Dieu.. C'eft un pere indulgent & fenfible,
Et vous en abufez, enfant dénaturé!

COMMINGE, *dans la même fituation.*

Mon pere!. Ah! loin de moi, ce Dieu s'eft retiré;
Il m'ôte Adélaïde.

Il dit ces mots en pleurant.

LE PERE ABBÉ.

Et vous ofez, mon frere,
Elever jufqu'à lui votre voix téméraire!
Dans vos impiétés vous accufez le ciel!
Rendez grace plutôt à fon bras paternel;
Que dis-je? Vous pleurez l'objet qu'il vous enleve;
Il frappe Adélaïde. Et qui conduit le glaive?
Qui l'immole? homme aveugle, ouvre les yeux: c'eft toi,
C'eft toi, qui trahiffant ta promeffe, ta foi,
Transfuge des autels, pour marcher vers l'abîme,
Courois te rendre au monde, à la fange du crime;
Ce Dieu, qui d'un regard perce l'immenfité,
Les profondeurs du tems & de l'éternité,
Il a lu dans ton cœur, dans fes plis infidelles,
En a développé les trames criminelles;
Il t'a vu prêt enfin à rompre tes fermens:
Il te ravit l'auteur de tes égaremens;
Sa clémence laffée à l'homme t'abandonne.
S'il t'échappe des pleurs, que le ciel te pardonne;
Qu'ils implorent ta grace, & celle de l'objet..
Par la voix du devoir je vous parle à regret;
Donnez-moi votre bras..

Il releve Comminge qui fait des efforts, & s'appuie fur le bras du Pere Abbé.

COMMINGE.

Qu'exigez-vous, mon pere?
J'allois fur cette tombe achever ma mifere;

Pourquoi me rappeller à ce jour que je ſuis?
Nommez-moi criminel: je ſçais que je le ſuis;
Mais cet objet, mon pere.. il n'étoit point coupable;
J'ai fait tous ſes malheurs: le ciel inexorable
Auroit dû ſur moi ſeul appéſantir ſes coups,
Et ſur Adélaïde il les réunit tous!

LE PERE ABBÉ.

Reſpectez ſes décrets; adorez ſes vengeances,
Et ſouffrez.

COMMINGE.

Il a mis le comble à mes ſouffrances.
Je ne le cache point: irois-je vous tromper?
Son bras du coup mortel eſt venu me frapper.
Je crains peu le trépas: je le vois d'un œil ferme,
Comme de mes malheurs le remede & le terme.
Mais ce que je redoute, eſt un Dieu courroucé.
Retirez donc le trait, dans mon cœur enfoncé;
Je frémis de le dire, Adélaïde eſt morte,
Et ſur Dieu cependant, plus que jamais l'emporte:
Voilà le ſeul objet qui me ſuit au tombeau.
A la pâle clarté de ce triſte flambeau,
C'eſt elle que je vois, plus ſéduiſante encore;
Aux autels proſterné, c'eſt elle que j'adore:
D'autant plus accablé de ma funeſte erreur,
Que même le remords n'entre plus dans mon cœur.

LE PERE ABBÉ.

Qu'un eſpoir courageux vous flatte & vous anime;
Criez à votre Dieu du profond de l'abîme:

D'un honteux esclavage il brisera les fers.
Le créateur des cieux, le souverain des mers,
Qui fait taire d'un mot (1) les bruyantes tempêtes,
Enchaîne avec les vents la foudre sur nos têtes,
Sçaura rendre le calme à vos sens agités:
Mais le zèle constant obtient seul ses bontés.
Voulez-vous réveiller dans votre ame impuissante
Ces sublimes élans, cette flamme agissante,
Qui nous porte à l'amour de la divinité?
Qu'en toute son horreur à vos yeux présenté
Le trépas vous inspire un effroi salutaire;
Eclairez-vous toujours du flambeau funéraire;
Plus docile à nos loix, achevez de creuser
Cette fosse, où l'argile ira se déposer.
Tremblez que cet esprit, qui survit à nous-même,
Dans ses destins nouveaux n'emporte l'anathême;
Frémissez: contemplez l'arbitre souverain,
Sur cette fosse assis, la balance à la main;
Le pere a disparu: vous voyez votre juge;
Il prononce.. Où sera, mortel, votre refuge?

En lui montrant sa fosse.

C'est donc là que penché sous le glaive d'un Dieu,
C'est-là que vous devez ensevelir ce feu,
Qu'il faut que votre cœur se soumette, se brise,

(1) *Imperavit ventis & mari, & facta est tranquillitas magna.*

Sur vos devoirs cruels, que la mort vous instruise..
Avec ce maître affreux je vous laisse..

Il fait quelques pas pour se retirer.

COMMINGE, *l'arrêtant, & vivement.*

Un moment,
Mon pere.. cet Euthime irrite mon tourment;
Tantôt je l'ai revu.. je résiste avec peine
Au desir de sçavoir quel sujet le ramene,
Ici.. sur mes pas même.. il semble partager
Mes chagrins, mes travaux.. il veut les soulager;
Sur ma fosse il levoit une main défaillante,
Et sa main retomboit toujours plus languissante;
Lui serois-je connu?. pourquoi ces pleurs?. sçachez
Dans quelle sombre nuit ses destins sont cachés.
De moi-même étonné.. quel sentiment me guide?
Qui peut m'intéresser après Adélaïde?

LE PERE ABBÉ.

Eh quoi! toujours ce nom? je remplirai vos vœux;
Je vais enfin lever ce voile ténébreux;
Euthime m'apprendra quelle raison puissante
Rappelle à vos côtés sa douleur gémissante;
Je vous en instruirai. Son état est touchant!
Au matin de ses jours, il penche à son couchant!
On craint que le poison de la mélancolie
N'ait bientôt consumé le reste de sa vie.

COMMINGE, *avec emportement.*

Ah! ce revers manquoit à mon malheureux sort!

LE

LE PERE ABBÉ.

Dans ces tombeaux, mon frere, étudiez la mort;
Je vous l'ai dit: cherchez son horreur ténébreuse...
C'est l'école de l'homme.

Il fait encore quelques pas pour sortir.

COMMINGE, *allant à lui.*

Ame si généreuse,
Où regne la nature avec la piété,
Où Dieu se fait sentir dans toute sa bonté,
Puisqu'il n'est point permis d'entretenir l'idée..
D'un si cher souvenir mon ame est possédée!
Que du moins (je n'implore, hélas! que la pitié)
Mes pleurs puissent couler au sein de l'amitié!
Faut-il que tout entier le sentiment s'immole?
Et le ciel défend-t-il qu'un ami me console?
Mon pere.. d'Orsigni soulageoit ma douleur..
Qu'il revienne..

LE PERE ABBÉ, *le serrant contre son sein.*

Est-ce à vous à douter de mon cœur?
Me suis-je à votre égard montré dur, inflexible?
Et pour être chrétien, doit-on être insensible?
Ne connaîtrez-vous point, exempt de passion,
Le véritable esprit de la religion?
Le tendre sentiment compose son essence;
Le tendre sentiment établit sa puissance;
Si Dieu n'eût point aimé, suivrions-nous sa loi?
C'est l'amour qui soumet la raison à la foi..
Vous verrez votre ami.

Comminge se prosterne devant le Pere Abbé.

SCENE V.

COMMINGE *seul, & revenant au-devant du théâtre.*

Que mes maux sont horribles!
Eh! qu'il est de tourments pour les ames sensibles!
Combien de fois on meurt avant que d'expirer!
Tout m'attendrit, m'afflige, & vient me déchirer!
Cet Euthime.. Ah! Comminge, écarte les allarmes;
Dans tes yeux presque éteints est-il encor des larmes?
Sous le froid de la mort prêt à s'anéantir,
Ton cœur au sentiment pourroit-il se r'ouvrir?
J'ai tout perdu!. C'est moi que le tombeau dévore!
C'est moi.. qui ne suis plus! ô mon Dieu que j'implore,
Tu veux.. que je l'oublie! ô comble de douleurs!
Tu prétends lui ravir jusqu'à mes derniers pleurs!
Et ce suprême effort.. n'est point en ma puissance.
Pardonne, Dieu vengeur, je sçais que je t'offense;
Je voudrois.. t'obéir..

Il court au tombeau de Rancé, l'embrasse avec vivacité, & y répand des larmes.

Toi, qui des passions pus te rendre vainqueur,
Rancé.. tu sçus aimer; tu connus la tendresse:
Tu sçauras.. comme il faut surmonter sa faiblesse.

Ta vertu, que le ciel prit soin de soutenir,
De l'objet le plus cher dompta le souvenir;
Du pied de son cercueil, sur sa cendre fumante,
Tu t'élevas à Dieu, qui frappoit ton amante:
Je n'ai point ton courage.. Ah! viens à mon secours;
Viens, subjugue un tyran.. qui l'emporte toujours.
Contre un cœur révolté, Rancé, tourne tes armes;
D'Adélaïde en moi combats, détruis les charmes;
L'ai-je pu dire, hélas!. je retombe à ce nom;
Prête-moi.. tout l'appui de la religion.
Mes larmes vainement inonderoient ta tombe!
Aimas-tu comme moi?. Sous mes maux je succombe.

Il est penché sur le tombeau, aux pieds de la croix & dans un profond accablement.

SCENE VI.

COMMINGE, EUTHIME.

Euthime descend de l'escalier au côté droit; c'est de ce même côté que Comminge a les deux mains & la tête appuyées sur le tombeau; il est donc assez naturel qu'il ne voye pas Euthime, qui n'apperçoit point aussi Comminge. Euthime se traîne jusqu'à sa fosse; on se souviendra qu'elle est sur le devant du théâtre à droite: ce religieux qui a toujours la tête enfoncée dans son habillement, examine long-tems son dernier asyle; il gémit, il y tend les deux mains qu'il leve ensuite au ciel; il quitte ce lieu de la

scène, fait quelques pas pour se retirer, apperçoit Comminge, paroît troublé, va à lui, s'en écarte, revient enfin; Comminge qui ne l'a pas vû, se leve, & passe au côté gauche du théâtre, près de sa fosse; Euthime court prendre sa place. Il a remarqué que Comminge avoit laissé échapper des pleurs sur le tombeau: il y demeure dans la même situation où l'on a vu Comminge.

COMMINGE *se levant, comme on vient de le dire, & allant vers sa fosse.*

ALLONS nous acquitter d'un barbare devoir.
Qu'ai-je dit? Le trépas n'est-il point mon espoir?

Il prend la pioche.

Terre, mon seul asyle, à ton sein qui m'appelle,
Puis-je rendre assez tôt ma substance mortelle?
Ce cœur, par vingt tyrans, déchiré, dévoré,
Pourroit-il assez tôt être au néant livré?

Il enfonce la pioche, creuse la terre, & trouve de la résistance. Pendant ce tems Euthime donne des baisers au tombeau; on diroit qu'il veut recueillir dans son cœur les larmes de Comminge.

Tu m'opposes, ô terre, un rocher inflexible!
Ouvre-toi sous mes coups.. à mes pleurs sois sensible..

En pleurant.

De tes flancs amollis.. je ne veux qu'un tombeau.

Il arrache des pierres, qu'il jette sur le bord de la fosse; il s'arrête appuyé sur la pioche, & continue.

Eprouvé, chaque jour, par un tourment nouveau,
Aurois-je à regretter une vie importune?

Hélas! dès le berceau j'ai connu l'infortune,
Les maux les plus cruels, les supplices du cœur:
L'existence pour moi ne fut que la douleur.

Il creuse encore la terre, laisse la pioche, prend entre ses mains un crâne, le considere avec une attention ténébreuse.

De cet être animé par un rayon céleste,
De l'homme malheureux voilà donc ce qui reste!
Ils ont aimé sans doute... & leur cœur ne sent plus!

Il laisse, avec un signe d'effroi & de douleur, tomber ce crâne, qui va rouler du côté d'Euthime. Comminge a son front appuyé sur les deux mains: il reste quelque tems dans ce sombre accablement. Euthime fait un mouvement de terreur à l'aspect de cette tête, & il reprend la même attitude. Comminge revenu à lui, poursuit:

Ciel! soutiens mes esprits de douleur abattus.

Euthime se releve, tourne les yeux vers le ciel, met la main sur son cœur, & retombe dans la même situation. Comminge prend la pelle, jette la terre de côté & d'autre, met les pieds dans sa fosse, la considere avec cette mélancolie profonde, le caractere de l'ame pénétrée.

Que j'ose de ma cendre envisager la place..
Là.. je ne serai plus.. C'est dans ce court espace
Que tout s'anéantit.. tout.. jusques à l'espoir;
C'est ici.. que l'amour n'aura plus de pouvoir,
Qu'Adélaïde enfin.. je vis.. je brûle encore;
Je sens.. qu'Adélaïde est tout ce que j'adore..

Il laisse tomber la pelle, tombe lui-même dans une atti-

tude d'abattement sur le coin de la fosse qui regarde le tombeau : par-là il peut être vu du spectateur ; Euthime, qui continue à n'être pas apperçu de Comminge, fait quelques pas vers lui, revient, donne des marques de douleur, retourne & demeure une main appuyée sur le tombeau.

Pardonne-moi, grand Dieu, c'est mon dernier soupir ;
Pour la derniere fois laisse-moi me remplir
De cet objet.. qu'il faut que je te sacrifie !
Pardonne, si malgré le serment qui me lie,
J'ai gardé, dans un sein qui nourrit son ardeur,

Il tire de son sein le portrait d'Adélaïde. Euthime est parvenu jusqu'auprès de Comminge, & met son mouchoir à ses yeux ; il écoute Comminge avec intérêt.

Cette image si chere.. attachée à mon cœur :
Eut-on pu l'en ôter, sans m'arracher la vie ?

Il attache les yeux sur le portrait.

Voilà.. voilà les traits.. que l'on veut que j'oublie !
Effacés par mes pleurs.. à mes yeux si présents..
Sur la religion.. sur le ciel si puissants !
A Dieu même.. à Dieu même, oui je t'ai préférée,
Tu m'enflammes encore, ô femme idolâtrée.
Du cœur le plus épris, & le plus malheureux..

Il couvre le portrait de baisers & de larmes.

Ma chere Adélaïde.. emporte tous mes vœux..

Euthime, les deux mains étendues vers Comminge, qui toujours ne le voit pas, & comme prêt à s'écrier.

Le dernier sentiment de l'esprit qui m'anime.

EUTHIME, *avec un cri.*

Ah! Comte de Comminge!

Il se retire avec une espece de précipitation.

COMMINGE, *remettant avec vivacité le portrait dans son sein, & frappé d'étonnement.*

A ces accens! *Il se retourne.*

Euthime!..

Il m'a nommé!..

Euthime se retire vers l'escalier de l'aîle droite.

Sa voix.. cruel.. vous me fuyez!..

Il va à lui.

Rien ne peut m'arrêter., que j'expire à vos piés.

Euthime avance le bras pour empêcher Comminge d'approcher.

Quoi! vous me repoussez!

Il demeure interdit.

Son empire m'étonne!

Euthime a monté déjà quelques marches, il tombe les deux mains appuyées sur les genoux, dans l'attitude d'une personne qui pleure.

Il pleure!..

Comminge avec impétuosité allant à Euthime, & déjà sur une des marches.

Je sçaurai..

EUTHIME, *se relevant, & lui faisant signe toujours de la main pour qu'il n'avance pas.*

Restez.. Le ciel l'ordonne.

Euthime acheve de monter avec peine, tournant souvent la tête.

COMMINGE, *demeurant interdit sur le degré.*

Dieu lui-même commande! il enchaîne més pas!.
Quel silence obstiné, que je ne comprens pas!

Il se retourne vers Euthime qui est au haut de l'escalier; ce dernier joint les mains, semble s'adresser au ciel, regarde encore Comminge, pousse un profond gémissement, est prêt de quitter la scène.

Euthime.. cher Euthime.. il gémit! & m'évite..

Comminge monte encore quelques degrés pour aller vers Euthime, & dit avec des larmes:

Euthime.. écoutez-moi.. qu'un seul mot...

Il suit long-tems des yeux Euthime, qui disparaît enfin, après s'être encore retourné & avoir regardé Comminge en levant les mains au ciel, & mettant la main sur son cœur.

Il me quitte!.

SCENE VII.

COMMINGE *seul, descendant.*

CEs sons.. ces sons touchans.. dans mon ame ont porté..
Trop chere illusion!. frappé de tout côté..
Ma douleur, mon tourment, mon désespoir redouble!
Tout ce qui m'environne augmente encor ce trouble..

B

Il va vers le tombeau.

O Dieu qui me punis, que j'offenſe toujours,
Précipite la fin de mes malheureux jours;
O Dieu.. ſoulage-moi du fardeau de mon être.

Il a une main appuyée ſur le tombeau.

SCENE VIII.

COMMINGE, D'ORSIGNI, *avec précipitation, deſcendant par l'eſcalier du côté gauche, & accourant à Comminge.*

COMMINGE, *allant au-devant de d'Orſigni, avec tranſport.*

Il me connaît!

D'ORSIGNI, *avec la même vivacité.*

Euthime, en ce moment peut-être,
A ſon terme arrivé..

COMMINGE, *effrayé.*

Vous dites?

D'ORSIGNI.

A l'inſtant,
J'ai vu ce malheureux que l'on traînoit mourant
Aux lieux, où la pitié (1) d'une main bienfaiſante
S'empreſſe à ſoulager la nature ſouffrante.

(1) L'infirmerie.

COMMINGE, *avec douleur, & faisant quelques pas.*

Je te perdrois! Euthime!

D'ORSIGNI.

A travers sa pâleur,
J'ai saisi quelques traits.. ils ont troublé mon cœur;
Comminge.. il faut le voir.

COMMINGE.

Je le verrai, sans doute.
Courons.. ce cœur, hélas! n'a plus rien qu'il redoute.

Il sort.

D'ORSIGNI.

Je suis vos pas.

SCENE IX.

D'ORSIGNI, *seul.*

O Ciel! prens pitié de ses maux!
S'il n'est point en ces lieux, où donc est le repos?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE, *descendant avec précipitation*, & D'ORSIGNI, *le suivant avec le même empressement.*

COMMINGE, *encore sur les degrés.*

NON, ne me suivez point.

Il est descendu sur la scène.

D'ORSIGNI.

Sous ces voûtes funèbres,
Que venez-vous chercher ?

COMMINGE.

Les plus noires ténèbres.
S'il étoit sur la terre un séjour plus affreux,
J'y précipiterois les pas d'un malheureux.
Dans la nuit de la mort que ma douleur se cache;
A me persécuter tout conspire & s'attache;
Tout se plaît à blesser ma sensibilité.
Je ne puis m'arracher à la fatalité!
Que je reconnais bien cet infernal Génie,
Appliqué sans relâche à tourmenter ma vie,
Et qui, dès mon berceau, s'abreuvant de mes pleurs,
Emporte mes destins de malheurs en malheurs!
Acharné sur sa proie avec persévérance..
Jouis, cruel: ta rage a comblé ma souffrance!

D'ORSIGNI.

Quoi! toujours entouré de l'ombre des tombeaux,
Loin de les adoucir, vous irritez vos maux!
Aimant à vous nourrir de fiel & d'amertume,
Vous-même entretenez l'ennui qui vous consume!

COMMINGE.

Euthime.. vous sçavez quel trouble en sa faveur,
Quel pouvoir inconnu semble entraîner mon cœur,
Qu'après Adélaïde, il est le seul, peut-être,
Pour qui le sentiment dans mon ame ait pu naître;
Cet Euthime.. que j'aime, & je ne sçais pourquoi..
Refuse de me voir.. Il s'éloigne de moi!
Malgré mon désespoir, ma priere, mes larmes,
Il veut à mes regards dérober ses allarmes!
On dit même, & je tremble à ce nouveau chagrin,
Que ses jours languissants approchent de leur fin:
S'il m'étoit enlevé.. que m'importe sa vie?
Que dis-je, ô ciel? La mienne à son sort est unie.
Mais, d'Orsigni, d'où vient cet intérêt puissant?
Seroit-ce du malheur le suprême ascendant,
Et des infortunés le cœur facile & tendre,
Plus que les autres cœurs, cherche-t-il à s'étendre?
Goûterions-nous enfin de secrettes douceurs
A confier nos maux, à déposer nos pleurs?
La peine partagée est-elle plus légere?
Ou ce ciel, de qui l'homme éprouve la colere,
Que les plus malheureux souvent touchent le moins,
Met-il le sentiment au rang de nos besoins?

Euthime.. à mes côtés je le revois ſans ceſſe;
Il me cherche, me fuit.. dans quel trouble il me laiſſe!

D'ORSIGNI.

Comme vous j'ai ſenti la même émotion..

COMMINGE.

Et tout vient ajouter à cette impreſſion.
Qu'eſt-ce que le ſecours de la raiſon humaine!
Qu'on doit peu nous vanter ſa lueur incertaine!
Ce débile flambeau, qu'allume un ſouffle ſaint,
Le moindre événement l'obſcurcit, ou l'éteint;
Avec nos ſens flétris nos eſprits s'affaibliſſent.
A mes propres regards mes frayeurs m'aviliſſent:
J'euſſe autrefois d'un ſonge écarté les erreurs,
J'ouvre aujourd'hui mon ame à ces vaines terreurs;
Tant l'infortune change & peut dégrader l'être,
Que l'orgueil a nommé l'image de ſon maître!
Lorſque l'aſtre du jour brille au plus haut des cieux,
La règle nous permet (1) d'appeller ſur nos yeux
D'un ſommeil paſſager les douceurs conſolantes;
La mort même abaiſſoit mes paupieres peſantes;
Dans le ſein du repos j'eſſayois d'aſſoupir
Les tortures d'un cœur fatigué de gémir:
Quel ſonge m'a frappé de triſteſſe & de crainte!

(1) On ſe rappellera que les Religieux de la Trappe ont permiſſion de ſe repoſer quelques moments l'après-dîner.

J'errois dans les détours d'une lugubre enceinte,
Qu'à fillons redoublés le tonnerre éclairoit;
Sous mes pas chancellants la terre s'entr'ouvroit;
Je m'avance, égaré, dans des plaines désertes:
De la destruction elles étoient couvertes;
Du fond de noirs tombeaux, antiques monuments,
J'entendois s'échapper de longs gémissements;
Dans les débris épars de ces vieux mausolées,
Je voyois se traîner des Ombres désolées;
D'un lamentable écho ces champs retentissoient;
Des monceaux de cercueils jusqu'aux cieux s'entassoient:
On eut dit que ces bords, haïs de la nature,
Etoient du monde entier la vaste sépulture.
Tout à l'oreille, aux yeux, au cœur, à tous les sens
Portoit l'affreuse mort, & ses traits déchirants.
A la sombre lueur d'une torche sanglante,
J'apperçois une femme éperdue & tremblante,
En vêtemens de deuil, les bras levés au ciel,
Dans les pleurs, succombant sous un trouble mortel..
Aussitôt la pitié m'attendrit & me guide:
J'accours, je vois.. je vole aux pieds d'Adélaïde,
Et n'embrasse, effrayé, qu'un tombeau gémissant.
Sous les habits d'Euthime, un spectre menaçant
S'éleve, se découvre, à mes regards présente..
Quelle image! la mort cause moins d'épouvante:
D'un tourbillon de feux il étoit entouré;
On pouvoit voir son cœur, de flammes dévoré,

„ Arrête, m'a-t-il dit d'une voix douloureuse;
„ Cruel! ma destinée est assez malheureuse.
„ Puissé-je dans ces feux, qui s'éteindront un jour,
„ Expier les erreurs d'un criminel amour,
„ Et bientôt appaiser les célestes vengeances!
„ Pleure, il est encor tems, répare tes offenses....
„ Tu vois Adélaïde." A ces mots expirans,
Il lance dans mon sein un de ses traits brûlants;
„ Je t'attends, poursuit-il." Je m'écrie: il retombe,
Et rentre, en murmurant, dans la nuit de la tombe,
La foudre y suit le spectre, & l'enfer a mugi.

SCENE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI, QUATRE RELIGIEUX.

Ces quatre Religieux paraissent au sortir de l'aîle droite du cloître, au côté de l'escalier; ils prennent successivement une des cordes de la cloche, en se prosternant l'un devant l'autre, & en disant:

PREMIER RELIGIEUX, *d'une voix sourde & lugubre.*

MOURIR.

D'ORSIGNI, *entendant les sons funèbres de cette cloche, qui sonne depuis ce moment jusqu'à la fin de la pièce.*

Quels sons! qu'entends-je?

COMMINGE, *effrayé & regardant ces Religieux.*

Il se meurt! d'Orsigni...

SECOND RELIGIEUX,

en observant ce que nous venons de dire.

Mourir.

TROISIEME RELIGIEUX.

Mourir.

QUATRIEME RELIGIEUX.

Mourir.

Ces quatre Religieux se retirent; la cloche est censée avoir d'autres cordes que tirent dans le cloître d'autres Religieux qu'on ne voit pas.

D'ORSIGNI.

Quels accents! quelle image!

COMMINGE.

Je n'en puis plus douter. Vous voyez notre usage,
Lorsqu'un de nous expire.

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ, *suivi de deux religieux, dont l'un a son mouchoir sur les yeux, l'autre paraît pénétré de tristesse.*

Les deux religieux sortent, & remontent tristement.

LE PERE ABBÉ.

Epargnez ces regrets;

Allez du lit funèbre (1) ordonner les apprêts.

COMMINGE, *l'appercevant, court à lui, emporté par la douleur, & oubliant de se prosterner suivant l'usage.*

Euthime..

LE PERE ABBÉ, *d'un ton attendri.*

Va mourir.

COMMINGE.

Va mourir.. Ah! mon pere!

LE PERE ABBÉ.

Tout le pleure, & moi-même.. ô triste ministere!

COMMINGE, *du ton de la plus vive douleur.*

O mon pere! avec lui que ne puis-je expirer!
Eh! je croyois n'avoir qu'une mort à pleurer!

A part.

Pardonne, Adélaïde.. Oui, j'ignore moi-même
Quel mouvement.. je céde à ma douleur extrême.

Au Pere Abbé.

Pour jamais enlevé., je ne le verrai plus!

D'ORSIGNI.

Qu'il a sçu me toucher! que mes sens sont émus!

---

(1) Qu'on n'oublie point que ces religieux, lorsqu'ils sont près d'expirer, sont étendus sur la cendre & la paille.

LE PERE ABBÉ.

Dans cette enceinte ſombre il doit bientôt descendre,
Rempli de notre eſprit, pour mourir ſur la cendre.

COMMINGE, *au Pere Abbé.*

Vous ſçavez..

LE PERE ABBÉ.

Ses chagrins doivent ſe dévoiler.

COMMINGE, *avec précipitation.*

Nous apprendrons, mon pere..

LE PERE ABBÉ.

Euthime va parler:
Je le ſçais de lui-même, & pour grace derniere,
Il demande, affranchi de notre loi ſévere,
Qu'un grand ſecret, dit-il, dans ſon cœur retenu,
Echappe à ſa douleur, & ſoit enfin connu.

COMMINGE.

à part.

Un grand ſecret! mon trouble à chaque inſtant augmente.

D'ORSIGNI, *à part.*

Quels rapports.. quels ſoupçons que ma faibleſſe enfante!

SCENE IV.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ, DES RELIGIEUX.

Deux rangs de religieux descendent les bras croisés sur la poitrine & dans un grand accablement, par les deux escaliers. Chacun fait une genuflexion devant la Croix, & une autre devant l'Abbé; ensuite ils vont se remettre à leur place des deux côtés de la scène; les deux colonnes sont en face l'une de l'autre, le Pere Abbé est au milieu; sur un des côtés du théâtre sont Comminge & d'Orsigni, tous deux accablés de la plus vive douleur, & paraissant inquiets sur ce que doit réveler Euthime. La cloche sonne toujours, de façon pourtant qu'elle ne couvre pas la voix.

LE PERE ABBÉ, *aux religieux.*

Que chacun prenne place & m'écoute.

Les religieux se rangent, comme on l'a dit, à côté l'un de l'autre, & dans une tristesse recueillie. On frappe la tablette des mourants selon l'usage de la Trappe.

La mort
Sur un dé nous s'arrête & va finir son sort;
Le frere Euthime touche à ce moment terrible
Où nous attend l'arrêt d'un juge incorruptible;
Et l'homme, quel qu'il soit, est toujours criminel:
Réunissons nos voix; jusqu'au trône éternel,
Portons avec ardeur la fervente priere:

Du séjour bienheureux elle ouvre la barriere,
Des pièges infernaux peut seule garantir,
Prête un pouvoir touchant aux pleurs du repentir,
De Dieu qui va frapper, suspend, éteint la foudre,
Et désarmant son bras, le force à nous absoudre.
Pour Euthime implorons tous les secours du ciel;
Que cet infortuné, vainqueur d'un corps mortel,
Plein de ce feu sacré que l'espérance allume,
Au calice de mort boive sans amertume,
Et que son ame en paix, rejettant ses liens,
S'élance au sein d'un Dieu, la source des vrais biens.

Il se tourne de côté, ainsi que tous les religieux, en face de la croix, & adresse cette priere que lui seul prononce, les religieux ne disant tout haut que le dernier mot.

PRIERE.

Dieu suprême, daigne m'entendre.
Que l'esprit immortel s'enflamme de ton feu;
Rends à la terre une mortelle cendre.
Mon ame reconnaît, aime, & bénit un Dieu.

TOUS LES RELIGIEUX *répetent à la fois ce dernier mot.*

Un Dieu!

LE PERE ABBÉ *continuant.*

Mon ame en toi seul se confie:
Ecarte les dangers qui m'attendent au port;
A l'homme, qu'a trompé le songe de la vie,
Grand Dieu, fais supporter la mort.

TOUS LES RELIGIEUX *répetent.*

La mort!

LE PERE ABBÉ *poursuit.*

Ouvre, ô mon Dieu, les portes éternelles;
Que je me plonge au sein des miracles divers,
Créés par tes mains immortelles!
L'espérance, la foi m'emportent sur leurs ailes;
Dieu puissant, sous mes pas viens fermer les enfers.

TOUS LES RELIGIEUX.

Les enfers!

LE PERE ABBÉ *continue.*

Brise un joug que la matiere impose:
Romps les fers de l'humanité;
Tout est marqué du sceau de la mortalité;
Tout fuit, comme un torrent dans son cours emporté,
C'est en toi seul, ô mon Dieu, que repose
L'éternité.

TOUS LES RELIGIEUX.

L'éternité!

SCENE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ, LES RELIGIEUX.

Quatre nouveaux religieux, dont deux portent une espece d'urne de terre grossiere & remplie de cendre, l'autre a sous son bras de la paille.

LE QUATRIEME RELIGIEUX, *au Pere Abbé, & d'une voix basse & pénétrée.*

Le frere Euthîme approche.

LE PERE ABBÉ.

Empressons-nous, mes freres,
A préparer ce lit, terme de nos miseres:
Euthime a demandé que son œil expirant
Pût contempler sa fosse à son dernier instant.

Il est accompagné de ces quatre nouveaux religieux, il prend dans une coquille qu'on lui présente avec cette urne, de la cendre, la laisse tomber en levant les yeux au ciel, & en disant :

Esprits consolateurs, entourez cette cendre.

Les quatre religieux forment une croix de cendre qu'ils couvrent de paille; elle est sur le devant du théâtre à gauche, distante de la fosse d'Euthime; les deux colonnes de religieux dépassent cette cendre, de façon que Comminge sera vis-à-vis d'Euthime, lorsqu'il sera placé.

Et sur ce lit de mort mes mains doivent l'étendre.

COMMINGE.

O spectacle touchant! je ne pourrai jamais..

LE PERE ABBÉ, *à Comminge.*

A votre rang placé, modérez ces regrets,
Frere Arsène, & songez que le ciel s'en offense.

Comminge dans l'accablement, va prendre sa place parmi les religieux : il est le second de la colonne droite; d'Orsigni est quelques pas plus haut que les religieux, & un peu plus de côté, de façon qu'il ne cache ni les religieux, ni Comminge.

A d'Orsigni.

Et vous, sur qui veilloit l'œil de la Providence,
Qu'elle-même a sans doute en ces murs amené,

Vous, d'un monde trompeur, toujours environné,
Vous avez vu mourir ces héros de la guerre,
Dont le faste imposant peut éblouir la terre,
Ces sages, dont l'orgueil est le faible soutien.

D'ORSIGNI, *appercevant Euthime qui descend.*

O ciel!

LE PERE ABBÉ.

Vous allez voir comme meurt un chrétien.

SCENE VI. & *derniere.*

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ, LES RELIGIEUX, EUTHIME, *soutenu par deux religieux, un troisième le suit avec un crucifix à la main.*

LE PERE ABBÉ, *voyant Euthime.*

A d'Orsigni.

Il se montre à nos yeux.

A Euthime, au-devant duquel il va.

Venez, venez, mon frere,
Mériter de la grace une mort salutaire.

EUTHIME, *avançant sur le théâtre, toujours soutenu par les deux religieux, & se traînant au lit de cendre.*

C'est-là que j'attendrai l'arrêt de mon trépas!

Au Pere Abbé.

Ô mon pere! daignez me prêter votre bras.

Le Pere Abbé l'aide, & l'étend sur la cendre: l'un des deux religieux qui le soutiennent se retire. Derriere lui reste toujours le religieux qui porte le crucifix; Euthime demande au Pere Abbé qui est à ses côtés:

Suis-je près de ma fosse?

COMMINGE, *le regardant avec attention & à part.*

A sa voix. . à sa vue. .

LE PERE ABBÉ, *à Euthime.*

La voici.

Il la lui montre

D'ORSIGNI, *à part.*

Quelle erreur séduit mon ame émue!

EUTHIME, *regardant sa fosse.*

Mon courage incertain demande à s'affermir;
Soutenons ce spectacle. . il apprend à mourir.

On se souviendra qu'Euthime doit avoir une voix languissante & affaiblie.

Vous me l'avez permis. *Au Pere Abbé.* Le malheureux Euthime
Peut, rempli des transports du zèle qui l'anime,
Révéler des secrets, qui du jour éclairés,
Rendront Dieu plus visible à ces lieux révérés,
A ces ames, du monde & des sens détachées. .
Oui, vous verrez son bras, par des routes cachées,
Me tirer des enfers, pour me conduire au port.
Que ma bouche, ô mon Dieu, par un suprême effort

Puisse

Puiſſe offrir de ta gloire une preuve éclatante!
Ranime en ſa faveur cette voix expirante!
Que mon dernier ſoupir s'arrête, pour montrer
Ce que peut faire un Dieu, qui veut nous inſpirer!

LE PERE ABBÉ.

Ah! ſa grace eſt ſur nous toujours prête à deſcendre;
Sur nous toujours ſes dons ſont prêts à ſe répandre.
C'eſt nous, c'eſt nous, ingrats, qui repouſſant ſa main,
Contre le ciel armés, lui fermons notre ſein.

ÆUTHIME, *au religieux qui le ſoutient.*
Il eſt un peu élevé, & ſouvent appuyé ſur ſon bras droit.

Daignez me ſoutenir. *Aux religieux.*
Vertueux ſolitaires,
Vous avez cru ma foi, ma piété ſincères,
Que digne enfin du nom que vous m'avez donné,
J'étois par un ſaint zèle aux autels entraîné:
Il faut vous détromper. Contemplez dans Euthime
Des déſordres du cœur la honteuſe victime;
Vous voyez.. une femme.

Comminge à ce mot laiſſe échapper toute l'expreſſion de l'étonnement & de la curioſité, mouvements qui toujours augmentent.

LE PERE ABBÉ.

Une femme, en ce lieu!

EUTHIME.

Qui vécut pour le monde, & veut mourir pour Dieu.
Oui, je ſuis, je l'avoue, une femme coupable,

Et la plus criminelle, & la plus misérable..
Dont la religion consolera la fin.
Comminge, entends, regarde, & reconnais enfin
Celle qui prit, hélas! un fol amour pour guide..
Celle qui t'égara.. qui vient..

A ce dernier mot, elle se leve encore un peu plus; & sa tête moins enfoncée dans son habillement laisse distinguer ses traits.

COMMINGE, *avec un cri, allant se précipiter à genoux auprès d'Euthime, & paraissant vouloir lui prendre la main.*

Adélaïde!

D'ORSIGNI.

Ciel!

EUTHIME, *à Comminge, & le repoussant de la main.*

Elle-même. Arrête.

COMMINGE, *à ses pieds.*

Adélaïde.. non..

Aux religieux qui veulent le relever.

A ses pieds je mourrai..

LE PERE ABBÉ, *à Comminge.*

Que la religion..

COMMINGE, *dans la même situation, avec la fureur de la douleur, & en pleurant.*

Je n'en ai plus.

EUTHIME.

Comminge, ah! si je te suis chere,
N'offense point le ciel..

COMMINGE.

Il comble ma mifere.

EUTHIME.

Il nous aime, il nous frappe.. Ecoute, & leve-toi.

Comminge fe leve, va tomber dans les bras de deux religieux, & eft plongé dans le plus grand accablement. Les mouvements de d'Orfigni font moins marqués que ceux de Comminge; ce dernier n'eft point caché par les religieux: il eft entr'eux & Euthime. Le Pere Abbé eft plus fur le devant du théâtre.

Je dois un grand exemple, & tout l'attend de moi.
Que du moins mon trépas puiffe expier ma vie!

A d'Orfigni avec furprife & attendriffement.

Vous auffi dans ces murs!

Aux religieux, en leur montrant Comminge, & après une longue paufe.

Voilà d'un culte impie
Le trop fatal objet.. & que j'ai trop chéri;
Pour qui Dieu tant de fois fut oublié.. trahi!
Dès mon premier foupir, Comminge eut ma tendreffe;
Nous rempliffions nos cœurs d'une profane ivreffe;
Tout, la terre, le ciel loin de nous avoient fui;

En montrant Comminge.

Il n'adoroit que moi, je n'adorois que lui;
Notre ame aux paffions étoit abandonnée;
Enfin, à mon amant j'allois être enchaînée:
L'intérêt divifa nos parents furieux;
Les flambeaux de l'hymen, qui brilloient à nos yeux,

Tout prêts de s'allumer, à leur voix s'éteignirent;
Malheureux pour jamais, leurs mains nous désunirent.

J'aurois dû réprimer à force de vertu
Un penchant par le ciel sans doute combattu:
J'entretins ma foiblesse. A tous les maux en bute:
De ce pas imprudent je courus à ma chute;
Au bonheur de Comminge, il falloit m'immoler,
Que d'un hymen forcé le joug vint m'accabler:
Je cherchai pour l'objet de ce nœud respectable
Un mortel.. qui jamais ne me parut aimable,
Dont le choix odieux rassurât mon amant,
Et fût pour ma tendresse un éternel tourment;
Je trouvai ce mari.. qui devoit me déplaire.
Un tel lien, mon Dieu! méritoit ta colere,
Et j'en ai ressenti les terribles effets!
Malheureuse! l'amour m'enivroit à longs traits.
Cette ardeur insensée avoit peine à se taire:
Je laissois s'élever une flamme adultere;
Je trahissois l'hymen: je portois dans ses bras
Un cœur, qui chérissoit ses secrets attentats.
Eh! voilà ce qu'étoit une femme infidelle
Qui s'armoit des dehors d'une vertu rebelle!
Ils n'en imposoient point aux regards d'un époux;
Il n'écouta bientôt que ses transports jaloux;
A venger ses affronts sa fureur animée
Dans un cachot me traîne, & m'y tient renfermée;
Le cruel.. d'un Dieu juste il étoit l'instrument!

Mais, loin d'ouvrir les yeux fur mon égarement,
Loin qu'un remords heureux excitât mes allarmes,
C'étoit à mon amant.. que je donnois mes larmes.

Comminge, *quittant avec vivacité les bras des deux religieux, & allant ferrer dans les fiens le Pere Abbé, avec un fombre défespoir qui ne lui permet de s'écrier qu'après quelques inftants.*

Ah! mon pere!

Le Pere Abbé le tient ferré contre fon fein.

Euthime.

La mort m'affranchit de mes nœuds;
Enleve mon époux: Comminge a tous mes vœux;
Je cours le demander aux lieux de fa naiffance;
Depuis longtems fa mere accufoit fon abfence:
Nous mêlons nos regrets. Par la voix des douleurs,
Dieu quelquefois appelle & vient s'ouvrir les cœurs:
Le mien le repouffoit. D'un trait profond bleffée,
Comminge revenoit fans ceffe à ma penfée..
Que la raifon, l'honneur, de mon ame étoient loin!
Sa mere.. je la quitte, & n'ayant de témoin
Qu'une femme au fecret par l'intérêt liée,
De ma mort la nouvelle eft partout publiée;
Je prens des vêtements à mon fexe interdits;
Je cherche mon amant fous ces nouveaux habits
D'un ami, qui toujours lui demeura fidelle,
Le nom, à mon efprit tout-à-coup fe rappelle;
Le féjour qu'il habite eft non loin de ces lieux:

J'y vole.. A ce transport reconnaiſſez les cieux :
D'un ſentiment qu'envain combattoit ma foibleſſe,
L'attrait impérieux me domine, me preſſe,
Subjugue l'amour même, & me force d'entrer
Dans votre temple, où Dieu paraiſſoit m'attirer;
Parmi toutes ces voix qui chantent ſes louanges,
Qui s'élevent à lui ſur les aîles des anges,
Je diſtingue une voix.. un ſon accoutumé
A pénétrer un cœur toujours plus enflammé:
Par un ſonge impoſteur je crois être trompée;
J'approche.. de quels traits je demeure frappée!
Je découvre à travers les outrages du tems,
Et de l'auſtérité les fillons pénitens..
Je revois.. cet objet.. d'une immortelle flamme,
Ce ſéducteur ſi cher.. le maître de mon ame;
Je pouſſe un cri d'effroi, de ſurpriſe, d'amour;
Toutes les paſſions m'agitent tour à tour;
Auſſitôt, (contemplez juſqu'où l'homme s'égare,
Quand d'un cœur corrompu le déſordre s'empare.)
Je conçois le projet.. je veux ravir à Dieu
Une ame qu'il ſembloit échauffer de ſon feu.
Faible mortelle! oſer me croire ſon égale!
Oſer être d'un Dieu l'orgueilleuſe rivale!
Je m'informe, j'apprens.. Comminge à vos autels
Venoit d'être enchaîné par des nœuds éternels,
Le jour même.. où le ciel dans ce ſéjour m'amene.

COMMINGE, *s'arrachant des bras du Pere Abbé, & avec une sombre fureur.*

Ai-je assez, Dieu vengeur, rassasié ta haine?

Il fait quelques pas sur la scène, égaré de douleur.

LE PERE ABBÉ.

Rendez grace à ce Dieu qui ne vous punit pas.

Il va à lui, & avec tendresse:

Est-ce à toi d'augmenter le nombre des ingrats,
Toi qu'il a par bonté tiré du précipice,
Que son bras paternel dispute à sa justice?
A de pareils transports tu peux t'abandonner!
Viens, mon fils..

Il lui tend les bras, & le serre contre son cœur.

Dieu toujours est prêt à pardonner.

Comminge en pleurant retombe dans le sein du Pere Abbé.

EUTHIME.

Après tant de tourments, de recherches, d'alarmes,
Je retrouvois enfin cet objet de mes larmes;
A des yeux inquiets Comminge étoit rendu:
Mais.. pour un cœur épris l'amant étoit perdu.
O vous, à qui mes cris alloient porter la guerre,
Vous n'avez point sur moi lancé votre tonnerre!
Vous vouliez employer ce détestable amour,
Pour retenir mes vœux dans ce divin séjour:
Tant vos desseins profonds aux yeux humains se cachent!

Pour m'arrêter ici que de liens m'attachent!
Vingt fois ces murs par moi furent abandonnés:
Autant de fois mes pas y furent ramenés;
Quitter des lieux si chers! c'est pour moi le ciel même,
Où respire, où demeure.. où mourra ce que j'aime.
Puis-je m'en arracher? près de lui je vivrai;
L'air qui vient l'animer, je le respirerai;
S'il faut, s'il faut lui taire à quel point je l'adore,
Renfermer mes soupirs, l'ardeur qui me dévore,
Du moins.. je l'entendrai.. je le verrai toujours.
J'exhalois dans mon sein ces coupables discours;
L'amour.. a décidé. J'accours à vous, mon pere;
Vous ne m'effrayez point par votre regle austere:
Comminge la suivoit. Cette brûlante ardeur
Paraît l'emportement d'une sainte ferveur:
Dieu seul, Dieu seul connaît la perfidie humaine!
Enfin vous m'admettez à l'essai d'une chaîne..
Je lui tends les deux mains, Comminge la portoit..
Eh, mon pere, quel cœur parmi vous habitoit!
Il faut qu'à vos regards tout entier ce cœur s'ouvre,
Que de tous mes forfaits le tissu se découvre:
Misérable! on croyoit que c'étoit l'Eternel
Qui me tenoit sans cesse attachée à l'autel:
Un homme.. y recevoit mon sacrilége hommage!
C'étoit d'un homme, ô Dieu, que j'encensois l'image!
C'étoit-là ton rival! c'étoit-là ton vainqueur!

Que

Que dis-je ? Il n'étoit point d'autre Dieu pour
mon cœur!

LE PERE ABBÉ.

Ainſi dans nos liens, captifs opiniâtres,
Les paſſions encor nous rendent idolâtres!
Inſenſés! hors Dieu ſeul, qui mérite nos vœux?

EUTHIME, *montrant Comminge.*

Compagne de ſes pas, ſûre que dans ces lieux
L'un & l'autre verroient finir leur triſte vie,
Qu'auprès de lui ma cendre y ſeroit recueillie,
Pouvant à ſes côtés & pleurer & gémir,
Du bonheur de l'aimer pouvant enfin jouir,
Sans retour, ſans eſpoir, je me croyois heureuſe..
Qu'eut inſpiré de plus une ardeur vertueuſe?
Je me diſſimulois qu'une ſombre langueur
Sur mes jours répandue, en deſſéchoit la fleur..
Je mourois.. pour Comminge. A ma foſſe entraînée,
Je n'y déplorois point ma triſte deſtinée;
Peu ſenſible à ma fin, je diſois ſeulement:
Là, je ne pourrai plus adorer mon Amant!
C'eſt ſur ſa foſſe, hélas! que je portois mes larmes;
C'eſt-là que s'attachoient mes mortelles allarmes;
Ardente à partager ſes pénibles travaux,
Pour l'aider, j'oubliois ma langueur & mes maux;
Encor même aujourd'hui, d'une main frémiſſante,
J'eſſayois d'entr'ouvrir cette foſſe effrayante,
Où Comminge.. mon cœur a trahi mon deſſein,

Et l'inſtrument funèbre eſt tombé de ma main.
Vous ſerez étonnés qu'avec tant de faibleſſe,
Avec tous les tranſports de l'amoureuſe ivreſſe,
Une femme ait dompté ce mouvement puiſſant,
Qu'elle ait pu réprimer le deſir ſi preſſant
De ſe faire connaître au tyran de ſon ame;
Ce n'eſt point la vertu qui repouſſoit ma flamme:
C'étoit, c'étoit l'amour, la crainte de troubler
Des jours qui m'ont paru dans la paix s'écouler;
Je penſois que ce Dieu, qu'aujourd'hui je révère,
Attachoit mon amant par un culte ſincère,
Que les pleurs de Comminge, & ſes profonds ennuis
De la religion étoient les heureux fruits.
Bornée au ſeul plaiſir de le voir, de l'entendre,
Combien de fois mes pas, ma voix, ce cœur trop tendre
Ont-ils été, grand Dieu, tout prêts de me trahir?
Mais.. j'aimois trop Comminge.. & je pouvois mourir.

COMMINGE.

Et je n'expire pas dans des torrens de larmes!
Au Pere Abbé en pleurant.
Mon pere.. mon ami..

LE PERE ABBÉ, *d'un ton touchant, & retenant Comminge dans ſes bras.*
Modérez ces allarmes..
Soyez chrétien.

EUTHIME.

Enfin le bras même d'un Dieu
Guidoit mes pas tremblants, me pouſſoit vers ce lieu ;
Comminge de ſes pleurs arroſoit cette tombe ;
Il la quitte : ſoudain je me traîne, & j'y tombe,
Et dans mon ſein mourant ces pleurs ſont recueillis..
Je ne peux réſiſter à mes ſens attendris ;
En vain l'amour m'arrête, à lui-même s'oppoſe :
De ces vives douleurs je veux ſçavoir la cauſe.
J'entens.. je vois Comminge.. en ſes mains un portrait..
Je ſçais.. tous ſes tourments.. & que j'en ſuis l'objet ;
Mon ame, un cri m'échappe.. & je ſuis expirante.

D'ORSIGNI, *à part, ſur le devant du théâtre.*

Frappé d'étonnement, de douleur, d'épouvante..
Je ſuccombe..

Comminge ſe retire avec emportement des bras du Pere Abbé, & fait quelques pas ſur la ſcène.

EUTHIME, *à Comminge, & d'un ton pénétré.*

Où vas-tu ?

COMMINGE, *livré à l'extrême déſeſpoir, & au milieu des religieux qui l'entourent.*

Chercher quelque ſecours
Qui me délivre enfin de mes maux, de mes jours,

D'une exiſtence, ô Dieu! de rage conſumée;
De cent coups de poignard percer..

Il met avec fureur la main ſur ſon cœur.

EUTHIME, *avec un profond attendriſſement.*

Tu m'as aimée?

COMMINGE, *revenant près d'Euthime.*

Si je t'aime!

EUTHIME.

Demeure, & connais le remord.

Comminge obéit, reſte immobile, les mains contre le front, & accablé.

Ma vie a fait tes maux: profite de ma mort.

Aux religieux.

Vous ſçavez mes forfaits: apprenez-en la peine.
Succombant tout à coup ſous la main ſouveraine,
Mes yeux ſe ſont ouverts: j'ai vu mes attentats;
J'ai vu Dieu ſur Comminge appéſantir ſon bras,
Punir ce malheureux, dont je ſuis la complice;
Qu'ai-je dit? J'ai tout fait, éternelle juſtice:
Daigne lui pardonner.. c'eſt moi qui dois ſouffrir.

A Comminge.

J'ai demandé que Dieu pour toi me fit mourir:
Il exauce mes vœux. Ma tendreſſe plus pure
D'expier nos forfaits te preſſe, te conjure:
Comminge.. cher amant.. quel mot m'eſt échappé!
J'irrite encor ce Dieu, qui par moi t'a frappé;
Ne pleure point ma fin; ne pleure que ma vie;

Ah! plutôt que ton cœur.. il le faut.. qu'il m'oublie;
Remplis-toi de Dieu seul : à sa voix obéis..
Et que ton repentir de ma mort soit le prix ;
Dis, me le promets-tu?

COMMINGE *tombe prosterné à côté d'Adélaïde ; il pleure sur sa main qu'elle lui présente.*

Ma chere Adélaïde!

EUTHIME.

Ne te refuse pas à la main qui te guide :
Que la religion t'enflamme désormais ;
Promets-moi ce retour..

COMMINGE *troublé.*

Le ciel.. oui.. je promets..

Avec des sanglots.

De t'aimer.. de mourir.

EUTHIME, *retirant sa main & avec trouble.*

Laisse-moi.. je dois craindre..

Comminge se releve, & va tomber dans les bras des religieux qui le soutiennent. Euthime mettant la main sur son cœur.

Il n'est donc que la mort qui puisse, ô ciel, l'éteindre!

Au Pere Abbé.

Mon pere, contre moi j'implore votre appui;
Si j'oubliai mon Dieu, que j'expire pour lui!
Dans un cœur déchiré n'est-il pas tems qu'il régne?
Je veux n'aimer.. que lui. *A d'Orsigni.*

Que l'amitié me plaigne,

D'Orfigni ; vous voyez l'effet des paffions,
Le jour affreux qui naît de leurs illufions.

Aux religieux.

Vous, que je n'oferois nommer encor mes freres,
Pour Euthime uniffez vos regrets, vos prieres;
Je n'eus point vos vertus : je fçus les refpecter.

Au Pere Abbé.

Me feroit-il permis, hélas! de fouhaiter

En montrant Comminge.

Qu'un jour l'humanité réunît notre cendre?
Quels vœux j'ofe former ! en mon fein viens defcendre,
O mon Dieu; fois vainqueur à ce dernier moment;
A brifer mes liens borne mon châtiment.
Etendrois-tu plus loin ta fuprême vengeance?
Anéantis ce cœur.. cet amour.. qui t'offenfe;
Viens.. effacer des traits.

Au religieux qui porte le crucifix.

Donnez.. & que mes pleurs..

Elle baife le crucifix avec tranfport.

Au Pere Abbé.

Mon pere.. approchez-vous.. Dieu ! Comminge.. je meurs.

COMMINGE, *allant fe jetter fur le corps d'Adélaïde.*

Elle expire !

La cloche ceffe de fonner.

D'ORSIGNI *allant à lui.*

Comminge!.

LE PERE ABBÉ *allant aussi à lui.*

O malheureux Arsène!

D'ORSIGNI, *voulant l'arracher de dessus le corps d'Adélaïde.*

Cher Comminge!

LE PERE ABBÉ.

O mon fils!. que je ressens sa peine!

Aux religieux.

Le premier sentiment de la religion
Est d'écouter la voix de la compassion,
De secourir le faible, & même le coupable.

Montrant Comminge.

Adoucissons l'horreur du destin qui l'accable,
Et du sein de la mort cherchons à le tirer.

Quelques religieux s'avancent pour l'arracher à cette situation.

COMMINGE *se relevant, & en pleurant.*

Adélaïde..

Les religieux font des efforts pour le relever.

Rien ne peut m'en séparer.

Il retombe, on parvient cependant à le relever.

Cruels! vous empêchez que mon tourment finisse..

Il va se précipiter dans la fosse préparée pour Adélaïde.

Que cet asyle affreux du moins nous réunisse..

Il tombe les deux bras étendus sur un des bords de la fosse.

Enseveli près d'elle...

D'ORSIGNI.

Il cède à ses douleurs!

LE PERE ABBÉ.

Que la pitié l'arrache à ce lieu de terreurs;

Les religieux environnent Comminge.

Redoublez votre zèle, & vos soins secourables...
De l'humaine faiblesse exemples déplorables!
Jouët de vains desirs, par son cœur égaré,
Grand Dieu, qu'est-ce que l'homme aux passions livré?

La toile tombe.

FIN.



MÉMOIRES
DU COMTE
DE COMMINGE.

MÉMOIRES
DU COMTE
DE COMMINGE.

JE n'ai d'autre dessein, en écrivant les Mémoires de ma vie, que de rappeller les plus petites circonstances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il est possible, plus profondément dans mon souvenir.

La Maison de Comminge, dont je sors, est une des plus illustres du royaume. Mon bisayeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres considérables au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom de Marquis de Lussan. L'amitié des deux freres n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfans fussent élevés ensemble: mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit, au contraire, ennemis presqu'en naissant.

Mon pere, qui étoit toujours surpassé dans ses exercices par le Marquis de Lussan, en conçut une jalousie qui devint bientôt de la haine; ils avoient souvent des disputes; & comme mon pere étoit toujours l'agresseur, c'étoit lui qu'on punissoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre maison: „ Je vous donnerai, „ lui dit cet homme, les moyens d'abaisser l'orgueil de „ M. de Lussan; tous les biens qu'il possede, vous „ appartiennent par une substitution, & votre grand- „ pere n'a pu en disposer. Quand vous serez le maître, „ ajouta-t-il, il vous sera aisé de faire valoir vos „ droits."

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon pere pour son cousin ; leurs disputes devenoient si vives qu'on fut obligé de les séparer; ils passerent plusieurs années sans se voir, pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Lussan n'eut qu'une fille de son mariage, & mon pere n'eut aussi que moi.

A peine fut-il en possession des biens de la maison, par la mort de mon grand-pere, qu'il voulut faire usage des avis qu'on lui avoit donnés ; il chercha tout ce qui pouvoit établir ses droits ; il rejetta plusieurs propositions d'accommodement : il intenta un procès, qui n'alloit pas moins qu'à dépouiller le Marquis de Lussan de tout son bien. Une malheureuse rencontre qu'ils eurent un jour à la chasse, acheva de les rendre irréconciliables. Mon pere, toujours vif & plein de sa haine, lui dit des choses piquantes sur l'état où il prétendoit le réduire : le Marquis, quoique naturellement d'un caractere doux, ne put s'empêcher de répondre ; ils mirent l'épée à la main. La fortune se déclara pour M. de Lussan ; il désarma mon pere, & voulut l'obliger à demander la vie. „ Elle me seroit odieuse, si je te la „ devois," lui dit mon pere. „ Tu me la devras malgré „ toi," répondit M. de Lussan, en lui jettant son épée, & en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon pere ; il sembla, au contraire, que sa haine étoit augmentée par la double victoire que son ennemi avoit remportée sur lui ; aussi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avoit commencées.

Les choses étoient en cet état, quand je revins des voyages, qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'Abbé de R . . .

parent de ma mere, donna avis à mon pere que les titres, d'où dépendoit le gain de son procès, étoient dans les archives de l'Abbaye de R . . . où une partie des papiers de notre maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon pere étoit prié de garder un grand secret, de venir lui-même chercher ses papiers, ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé, qui étoit alors mauvaise, l'obligea à me charger de cette commission; après m'en avoir exageré l'importance: „ Vous allez, me dit-il, travailler pour „ vous plus que pour moi; ces biens vous appartien- „ dront: mais quand vous n'auriez nul intérêt, je vous „ crois assez bien-né pour partager mon ressentiment, „ & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai „ reçues."

Je n'avois nulle raison de m'opposer à ce que mon pere desiroit de moi: aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'Abbaye, où Madame de Lussan avoit plusieurs parens; je partis accompagné d'un vieux domestique de mon pere, & de mon valet-de-chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R... Mon voyage fut heureux: je trouvai, dans les archives, les titres qui établissoient incontestablement la substitution dans notre maison; je l'écrivis à mon pere, & comme j'étois près de Bagnieres, je lui demandai la permission d'y aller passer le temps des eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joie qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom de Marquis de Longau-

nois; il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour foutenir la vanité de celui de Comminge; je fus mené, le lendemain de mon arrivée, à la fontaine. Il regne dans ces lieux une gayeté & une liberté qui difpenfent de tout cérémonial; dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaifir; on me mena dîner chez le Marquis de la Vallette qui donnoit une fête aux Dames; il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées, que j'avois vues à la fontaine, & à qui j'avois débité quelques galanteries que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, fuivie d'une fille, qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits, l'éclat de la plus brillante jeuneffe. Tant de charmes étoient encore relevés par fon extrême modeftie; je l'aimai dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jufques-là difparut; je ne pus plus faire autre chofe que la fuivre & la regarder: elle s'en apperçut, & en rougit. On propofa la promenade; j'eus le plaifir de donner la main à cette aimable perfonne. Nous étions affez éloignés du refte de la compagnie, pour que j'euffe pu lui parler: mais moi qui, quelques momens auparavant, avois toujours eu les yeux attachés fur elle, à peine ofai-je les lever quand je fus fans témoin. J'avois dit jufques-là à toutes les femmes même plus que je ne fentois: je ne fçus plus que me taire, auffitôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie, fans que nous euffions prononcé un feul mot ni l'un ni l'autre. On ramena les Dames chez elles, & je revins m'enfermer chez moi. J'avois befoin d'être feul pour jouir de mon

trouble & d'une certaine joie, qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu fi timide, que je n'avois ofé demander le nom de celle que j'aimois; il me fembloit que ma curiofité alloit trahir le fecret de mon cœur. Mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Luffan! Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos peres fe préfenta à mon efprit: mais de toutes les réflexions la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût infpiré à Adélaïde, (c'étoit le nom de cette belle fille,) de l'averfion pour tout ce qui portoit le mien. Je me fçus bon gré d'en avoir pris un autre; j'efpérois qu'elle connaîtroit mon amour, fans être prévenue contre moi, & que, quand je lui ferois connu moi-même, je lui infpirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la réfolution de cacher ma véritable condition, encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moyens de plaire: mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer; je fuivois Adélaïde partout; je fouhaitois, avec ardeur, une occafion de lui parler en particulier; & quand cette occafion tant defirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouiffois, me retenoit, & ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette forte, quand, nous promenant un foir avec toute la compagnie, Adélaïde laiffa tomber, en marchant, un braffelet où tenoit fon portrait; le Chevalier de Saint-Odon, qui lui donnoit la main, s'empreffa de le ramaffer, & après l'avoir regardé affez longtems, le mit dans fa poche; elle le lui demanda d'abord avec douceur: mais comme il s'obftinoit à le

garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté; c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie, où il avoit réussi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point: „ pourquoi, lui dit-„ il, Mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que „ je ne dois qu'à la fortune? J'ose espérer, " ajouta-t-il en s'approchant de son oreille, „ que quand mes sen-„ timens vous seront connus, vous voudrez bien con-„ sentir au présent qu'elle vient de me faire." Et sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée, il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle; je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquise de la Vallette; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible, je ne manquois à aucune des attentions, qu'exigeoit le respect infini que j'avois pour elle: mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai; elle contoit à sa mere, avec beaucoup d'émotion, ce qui venoit d'arriver. Madame de Lussan en fut aussi offensée que sa fille; je ne dis mot, je continuai même la promenade avec les Dames; & aussitôt que je les eus remises chez elles, je fis chercher le Chevalier; on le trouva chez lui; on lui dit de ma part que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué: il y vint. „ Je suis persuadé," lui dis-je en l'abordant, „ que ce qui vient de se passer à la promenade, est „ une plaisanterie; vous êtes un trop galant homme „ pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré „ elle. — Je ne sçais, me répliqua-t-il, quel intérêt „ vous pouvez y prendre: mais je sçais bien que je ne „ souffre pas volontiers des conseils. — J'espere," lui dis-je, en mettant l'épée à la main, „ vous obliger de

cette

„ cette façon à recevoir les miens." Le Chevalier étoit brave; nous nous battîmes quelque tems avec assez d'égalité: mais il n'étoit pas animé comme moi par le desir de rendre service à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai sans ménagement; il me blessa légerement en deux endroits; il eut à son tour deux grandes blessures; je l'obligeai de demander la vie, & de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à se relever, & l'avoir conduit dans une maison, qui étoit à deux pas de-là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panser, je me mis à considérer le portrait, à le baiser mille & mille fois. Je sçavois peindre assez joliment; il s'en falloit cependant beaucoup que je fusse habile: mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout? J'entrepris de copier ce portrait; j'y passai toute la nuit, & j'y réussis si bien, que j'avois peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaïde, & de l'obliger, sans qu'elle le sçût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime, & mon cœur en sçavoit bien le prix.

Après avoir ajusté le brasselet de façon que mon vol ne put être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Lussan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adélaïde parla peu; elle étoit embarrassée: mais je voyois, à travers cet embarras, la joie de m'être obligée, & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien sensible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux, & si mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Luſſan; j'étois toujours chez elle; je voyois Adélaïde à toutes les heures, & quoique je ne lui parlaſſe pas de mon amour, j'étois ſûr qu'elle le connaiſſoit, & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs auſſi ſenſibles que les nôtres s'entendent bien vîte: tout eſt expreſſif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette ſorte, quand je reçus une lettre de mon pere qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre; j'avois été occupé tout entier du plaiſir de voir & d'aimer Adélaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle; la douleur de m'en ſéparer, les ſuites du procès qui étoit entre nos familles, ſe préſenterent à mon eſprit avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je paſſai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets, qui ſe détruiſoient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, & qui établiſſoient nos droits ſur les biens de la maiſon de Luſſan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plutôt; je prévenois par-là les procès que je craignois tant; mon pere qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, conſentir à mon mariage avec Adélaïde: mais quand cette eſpérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois conſentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé ſi longtems quelque choſe dont ma tendreſſe m'auroit dû faire faire le ſacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faiſois à mon pere ne m'arrêta pas; ſes biens m'étoient ſubſtitués, & j'avois eu une ſucceſſion d'un frere de ma mere, que je pou-

vois lui abandonner, & qui étoit plus considérable que ce que je lui faisois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux? Je crus avoir droit de disposer de ces papiers; j'allai chercher la cassette qui les renfermoit; je n'ai jamais passé de moment plus doux, que celui où je les jettai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimois, me ravissoit. Si elle m'aime, disois-je, elle sçaura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait: mais je le lui laisserai toujours ignorer, si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnaissance qu'on seroit fâché de me devoir? Je veux qu'Adélaïde m'aime, & je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler; la liberté que j'avois chez elle, m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

„ Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, „ lui dis-je; vous souviendrez-vous quelquefois d'un „ homme dont vous faites toute la destinée?" Je n'eus pas la force de continuer; elle me parut interdite; je crus même voir de la douleur dans ses yeux. „ Vous „ m'avez entendu, repris-je: de grace, répondez-moi „ un mot. Que voulez-vous que je vous dise, me „ répondit-elle? Je ne devrois pas vous entendre, & „ je ne dois pas vous répondre." A peine se donna-t-elle le tems de prononcer ce peu de paroles; elle me quitta aussitôt, & quoique je pusse faire dans le reste de la journée, il me fut impossible de lui parler; elle me fuyoit, elle avoit l'air embarrassé: que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur! Je le respectai; je

ne la regardois qu'avec crainte ; il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fait repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette conduite si conforme à mon respect & à la délicatesse de mes sentimens, si la nécessité où j'étois de partir ne m'avoit pressé de parler ; je voulois, avant que de me séparer d'Adélaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. „ Vous me fuyez, lui „ dis-je : eh ! que ferez-vous quand vous sçaurez tous „ mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs ? Je vous „ ai abusée par un nom supposé ; je ne suis point ce „ que vous me croyez : je suis le fils du Comte de „ Comminge. Quoi ! s'écria Adélaïde, vous êtes notre „ ennemi ! c'est vous, c'est votre pere, qui poursuivez „ la ruine du mien ! Ne m'accablez point, lui dis-je, „ d'un nom si odieux. Je suis un amant prêt à tout „ sacrifier pour vous ; mon pere ne vous fera jamais de „ mal ; mon amour vous assure de lui.

„ Pourquoi," me répondit Adélaïde, „ m'avez-vous „ trompée ? Que ne vous montriez-vous sous votre „ véritable nom ? Il m'auroit averti de vous fuir. Ne „ vous repentez pas de quelque bonté que vous avez „ eue pour moi," lui dis-je en lui prenant la main, que je baisai malgré elle. „ Laissez-moi," me dit-elle, „ plus je vous vois, & plus je rends inévitables les „ malheurs que je crains."

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie, qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrois mon pere favorable à ma passion ; j'étois si plein de mon sentiment, qu'il me sembloit que tout devoit sentir & penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets, en homme sûr de réussir.

„ Je ne ſçais pourquoi, me dit-elle, mon cœur ſe „ refuſe aux eſpérances que vous voulez me donner; „ je n'enviſage que des malheurs, & cependant je „ trouve du plaiſir à ſentir ce que je ſens pour vous; „ je vous ai laiſſé voir mes ſentimens; je veux bien que „ vous les connaiſſiez: mais ſouvenez-vous que je „ ſçaurai, quand il le faudra, les ſacrifier à mon „ devoir."

J'eus encore pluſieurs converſations avec Adélaïde avant mon départ; j'y trouvois toujours de nouvelles raiſons de m'applaudir de mon bonheur; le plaiſir d'aimer & de connaître que j'étois aimé, rempliſſoit tout mon cœur; aucun ſoupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos entretiens. Nous étions ſûrs l'un de l'autre, parce que nous nous eſtimions, & cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La ſeule choſe, qui inquiétoit Adélaïde, étoit la crainte de mon pere. „ Je mourrois de douleur, me „ diſoit-elle, ſi je vous attirois la diſgrace de votre „ famille; je veux que vous m'aimiez: mais je veux „ ſurtout que vous ſoyez heureux." Je partis enfin, plein de la plus tendre & de la plus vive paſſion qu'un cœur puiſſe reſſentir, & tout occupé du deſſein de rendre mon pere favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit paſſé à Bagnieres. Le domeſtique qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres ſecrets de veiller ſur ma conduite; il n'avoit laiſſé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de Saint-Odon. Malheureuſement le Chevalier étoit fils d'un ami de mon pere: cette circonſtance, & le danger où il étoit de ſa bleſſure,

tournoient encore contre moi. Le domestique, qui avoit rendu un compte si exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois; il avoit peint Madame & Mademoiselle de Lussan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge & qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon pere naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur; il me reprocha mon amour, comme il m'auroit reproché le plus grand crime. „ Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis, me dit-il! & sans respect pour „ ce que vous me devez, & pour ce que vous vous „ devez à vous-même, vous vous liez avec eux! que „ sçais-je même, si vous n'avez point fait quelque „ projet plus odieux encore.

„ Oui, mon pere," lui dis-je en me jettant à ses pieds, „ je suis coupable: mais je le suis malgré moi. Dans „ ce même moment, où je vous demande pardon, je „ sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet „ amour qui vous irrite; ayez pitié de moi, j'ose vous „ le dire, ayez pitié de vous; finissez une querelle qui „ trouble le repos de votre vie; l'inclination que la „ fille de M. de Lussan & moi avons pris l'un pour „ l'autre, aussitôt que nous nous sommes vus, est „ peut-être un avertissement que le ciel vous donne. „ Mon pere, vous n'avez que moi d'enfant: voulez- „ vous me rendre malheureux? Et combien mes malheurs me seront-ils plus sensibles encore, quand ils „ seront votre ouvrage! Laissez-vous attendrir pour un „ fils, qui ne vous offense que par une fatalité dont il „ n'est pas le maître."

Mon pere qui m'avoit laissé à ses pieds, tant que

j'avois parlé, me regarda longtems avec indignation. „ Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience „ dont je suis moi-même étonné, & dont je ne me „ ferois pas cru capable: aussi c'est la seule grace que „ vous devez attendre de moi; il faut renoncer à votre „ folie, ou à la qualité de mon fils; prenez votre parti „ sur cela, & commencez par me rendre les papiers „ dont vous êtes chargé; vous êtes indigne de ma „ confiance."

Si mon pere s'étoit laissé fléchir, la demande qu'il me faisoit, m'auroit embarrassé: mais sa dureté me donna du courage. „ Ces papiers, lui dis-je, ne sont plus en „ ma puissance; je les ai brûlés; prenez pour vous „ dédommager les biens qui me sont déjà acquis." A peine eus-je le tems de prononcer ce peu de paroles: mon pere furieux vint sur moi l'épée à la main, il m'en auroit percé sans doute, car je ne faisois pas le plus petit effort pour l'éviter, si ma mere ne fut entrée dans le moment. Elle se jetta entre nous: „ que faites-vous, „ lui dit-elle? Songez-vous que c'est votre fils?" Et me poussant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis longtems; elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens & des fureurs que j'eus à combattre: ce fut une mere tendre, qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes d'avoir pitié de l'état où je la réduisois. „ Quoi! mon fils, me disoit- „ elle, une maîtresse & une maîtresse que vous ne con- „ noissez que depuis quelques jours, peut l'emporter „ sur une mere! Hélas! si votre bonheur ne dépendoit „ que de moi, je sacrifierois tout pour vous rendre „ heureux. Mais vous avez un pere, qui veut être

„ obéi; il eſt prêt à prendre les réſolutions les plus „ violentes contre vous. Voulez-vous m'accabler de „ douleur? Etouffez une paſſion qui nous rendra tous „ malheureux."

Je n'avois pas la force de lui répondre; je l'aimois tendrement: mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. „ Je voudrois mourir, lui dis-je, plutôt que „ vous déplaire, & je mourrai, ſi vous n'avez pitié „ de moi. Que voulez-vous que je faſſe? Il m'eſt plus „ aiſé de m'arracher la vie, que d'oublier Adélaïde; „ pourquoi trahirois-je les ſermens que je lui ai faits? „ Quoi? Je l'aurois engagée à me témoigner de la „ bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je „ l'abandonnerois! Non, ma mere, vous ne voulez pas „ que je fois le plus lâche des hommes."

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit paſſé entre nous: „ elle vous aimeroit, ajoutai-je, & vous l'aimeriez „ auſſi; elle a votre douceur; elle a votre franchiſe: „ pourquoi voudriez-vous que je ceſſaſſe de l'aimer? „ Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire? Votre „ pere veut vous marier, & veut, en attendant, que „ vous alliez à la campagne; il faut abſolument que „ vouz paraiſſiez déterminé à lui obéir. Il compte vous „ faire partir demain avec un homme qui a ſa confiance; „ l'abſence fera peut-être plus ſur vous que vous ne „ croyez; en tout cas, n'irritez pas M. de Comminge „ par votre réſiſtance; demandez du tems. Je ferai de „ mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre „ ſatisfaction. La haine de votre pere dure trop long- „ tems; quand ſa vengeance auroit été légitime, il la „ poufferoit trop loin: mais vous avez eu un très-grand „ tort de brûler les papiers; il eſt perſuadé que c'eſt

„ un

„ un facrifice que Madame de Luffan a ordonné à fa „ fille d'exiger de vous. Ah ! m'écriai-je, eft il poffible „ qu'on puiffe faire cette injuftice à Madame de Luffan ? „ Bien loin d'avoir exigé quelque chofe, Adélaïde ignore „ ce que j'ai fait, & je fuis bien fûr qu'elle auroit em„ ployé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle „ a fur moi."

Nous prîmes enfuite des mefures, ma mere & moi, pour que je puffe recevoir de fes nouvelles. J'ofai même la prier de m'en donner d'Adélaïde, qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaifance de me le promettre, en exigeant que fi Adélaïde ne penfoit pas pour moi, comme je le croyois, je me foumettrois à ce que mon pere fouhaiteroit. Nous paffâmes une partie de la nuit dans cette converfation, & dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre, où je devois paffer le tems de mon exil, étoit dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnieres; de forte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'affez bonne heure le fecond jour de notre marche, dans un village où nous devions paffer la nuit. En attendant l'heure du fouper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage, qui alloit à toute bride, & qui verfa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident; je volai à ce caroffe; deux hommes qui étoient defcendus de cheval, fe joignirent à moi pour feconder ceux qui étoient dedans; on s'attend bien que c'étoit Adélaïde & fa mere; c'étoit effectivement elles. Adélaïde s'étoit fort bleffée au pied; il me fembla cependant que le plaifir de me revoir ne lui laiffoit pas fentir fon mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! Après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras; elle avoit les siens passés autour de mon col, & une de ses mains touchoit à ma bouche; j'étois dans un ravissement qui m'ôtoit presque la respiration. Adélaïde s'en apperçut; sa pudeur en fut allarmée, elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas! Qu'elle connaissoit peu l'excès de mon amour! J'étois trop plein de mon bonheur, pour penser qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

„ Mettez-moi à terre ," me dit-elle d'une voix basse & timide: „ je crois que je pourrai marcher. „ Quoi! lui répondis-je, vous avez la cruauté de „ m'envier le seul bien que je goûterai peut-être „ jamais." Je serrois tendrement Adélaïde, en prononçant ces paroles; elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis, l'obligea de reprendre sa premiere attitude.

Le cabaret étoit si près, que j'y fus bientôt; je la portai sur un lit, tandis qu'on mettoit sa mere, qui étoit beaucoup plus blessée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Lussan, j'eus le tems de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit passé entre mon pere & moi; je supprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connaissance: je ne sçais même si j'eusse voulu qu'elle l'eût sçu. C'étoit, en quelque façon, lui imposer la nécessité de m'aimer, & je voulois devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon pere tel qu'il étoit; Adélaïde étoit vertueuse: je sentois que pour se livrer à son inclination, elle avoit besoin d'espérer que nous serions unis un jour; j'appuyai beaucoup sur la tendresse de ma

mere pour moi, & fur fes favorables difpofitions. Je priai Adélaïde de la voir. „ Parlez à ma mere, me dit-„ elle; elle connait vos fentiments; je lui ai fait l'aveu „ des miens; j'ai fenti que fon autorité m'étoit néces-„ faire pour me donner la force de les combattre, s'il „ le faut, ou pour m'y livrer fans fcrupule; elle cher-„ chera tous les moyens pour amener mon pere à „ propofer encore un accommodement; nous avons des „ parens communs que nous ferons agir." La joie que ces efpérances donnoient à Adélaïde, me faifoit fentir encore plus vivement mon malheur. „ Dites-moi," lui répondis-je en lui prenant la main, „ que fi nos peres „ font inexorables, vous aurez quelque pitié pour un „ malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, „ pour régler mes fentiments fur mon devoir: mais je „ fens que je ferai très-malheureufe, fi ce devoir eft „ contre vous."

Ceux qui avoient été occupés à fecourir Madame de Luffan, s'approcherent alors de fa fille, & interrompirent notre converfation. Je fus au lit de la mere, qui me reçut avec bonté; elle me promit de faire tous fes efforts pour réconcilier nos familles; je fortis enfuite pour les laiffer en liberté: mon conducteur, qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver; ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde avant que de partir. J'entrai dans fa chambre dans un état plus aifé à imaginer qu'à repréfenter; je craignois de la voir pour la derniere fois. Je m'approchai de la mere; ma douleur lui parla pour moi, bien mieux que je n'euffe pu faire; auffi en reçus-je encore plus de marques de bonté que le foir précédent. Adélaïde étoit à un autre

bout de la chambre ; j'allai à elle d'un pas chancelant : „ je vous quitte , ma chere Adélaïde ;" je répétai la même chose deux ou trois fois ; mes larmes que je ne pouvois retenir , lui dirent le reste ; elle en répandit aussi. „ Je vous montre toute ma sensibilité , me dit- „ elle ; je ne m'en fais aucun reproche ; ce que je sens „ dans mon cœur autorise ma franchise , & vous méri- „ tez bien que j'en aye pour vous ; je ne sçais quelle „ sera votre destinée ; mes parens décideront de la „ mienne. Et pourquoi nous assujettir , lui répondis-je , „ à la tyrannie de nos peres ? Laissons-les se haïr , „ puisqu'ils le veulent , & allons dans un coin du „ monde , jouir de notre tendresse & nous en faire un „ devoir. Que m'osez-vous proposer , me répondit- „ elle ? Voulez-vous me faire repentir des sentimens „ que j'ai pour vous ? Ma tendresse peut me rendre „ malheureuse , je vous l'ai dit : mais elle ne me rendra „ jamais criminelle. Adieu ," ajouta-t-elle , en me tendant la main , „ c'est par notre constance & par „ notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre „ fortune meilleure : mais , quoiqu'il nous arrive , pro- „ mettons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire „ rougir l'un de l'autre." Je baisois , pendant qu'elle me parloit , la main qu'elle m'avoit tendue ; je la mouillois de mes larmes ; „ je ne suis capable , lui dis- „ je enfin , que de vous aimer , & de mourir de „ douleur."

J'avois le cœur si serré , que je pus à peine prononcer ces dernieres paroles. Je sortis de cette chambre ; je montai à cheval , & j'arrivai au lieu où nous devions dîner , sans avoir fait autre chose que de pleurer ; mes larmes couloient , & j'y trouvois une espece de dou-

cœur: quand le cœur eſt véritablement touché, il ſent du plaiſir à tout ce qui lui prouve à lui-même ſa propre ſenſibilité.

Le reſte de notre voyage ſe paſſa comme le commencement, ſans que j'euſſe prononcé une ſeule parole. Nous arrivâmes le troiſieme jour dans un château bâti auprès des Pyrenées; on voit à l'entour des pins, des cyprès, des rochers eſcarpés & arides, & on n'entend que le bruit des torrens qui ſe précipitent entre les rochers. Cette demeure ſi ſauvage me plaiſoit, par cela même qu'elle ajoutoit encore à ma mélancolie; je paſſois les journées entieres dans les bois; j'écrivois, quand j'étois revenu, des lettres où j'exprimois tous mes ſentimens: cette occupation étoit mon unique plaiſir. Je les lui donnerai un jour, diſois-je: elle verra par-là à quoi j'ai paſſé le tems de l'abſence. J'en recevois quelquefois de ma mere; elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque eſpérance; hélas! c'eſt le dernier moment de joie que j'aye reſſenti: elle me mandoit que tous nos parens travailloient à raccommoder notre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réuſſiroient.

Je fus enſuite ſix ſemaines ſans recevoir des nouvelles. Grand Dieu! De quelle longueur les jours étoient pour moi! J'allois dès le matin ſur le chemin par où les meſſagers pouvoient venir; je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit poſſible, & toujours plus affligé que je ne l'étois en partant; enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté; je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi, & au lieu de cette impatience que j'avois quelques momens auparavant, je ne ſentis plus que de la crainte; je n'oſois avancer; quelque choſe me retenoit; cette incertitude, qui m'avoit ſemblé ſi cruelle,

me paroissoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas : les lettres, que je reçus par cet homme qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon pere n'avoit voulu entendre à aucun accommodement ; & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la Maison de Foix, que la nôce devoit se faire dans le lieu où j'étois, que mon pere viendroit lui-même, dans peu de jours, pour me préparer à ce qu'il desiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devois prendre. J'attendis mon pere, avec assez de tranquillité ; c'étoit même un adoucissement à ma malheureuse situation, d'avoir un sacrifice à faire à Adélaïde ; j'étois sûr qu'elle m'étoit fidelle ; je l'aimois trop pour en douter : le véritable amour est plein de confiance.

D'ailleurs ma mere, qui avoit tant de raisons de me détacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre soupçon. Que cette confiance d'Adélaïde ajoutoit de vivacité à ma passion ! Je me trouvois heureux quelquefois que la dureté de mon pere me donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée. Je passai les trois jours, qui s'écoulerent jusqu'à l'arrivée de mon pere, à m'occuper du nouveau sujet que j'allois donner à Adélaïde d'être contente de moi ; cette idée, malgré ma triste situation, remplissoit mon cœur d'un sentiment qui approchoit presque de la joie.

L'entrevue de mon pere & de moi, fut de ma part pleine de respect, mais de beaucoup de froideur, & de la sienne, de beaucoup de hauteur & de fierté. „Je

„ vous ai donné le tems, me dit-il, de vous repentir „ de vos folies, & je viens vous donner le moyen de „ me les faire oublier. Répondez, par votre obéissance, à cette marque de ma bonté, & préparez-„ vous à recevoir, comme vous devez, Monsieur le „ Comte de Foix, & Mademoiselle de Foix sa fille, „ que je vous ai destinée; le mariage se fera ici; ils „ arriveront demain avec votre mere, & je ne les ai „ dévancés que pour donner les ordres nécessaires. Je „ suis bien fâché, Monsieur, dis-je à mon pere, de „ ne pouvoir faire ce que vous souhaitez: mais je „ suis trop honnête homme pour épouser une personne „ que je ne puis aimer; je vous prie même de trouver „ bon que je parte d'ici tout à l'heure. Mademoiselle „ de Foix, quelque aimable qu'elle puisse être, ne „ me feroit pas changer de résolution, & l'affront que „ je lui fais, en deviendroit plus sensible pour elle, si je „ l'avois vue. — Non, tu ne la verras point." me répondit-il avec fureur: „ tu ne verras pas même le „ jour; je vais t'enfermer dans un cachot, destiné „ pour ceux qui te ressemblent. Je jure qu'aucune „ puissance ne sera capable de t'en faire sortir, que „ tu ne sois rentré dans ton devoir; je te punirai de „ toutes les façons, dont je puis te punir; je te pri-„ verai de mon bien; je l'assurerai à Mademoiselle de „ Foix, pour lui tenir, autant que je le puis, les „ paroles que je lui ai données."

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour; le lieu où l'on me mit, ne recevoit qu'une faible lumiere d'une petite fenêtre grillée, qui donnoit dans une des cours du château. Mon pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me

laissât parler à personne. Je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, & même avec une sorte de plaisir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, & ne me laissoit presque pas sentir les incommodités de ma prison: mais quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvoit être éternelle; mes réflexions ajoûtoient encore à ma peine; je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de rivaux empressés à lui plaire; je n'avois pour moi que mes malheurs; il est vrai qu'auprès d'Adélaïde c'étoit tout avoir: aussi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mere me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me soumettre à mon pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente; elle ajoutoit qu'elle en souffroit beaucoup elle-même, que les soins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait soupçonner d'être d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causois à ma mere: mais il me sembloit que ce que je souffrois moi-même m'excusoit envers elle. Un jour que je rêvois, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre; je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre; c'étoit une lettre; je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine la liberté de respirer: mais que devins-je après l'avoir lue! voici ce qu'elle contenoit.

„ Les fureurs de M. de Comminge m'ont instruite „ de tout ce que je vous dois. Je sçais ce que votre „ générosité m'avoit laissé ignorer; je sçais l'affreuse

„ situation où vous êtes, & je n'ai, pour vous en „ tirer, qu'un moyen qui vous rendra peut-être plus „ malheureux : mais je le ferai aussi bien que vous, & „ c'est-là ce qui me donne la force de faire ce qu'on „ exige de moi. On veut, par mon engagement avec „ un autre, s'assurer que je ne pourrai être à vous ; „ c'est à ce prix que M. de Comminge met votre „ liberté. Il m'en coûtera peut-être la vie, & sûrement tout mon repos : n'importe, j'y suis résolue. „ Vos malheurs, votre prison, sont aujourd'hui tout „ ce que je vois. Je serai mariée dans peu de jours „ au Marquis de Bénavidès. Ce que je connais de son „ caractère m'annonce tout ce que j'aurai à souffrir : „ mais je vous dois du moins cette espece de fidélité „ de ne trouver que des peines dans l'engagement que „ je vais prendre. Vous, au contraire, tâchez d'être „ heureux ; votre bonheur feroit ma consolation. Je „ sens que je ne devrois point vous dire tout ce que „ je vous dis ; si j'étois véritablement généreuse, je „ vous laisserois ignorer la part que vous avez à mon „ mariage ; je me laisserois soupçonner d'inconstance ; „ j'en avois formé le dessein : je n'ai pu l'exécuter ; „ j'ai besoin, dans la triste situation où je suis, de „ penser que du moins mon souvenir ne vous sera „ pas odieux. Hélas ! il ne me sera pas bientôt per„mis de conserver le vôtre ; il faudra vous oublier, il „ faudra du moins y faire mes efforts. Voilà de tou„tes mes peines celle que je sens le plus ; vous les „ augmenterez encore, si vous n'évitez avec soin les „ occasions de me voir & de me parler. Songez que „ vous me devez cette marque d'estime ; & songez „ combien cette estime m'est chere, puisque de tous

„ les sentimens que vous aviez pour moi, c'est le seul „ qu'il me soit permis de vous demander."

Je ne lus cette fatale lettre que jusqu'à ces mots : „ On veut, par mon engagement avec un autre, s'assu- „ rer que je ne pourrai être à vous." La douleur dont ces paroles me pénétrerent, ne me permit pas d'aller plus loin. Je me laissai tomber sur un matelas qui composoit tout mon lit; j'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment, & j'y serois peut-être mort, sans le secours de celui qui avoit soin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit, il le fut bien davantage de l'excès de mon désespoir, dès que j'eus repris la connaissance. Cette lettre que j'avois toujours tenue pendant ma foiblesse & que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, & je disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme qui jusques-là avoit été inaccessible à la pitié, ne put alors se défendre d'en avoir; il condamna le procédé de mon pere; il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres; il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce tems-là, je viendrois me remettre entre ses mains; j'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer: attendri par mon état, excité par son intérêt & par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitemens que j'avois reçus de lui, il consentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment: mais il fallut aller chercher des chevaux, & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le

lendemain. Mon dessein étoit d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon désespoir, & de mourir à ses pieds, si elle persistoit dans ses résolutions; il falloit, pour exécuter mon projet, arriver avant son funeste mariage, & tous les momens que je différois, me paraissoient des siécles. Cette lettre que j'avois lue & relue, je la lisois encore; il sembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinois la date: je me flattois que le temps pouvoit avoir été prolongé: elle se fait un effort, disois-je; elle saisira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance, reprenois-je? Adélaïde se sacrifie pour ma liberté; elle voudra en hâter le moment. Hélas! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle, fût un bien pour moi? Je retrouverai partout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur; elle a jugé de moi comme des autres hommes; voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyois, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entiere à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin; je montai à cheval avec mon conducteur; nous avions marché une journée sans nous arrêter un moment, quand j'apperçus ma mere, dans le chemin, qui venoit de notre côté: elle me reconnut, & après m'avoir montré sa surprise de me trouver-là, elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osois lui demander le sujet de son voyage; je craignois tout dans la situation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. „ Je venois, mon fils, me dit-elle, vous „ tirer moi-même de prison: votre pere y a consenti.

„ Ah ! m'écriai-je, Adélaïde est mariée." Ma mere ne me répondit que par son silence. Mon malheur, qui étoit alors sans remede, se présenta à moi dans toute son horreur; je tombai dans une espece de stupidité, & à force de douleur, il me sembloit que je n'en sentois aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carrosse; ma mere me fit mettre au lit, je fus deux jours sans parler, & sans vouloir prendre aucune nourriture; la fiévre augmenta, & on commença le troisieme à désespérer de ma vie. Ma mere qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable; ses larmes, ses prieres, & le nom d'Adélaïde qu'elle employoit, me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de la fiévre la plus violente, je commençai à être un peu mieux. La premiere chose que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde; ma mere, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une si grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre; je la mis dans une bourse qui étoit sur mon cœur, où j'avois déjà mis son portrait; je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mere, dont le caractere étoit tendre, s'affligeoit avec moi; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma tristesse, & laisser au tems le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adélaïde; elle m'en parloit quelquefois; & comme elle s'étoit apperçue que la seule chose qui me donnoit de la consolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adélaïde à se marier. „ Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que

„ je vous ai fait; je ne croyois pas que vous y fussiez „ si sensible; votre prison me faisoit tout craindre pour „ votre santé, & même pour votre vie. Je connais„ sois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre pere, qui „ ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il crain„ droit que vous pussiez épouser Mademoiselle de „ Lussan: je me résolus de parler à cette généreuse „ fille; je lui fis part de mes craintes; elle les parta„ gea; elle les sentit peut-être encore plus vivement „ que moi; je la vis occupée à chercher les moyens „ de conclure promptement son mariage. Il y avoit „ longtems que son pere offensé des procédés de M. „ de Comminge, la pressoit de se marier: rien n'avoit „ pu l'y déterminer jusques-là. Sur qui tombera votre „ choix, lui demandai-je? Il ne m'importe, me répon„ dit-elle; tout m'est égal, puisque je ne puis être à „ celui à qui mon cœur s'étoit destiné.

„ Deux jours après cette conversation, j'appris que „ le Marquis de Bénavidès avoit été préféré à ses con„ currens; tout le monde en fut étonné, & je le fus „ comme les autres.

„ Bénavidès a une figure désagréable, qui le devient „ encore davantage par son peu d'esprit, & par l'ex„ trême bizarrerie de son humeur: j'en craignis les „ suites pour la pauvre Adélaïde; je la vis, pour lui „ en parler, dans la maison de la Comtesse de Ger„ lande, où je l'avois vue. Je me prépare, me dit„ elle, à être très-malheureuse: mais il faut me ma„ rier; & depuis que je sçais que c'est le moyen de „ délivrer Monsieur votre fils, je me reproche tous les „ momens que je différe. Cependant ce mariage que „ je ne fais que pour lui, sera peut-être la plus sensi-

„ ble de ses peines; j'ai voulu du moins lui prouver
„ par mon choix, que son intérêt étoit le seul motif
„ qui me déterminoit. Plaignez-moi; je suis digne de
„ votre pitié, & je tâcherai de mériter votre estime
„ par la façon, dont je vais me conduire avec M. de
„ Bénavidès." Ma mere m'apprit encore qu'Adélaïde avoit sçu, par mon pere même, que j'avois brûlé nos titres; il le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu son procès; elle m'a avoué, me disoit ma mere, que ce qui l'avoit le plus touché, étoit la générosité que vous aviez eue de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées se passoient dans de pareilles conversations, & quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne sçais quelle douceur inséparable, dans quelque état que l'on soit, de l'assurance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous étions, ma mere reçut ordre de mon pere de retourner auprès de lui; il n'avoit presque pris aucune part à ma maladie; la maniere dont il m'avoit traité, avoit éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mere me pressa de partir avec elle: mais je la priai de consentir que je restasse à la campagne, & elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois; il me passa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude, & je l'aurois fait, si je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mere; il me venoit toujours en pensée de tâcher de voir Adélaïde: mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irrésolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir, sans en être vu.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour sçavoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie: il avoit été à Bagnieres avec moi; il connaissoit Adélaïde, il me dit même qu'il avoit des liaisons dans la maison de Bénavidès.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, & les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir; il apprit, en arrivant à Bordeaux, que Bénavidès n'y étoit plus, qu'il avoit emmené sa femme, peu de tems après son mariage, dans des terres qu'il avoit en Biscaye. Mon homme qui se nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, & me demanda mes ordres; je lui mandai d'aller en Biscaye, sans perdre un moment. Le desir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmenté, par l'espérance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus possible d'y résister.

Saint-Laurent demeura près de six semaines à son voyage; il revint au bout de ce temps-là; il me conta qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Bénavidès avoit besoin d'un architecte, qu'il s'étoit fait présenter sous ce titre, & qu'à la faveur de quelques connaissances, qu'un de ses oncles qui exerçoit cette profession, lui avoit autrefois données, il s'étoit introduit dans la maison. Je crois, ajouta-t-il, que Madame de Bénavidès m'a reconnu: du moins me suis-je apperçu qu'elle a rougi la premiere fois qu'elle m'a vu. Il me dit ensuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triste & la plus retirée; que son mari ne la quittoit presque jamais, qu'on disoit dans la maison qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que son extrême jalousie,

qu'il la portoit si loin, que son frere n'avoit la liberté de voir Madame de Bénavidès, que quand il étoit présent.

Je lui demandai qui étoit ce frere: il me répondit que c'étoit un jeune homme, dont on disoit autant de bien que l'on disoit de mal de Bénavidès; qu'il paraissoit fort attaché à sa belle-sœur. Ce discours ne fit alors nulle impression sur moi; la triste situation de Madame de Bénavidès, & le desir de la voir m'occupoient tout entier. Saint-Laurent m'assura qu'il avoit pris toutes les mesures pour m'introduire chez Bénavidès; il a besoin d'un peintre, me dit-il, pour peindre un appartement; je lui ai promis de lui en mener un: il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus question que de régler notre départ. J'écrivis à ma mere, que j'allois passer quelque tems chez un de mes amis, & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biscaye. Mes questions ne finissoient point sur Madame de Bénavidès; j'eusse voulu sçavoir jusqu'aux moindres choses de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me satisfaire: il ne l'avoit vue que très-peu. Elle passoit les journées dans sa chambre, sans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup; cet article m'intéressa particulierement; ce chien venoit de moi; je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé. Quand on est bien malheureux, on sent toutes ces petites choses qui échapent dans le bonheur; le cœur, dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Bénavidès pour sa belle-sœur; il ajouta qu'il calmoit souvent les emportemens de son frere,

frere, & qu'on étoit persuadé que, sans lui, Adélaïde seroit encore plus malheureuse; il m'exhorta aussi à me borner au plaisir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler. Je ne vous dis point, continua-t-il, que vous exposeriez votre vie, si vous étiez découvert; ce seroit un faible motif pour vous retenir: mais vous exposeriez la sienne. C'étoit un si grand bien pour moi de voir du moins Adélaïde, que j'étois persuadé de bonne foi que ce bien me suffiroit: aussi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche, qui m'avoient paru plusieurs années; je fus présenté à Bénavidès, qui me mit aussitôt à l'ouvrage; on me logea avec le prétendu architecte, qui de son côté devoit conduire des ouvriers. Il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé, sans que j'eusse encore vu Madame de Bénavidès: je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade; elle n'avoit que son chien avec elle; elle étoit négligée: il y avoit dans sa démarche un air de langueur; il me sembloit que ses beaux yeux se promenoient sur tous les objets, sans en regarder aucun. Mon Dieu que cette vue me causa de trouble! Je restai appuyé sur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit. Je ne pouvois plus la distinguer, quand elle repassa sous ma fenêtre: mais mon cœur savoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la chapelle du château. Je me plaçai de façon, que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut, sans être remarqué. Elle ne jetta point les yeux sur moi; j'en devois être bien

aiſe, puiſque j'étois ſûr que ſi j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir: cependant je m'en affligeai; je ſortis de cette chapelle avec plus de trouble & d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formois pas encore le deſſein de me faire connaître: mais je ſentois que je n'aurois pas la force de réſiſter à une occaſion, ſi elle ſe préſentoit.

La vue du jeune Bénavidès me donnoit auſſi une eſpece d'inquiétude; il me traitoit, malgré la diſtance qui paraiſſoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché: je ne l'étois cependant point: ſes agrémens & ſon mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnaiſſance; je craignois en lui un rival; j'appercevois dans toute ſa perſonne, une certaine triſteſſe paſſionnée qui reſſembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cauſe, & ce qui acheva de me convaincre, c'eſt qu'après m'avoir fait pluſieurs queſtions ſur ma fortune: „ vous êtes amoureux, me dit-il; la mélancolie où je „ m'apperçois que vous êtes plongé, vient de quelques „ peines de cœur; dites-le-moi: ſi je puis quelque „ choſe pour vous, je m'y employerai avec plaiſir; „ tous les malheureux, en général, ont droit à ma „ compaſſion: mais il y en a d'une ſorte que je plains „ encore plus que les autres."

Je crois que je remerciai de très-mauvaiſe grace Dom Gabriel, (c'étoit ſon nom) des offres qu'il me faiſoit. Je n'eus cependant pas la force de nier que je fuſſe amoureux; mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le temps qui pût lui apporter quelque changement. „ Puiſque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connais des gens encore „ plus à plaindre que vous."

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir; je conclus que Dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de sa belle-sœur; toutes ses démarches, que j'examinois avec attention, me confirmerent dans cette opinion: je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux: mon estime pour Adélaïde éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable, qui lui rendoit des soins, même des services, ne lui fit sentir d'une maniere plus fâcheuse encore pour moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines?

J'étois dans cette disposition, lorsque je vis entrer, dans le lieu où je peignois, Adélaïde menée par Dom Gabriel. „ Je ne sçais, lui disoit-elle, pourquoi vous „ voulez que je voye les ajustemens qu'on fait à cet „ appartement: vous sçavez que je ne suis pas sensible „ à ces choses-là. J'ose espérer," lui dis-je, Madame, en la regardant, „ que si vous daignez jetter les yeux „ sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de „ votre complaisance." Adélaïde frappée de mon son de voix, me reconnut aussitôt; elle baissa les yeux quelques instans, & sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal.

Je restai confus, accablé de la plus vive douleur: Adélaïde n'avoit pas daigné même jetter un regard sur moi; elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colere. Que lui ai-je fait, disois-je? Il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres; mais si elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime qui lui prouve

l'excès de ma paſſion. Je concluois enſuite que puiſqu'Adélaïde ne m'aimoit plus, il falloit qu'elle aimât ailleurs; cette penſée me donna une douleur ſi vive & ſi nouvelle, que je crus n'être malheureux que dès ce moment. Saint-Laurent, qui venoit de temps en temps me voir, entra & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. „ Qu'avez-vous, me dit-il? Que vous eſt-il „ arrivé? Je ſuis perdu, lui répondis-je: Adélaïde ne „ m'aime plus. Elle ne m'aime plus, répétai-je, „ eſt il bien poſſible? Hélas! que j'avois tort de me „ plaindre de ma fortune avant ce cruel moment! Par „ combien de peines, par combien de tourmens ne „ racheterois-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien „ que je préférois à tout, ce bien qui, au milieu des „ plus grands malheurs, rempliſſoit mon cœur d'une „ ſi douce joie."

Je fus encore longtems à me plaindre, ſans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cauſe de mes plaintes: il ſçut enfin ce qui m'étoit arrivé. „ Je ne vois rien, „ dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive „ vous jetter dans le déſeſpoir où vous êtes. Madame „ de Bénavidès eſt, ſans doute, offenſée de la démar- „ che que vous avez faite de venir ici: elle a voulu „ vous en punir, en vous marquant de l'indifférence. „ Que ſçavez-vous même, ſi elle n'a point craint de „ ſe trahir, ſi elle vous eût regardé? Non, non, lui „ dis-je, on n'eſt point ſi maître de ſoi, quand on „ aime; le cœur agit ſeul dans un premier mouvement. „ Il faut, ajoutai-je, que je la voye; il faut que je lui „ reproche ſon changement. Hélas! après ce qu'elle a „ fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une maniere ſi „ cruelle? Que ne me laiſſoit-elle dans ma priſon?

„ J'y étois heureux, puisque je croyois être aimé."

Saint-Laurent, qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions. Je passai la nuit entiere à me tourmenter; je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussitôt détruit par un autre; je condamnois mes soupçons; je les reprenois; je me trouvois injuste de vouloir qu'Adélaïde conservât une tendresse qui la rendoit malheureuse; je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle. Si je n'en suis plus aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure? Je veux tâcher de lui parler: mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucuns reproches de ma part: ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution; il fut conclu que je partirois aussitôt que je lui aurois parlé; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le temps que Dom Gabriel iroit à la chasse, où il alloit assez souvent, & celui où Bénavidès seroit occupé à ses affaires domestiques, auxquelles il travailloit certains jours de la semaine.

Il me fit promettre, que pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage. J'avois, presque sans m'en appercevoir, quelque espérance qu'Adélaïde viendroit encore dans ce lieu; tous les bruits que j'entendois, me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite; il fallut enfin perdre l'espérance de voir

Adélaïde de cette façon, & chercher un moment où je puſſe la trouver ſeule.

Il vint enfin ce moment; je montois comme à mon ordinaire pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entroit dans ſon appartement: je ne doutai pas qu'elle ne fût ſeule. Je ſçavois que Dom Gabriel étoit ſorti dès le matin, & j'avois entendu Bénavidès, dans une ſalle baſſe, parler avec un de ſes fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation, qu'Adélaïde ne me vit, que quand je fus près d'elle: elle voulut s'échapper auſſitôt qu'elle m'apperçut: mais la retenant par ſa robe: „ne me fuyez pas, lui dis-je, „ Madame, laiſſez-moi jouir pour la derniere fois du „ bonheur de vous voir; cet inſtant paſſé, je ne vous „ importunerai plus; j'irai loin de vous, mourir de „ douleur des maux que je vous ai cauſés, & de la „ perte de votre cœur; je ſouhaite que Dom Gabriel, „ plus fortuné que moi"... Adélaïde, que la ſurpriſe & le trouble avoient juſques-là empêchée de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard ſur moi: „ quoi! me dit-elle, vous oſez me faire des reproches, „ vous oſez me ſoupçonner, vous!"..

Ce ſeul mot me précipita à ſes pieds. „ Non, ma „ chere Adélaïde, lui dis je, non, je n'ai aucun ſoupçon qui vous offenſe; pardonnez un diſcours que mon „ cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me „ dit-elle, pourvu que vous partiez tout à l'heure, & „ que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'eſt pour „ vous que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du „ monde: voulez-vous faire croire que je ſuis la plus „ criminelle? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous

„ m'ordonnerez : mais promettez-moi du moins que „ vous ne me haïrez pas."

Quoiqu'Adélaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever, j'étois resté à ses genoux ; ceux qui aiment, sçavent combien cette attitude a de charmes ; j'y étois encore quand Bénavidès ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre ; il ne me vit pas plutôt aux genoux de sa femme, que venant à elle l'épée à la main : „ tu mour- „ ras, perfide," s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement, si je ne me fusse jetté au-devant d'elle ; je tirai en même tems mon épée. „ Je commencerai donc par toi „ ma vengeance," dit Bénavidès, en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimois pas assez la vie pour la défendre : mais je haïssois trop Bénavidès pour la lui abandonner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme, ne me laissoit plus l'usage de la raison ; j'allai sur lui ; je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les domestiques, que les cris de Madame de Bénavidès avoient attirés, entrerent dans ce moment ; ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître ; plusieurs se jetterent sur moi ; ils me désarmerent sans que je fisse aucun effort pour me défendre. La vue de Madame de Bénavidès qui étoit à terre fondant en larmes auprès de son mari, ne me laissoit de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus renfermé.

C'est-là que, livré à moi-même, je vis l'abîme où j'avois plongé Madame de Bénavidès. La mort de son mari, que je croyois alors tué à ses yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des soupçons contre elle. Quels reproches ne me fis-je point ? J'avois

caufé fes premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me repréfentois l'état où je l'avois laiffée, tout le reffentiment dont elle devoit être animée contre moi; elle me devoit haïr: je l'avois mérité; la feule efpérance qui me refta, fut de n'être pas connu; l'idée d'être pris pour un fcélérat, qui, dans toute autre occafion, m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit juftice, & Adélaïde étoit pour moi tout l'univers.

Cette penfée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit; je fus furpris en voyant entrer Dom Gabriel. „ Raffurez-„ vous, me dit-il en s'approchant; je viens par ordre „ de Madame de Bénavidès: elle a eu affez d'eftime „ pour moi, pour ne me rien cacher de ce qui vous „ regarde. Peut-être," ajouta-t-il avec un foupir qu'il ne put retenir, „ auroit-elle penfé différemment, fi „ elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à fa „ confiance; je vous fauverai, & je la fauverai fi je „ puis. Vous ne me fauverez point," lui dis-je à mon tour: „ je dois juftifier Madame de Bénavidès, & je le „ ferois aux dépens de mille vies."

Je lui expliquai tout de fuite mon projet de ne point me faire connaître. „ Ce projet pourroit avoir lieu," me répondit Dom Gabriel, „ fi mon frere étoit mort, „ comme je vois que vous le croyez: mais fa bleffure, „ quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le „ premier figne de vie qu'il a donné, a été de faire „ renfermer Madame de Bénavidès dans fon appartement. „ Vous voyez par-là qu'il l'a foupçonnée, & que vous „ vous perdriez fans la fauver. Sortons, ajouta-t-il;

„ je

„ je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai „ peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de „ Bénavidès, m'écriai-je ? Non, je ne puis me résoudre „ à me tirer d'un péril où je l'ai mise, & à l'y laisser. „ Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que „ votre présence ne peut que rendre sa condition plus „ fâcheuse. Eh bien ! lui dis-je, je fuirai puisqu'elle le „ veut & que son intérêt le demande ; j'espérois, en „ sacrifiant ma vie, lui inspirer du moins quelque pitié : „ je ne méritois pas cette consolation ; je suis un mal- „ heureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la," dis-je à Dom Gabriel ; „ vous êtes généreux ; son inno- „ cence, son malheur, doivent vous toucher. Vous „ pouvez juger, me répliqua-t-il, par ce qui m'est „ échappé, que les intérêts de Madame de Bénavidès „ me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos ; „ je ferai tout pour elle. Hélas ! ajouta-t-il, je me „ croirois payé, si je pouvois encore penser qu'elle n'a „ rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir „ touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi ? „ Mais sortons, poursuivit-il, profitons de la nuit." Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, & me fit traverser les cours du château. J'étois si plein de rage contre moi-même, que par un sentiment de désespéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conseillé, en me quittant, d'aller dans un couvent de religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieue du château. „ Il faut, me dit-il, vous tenir „ caché dans cette maison pendant quelques jours, „ pour vous dérober aux recherches que je serai moi- „ même obligé de faire : voilà une lettre pour un reli-

„ gieux de la maison, à qui vous pouvez vous confier." J'errai encore longtemps autour du château; je ne pouvois me résoudre à m'en éloigner: mais le desir de sçavoir des nouvelles d'Adélaïde, me détermina enfin à prendre la route du couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour; le religieux, après avoir lu la lettre de Dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement & le sang qu'il apperçut sur mes habits, lui firent craindre que je ne fusse blessé: il me le demandoit, quand il me vit tomber en foiblesse; un domestique qu'il appella, & lui, me mirent au lit. On fit venir le chirurgien de la maison pour visiter ma plaie; elle s'étoit extrêmement envénimée par le froid & par la fatigue que j'avois soufferts.

Quand je fus seul avec le Pere à qui j'étois adressé, je le priai d'envoyer à une maison du village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent; j'avois jugé qu'il s'y feroit réfugié: je ne m'étois pas trompé; il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême, quand il sçut que j'étois blessé; il s'approcha de mon lit, pour s'informer de mes nouvelles. „ Si vous voulez me sauver la vie, „ lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état est „ Madame de Bénavidès; sçachez ce qui se passe; ne „ perdez pas un moment pour m'en éclaircir, & songez „ que ce que je souffre est mille fois pire que la mort." Saint-Laurent me promit de faire ce que je souhaitois; il sortit dans l'instant, pour prendre les mesures nécessaires.

Cependant la fiévre me prit avec beaucoup de violence; ma plaie parut dangereuse; on fut obligé de me faire de grandes incisions: mais les maux de l'esprit me

laissoient à peine sentir ceux du corps. Madame de Bénavidès, comme je l'avois vue en sortant de sa chambre, fondant en larmes, couchée sur le plancher auprès de son mari que j'avois blessé, ne me sortoit pas un moment de l'esprit; je repassois les malheurs de sa vie; je me trouvois partout; son mariage, le choix de ce mari, le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoient fait pour moi; & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en exposant sa réputation. Je me rappellois ensuite la jalousie que je lui avois marquée; quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un seul mot l'eût fait cesser, je ne pouvois me la pardonner. Adélaïde me devoit regarder comme indigne de ses bontés; elle devoit me haïr. Cette idée si douloureuse, si accablante, je la soutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours: il me dit que Bénavidès étoit très-mal de sa blessure, que sa femme paraissoit inconsolable, que Dom Gabriel faisoit mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer; je ne sçavois ce que je devois desirer; tous les évenemens étoient contre moi; je ne pouvois même souhaiter la mort: il me sembloit que je me devois à la justification de Madame de Bénavidès.

Le religieux qui me servoit, prit pitié de moi; il m'entendoit soupirer continuellement; il me trouvoit presque toujours le visage baigné de larmes. C'étoit un homme d'esprit, qui avoit été longtemps dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le cloître. Il ne chercha point à me consoler par ses discours: il me montra seulement de la sensibilité pour mes peines. Ce moyen lui réussit: il gagna peu à peu

ma confiance; peut-être aussi ne la dût-il qu'au besoin que j'avois de parler & de me plaindre. Je m'attachois à lui, à mesure que je lui contois mes malheurs; il me devint si nécessaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois consentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vû dans personne plus de vraie bonté; je lui répétois mille fois les mêmes choses: il m'écoutoit, il entroit dans mes sentimens.

C'étoit par son moyen que je sçavois ce qui se passoit chez Bénavidès. Sa blessure le mit longtemps dans un très-grand danger; il guérit enfin: j'en appris la nouvelle par Dom Jérôme, c'étoit le nom de ce religieux; il me dit ensuite que tout paraissoit tranquille dans le château, que Madame de Bénavidès vivoit encore plus retirée qu'auparavant, que sa santé étoit très-languissante; il ajoûta qu'il falloit que je me disposasse à m'éloigner aussi-tôt que je le pourrois, que mon séjour pourroit être découvert, & causer de nouvelles peines à Madame de Bénavidès.

Il s'en falloit bien que je fusse en état de partir; j'avois toujours la fiévre; ma playe ne se refermoit point. J'étois dans cette maison depuis deux mois, quand je m'apperçus un jour que Dom Jérôme étoit triste & rêveur; il détournoit les yeux; il n'osoit me regarder; il répondoit avec peine à mes questions. J'avois pris beaucoup d'amitié pour lui; d'ailleurs les malheureux sont plus sensibles que les autres. J'allois lui demander le sujet de sa mélancolie, lorsque Saint-Laurent, en entrant dans ma chambre, me dit que Dom Gabriel étoit dans la maison, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel est ici, dis-je en regardant Dom Jérôme, & vous ne m'en dites rien! Pourquoi ce mystere? Vous

me faites trembler ! Que fait Madame de Bénavidès ? Par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Je voudrois pouvoir vous y laisser toujours, me dit enfin Dom Jérôme en m'embrassant. Ah ! m'écriai-je, elle est morte ; Bénavidès l'a sacrifiée à sa fureur : vous ne me répondez point. Hélas ! Je n'ai donc plus d'espérance. Non, ce n'est point Bénavidès, reprenois-je, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein ; sans mon amour, elle vivroit encore. Adélaïde est morte ; je ne la verrai plus ; je l'ai perdue pour jamais. Elle est morte ! Et je vis encore ! Que tardé-je à la suivre ! que tardé-je à la venger ! Mais non, ce seroit me faire grace que de me donner la mort ; ce seroit me séparer de moi-même, qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit r'ouvrir ma playe, qui n'étoit pas encore bien fermée ; je perdis tant de sang, que je tombai en foiblesse ; elle fut si longue, que l'on me crut mort ; je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie ; il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence ; je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce temps que je fis dessein d'aller dans quelque lieu, où je pusse être en proye à toute ma douleur. J'imaginois presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étois.

Je souhaitai de voir Dom Gabriel, parce que sa vûe devoit encore augmenter ma peine ; je priai Dom Jérôme de l'amener ; ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'assit auprès de mon lit ; nous restâmes tous deux assez longtemps sans nous parler ; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes ;

je rompis enfin le silence : vous êtes bien généreux, Monsieur, de voir un misérable pour qui vous devez avoir tant de haine! Vous êtes trop malheureux, répondit-il, pour que je puisse vous haïr. Je vous supplie, lui dis-je, de ne me laisser ignorer aucune circonstance de mon malheur; l'éclaircissement que je vous demande préviendra peut-être des évenemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres, me répondit-il; n'importe, il faut vous satisfaire; vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire, que vous n'êtes pas seul à plaindre: mais je suis obligé pour vous apprendre tout ce que vous voulez sçavoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu Madame de Bénavidès, quand elle devint ma belle-sœur. Mon frere, que des affaires considérables avoient attiré à Bordeaux, en devint amoureux, & quoique ses rivaux eussent autant de naissance & de bien, & lui fussent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne sçais par quelle raison le choix de Madame de Bénavidès fut pour lui. Peu de temps après son mariage, il la mena dans ses terres. C'est-là où je la vis pour la premiere fois; si sa beauté me donna de l'admiration; je fus encore plus enchanté des graces de son esprit & de son extrême douceur, que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable personne dont j'étois tendrement aimé, me faisoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes. J'avois même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari, pour le faire consentir à mon mariage. Le pere de ma maîtresse, offensé des refus de

mon frere, ne m'avoit donné qu'un temps très-court pour les faire cesser, & m'avoit déclaré, & à sa fille, que ce temps expiré il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Bénavidès me témoignoit, me mit bientôt en état de lui demander son secours; j'allois souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus léger obstacle. Cependant le temps, qui m'avoit été prescrit, s'écouloit; j'avois reçu plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressoit d'agir; les réponses que je lui faisois, ne la satisfirent pas; il s'y glissoit, sans que je m'en apperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes; elles me parurent injustes; je lui en écrivis sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée, & le dépit, joint aux instances de son pere, la déterminerent à se marier. Elle m'instruisit elle-même de son sort; sa lettre, quoique pleine de reproches, étoit tendre; elle finissoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée; je croyois l'aimer encore: je ne pus apprendre, sans une véritable douleur, que je la perdois; je craignois qu'elle ne fût malheureuse, & je me reprochois d'en être la cause.

Toutes ces différentes pensées m'occupoient; j'y rêvois tristement, en me promenant dans une allée de ce bois que vous connaissez, quand je fus abordé par Madame de Bénavidès; elle s'apperçut de ma tristesse; elle m'en demanda la cause avec amitié; une secrete répugnance me retenoit. Je ne pouvois me résoudre à lui dire que j'avois été amoureux: mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvements se passoient dans mon cœur, sans que je les démêlasse. Je n'avois encore osé approfondir ce que je sentois pour ma belle-sœur;

je lui contai mon aventure; je lui montrai la lettre de Mademoiselle de N... Que ne m'avez-vous parlé plutôt, me dit-elle? Peut-être aurois-je obtenu de Monsieur votre frere le consentement qu'il vous refusoit. Mon Dieu! Que je vous plains, & que je la plains! Elle sera assurément malheureuse! La pitié de Madame de Bénavidès pour Mademoiselle de N... me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées désavantageuses; & pour diminuer cette pitié, je me pressai de lui dire que le mari de Mademoiselle de N... avoit du mérite, de la naissance, qu'il tenoit un rang considérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendroit encore plus considérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, si vous croyez que tous ces avantages la rendront heureuse: rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime. C'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation; je m'apperçus même qu'elle avoit peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre; je restai dans un trouble que je ne puis exprimer; je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir jusques-là, que j'étois amoureux de ma belle-sœur. Je me rappellai mille circonstances auxquelles je n'avois pas fait attention. Son goût pour la solitude, son éloignement pour tous les amusemens dans un âge comme le sien, son extrême mélancolie, que j'avois attribuée aux mauvais traitemens de mon frere, me parurent alors avoir une autre cause. Que de réflexions douloureuses se présenterent en même temps à mon esprit! Je me trouvois

amoureux d'une personne que je ne devois point aimer, & cette personne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, disois-je, mon amour, quoique sans espérance, ne seroit pas sans douceur; je pourrois prétendre à son amitié; elle m'auroit tenu lieu de tout: mais cette amitié n'est plus rien pour moi, si elle a des sentiments plus vifs pour un autre. Je sentois que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une passion contraire à mon repos, & que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner, & je rentrai au château, pour dire à mon frere que j'étois obligé de partir: mais la vue de Madame de Bénavidès arrêta mes résolutions; cependant pour me donner à moi-même un prétexte de rester près d'elle, je me persuadai que je lui étois utile, pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce temps-là; je trouvai en vous un air & des manieres qui démentoient la condition sous laquelle vous paraissiez. Je vous marquai de l'amitié; je voulus entrer dans votre confidence. Mon dessein étoit de vous engager ensuite à peindre Madame de Bénavidès: car, malgré toutes les illusions que mon amour me faisoit, j'étois toujours dans la résolution de m'éloigner, & je voulois, en me séparant d'elle pour toujours, avoir du moins son portrait. La maniere dont vous répondîtes à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien espérer de vous, & j'étois allé pour faire venir un autre peintre, le jour malheureux où vous blessâtes mon frere. Jugez de ma surprise, quand à mon retour j'appris tout ce qui s'étoit passé. Mon frere, qui étoit très-mal, gardoit un morne silence, & jettoit de

temps en temps des regards terribles sur Madame de Bénavidès. Il m'appella aussitôt qu'il me vit. Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi; faites-la conduire dans son appartement, & donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose: mais M. de Bénavidès m'interrompit au premier mot; faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir. Je m'approchai de ma belle-sœur; je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre; elle avoit entendu les ordres que son mari m'avoit donnés. Allons, me dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproches, me pénétrerent de douleur; je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions: mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre, que la regardant avec beaucoup de tristesse: quoi! lui dis-je, Madame, me confondez-vous avec votre persécuteur, moi qui sens vos peines comme vous-même, moi qui donnerois ma vie pour vous? Je frémis de le dire: mais je crains pour la vôtre. Retirez-vous pour quelque temps dans un lieu sûr; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sçais si M. de Bénavidès en veut à mes jours, me répondit-elle: je sçais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, & je le remplirai, quoiqu'il m'en puisse coûter. Elle se tut quelques momens, & reprenant la parole: Je vais, continua-t-elle, vous donner par une entiere confiance, la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner; aussi-bien l'aveu que j'ai à vous faire, m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre. Allez

retrouver votre frere ; une plus longue conversation pourroit lui être suspecte ; revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je sortis, comme Madame de Bénavidès le souhaitoit. Le chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de M. de Bénavidès ; je courus retrouver sa femme, agité de mille pensées différentes ; je desirois de sçavoir ce qu'elle avoit à me dire, & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu, l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue : elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi ! m'écriai-je à cet endroit du récit de Dom Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, & je l'ai perdue ! Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre, que mes larmes, qui avoient été retenues jusques-la par l'excès de mon désespoir, commencerent à couler.

Oui, continua Dom Gabriel, vous en étiez aimé ; quel fond de tendresse je découvris pour vous dans son cœur, malgré ses malheurs, malgré sa situation présente ! Je sentois qu'elle appuyoit avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle ; elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu, quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez, qu'elle vous avoit écrit pour vous ordonner de partir, & qu'elle n'avoit pu trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris, dans le moment même où vous lui disiez un éternel adieu ; qu'il avoit voulu la tuer, & que c'étoit en la défendant que vous aviez blessé M. de Bénavidès.

Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle; vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend : car je le connois, dans la crainte de m'exposer, il souffriroit les derniers supplices, plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre, lui dis-je, Madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma faiblesse, répliqua-t-elle: mais vous avez dû voir que si je n'ai pas été maitresse de mes sentiments, je l'ai du moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune démarche que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Hélas! Madame, lui dis-je, vous n'avez pas besoin de vous justifier; je sçais trop par moi-même qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit. Je vais mettre tout en usage, ajoutai-je, pour vous obéir, & pour délivrer le Comte de Comminge: mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles, sans oser jetter les yeux sur Madame de Bénavidès; je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avois à faire; mon parti étoit pris de vous délivrer: mais je ne sçavois pas si je ne devois point fuir moi-même. Ce que j'avois souffert pendant le récit que je venois d'entendre, me faisoit connaître à quel point j'étois amoureux. Il falloit m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu; mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Bénavidès seule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions, je me déterminai à secourir Madame de Bénavidès, & à l'éviter avec soin. Je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain; elle me parut un peu plus tranquille; je crus cependant m'appercevoir que son

affliction étoit encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connaissance que je lui avois donnée de mes sentiments ; je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causoit.

Je fus plusieurs jours sans la voir. Le mal de mon frere qui augmentoit & qui faisoit tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu M. de Bénavidès, me dit-elle, par un évenement ordinaire, sa perte m'auroit été moins sensible: mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout-à-fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitements qu'il peut me faire: je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué. S'il vit, j'espere qu'il connaîtra mon innocence, & qu'il me rendra son estime. Il faut aussi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre ; je vous demande pardon des sentiments que je vous ai laissé voir; je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher ; je ne sçais même si je pourrai en triompher: mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais. J'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison. Je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse. Non, Madame, lui dis-je, vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, & je me rendrai digne de la vôtre par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant, plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connaissois. Bien loin de la fuir, je voulus par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes sentiments à l'amitié; je lui disois naturellement le progrès que je faisois; elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu, & pour m'en récompenser, elle me donnoit de nouvelles marques de sa confiance. Mon cœur se révoltoit encore quelquefois: mais la raison restoit la plus forte.

Mon frere, après avoir été assez long-temps dans un très-grand danger, revint enfin; il ne voulût jamais accorder à sa femme la permission de le voir, qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Bénavidès tomba malade à son tour; sa jeunesse la tira d'affaire, & j'eus lieu d'espérer que sa maladie avoit attendri son mari pour elle, quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir, quelque instance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de son mal; il demandoit de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençoit à se mieux porter, quand M. de Bénavidès me fit appeller. J'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma présence à Saragosse; ma santé ne me permet pas de faire ce voyage; je vous prie d'y aller à ma place; j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, & vous m'obligerez de partir tout à l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurois eu pour mon pere, & il m'en a tenu lieu. Je n'avois d'ailleurs

aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitoit de moi; il fallut donc me résoudre à partir: mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettoit en droit de lui parler sur Madame de Bénavidès. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir! Il me parut que je l'avois ébranlé: je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Bénavidès, me dit-il, de la passion du monde la plus forte: elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur: mais il faut que le temps & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le souvenir de ce que j'ai vû. Je n'osai contester ses sujets de plainte; c'étoit le moyen de rappeller ses fureurs: je lui demandai seulement la permission de dire à ma belle-sœur les espérances qu'il me donnoit; il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une sorte de joie: je sçais, me dit-elle, que je ne puis être heureuse avec M. de Bénavidès: mais j'aurai du moins la consolation d'être où mon devoir veut que je sois.

Je la quittai après l'avoir encore assurée des bonnes dispositions de mon frere. Un des principaux domestiques de la maison à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en instruire. Après ces précautions que je crus suffisantes, je pris la route de Saragosse. Il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé, que je n'avois eu aucune nouvelle; ce long silence commençoit à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce domestique, qui m'apprenoit que trois jours après mon départ, M. de Bénavidès l'avoit mis dehors, & tous ses camarades, & qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je frémis en lisant sa lettre, & sans m'embarrasser

des affaires dont j'étois chargé, je pris sur le champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de Madame de Bénavidès; mon frere qui me l'écrivit lui-même, m'en parut si affligé, que je ne sçaurois croire qu'il y ait eu part; il me mandoit que l'amour qu'il avoit pour sa femme, l'avoit emporté sur sa colere, qu'il étoit prêt de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie, qu'elle étoit retombée peu après mon départ, & qu'une fiévre violente l'avoit emportée le cinquiéme jour. J'ai sçu depuis que je suis ici, où je suis venu chercher quelque consolation auprès de Dom Jérôme, qu'il est plongé dans la plus affreuse mélancolie: il ne veut voir personne; il m'a même fait prier de ne pas aller sitôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua Dom Gabriel; les lieux où j'ai vû la malheureuse Madame de Bénavidès, & où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur; il semble que sa mort ait réveillé mes premiers sentiments, & je ne sçais si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié. J'ai résolu de passer en Hongrie, où j'espere trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler. Je ne pus lui répondre; ma voix étoit étouffée par mes soupirs & par mes larmes; il en répandoit aussi-bien que moi; il me quitta enfin sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, & je restai seul. Ce que je venois d'entendre, augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu, où rien ne me dérobât à ma douleur; le desir d'exécuter ce projet hâta ma guérison.

guérison. Après avoir langui si longtemps, mes forces commencerent à revenir; ma blessure se ferma, & je me vis en état de partir en peu de tems. Les adieux de Dom Jérôme & de moi furent de sa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié; j'aurois voulu y répondre: mais j'avois perdu ma chere Adélaïde, & je n'avois de sentimens que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle; j'écrivis à ma mere par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponse dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé; je finissois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle; j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort; enfin je la priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent; je ne gardai que ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage. La lettre de Madame de Bénavidès, & son portrait que j'avois toujours sur mon cœur, étoient le seul bien que je m'étois réservé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent; je vins sans presque m'arrêter à l'Abbaye de la T... Je demandai l'habit en arrivant; le Pere Abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda, quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture & les austérités ne me paroissoient pas au-dessus de mes forces? Ma douleur m'occupoit si entierement, que je ne m'étois pas même apperçu du changement de nourriture, & de ces austérités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zele, & je fus reçu. L'assurance que j'avois par-là que mes larmes ne seroient point troublées, & que je passerois ma vie entiere dans cet exercice, me donna quelque espece de consolation. L'affreuse solitude, le silence qui régnoit toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnoient, me laissoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue si chere, qui me tenoit presque lieu de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du cloître, parce que tout m'étoit également indifférent; j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté du bois: là je relisois cette lettre; je regardois le portrait de ma chere Adélaïde; je baignois de mes larmes l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus triste.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, sans que mes peines eussent reçu le moindre adoucissement, quand je fus appellé par le son de la cloche, pour assister à la mort d'un religieux; il étoit déjà couché sur la cendre, & on alloit lui administrer le dernier sacrement, lorsqu'il demanda au pere Abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Pere, ajouta-t-il, animera ceux qui m'écoutent d'une nouvelle ferveur, pour celui qui, par des voies si extraordinaires, m'a tiré du profond abîme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi:

Je suis indigne de ce nom de Frere dont ces saints religieux m'ont honoré; vous voyez en moi une malheureuse péchéresse, qu'un amour prophane a conduite

dans ces saints lieux. J'aimois & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne: la haine de nos peres mit obstacle à notre mariage; je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouser un autre. Je cherchai jusques dans le choix de mon mari, à lui donner des preuves de mon fol amour; celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine, fut préferé, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles, ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari & mon amant se blesserent à mes yeux, le chagrin que j'en conçus me rendit malade; je n'étois pas encore rétablie, quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, & me fit passer pour morte; je fus deux ans en ce lieu, sans aucune consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture. Mon mari, non content des maux qu'il me faisoit souffrir, avoit encore la cruauté d'insulter à ma misere: mais que dis-je, ô mon Dieu: j'ose appeller cruauté, l'instrument dont vous vous serviez pour me punir! Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égarements; bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté; le même domestique, seul instruit de ma destinée, vint m'ouvrir ma prison, & m'apprit que j'avois passé pour morte dès l'instant qu'on m'avoit enfermée. La crainte des discours que mon aventure feroit tenir de moi, me fit penser à la retraite; & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne sçavoit aucune nouvelle de la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit

d'homme pour sortir avec plus de facilité du château. Le couvent que j'avois choisi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici; j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette église. A peine y étois-je, que je distinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur: je crus être séduite par la force de mon imagination; je m'approchai, & malgré le changement que le temps & les austérités avoient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Grand Dieu! Que devins-je à cette vue? De quel trouble ne fus-je point agitée? Loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu! & vous vous servîtes de ma propre misere pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois; & pour ne m'en plus séparer, après avoir congédié mon conducteur, je me présentai à vous, mon Pere; vous fûtes trompé par l'empressement que je montrois pour être admis dans votre maison: vous m'y reçûtes. Quelle étoit la disposition que j'apportois à vos saints exercices? Un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu, qui vouloit, en m'abandonnant à moi-même, me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées que je goûtois à respirer le même lieu. Je m'attachois à tous ses pas; je l'aidois dans son travail, autant que mes forces pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans ces moments payée

de tout ce que je souffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connaître : mais quel fut le motif qui m'arrêta ? La crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien ; sans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois que pour obéir à la regle du saint fondateur, qui a voulu, par l'idée continuelle de la mort, sanctifier la vie de ses religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaînes si honteuses ; la vûe de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusoit, me pénétrerent d'une affliction si vive, qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvoient me trahir ; il me sembloit depuis ce moment, que j'allois le perdre ; cette idée ne m'abandonnnoit plus ; mon attachement en prit encore de nouvelles forces ; je le suivois partout, & si j'étois quelques heures sans le voir, je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui. Nous allions dans la forêt couper du bois, pour l'usage de la maison, quand je m'apperçus que mon compagnon m'avoit quittée ; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa rêverie étoit si profonde, que j'allai à lui, & que j'eus le tems de considérer ce qu'il tenoit sans qu'il m'apperçut ; quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors que, bien

loin de jouir de ce repos que j'avois tant craint de troubler, il étoit comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle; je vis Dieu irrité appésantir sa main toute-puissante sur lui; je crus que cet amour, que je portois jusqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance céleste sur celui qui en étoit l'objet. Pleine de cette pensée, je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes autels; je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu! c'étoit pour lui que je vous priois; c'étoit pour lui que je versois des larmes; c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma faiblesse; ma priere toute insuffisante, toute prophane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejettée: votre grace se fit sentir à mon cœur. Je goûtai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous, & qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances; je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égarements gémit encore sous le poids du péché, qu'il considére ce qu'il a si follement aimé, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, & où il touchera bientôt, à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice. Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche; j'implore le secours des prieres de ces saints religieux; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, & je me reconnais indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adélaïde, si présent à mon souvenir, me l'avoit fait reconnaître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit repré-

fenter ce qui fe paffoit alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le défefpoir peuvent faire fentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois profterné comme les autres religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de fes paroles avoit retenu mes cris: mais quand je compris qu'elle étoit expirée, j'en fis de fi douloureux, que les religieux vinrent à moi & me releverent. Je me démêlai de leurs bras; je courus me jetter à genoux auprès du corps d'Adélaïde; je lui prenois les mains que j'arrofois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une feconde fois, ma chere Adélaïde, m'écriai-je, & je vous ai perdue pour toujours! Quoi! vous avez été fi long-temps auprès de moi, & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue! Nous ne nous féparerons du moins jamais; la mort, moins barbare que mon pere, ajoutai-je, en la ferrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'eft point cruelle: le Pere Abbé, attendri de ce fpectacle, tâcha par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps que je tenois étroitement embraffé. Il fut enfin obligé d'y employer la force; on m'entraîna dans ma cellule, où le Pere Abbé me fuivit; il paffa la nuit avec moi, fans pouvoir rien gagner fur mon efprit. Mon défefpoir fembloit s'accroître par les confolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi Adélaïde, lui dis-je; pourquoi m'en avez-vous féparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maifon où je l'ai perdue, où elle a fouffert tant de maux: par pitié, ajoutai-je,

en me jettant à ses pieds, permettez-moi d'en sortir : que feriez-vous d'un misérable dont le désespoir troubleroit votre repos ? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort ; ma chere Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire ; & vous, mon Pere, je vous demande cette derniere grace : promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres ; je vous promettrai à mon tour de rien faire pour hâter ce moment, qui peut seul mettre fin à mes maux. Le Pere Abbé par compassion, & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses religieux un objet de scandale, m'accorda ma demande, & consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu ; j'y suis depuis plusieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.



FAYEL,

FAYEL,

TRAGÉDIE.

PRÉFACE.

QUELQUES perſonnes, peut-être encore moins convaincues que moi-même de l'inſuffiſance de mes talents, auront pu me condamner à traîner mes pas dans l'intérieur borné des cloîtres, dans l'uniforme obſcurité des tombeaux : emporté par l'attrait de la nouveauté, qui nous enflamme quelquefois au défaut du génie, j'ai quitté l'étroite carrière que j'ai ouverte à peine, & j'ai eu la préſomption d'entrer dans un champ beaucoup plus étendu. L'indulgence avec laquelle on a daigné accueillir mes premiers eſſais, m'a inſpiré une eſpèce d'audace dont je voudrois bien que le ſuccès contribuât au profit de l'art dramatique. Quand je n'aurois que le médiocre avantage de faire naître des idées que des eſprits plus éclairés ſçauroient mettre en œuvre, ma vanité auroit lieu de s'applaudir ; & ſi l'on retranche cette légère ſatisfaction de l'amour-propre, quelles ſeront les récompenſes de l'homme de lettres ? où ſera le puiſſant aiguillon qui l'excite à ſe priver de tous les plaiſirs, & à braver ſouvent l'ingratitude de ſes contemporains, & preſque toujours l'oubli de la poſtérité ?

J'ai donc oſé paſſer du *genre ſombre* au *genre*

terrible; c'eſt le nom que je donne à la *tragédie par excellence*, la *terreur* étant ſans contredit un des plus puiſſants reſſorts de l'action théâtrale. Les Grecs, & les ſeuls Anglais après eux, dans quelques ſcènes, nous ont expoſé de magnifiques tableaux de ce genre ſi *tragique* & ſi vigoureux. Ayons le courage de dire hautement ce que beaucoup de perſonnes inſtruites n'ont eu juſqu'ici la force que de dire tout bas, & duſſions-nous armer contre nous la malignité de la cenſure, ſçachons préférer la vérité à ces timidités de convenances qui ſont ſi nuiſibles au progrès des arts.

Corneille aſſurément eſt le créateur du théâtre Français; il a parcouru la carriere la plus brillante; il eſt admirable par la variété, la fécondité & la profondeur des caractères, par l'énergie de l'expreſſion, la nobleſſe des ſentiments; mais ce grand homme, ne craignons point auſſi de le demander, a-t-il bien atteint le but tragique? Ces diſcuſſions politiques, ces tiſſus de maximes (1) qui ſont tant de tort à la vivacité du

(1) C'eſt cette fureur de débiter ſans ceſſe des maximes qui rend Thomas Corneille quelquefois inſupportable. Il falloit avoir le génie de l'aîné pour imprimer à ces déclamations l'intérêt de la grandeur & du ſublime, au lieu que l'autre n'eſt qu'un froid raiſonneur,

dialogue, ces raisonnements approfondis sur la nature des gouvernements, les vastes projets de l'ambition développés, la grandeur Romaine présentée sous tant de faces, tous ces moyens si sublimes d'ailleurs & qu'affermit toute la vigueur d'un génie inimitable, font-ils bien de l'essence du poëme théâtral? Le drame ne doit vivre que de l'effervescence des passions, n'agir que par des mouvements décidés & rapides, & je ne vois que le cinquiéme acte de Rodogune, où le grand Corneille ait frappé tous les coups réunis de la *terreur*: c'est-là qu'il se rend maître de moi, me fait craindre, frissonner; je suis prêt à m'écrier; j'éprouve ce bouleversement de sens, tous ces divers orages qui doivent agiter Antiochus, Rodogune, Cléopatre, &c. A ce flux & reflux de mouvements contraires, à cette mer soulevée, si l'on peut le dire, dans mon ame, je reconnais l'empire du poëte tragique.

Où Racine a-t-il déployé le spectacle imposant du *terrible*? La magie de son style nous entraîne;

---

qui, par cette étrange manie de vouloir *faire de l'esprit*, répand de la glace sur les scènes les plus heureuses. Il faut pourtant excepter des drames auxquels nuit cette froideur *raisonnée* qui fait le caractère distinctif de Thomas Corneille, Ariane, le Comte d'Essex, & surtout la premiere pièce.

il nous attendrit; il répand dans sa diction toutes les graces de l'amour; nous ressentons une continuité agréable de douces émotions, mais point de ces secousses violentes qui décident les grands effets de la sensibilité; il touche, charme: mais il ne déchire pas; il ne laisse point, après la représentation, de ces traits gravés profondément, que l'on conserve encore dans la froideur du cabinet, tels par exemple que font ces impressions si prolongées & si délicieuses qu'excite la lecture du roman de Clarisse.

Crébillon peut-être a connu mieux que ces deux rivaux de la scène, le *caractère propre* de la tragédie: mais avec la même franchise que nous avons risqué notre façon de penser sur Corneille & sur Racine, avouons qu'il est fâcheux que cet homme de génie ait négligé l'élégance & la correction du style, la variété des plans, qu'il ait aussi peu travaillé, & qu'en un mot il n'ait pas tiré parti de toutes les richesses *tragiques* qu'il possédoit. Son Atrée (1) est, sans doute, le

(1) Quand on dit que l'Atrée est la piece qui approche le plus du *genre terrible*, on entend l'ensemble de l'ouvrage. Assurément le IVme. acte de Mahomet est du plus grand tragique que nous connaissions: mais le *terrible* n'est pas le caractère de la piece; ce sont des beautés d'un autre genre.

drame qui approche le plus de ce genre *terrible*; le caractère principal eſt d'une vigueur de pinceau dont nous n'avons point d'exemple. Convenons auſſi que la vengeance d'Atrée, concertée depuis ſi longtems, & qui eſt exécutée à froid, inſpire plutôt l'*horreur* que la *terreur*. La double réconciliation achève de rendre ce perſonnage révoltant; quelques beautés qu'il renferme, il inſpire une eſpèce de dégoût; applaudiſſons-nous au reſte de ce ſentiment: il fait honneur au cœur humain. On veut que la réflexion nous ramene toujours à cette ſenſibilité, à cette compaſſion ſi précieuſe pour l'ame, & qui a été déſignée dans ces vers :

. . . La pitié dont la voix,
„ Alors qu'on eſt vengé, fait entendre ſes loix.

Au lieu qu'on eſt tenté de pardonner aux premiers mouvements de la paſſion; on reconnaît la nature de l'homme, on ſe reconnaît ſoi-même, & un perſonnage, qui ſe trouve dans cette ſituation, excite toujours l'intérêt.

C'eſt donc ce premier mouvement de la vengeance, & les tranſports impétueux d'une des paſſions les plus cruelles, lorſqu'elle eſt animée par la jalouſie, que j'ai trouvés réunis dans l'admirable ſujet de Fayel. Rien, en effet, de plus vraiment *tragique*; rien de plus propre à ces développements, qui ſont l'ame du drame. Les

rôles de Rhadamiſte & d'Othello, quelque beaux qu'ils ſoient, ſont inférieurs à celui de FAYEL; les convulſions de la fureur, l'excès monſtrueux d'une vengeance qui n'aura point d'imitateurs (il faut l'eſpérer pour le bonheur de l'humanité;) les tourments continuels qui déchirent le cœur d'un malheureux époux, forment un caractere que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de *la nature théâtrale*; c'eſt Milon le Crotoniate, dont les ſouffrances ſe font ſentir ſous le ciſeau du Puget, & attachent l'œil du ſpectateur. Le dernier degré de perfection qui ſe rencontre dans ce perſonnage, c'eſt, comme je l'ai déjà obſervé, qu'on ne peut lui refuſer le ſentiment de la compaſſion, ſentiment qu'on eſt bien éloigné d'accorder à Atrée. Autre avantage: ce mari furieux ſouffre encore plus que la triſte victime de ſa jalouſie. Quelle excellente morale nous offre le ſupplice d'un cœur qui eſt ſon propre bourreau! Voilà de ces caracteres qu'Ariſtote mettoit à la tête des inventions dramatiques. Je ne ſçache qu'Oroſmane qui ait quelque reſſemblance avec FAYEL; encore lui eſt-il inférieur pour l'activité des mouvements & pour la profondeur des traits. Il ne manque à un tel ſujet que la touche puiſſante d'un moderne Crébillon. Que n'ai-je pu le rendre avec le même enthouſiaſme que je l'ai conçu!

Je ne m'arrêterai pas autant sur les autres rôles, ils ont beaucoup moins d'action; cependant je crois qu'un de nos maîtres auroit pu faire briller également la richesse de son pinceau, en présentant sous une couleur moins vive & plus fondue le tableau de la douleur touchante de Gabrielle. Cette image attendrissante contraste admirablement bien avec le grand spectacle des fureurs de Fayel ; d'ailleurs on est sûr d'attacher, lorsqu'on expose les combats de la vertu, luttant contre un sentiment aussi naturel que l'amour.

J'ai voulu dépeindre dans Vergi un de ces anciens chevaliers qui n'avoient d'autre passion que l'honneur; il est aisé pourtant de distinguer à travers cette noble fermeté les mouvements de la tendresse paternelle.

Le caractère de Couci auroit eu encore besoin d'une touche délicate & brillante; j'aurois desiré donner une idée de cet esprit de galanterie & de bravoure qui animoit nos jeunes paladins, de ce singulier alliage d'attachement à la religion qui alloit souvent jusqu'au fanatisme, & d'*amour pour les Dames*, dont l'excès conduisoit quelquefois au sublime égarement de Don Quichotte. Il est vrai que cette fureur de chevalerie, manie aujourd'hui oubliée, a produit peut-être les plus belles actions de notre vieille noblesse, & qu'elle fait

encore, fans qu'on s'en apperçoive, la bafe du caractère national: nous en voyons mille exemples; il n'y a perfonne de nous qui, en ouvrant un de nos anciens romans des croifades, ne fe fente excité par un vif intérêt, que certainement on n'éprouvera pas à la lecture des romans d'un autre genre. Quel plaifir ne goûtons-nous pas à voir tranfporter Lufignan fur notre fcène! quel charme n'ont pas ces vers pour des oreilles françaifes :

„ Je combattois, feigneur, avec Montmorenci,
„ Melun, Deftaing, de Nefle, & ce fameux Couci (1).

Nous aimons à entendre Tancrede dire à fes écuyers :

„ Vous, qu'on fufpende ici mes chiffres effacés:
„ . . . .
„ Que mes armes fans fafte, emblême des douleurs,

---

(1) On ne fçauroit trop accueillir ce genre de *tragédie nationale*; la poéfie rentre alors dans toute la dignité de fon origine, & l'auteur dramatique devient le dépofitaire des faftes de fes concitoyens & le héraut de leur gloire; il les encourage à la vertu, réchauffe les ames languiffantes, en élevant fur le théâtre les trophées de nos ancêtres. C'eft ainfi que le fpectacle peut devenir utile, & produire de grands effets; il eft vrai qu'il ne feroit pas auffi divertiffant que l'opéra-comique, Nicolet, les *Comédiens de bois*, &c.

„ Telles que je les porte au milieu des batailles,
„ Ce ſimple bouclier, ce caſque ſans couleurs,
„ Soient attachés ſans pompe à ces triſtes murailles.
„ Conſacrez ma deviſe, elle eſt chère à mon cœur:
„ Elle a dans les combats ſoutenu ma vaillance,
„ Elle a conduit mes pas & fait mon eſpérance;
„ Les mots en ſont ſacrés: c'eſt *l'amour & l'honneur.*
„ Lorſque les chevaliers deſcendront dans la place,
„ Vous direz qu'un guerrier qui veut être inconnu,
„ Pour les ſuivre aux combats dans leurs murs eſt venu...

Ce vernis de chevalerie eſt une ſource de beautés, que j'ai entrevue comme tant d'autres qui réſultoient de cette Tragédie, c'eſt-à-dire que je ſuis parvenu à me convaincre de mon incapacité d'exécuter, en m'applaudiſſant d'avoir pu concevoir quel parti le talent pouvoit tirer de mon ſujet.

Je ne ſçais ſi l'on approuvera la loi que je me ſuis impoſée, de rejetter le moindre *acceſſoire* (1). Je n'ignore pas que la mode recherche ces faux

(1) Je ſuis preſque convaincu que ſi l'on dépouilloit la plupart de nos pieces de théâtre de tout cet eſprit, qui ſurcharge le ſujet, il ne reſteroit peut-être pas deux cens vers qui appartinſſent réellement au fond du drame; encore une fois, liſons, reliſons Clariſſe; voilà le modèle que nous devons avoir ſans ceſſe devant les yeux pour la vérité de l'action, pour la néceſſité des moyens, pour la correſpondance des ſcènes, pour la ſobriété des *acceſſoires*, &c.

ornements, qu'on acquiert par-là des succès éphémères : mais un écrivain qui a le malheur d'avoir quelque idée du vrai & d'aimer la littérature pour elle-même, doit-il être bien sensible à cette sorte de réputation ? J'avois assurément un beau champ ouvert à d'orgueilleuses déclamations, & à des *paquets* de vers contre les croisades : j'ai cru qu'il falloit sacrifier les détails brillants, & conserver davantage la vérité du ton & l'heureuse simplicité des caractères, faire oublier le poëte & le *raisonneur* pour qu'on n'entendît parler que VERGI, COUCI, &c. comme ils ont dû parler en effet dans le siécle où ils vivoient. Par ce moyen, le costume de mœurs est mieux observé, & l'ouvrage, dépouillé de ce faste théâtral, qui n'est que l'abus & l'indigente boursoufflure de l'art, en devient plus intéressant & mene plus sûrement au but que l'auteur doit s'être proposé. C'est-là le mérite des anciens, surtout des Grecs. Il est vrai que des beautés, qui ne sont point détachées, marquent moins : mais l'ensemble d'une piéce dégagée de ce luxe de l'esprit, est bien plus nourri, plus propre à la fable que l'on traite. Où Racine a-t-il puisé la richesse du rôle de Phédre, cette effusion de sentiment à laquelle l'art n'atteindra jamais, si ce n'est dans l'attention scrupuleuse qu'a eue ce grand homme de ne point prêter à ce caractère des traits étrangers ?

J'ai suivi pour mes actes la même disposition que dans COMMINGE & dans EUPHEMIE. Au moins puisqu'on s'est asservi à cette distribution puérile, ne faut-il pas la soumettre au compas & à l'équerre ; mes premiers actes sont beaucoup plus étendus que mes derniers. J'ai cédé au cours naturel de l'action, & ce n'est pas par l'action qui a été mon esclave; tous les gens sensés doivent trouver ridicule de couper la durée d'une passion en cinq morceaux, & ensuite de jetter dans cette division artificielle une égalité de proportions, comme si toutes les parties de notre corps devoient avoir la même étendue. Nous agissons à peu près à l'égard de nos actes, tel que ce brigand qui couchoit sur un lit de fer les malheureuses victimes de sa cruauté, & qui, en les mutilant, raccourcissoit ou étendoit leurs membres, suivant qu'ils excédoient la longueur du lit, ou qu'ils ne la remplissoient pas assez. Cette pédantesque mesure d'actes est pourtant une bisarrerie absurde consacrée par les chefs-d'œuvres de nos maîtres. Devons-nous en cela les imiter? C'est ce que je prends la liberté de demander à nos littérateurs.

Il sera aisé de juger que je n'ai point adopté cette *parcimonie* de passions qui se fait remarquer dans quelques-uns de nos drames modernes, & qui les défigure. J'ai toujours observé que la

nature étoit la base de tous les arts d'imitation, & qu'il étoit contre la vraisemblance de présenter une froide pantomime qui n'a d'autre mérite que quelques *effets* : encore ces *effets* sont-ils ordinairement amenés avec une mal-adresse qui nuit à l'intérêt. Les rôles *raisonnés* doivent nécessairement avoir plus d'étendue que les rôles *sentis.* Vergi, proportions gardées, parle plus que Fayel, parce qu'il est moins agissant, & que l'esprit de la vieillesse est la prolixité & l'abondance de l'expression. Peut-être ces personnages ont-ils moins de roideur que ces rôles enflammés, qui à la longue fatiguent & quelquefois *outrepassent* le naturel, au lieu que l'éloquence d'un vieillard se répand avec plus de douceur & d'attendrissement dans notre ame. Le sentiment préférera le *babil sublime* de Nestor, au farouche laconisme d'Ajax & de Philoctete. Je ne suis pas étonné que bien des personnes sensibles reviennent plus souvent à la lecture de l'Odyssée qu'à celle de l'Iliade. Le premier de ces poëmes n'a pas la chaleur, l'impétuosité du second: mais il est plus touchant, plus à la portée de l'homme; on y retrouve plus son cœur, & tout ce qui nous rapproche de nous est cher & précieux à notre foiblesse; nous admirons les héros: nous conversons avec nos amis. Quelle est la raison qui nous ramène sans cesse à Racine, à la Fontaine,

ſi ce n'eſt ce développement continuel de ſentiment (1), & ce charme de vérité dont les autres écrivains en vers ſont ſi éloignés? Pourquoi les rôles ſubalternes d'Atalide, d'Aricie, d'Eriphile même ont-ils tant de graces & excitent-ils une émotion qui nous flatte? c'eſt que le poëte leur a donné toute l'étendue convenable, ſans retarder la marche de l'action, & nuire à la vigueur des principaux perſonnages. Encore une fois, voulons-nous faire couler des larmes, ce ne ſera pas en multipliant une quantité de tours merveilleux

---

(1) Ecoutons M. de Voltaire: „ Gardons-nous, „ dit-il, de chercher dans un grand appareil, & dans „ un vain jeu de théâtre un ſupplément à l'intérêt & „ à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, ſans doute, „ ſçavoir faire parler ſes acteurs que de ſe borner à les „ faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre „ beaux vers de ſentiment valent mieux que quarante „ belles attitudes. Malheur à qui croiroit plaire par „ des pantomimes avec des ſolécismes, ou avec des „ vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre „ la langue: il n'eſt rien de beau en aucun genre que „ ce qui ſoutient l'examen attentif de l'homme de goût. „ L'appareil, l'action, le pittoreſque font un grand „ effet, ſans doute: mais ne mettons jamais le bizarre „ & le giganteſque à la place de la nature, & le forcé „ à la place du ſimple. Que le décorateur ne l'emporte „ point ſur l'auteur: car alors au lieu de tragédie on „ auroit la *rareté*, la *curioſité*, &c."

qui n'appartiennent qu'à la parade : ce fera en approfondiffant ce fentiment, le vrai principe de l'intérêt, & je vois avec peine que chaque jour on s'écarte en cette partie, comme en bien d'autres, des modèles que nos maîtres nous ont laiffés.

La Tragédie de FAYEL me fait revenir affez naturellement au degré précis de diftinction qui fe trouve entre la *terreur & l'horreur*. Je ne cacherai pas qu'il eft difficile de tracer jufte cette ligne de féparation. D'abord il ne faut pas perdre de vue que nous parlons de fpectacle, & que ces fortes d'ouvrages font faits pour être expofés à la vue de nos compatriotes. Les anciens ont fouvent confondu ces deux impreffions qui fe touchent de fi près. L'épaule de Pelops fervie dans un repas à Jupiter & à Mercure, ne leur a point paru une fable dégoûtante; ils ont foutenu la repréfentation de Térée, & de toutes les aventures atroces de la famille d'Oedipe (1); ils n'ont point reculé d'effroi à l'afpect de

(1) Je ne comprends pas comment un fujet auffi révoltant, auffi affreux qu'un enfant qui tue fon père, & qui devient le mari de fa mère, a pu caufer tant de plaifir à un peuple fenfible & éclairé. Il falloit le pinceau de M. de Voltaire pour rendre aujourd'hui ce fujet fupportable.

de Médée égorgeant ses enfants; ils ont applaudi à la fureur calculée d'Achille traînant durant plusieurs jours, dans un sombre silence, le cadavre du malheureux Hector autour des remparts de Troye, & rassasiant sa vengeance de sang-froid. Homere n'a pas hésité à nous montrer le difforme Poliphème dans l'intérieur de son repaire ensanglanté; il semble même avoir pris plaisir à s'appésantir sur les détails les plus révoltants. Son sage imitateur, le poëte Latin qui a eu le plus de goût, Virgile n'a pas craint de suivre en cela son modèle, & Cacus & son antre ne nous soulèvent guères moins le cœur que le Cyclope & son horrible retraite. Les fibres des hommes de ces tems-là avoient-elles plus de force que les nôtres? falloit-il des impressions plus vives, des secousses plus marquées pour exciter leurs sensations? ou nos nerfs sont-ils trop délicats? Y a-t-il dans cette aversion pour des objets hideux de quoi nous féliciter? ne devons-nous pas appréhender plutôt que cette sensibilité si aisée à s'offenser, ne fasse tort parmi nous aux progrès du génie? Ou sommes-nous les peuples de la terre qui ayons le plus de goût? Quand on aura bien défini ce que peut être le goût, quand on aura bien fixé sa nature, établi ses limites, alors nous pourrons entrer dans cette profonde discussion: mais, lorsque je vois qu'à Lon-

dres (1) on ne sçauroit trop attacher la curiosité sur de certains objets, & qu'à Paris ces mêmes objets nous font détourner la tête, je me garde bien d'adopter des principes fondamentaux de ce goût, qui est une énigme que l'on n'a point encore devinée.

Il est pourtant du devoir d'un écrivain qui aspire à étendre les bornes de son art, de chercher à plaire, s'il se peut, à tous les hommes : voilà le grand objet qu'il doit avoir sans cesse devant les yeux. Cependant il est citoyen, ses premiers regards tombent sur ses compatriotes ; il veut aussi mériter leurs suffrages. N'y auroit-il donc pas moyen de concilier ces sentiments si opposés, & de contenter tout le monde? Voilà un bien beau projet au moins, s'il n'est pas d'une facile exécution! Présentons des exemples.

Je suppose que je voulusse donner au théâtre

---

(1) Othello étrangle sa femme, & après l'avoir étranglée il reste assis sur son lit ; le parterre de Paris, les loges lui crieroient : retire - toi , bourreau. Les Italiens, & ce n'est pas sans raison , font leurs délices de la lecture du Dante ; on y voit dans un des chants de l'Enfer un comte *Ugolin* qui ronge le crâne d'un archevêque , & qui essuye ensuite ses cheveux & sa barbe ensanglantés ; il est vrai que le récit touchant du malheureux *Ugolin* fait perdre à sa vengeance quelque chose de son atrocité.

Français la Tragédie de Richard III, dont j'ai traduit une scène si imposante; je me garderois bien d'en retrancher les ombres; c'est sans contredit le morceau le plus neuf & le plus sublime de la pièce: mais je les ferois paraître à la faveur d'une obscurité, (1) que j'éclairerois par intervalles, & par des coups rapides de lumière; ensuite elles se perdroient dans les ténèbres: je pense qu'avec ces ménagements, notre parterre se plaîroit à ce spectacle, & que l'effet seroit aussi déterminé qu'il peut l'être.

C'est à l'aide de cet artifice que dans une tragédie de Hamlet je ferois élever de la terre & y rentrer à plusieurs fois le spectre du père; il ne seroit qu'entrevu; j'imagine que se montrant ainsi au spectateur, il frapperoit beaucoup plus que lorsqu'il n'est apperçu que de son fils.

Si j'exposois Philoctete abandonné par ses

(1) Voici ce que pense un de nos premiers écrivains dramatiques. „ Je ne sçais pas même si on ne pourroit „ pas faire paroître Oedipe tout sanglant, comme il „ parut sur le théâtre d'Athènes. La disposition des „ lumières, Oedipe ne se montrant que dans l'enfoncement, pour ne pas trop offenser les yeux, beaucoup de pathétique dans l'acteur, & peu de déclamation dans l'auteur, les cris de Jocaste & la consternation générale des Thébains pourroient former „ un spectacle admirable."

compatriotes dans l'isle de Lemnos, il poufferoit des cris, il se traîneroit sur la scène en accusant les Dieux, les Atrides, les Grecs; &c. mais on ne verroit pas ce malheureux montrer des plaies qui se r'ouvrent, & d'où découle un sang noir & épais.

Médée, sur le théâtre d'Athènes porte le couteau dans le sein de ses deux enfants : je la ferois voir sur le nôtre, amenée à cet excès de fureur par mille ingratitudes de la part de Jason, dans un violent accès de rage immolant un de ses fils, jettant avec précipitation le poignard, embrassant avec transport l'innocente victime, faisant éclater des sanglots, des convulsions de douleur, pressant contre son sein l'autre enfant, le couvrant de ses baisers, l'inondant de ses larmes. Jason s'offriroit à sa vue; il reculeroit à l'aspect d'une femme égarée de désespoir qui tiendroit, comme je l'ai dit, un de ses enfants dans ses bras, & dont l'autre seroit mourant à ses pieds : Perfide, s'écrieroit-elle, est-ce à toi de trembler? approche, sois sans pitié : tu vois tes attentats; oui, c'est toi qui as commis tous mes crimes; c'est toi qui as pu égarer le bras maternel, qui l'as poussé, qui l'as conduit dans le sein de cette misérable créature! oui, barbare, c'est toi qui as enfoncé le couteau dans le cœur de mon enfant. Et elle releveroit aussitôt ce corps ensanglanté, l'embrasseroit encore en s'écriant, & en l'arrosant de nouvelles larmes.

J'indique feulement la fcène; je ne fçais fi je me fais illufion : mais j'aime à croire que cette fituation ainfi maniée adouciroit beaucoup l'*horreur* qu'infpire Médée, & pourroit peut-être même exciter en fa faveur des fentiments de compaffion. M. de Voltaire a fçu rifquer avec fuccès le quatriéme acte fi *terrible* de fon Mahomet : pourquoi la tragédie de la mort de Céfar, un des chefs-d'œuvres de ce grand maître, n'eft-elle pas revue auffi fouvent que fes autres pièces? C'eft que le public Français a de la peine à s'accoutumer au cadavre enfanglanté de Céfar. (1) Voilà la borne où nous devons nous arrêter, où la *terreur* devient *horreur*.

Il eft bien fingulier que les mêmes fpectateurs qui voient depuis tant d'années des perfonnages fe donner des coups de poignard, fouvent affez mal-à-propos, fupportent difficilement la vue d'un être qui eft détruit, & qui conféquemment ne fouffre plus. Que me répondra-t-on? Qu'il n'y a guères à raifonner quand il s'agit de fentiment, & que d'ailleurs on a pour but de fatisfaire la multitude. Voilà ce qui m'a empêché

(1) J'imagine qu'on pourroit peut-être préfenter un cadavre voilé, dont on appercevroit feulement les pieds ; encore ces fortes d'objets doivent-ils moins fe voir que fe deviner.

d'expofer fur la fcène la terrible cataftrophe de FAYEL.

Regardons *l'horreur* comme la *caricature*, (1) la charge de la *terreur;* refpectons d'ailleurs cette fenfibilité fi délicate, qui une fois familiarifée avec des images horribles, perdroit de la fineffe de fon tact, & auroit peine à être remuée par les drames attendriffants de l'enchanteur Racine. Sçachons tirer parti des diverfes beautés théâtrales des anciens & de nos voifins; formons-en un nouveau genre dramatique qui nous retire de ce miférable efprit d'imitation où nous languiffons depuis Corneille, Racine, Crébillon & M. de Voltaire; cependant ne marchons à la nouveauté qu'avec bien de la précaution; quelquefois on arrive à d'heureufes découvertes; quelquefois

(1) „ Souvenons-nous toujours, dit un de nos maî-
„ tres, qu'il ne faut pas pouffer le terrible jufqu'à
„ l'horrible; on peut effrayer la nature, mais non pas
„ la révolter & la dégoûter."

Je me rappelle qu'il y a quelques années à la Comédie Italienne on voulut effayer de rendre dans la vérité un combat fingulier: un des deux acteurs tomboit comme percé d'un coup d'épée, & on voyoit un jet de fang fortir de fa bleffure, (ce qui fe faifoit par le moyen d'une petite veffie remplie de fang.) Il n'y eut qu'un cri d'indignation, & l'on ne hazarda plus cette *horrible* imitation de la nature; ce n'eft toujours qu'avec beaucoup de peine qu'on voit apporter la coupe d'Atrée.

auſſi l'on s'égare, & il vaut encore mieux marcher à la ſuite de ſes maîtres, que de ſe perdre, en voulant ſuivre des routes qui n'ont point été frayées.

J'ai cru, pour une plus facile intelligence de ma tragédie, qu'il étoit néceſſaire d'en faire précéder la lecture par quelques éclairciſſements ſur l'ancienne chevalerie; en voici donc une légère idée empruntée ſurtout de l'excellent ouvrage de M. de Sainte Palaye.

L'origine de cette inſtitution militaire reſſemble aſſez aux autres inventions de l'eſprit humain; elle eſt enveloppée de nuages; tout ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable, c'eſt qu'elle porte le caractère primitif de notre nation. Un mêlange d'abſurdité & de grandeur, de ſuperſtition groſſière & de reſpect pour la religion, de vrai courage & de fanfaronade, de barbarie & de ſenſibilité, la réunion en un mot du ſublime & du ridicule: voilà à peu près ſous quel aſpect on peut enviſager la chevalerie; c'eſt dans le onzième ſiécle qu'elle prend une conſiſtance déterminée. Il eſt aiſé de voir que c'eſt une des émanations de la politique du gouvernement féodal. Il faut néceſſairement des ſignes aux hommes pour les émouvoir (1): une inveſtiture accom-

(1) Il n'eſt pas poſſible d'exprimer quel pouvoir les

pagnée de la majesté des cérémonies & de la solemnité du serment, devoit produire dans des ames dont l'ignorance peut-être échauffoit la sensibilité, une ivresse de courage qui a donné naissance à une infinité d'actions éclatantes, que des Sybarites efféminés ont de la peine à croire véritables.

Celui qu'on destinoit à cet honneur étoit à l'âge de sept ans retiré d'entre les mains des femmes ; les exercices militaires entroient dans le plan de son éducation; si ses parents maltraités de la fortune ne pouvoient lui fournir des secours, on le plaçoit chez quelque seigneur où il apprenoit à servir, pour sçavoir dans la suite user du droit de commander ; chaque banneret avoit une espèce de cour, comme on voit encore en Pologne & en Allemagne des seigneurs indépendants qui ont tout l'appareil de la souveraineté.

Le jeune enfant remplissoit les fonctions de *page*; les premières leçons qu'on lui donnoit, consistoient

signes ont sur l'esprit humain; un homme qui posséderoit bien ce langage muet exciteroit des impressions prodigieuses. Il n'est pas surprenant qu'un certain Pylade, fameux pantomime, ait tant intéressé une des premières nations de l'univers.

fiftoient dans *l'amour de Dieu & des Dames* (1), dit naïvement Jean de Saintré, qui lui enfeignoient fon *catéchifme* & *l'art d'aimer.* Il n'eft donc pas étonnant qu'imbus de tels préceptes, nos chevaliers fuffent à la fois galants & dévots. L'écolier faifoit choix mentalement de quelque dame qui ne manquoit pas d'être un prodige de beauté & de vertu: c'étoit à elle qu'il rapportoit, ainfi qu'à la divinité, toutes fes penfées, toutes fes actions. On rira de cette profanation extravagante: il faut pourtant convenir que la fimplicité des mœurs & la délicateffe de fentiment gagnoient beaucoup à cet amour purement intellectuel. De-là cette *courtcifie Françaife*, qui dans la fuite fondue avec la *galanterie Arabefque* forma un caractère de tendreffe, d'aménité & d'agrément, dont notre bel-efprit métaphyfique & la corruption des mœurs ont fait difparaître jufqu'aux moindres traces; il s'étoit confervé jufques dans le fiecle dernier.

Le jeune homme, de l'état de *page* étoit élevé à celui d'*écuyer.* Il y avoit encore dans ce nouveau grade des cérémonies à obferver que l'on peut lire dans M. de Ste. Palaye. L'éducation des demoifelles étoit à peu près dans les mêmes

(1) L'amant *qui entendoit à loyaument fervir une dame*, étoit fauvé fuivant la doctrine de *la Dame des belles coufines, &c.*

principes ; elles accompagnoient les dames, & étoient chargées du foin de recevoir les chevaliers. Les écuyers fe divifoient en plufieurs claffes; ils fervoient à table, coupoient les viandes, prenoient foin des chevaux, préfidoient à l'arrangement des appartements, faifoient, comme les demoifelles, les honneurs du château, tenoient l'étrier à leurs maîtres, étoient les dépofitaires de fes armes; on leur recommandoit la modeftie, autant que l'adreffe, & les connaiffances de l'art militaire, des tournois, &c. On remarquera que les chevaliers ne fe fervoient pas de juments; c'étoit une monture dérogeante; ils préfentoient dans les batailles des chevaux à leur feigneur : d'où eft venu le proverbe, *monter fur fes grands chevaux*. Quand on en venoit aux mains, l'écuyer fe rangeoit derriere fon feigneur; en tems de paix, il affiftoit aux tournois, s'y effayoit même avec d'autres écuyers, & employoit des armes plus légères que celles des chevaliers.

L'âge de vingt-un ans étoit celui où l'*écuyer* étoit enfin admis aux honneurs de la chevalerie. Il y avoit cependant des exceptions pour nos princes du fang & pour les candidats qui pouvoient faire valoir le mérite de quelque belle action. Tout chevalier jouiffoit du droit de créer d'autres chevaliers. Il faudroit encore remonter à la fource où j'ai puifé, pour être inftruit pleinement de l'appareil de cette inftitution. Des

jeûnes, des prières dans des chapelles, des habits blancs, un aveu sincere de toutes ses fautes, plusieurs sermons entendus avec piété: tels étoient les préliminaires de la cérémonie. Le novice entrôit ensuite dans l'église, s'avançoit à l'autel avec l'épée passée en écharpe à son col; le prêtre la bénissoit, la remettoit au col du nouveau chevalier, qui, les mains jointes, se mettoit à genoux devant celui ou celle qui devoit l'armer. Après que son serment avoit été reçu, des dames ou des demoiselles s'empressoient à le revêtir de toutes les marques extérieures de la chevalerie; on finissoit par lui ceindre l'épée; le seigneur ou le souverain lui donnoit alors l'accolade ou l'*accolée*: c'étoit trois coups du plat de son épée nue sur l'épaule ou sur le col de l'aspirant; celui qui donnoit l'accolade prononçoit ces mots, ou d'autres semblables, *au nom de Dieu*, *de St. Michel & de St. George*, *je te fais chevalier.* On ajoutoit quelquefois ces épithètes, *soyez preux*, *hardi & loyal.* Après cette cérémonie, il recevoit le heaume ou casque, la lance, le bouclier, & il montoit un cheval, sans se servir de l'étrier; le peuple l'entouroit avec des applaudissements. Quel admirable fonds de préceptes que les réglements de la chevalerie! Protéger la veuve & l'orphelin aux dépens de sa vie même; défendre hautement l'innocence opprimée; embrasser la cause des dames; soutenir les droits de la reli-

gion; combattre enfin tous ceux qui paraissoient être les ennemis de la justice & de la vérité : voilà quels étoient les devoirs que l'on prescrivoit aux chevaliers.

C'étoit dans les tournois surtout qu'ils faisoient éclater leur adresse, autant que leur magnificence; la description de ces écoles de guerre nous conduiroit trop loin. Il suffira de dire que ces fêtes étoient aussi intéressantes pour les trois quarts de l'Europe, que les jeux olympiques l'ont été autrefois pour les diverses nations de la Grèce. Un nombre de rois d'armes & de hérauts crioient aux jeunes chevaliers qui se présentoient pour entrer en lice, *souviens-toi de qui tu es fils, & ne forligne pas:* paroles admirables qu'on ne devroit pas se lasser de redire aujourd'hui aux descendans de ces braves chevaliers français, & qu'ils ne devroient point se lasser d'entendre. On nommoit hautement: *un tel, esclave ou serviteur de la dame telle;* ce titre d'honneur étoit un de ceux qui flattoient davantage nos chevaliers, & qui leur inspiroient un plus mâle courage. A ce titre de *servant d'amour*, les dames joignoient des présents, comme voile, écharpe, brasselets, nœuds de rubans, boucles de cheveux, &c. Les hérauts désignoient les vainqueurs par ces acclamations touchantes : *honneur aux fils des preux!* Le prix leur étoit donné par la main des dames, & ce qui étoit au-dessus de toute récom-

penſe pour un *franc & loyal chevalier*, il avoit droit de donner un baiſer à la dame ou demoiſelle qui lui préſentoit le prix. Un brillant feſtin, où les vainqueurs étoient aſſis à côté des princes, des rois &c. terminoit la fête, qui avoit un nombre prodigieux de ſpectateurs. Ce qui ne paraîtra pas moins ſingulier que toutes ces cérémonies, la modeſtie & la timidité accompagnoient l'éclat de la victoire; les flatteries des poëtes & l'amour des dames ne faiſoient qu'encourager les chevaliers favoriſés du ſort. On s'accorde aſſez pour fixer au onziéme ſiecle l'origine des tournois; les chevaliers s'y eſſayoient au métier de la guerre.

L'amitié n'étoit pas en leur cœur un ſentiment moins vif que celui de l'amour; *la fraternité d'armes* en eſt une preuve honorable. *Lancelot du Lac* la fait contracter par trois champions en mêlant de leur ſang. Ces *frères d'armes* n'avoient que la même table, & ſouvent le même lit; image touchante de la candeur & de la ſimplicité de ces dignes ſoldats, qui n'avoient pas ſeulement l'idée du déréglement des mœurs. L'or étoit réſervé pour les armes des chevaliers, ainſi que les riches fourrures pour leurs manteaux; les moins précieuſes s'abandonnoient aux écuyers, qui n'avoient le droit de porter que des éperons argentés, des bottines blanches, une eſpèce d'armet argenté auſſi, & des manteaux de couleur brune. Lorſque les chevaliers étoient habillés de damas, les

écuyers l'étoient de satin, & si ces derniers avoient des habits de damas, les premiers étoient vêtus de manteaux de velours; l'écarlate & toute autre couleur rouge étoit annexée à ceux-ci: elle s'est conservée dans l'habillement des magistrats supérieurs & des docteurs. Les chevalies chargeoient de leurs armoiries leurs écus, leurs cottes d'armes, le penon de leurs lances, & la banderolle qui s'attachoit quelquefois au sommet du casque. Il faut suivre dans M. de Ste. Palaye tout ce qui concerne leurs funérailles & leur dégradation.

Bertrand du Guesclin est un de nos grands hommes qui ont eu le plus à cœur l'entretien & les progrès de l'ancienne chevalerie; il pensoit avec raison que c'étoit un puissant aiguillon pour animer & élever la bravoure de nos Français. (1) L'homme a besoin d'images; c'est du plus ou du moins de signes que dépendent le nombre & l'énergie des idées; encore une fois, avec de la

(1) Voici un trait qui donnera plus que tout ce qu'on pourroit dire, une idée juste de la grandeur d'ame d'un chevalier Français: *Un chevalier viel & ancien*, dit le bon Joinville, *de l'âge de quatre-vingt-deux ans & plus*, voit la reine, (femme de Saint Louis) se jetter à ses pieds, & lui demander une grace. Quelle est-elle, *s'enquiert* le chevalier? — De me donner la mort, si les Sarrasins se rendent maîtres de Damiette. — *Très-volontiers, Madame, je le ferois, & jà ay eu en pensée d'ainsy le faire, si le cas y escheoit.*

métaphysique, & du raisonnement privé de couleurs, on ne fera que des ames paresseuses qui communiqueront aux corps leur langueur & leur inertie. Pourquoi y a-t-il tant de distance entre le sentiment & la pensée? Le sentiment est plein de vie: c'est un résultat exquis des sens; & la pensée nous échappe sans cesse comme une ombre impalpable. J'imagine donc que l'extinction de la chevalerie a pu être préjudiciable à cet esprit de courage & de *courtoisie* qui est un des titres distinctifs de la nation française. Il seroit assez inutile d'entrer dans les détails qui ont donné lieu à cette extinction. Tout s'altere, tout meurt; l'enthousiasme perd à chaque instant de sa force, semblable à une boule qui, lancée avec vigueur, décrit d'abord une ligne rapide, par degrés se ralentit, se traîne, & finit par être entierement privée de mouvement. Ce luxe, qui est venu tout pervertir, la transmigration des seigneurs qui ont abandonné leurs châteaux pour le séjour des villes, nos guerres aussi longues que malheureuses avec les Anglais, d'autres mœurs, en un mot, bien opposées à la simplicité de l'ancien tems: ce sont les principales causes auxquelles il faut rapporter la décadence & la ruine de cette institution militaire. En attendant que quelque heureuse manie de ce genre vienne nous faire oublier cette perte, je desirerois fort qu'on présentât sur notre scène

lyrique (1) un ſpectacle compoſé de tout ce que nous avons de plus agréable & de plus intéreſſant dans l'ancienne chevalerie; ce feroit pour cette noble invention un léger dédommagement de ſon anéantiſſement total, que de reparaître du moins au théâtre, & il feroit aſſez plaiſant qu'on allât prendre à l'opéra des leçons de mœurs & de bravoure.

Je terminerai ce coup-d'œil ſur l'hiſtoire de la chevalerie par des éclairciſſements néceſſaires à ma tragédie; il s'agit de l'habillement de mes perſonnages: je ſuppoſe qu'on fera quelque attention à ces détails.

Fayel doit avoir un manteau de velours ponceau, parſemé de broderies en or, & doublé d'une peliſſe noire; la ſoubreveſte de damas ou de ſatin enrichie de même, & d'une ſemblable couleur, deſcendant juſques ſur les genoux; une large ceinture ſur la poitrine, avec une boucle au milieu qui peut être d'or ou de diamants; à cette ceinture eſt attachée une dague; il a encore une fraiſe ronde & une chaîne d'or autour du cou, des eſpèces de braſſelets aux bras, des bottines rouges qui lui montent juſqu'aux cuiſſes, ſa toque de velours noir & à l'Eſpagnole, de forme ronde,

(1) J'ai vu avec plaiſir s'exécuter ce projet: *Adèle de Ponthieu* a ouvert heureuſement la carrière aux opéra de ce genre.

élevée environ d'une dixaine de pouces ; plusieurs plumes noires & rouges liées par un nœud de diamants ombragent cette coëffure.

L'habit de Gabrielle est de drap d'argent, ou de damas, ou de satin blanc brodé en argent ; son manteau est de semblable couleur, doublé de queues d'hermine ; sa parure est composée de perles & de diamants ; elle a des brasselets de même.

Raoul de Couci a tout ce qui caractérise le chevalier banneret ; il a aussi autour du cou une chaîne d'or enrichie de diamants ; son manteau est de velours bleu céleste, doublé d'hermine, & parsemé de fleurs d'or ; sur l'épaule droite est appliquée une large croix d'étoffe rouge, où sont inscrits ces mots : Diex volt, (le signe des croisés) ; son casque doré est surmonté d'un panache blanc ; son écharpe soutenue par une aigrette de diamants, est de même couleur, que celle de Gabrielle ; il a des bottines rouges, auxquelles sont attachés des éperons dorés ; la poignée de son épée est en forme de croix ; sa lance, dont la banderolle est un ruban blanc, & son bouclier ou écu, sont portés par son écuyer.

Le Preux de Vergi est habillé comme Fayel : il a la même étoffe ; sa couleur est d'un gros verd ; sa fourrure est de martre, & ses plumes sont vertes & blanches.

Monlac a un habillement de fatin brun, doublé de jaune; la premiere couleur étoit celle des écuyers; fon casque est un armet argenté fans timbre & fans panache, de forme de *galerus*; il a les bottines blanches, & les éperons argentés, comme l'armet.

Raymond ne porte point les armes de fon maître, qui habite en ce moment fon château; il a les fimples habillements de ce tems: les autres écuyers & officiers de Fayel ont le même costume. Les hommes-d'armes de Couci font dans l'équipage guerrier, tel qu'il étoit alors, comme on nous repréfente ce qu'on appelloit *miles*.

Il est inutile d'obferver qu'Adele ne porte point de manteau, cette parure étant réfervée dans ce fiècle aux feules femmes de qualité; elle n'a auffi ni perles, ni diamants, & d'ailleurs elle est habillée comme fa maîtreffe.

Il paraîtra fingulier que je me fois occupé un inftant de ces bagatelles: mais on ne doit rien dédaigner de ce qui peut contribuer au plaifir de l'illufion théâtrale; la moindre négligence en cette partie fait quelquefois tort à l'intelligence de la pièce. Il y a mille traits qui nous échappent à la repréfentation des admirables comédies de Moliere, parce que les comédiens n'obfervent pas avec affez de régularité le costume dans les habillements.

FAYEL,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

LE CHATELAIN DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGI.

LE SIRE DE COUCI.

LE PREUX DE VERGI.

RAYMOND, Ecuyer de FAYEL.

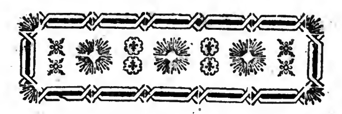
ADELE, qui a été Gouvernante de GABRIELLE.

MONLAC, Ecuyer de COUCI.

Autres Ecuyers & Officiers de FAYEL.

Autres Ecuyers & Hommes-d'Armes de COUCI.

La Scène est près de Dijon, dans un Château appartenant au Seigneur de Fayel.



FAYEL, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le rideau se leve. Le théâtre représente l'appartement d'un château, un vestibule au bout, d'un côté un parc & de l'autre une tour.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND, ADELE, *plusieurs autres Ecuyers & Officiers.*

FAYEL, *à un des côtés du Théâtre, ouvrant une porte avec fureur, s'avançant sur la Scène précipitamment, & s'adressant à ses Ecuyers & Officiers qui sont autour de lui dans diverses attitudes de douleur.*

NON, je n'écoute rien.

UN ECUYER.

Seigneur...

FAYEL *avançant toujours sur la Scène.*

Retirez-vous.

ADELE, *à Fayel.*

Nos larmes..

FAYEL.

Ne feront qu'allumer mon courroux.

ADELE.

Vous ne l'aimeriez plus ?

FAYEL.

Ah! je l'ai trop aimée!

ADELE.

Vous devez..

FAYEL.

Me venger. Dans la tour enfermée,
Qu'elle pleure.. à jamais.. ôtez-vous de ces lieux;
Tout me perce le cœur; tout me blesse les yeux.

ADELE, *tombant aux genoux de Fayel.*

Je tombe à vos genoux; daignez m'entendre encore;
Pour une épouse, hélas! mon amour vous implore;
De tous ses sentiments mes regards sont témoins;

Fayel ne l'écoute pas & montre une fureur sombre.

Au sortir du berceau, confiée à mes soins,
Et des bras maternels entre mes bras remise,
Toujours à son devoir elle parut soumise;
L'innocente candeur l'éleva dans mon sein;
Moi-même, à ses vertus j'ai tracé le chemin;
Quel crime a pu flétrir une vie aussi pure?

FAYEL, *avec emportement.*

Quel crime? le plus noir, la plus cruelle injure,
Qu'auroit dû prévenir l'œil vengeur du ſoupçon.
Mais je ne prétends point éclaircir la raiſon
Qui me force à punir une épouſe coupable.
Ciel! de tant d'artifice une femme eſt capable!

à Adèle d'un ton concentré.

Dites-lui.. que ſes pleurs, dont j'étois ſi jaloux,
Couleroient vainement dans le ſein d'un époux,
Que je puis repouſſer les impuiſſantes armes
Qu'un ſexe, qui ſçait feindre, emprunte de ſes
charmes;
Ces tyrans ſéducteurs ne regnent plus ſur moi:
Son crime.. Ma vengeance eſt tout ce que je voi.
Oui, d'un œil ſans pitié, d'une ame indifférente,
Je verrois la perfide à mes pieds expirante;
Je verrois, ſans pâlir des horreurs de ſon ſort,
Ses yeux, que j'adorois, ſe couvrir de la mort..
C'eſt elle qui ſans ceſſe, avançant ma ruine,
De mille coups mortels me frappe & m'aſſaſſine!
Que mes maux, s'il ſe peut, paſſent tous dans
ſon cœur,
Et.. portez lui ma haine, & toute ma fureur.

ADELE.

Souffrez..

FAYEL.

Je ne veux rien entendre davantage.
C'eſt aſſez. Qu'on me laiſſe à l'excès de ma rage,

Qu'on me laiſſe. Sortez, & ne repliquez pas.

à Raymond.

Toi, demeure.

Ils ſortent conſternés.

SCENE II.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *ſe précipitant dans un fauteuil.*

Le Ciel retarde mon trépas!
Il me fait éprouver un tourment plus horrible!
Devoit-il me donner une ame ſi ſenſible,
Y verſer tant d'amour, avec tant de fureur?

à Raymond.

Cet écrit fut trouvé dans ces murs?

RAYMOND.

Oui, ſeigneur.

FAYEL.

Ne crains point d'animer une flamme jalouſe;
Répete, où?.

RAYMOND.

Près des lieux qu'habite votre épouſe.

FAYEL, *toujours aſſis.*

Achevons d'enflammer un poiſon infernal;
Reliſons cet écrit à mon cœur ſi fatal:

Il tire de sa poche une lettre & lit haut.

„ Envain tout combat ma tendresse:
„ Elle s'accroît avec le tems;
„ Je vous vois, je vous parle, & vous redis sans cesse
„ Que vous êtes l'objet de tous mes sentiments,
„ Que rien ne pourra les détruire;
„ Je chéris jusqu'aux pleurs que pour vous je répans;
„ Jamais l'amour n'eut sur moi plus d'empire,
„ Et le sort me contraint à cacher cette ardeur! . .
„ Peut-être un jour viendra, trop lent pour mon
„ bonheur. . .

Et le Ciel, ou plutôt ce barbare Génie,
Qui parut de tout tems s'armer contre ma vie,
Se jouant de mes maux, & m'accablant enfin,
M'ôte de cette lettre & l'adresse & la fin!
Et je ne connais pas la main qui l'a tracée.
De sentiments divers mon ame est oppressée...:
Crois-tu que Gabrielle aura vu ce billet?
Que penses-tu? Peut-être une autre en est l'objet:
Trop prompt à condamner une épouse fidelle,
Je cède à des soupçons qui sont indignes d'elle.
Je doute qu'une femme, instruite à la vertu,
Cache sous tant d'attraits un cœur si corrompu,
Qu'elle outrage son nom, sa famille, son pere,
Qu'elle ose entretenir une flamme adultere,
Répandre l'amertume & l'horreur sur mon sort..
Quand on n'aima jamais avec plus de transport..

Il se leve avec fureur.

Est-ce à moi de douter? On me hait, on m'offense;

C'eſt envain que l'amour embraſſoit ſa défenſe:
Le crime eſt avéré. Voilà pour quel ſujet
Ses jours ſont conſumés par un chagrin ſecret,
D'où naît ce ſombre ennui que ma tendreſſe irrite,
Qui juſques dans mes bras la pourſuit & l'agite!
J'ai découvert enfin la ſource de ces pleurs,
Qui des plaiſirs d'hymen corrompoient les douceurs;
Je voulois dévoiler ce ténébreux myſtere,
Et c'eſt en ce moment la foudre qui m'éclaire!
Sur mes yeux qui fuyoient ce funeſte flambeau,
Ma raiſon complaiſante étendoit le bandeau!
Malheureux! j'accuſois la ſeule indifférence
De ces triſtes froideurs, qui laſſoient ma conſtance.
Du moins, ſi j'adorois l'ingrate ſans retour,
Je pouvois eſpérer de l'attendrir un jour
A force de ſoupirs, de prières, de larmes:.
Eh! qui ſent plus que moi le pouvoir de ſes charmes?
Elle eſt ſenſible! elle aime! & c'eſt un autre! ô Ciel!.

à Raymond.

Enfonce le poignard dans le ſein de Fayel;
Montre-moi mon rival; hâte-toi de m'inſtruire;
Dis, dis, quel eſt le cœur qu'il faut que je déchire.

RAYMOND.

Je n'ai rien découvert. Ce guerrier révéré,
Dans un château voiſin, loin des cours retiré,
Qui mérita ce nom, le prix de la vaillance,
Et de qui votre épouſe a reçu la naiſſance,

Le Preux (1) de Vergi ſeul fut juſques à ce jour
Par vos ordres, ſeigneur, admis en ce ſéjour.

FAYEL.

Il verra mes tourments, l'excès de mon ſupplice;
Quoique Vergi ſoit pere, il me rendra juſtice;
Entre ſa fille & moi, l'honneur prononcera;
Contre la voix du ſang lui-même il s'armera.
Qu'elle ſouffre... Eh! que veut mon cœur impitoyable?
La fureur qui m'anime eſt-elle inſatiable?
Faut-il ſçavoir haïr comme je ſais aimer?
Dans l'ombre d'une tour, j'ai pu la renfermer,
La voir à mes genoux prête à perdre la vie!
Ah! cher ami, ſans doute, elle eſt aſſez punie;
J'aurai rempli ſes ſens de douleur & d'effroi;
Elle verſe des pleurs... & ce n'eſt pas pour toi,
Trop faible époux, renonce à venger ton injure;
Vas, cours t'humilier aux pieds de la parjure,
Implorer un pardon, que tu n'obtiendras pas...
Non, ne ſoutenons plus d'inutiles combats:
Sçachons en triompher; que la haine plus forte
Seule aujourd'hui décide, & ſur l'amour l'emporte..
Quelqu'un vient, c'eſt Vergi; qui l'amène en ces lieux?

(1) On ne peut guères débrouiller l'origine de ces Preux, dont parlent tant nos anciens romanciers; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on donnoit ce nom aux chevaliers d'une valeur éprouvée.

à Raymond.

Porte de tous côtés des regards curieux:
La plus faible clarté perçant la nuit du crime,
Peut, au coup qui l'attend, indiquer la victime.
Examine; surtout tâche de t'assurer
Du mortel odieux qu'on m'ose préférer.
Ce cœur, qui de l'amour ressent la violence,
Avec la même ardeur brûle pour la vengeance.

SCENE III.

FAYEL, VERGI.

VERGI.

Je venois voir ma fille, & près d'elle adoucir
D'un âge qui s'éteint le sombre déplaisir;
Mon cœur, hélas! qu'afflige une vérité dure,
Cherche à se consoler au sein de la nature:
Elle nous touche plus au déclin de nos ans,
Et nos derniers regards demandent nos enfants.
Quoi! lorsqu'avec transport, j'ouvre les bras
d'un père,
Je n'y vois point voler cette fille si chère!
Qui peut la dérober à mes embrassements?
J'interroge: on se tait, ou des gémissements
Jettent un trouble affreux dans mon ame inquiete;
Tout présente à ma vue une douleur muete

Vous-même en ce moment... vous soupirez, ô Ciel!
Tirez-moi par pitié de ce doute cruel;
Parlez... Quelque danger menaceroit sa vie?
Ma fille.. à ma vieillesse feroit-elle ravie?

FAYEL, *avec une fureur renfermée.*

Non... elle vit, Seigneur... *avec emportement.*
Pour déchirer mon sein,
Pour y verser le fiel, le plus mortel venin,
Pour y porter l'enfer, & toutes les furies,
Pour me faire souffrir mille morts réunies.

VERGI.

Comment? Expliquez-vous....

FAYEL.

Mon honneur...

VERGI, *avec étonnement & fierté.*

Votre honneur!

FAYEL.

Que dis-je? Mon amour, tout est blessé, seigneur.
Le comble des tourments, le comble de l'outrage,
Des transports éternels de désespoir, de rage:
Voilà quel est mon sort.

VERGI.

Ma fille.. ô justes cieux!

FAYEL.

Me rend aussi cruel que je suis malheureux.
Ah! mon pere! ah! Vergi! vous savez si je l'aime!
Elle auroit d'un époux fait le bonheur suprême;
A la cour de Philippe, appellé par le rang,

Joignant à la faveur, la nobleſſe du ſang,
Oſant même nourrir la ſuperbe eſpérance
De balancer un jour l'ACHILLE DE LA FRANCE, (1)
Cher aux Montmorencis, aux Dreux, aux Dammartins,
L'égal des Châtillons, des Harcourts, des Deſtaings,
Seigneur, j'ai pu quitter les bords qui m'ont vû naître,
Et Français & Mailli (2) ſervir un nouveau maître,
De votre duc enfin venir prendre des loix,
Quand l'orgueil de mon nom ne cédoit qu'à des rois.
Au ſéjour, où des lys le ciel fixa le trône,
J'ai préféré les champs arroſés de la Saone;
J'ai marché ſur vos pas; près des murs de Dijon,
J'ai fermé la carriere à mon ambition;
Revêtus de la croix, pleins d'une ardeur ſublime,
Nos braves chevaliers, aux remparts de Solime,
Courent mêler, ſans moi, ſur leurs fronts triomphants,
Les palmes d'Idumée, à leurs lauriers ſanglants;
Ce prix de la valeur, la gloire, ma famille,
J'ai tout abandonné, ſeigneur, pour votre fille;
Je ſuis venu former au pied de vos autels,

(1) Guillaume Desbarres, grand-ſénéchal de la couronne, & qui par ſa bravoure mérita le glorieux ſurnom d'ACHILLE DE LA FRANCE.

(2) Quelques hiſtoriens ont prétendu que le ſeigneur de Fayel étoit de la maiſon de Mailli.

D'un hymen désiré les liens solemnels;
Et lorsque chaque instant enflammoit ma tendresse,
Qu'elle étoit de mon cœur souveraine maîtresse,
Lorsqu'amant idolâtre, & toujours plus épris,
Je briguois un regard de ses yeux attendris..
Elle me haïssoit.. elle étoit infidelle.

VERGI.

Ce bras appésanti va se lever sur elle,
Et vous épargnera le soin de punir....

Il fait quelques pas, & revient, & après une longue pause.

La fille de Vergi ne sauroit vous trahir.

FAYEL.

C'étoit peu de n'offrir à ma vive tendresse
Qu'un spectacle offensant de gêne & de tristesse,
De rejetter les dons que lui faisoit ma main,
D'opposer à mes feux les froideurs du dédain,
De me percer de traits, qui sans cesse en mon ame
Revenoient irriter mes fureurs & ma flame:
Il falloit, il falloit qu'un trop sensible époux
Fût aujourd'hui, grand Dieu! frappé de tous les coups;
Qu'il ne me restât rien, dans un tourment si rude,
Qui pût flatter mon cœur de quelque incertitude.
Non, je ne puis douter de mon malheur affreux;
Jugez s'il est au comble; en croirez-vous vos yeux?

Il lui donne la lettre.

VERGI *à peine y a jetté les yeux.* (*à part.*)
O Ciel! *Il cherche à se remettre de son trouble.* (*à Fayel.*)

De ce billet je cherche en vain l'adreſſe,
La fin, le ſeing.. (*à part.*) cachons le trouble qui m'oppreſſe.

FAYEL.

C'eſt ainſi qu'en mes mains le haſard l'a remis.
Il a trop éclairé votre malheureux fils;
La vérité terrible a rompu le nuage.

VERGI, *déchirant la lettre, & la jettant à ſes pieds.*

Voilà comme on reçoit un pareil témoignage.

FAYEL.

Que faites-vous?

VERGI.

J'écarte un indigne ſoupçon,
Et mon eſprit plus ſûr ſe ſert de ſa raiſon.
Vous pouvez ſur la foi d'un indice ſemblable
Condamner votre épouſe, & la juger coupable!
Ce billet, ſans deſſein peut être ici laiſſé,
Qui vous dit qu'à ma fille il étoit adreſſé?
Et quand un fol amour oſant tout ſe permettre,
Auroit juſqu'en ſes mains fait tomber cette lettre,
Quand ſon cœur, contre vous en ſecret prévenu,
Sous le joug de l'hymen gémiroit abattu,
Que malgré ſon devoir, à vos feux inſenſible,
Elle n'éprouveroit qu'un dégoût invincible,
Penſez-vous que l'honneur dont elle ſuit la loi,
Partage des Vergis, qu'elle a reçu de moi,
Ne l'eût pas engagée à ſe montrer rebelle,

A

A l'essor indiscret d'une flamme infidelle?
Dans une ame formée à de hauts sentiments,
La vertu sçait combattre & dompter les penchants;
L'orgueil seul lui suffit pour s'armer d'un courage,
Qui soumet la nature au frein de l'esclavage.
Vous demandez pourquoi, livrée à la douleur,
Ma fille de ses jours voit se faner la fleur,
D'où vient que sous l'ennui ses yeux s'appésantissent,
Quel sujet fait couler ces pleurs qui les remplissent,
La cause de ses maux... C'est vous, cruel, c'est vous,
C'est vous, qui n'écoutez que des transports jaloux,
Dont l'amour inquiet, soupçonneux & bizarre,
A toutes les fureurs de la haine barbare;
C'est vous, qui peu content de déchirer un cœur,
Y versez goutte à goutte un poison destructeur;
C'est vous, qui lui rendez l'existence odieuse,
Qui plongez au tombeau ma fille malheureuse!
Eh bien! traînez-y donc un pere infortuné;
Que mon triste destin par vous soit terminé;
De mon gendre j'attends cette faveur suprême:
Qu'il m'immole.. Ah! Fayel, est-ce ainsi que l'on aime?
Toujours vous enflammer d'un aveugle courroux!
L'amour a, croyez-moi, des sentiments plus doux:
Il fuit l'emportement, la triste défiance;
Aliment des vertus, il est leur récompense;
Au chemin de l'honneur, il affermit nos pas;

Et conduit le guerrier au milieu des combats:
Vous rejettez fur lui cette langueur oifive,
Où l'ame d'un foldat peut demeurer captive!
C'eft l'amour qui, la palme & la croix à la main,
S'indigne, & vous appelle aux rives du Jourdain.
Si vous aimez ma fille, allez, plein d'un beau zèle,
Servir notre Dieu même, & venger fa querelle.
Ah! que ne puis-je encor, héros fi refpectés,
O Vienne, ô Beaufremont, (1) combattre à vos
côtés!
Mais l'âge ici m'enchaîne, & mon fang qui fe glace
Ne laiffe à mes defirs qu'une impuiffante audace!
Aux plaines de Damas, défenfeur de la foi,
Allez tenir ma place, & triomphez pour moi.
Revenez dépofer aux pieds de Gabrielle
Les lauriers du héros, feul préfent digne d'elle;
Alors vous lui prouvez vos feux & votre amour;
Alors, je vous réponds de fon jufte retour.

FAYEL.

Gabrielle.. mon pere... elle feroit fidelle!
Elle n'auroit lu cette lettre cruelle!
Elle pourroit m'aimer!

VERGI.

Elle vous aimera,
Et de nouveaux liens l'amour l'enchaînera:

---

(1) On fçait que ce font des plus anciennes maifons de Bourgogne.

Non, l'hymen ne doit pas accuser sa tendresse;
Je vous l'ai dit: sensible au soupçon qui la blesse,
La fille de Vergi ne peut trahir l'honneur;
Mais un démon jaloux corrompt votre bonheur.

FAYEL, *avec transport.*

Oui, je suis un cruel qui s'enivre de larmes,
Qui se plaît à semer le trouble, les allarmes,
Qui nourrit dans son sein un vautour renaissant;
Oui, je suis un barbare, un tigre rugissant
Qui sans cesse demande à déchirer sa proie.
Contre mon propre cœur, ma rage se déploye.
Le ciel a dans mon ame, ouverte aux noirs soupçons,
Allumé tous les feux, versé tous les poisons;
Tout, la nature même (1) a reçu des outrages
De ce cœur emporté d'orages en orages.
Mon caractere altier, violent, effréné,
A son essor fougueux étoit abandonné;
Le monde à mes regards (2) devenu haïssable,
Chaque jour me rendoit plus dur, plus intraitable:
Je vis dans Gabrielle un objet enchanteur,
Et dès ce même instant, je n'eus qu'une fureur,
Qui toutes les rassemble & dévore mon ame,
La fureur de l'amour, sa plus ardente flame;

(1) Fayel s'étoit armé contre son pere.

(2) Il étoit devenu farouche, misantrope; l'histoire nous le dépeint, tel qu'on l'annonce ici, le plus violent & le plus emporté des hommes.

Je livrai tous mes fens à fa féduction;
Voilà mon feul tranfport, ma feule paffion,
Le foutien, le tourment, le charme de ma vie!
Je porte cette ardeur jufqu'à l'idolâtrie.
Fayel connaît un maître, & mon tyran jamais,
Ne regna plus fur moi, ne m'offrit plus d'attraits;
Une larme échappée à fes yeux, où fans ceffe
Je reprends l'aliment de ma jaloufe ivreffe,
Un feul de fes foupirs, une ombre de chagrin
Qui ternit de fon front l'éclat pur & ferein,
Me caufent un fupplice horrible, infupportable;
Et.. jugez fi mon fort eft affez déplorable,
Si le ciel à ma rage égale mon malheur,
Si je mérite affez & la haine & l'horreur,
Ou plutôt la pitié, qui fans doute m'eft due:
J'idolâtre une époufe.. & c'eft moi qui la tue!

VERGI.

Quoi? votre bras...

FAYEL.

Mon bras n'a point verfé fon fang;
Je n'ai point enfoncé le couteau dans fon flanc;
Mais j'y porte une mort plus cruelle, plus lente!
Mais j'ai pu dans la tour la traîner expirante!
C'eft dans ces murs remplis d'un effroi ténébreux,
Que Gabrielle en pleurs lève au ciel fes beaux yeux,
Gémit d'un noir penchant à tous deux fi funefte,
Meurt dans le défefpoir, m'accufe, me détefte..
Allez la rendre au jour; on vous obéira,

Mon pere, à votre voix sa prison s'ouvrira;
Allez, & dissipez ses mortelles allarmes;
Peignez-lui mes remords, mon repentir, mes larmes,
Mon amour, mon amour qui va tout réparer;
Non, mon cœur n'a jamais cessé de l'adorer.
L'excès de ma tendresse a fait seul tout mon crime.
Je suis de mes fureurs la premiere victime.
Que mes soupçons honteux, nos maux soient oubliés;
Du moins qu'elle me voie expirer à ses piés.

Il sort.

SCENE IV.

VERGI, *seul, après une longue pause.*

Ah! pere malheureux!. accablé de la foudre,
Je ne sais que penser, je ne sais que résoudre.
Qu'ai-je lu? De Couci j'ai reconnu la main!
Auroit-il emporté sur les bords du Jourdain
Cet amour qui, par moi flatté dans sa naissance,
Lui fit de ma famille espérer l'alliance,
Et que depuis, la haine entre nos deux maisons,
Nos débats éternels, & nos divisions
Ont dû vaincre, ou du moins condamner au silence?
Ma fille.. seroient-ils tous deux d'intelligence?
Je la portai mourante aux marches de l'autel,

Et je la mis en pleurs dans les bras d'un cruel...
Peut-être d'un amant l'image trop chérie
Vient se représenter à son ame attendrie..
Elle peut soupirer, se combattre, mourir:
Mais sa foi, son honneur ne peut se démentir.
De l'ombre d'une faute elle est même incapable;
Elle n'entretient point une flamme coupable;
Gabrielle... j'en crois un sentiment secret,
N'a point jetté les yeux sur ce fatal billet.
Ne songeons aujourd'hui qu'à nous montrer sensible:
Allons la retirer de ce séjour horrible.
Surtout, sur ce billet n'éclairons point Fayel;
S'il va craindre un rival, ma fille expire, ô ciel!
Un amour furieux demande une victime,
Et les transports jaloux sont toujours près du crime.

(On baisse le rideau.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

On lève la toile ; on voit l'intérieur d'une tour qui a toute l'horreur d'une prison ; au milieu est une petite table peu élevée, sur laquelle sont posés une écritoire, du papier & une lampe qui éclaire à peine ; à quelque distance, est une chaise de paille, &c.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, *seule.*

GABRIELLE est à genoux, les cheveux épars, les deux bras croisés, & la tête appuyée sur le milieu de la table ; elle tourne les yeux au ciel, avec un long soupir, en élevant ses deux mains jointes ; elle en met une sur son cœur, & retombe dans son accablante situation : cette scène muette doit durer quelques minutes.

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE.

MADAME.. (*à part.*) En quel état elle s'offre à mes yeux!

Madame, écoutez-moi ; calmez ce trouble affreux...

Gabrielle fait plusieurs signes de la main à Adèle pour l'engager à se retirer, & reprend la même attitude.

C'est vous qui refusez de me voir, de m'entendre!
A ce prix de mes soins devois-je, hélas! m'attendre?

Gabrielle fait le même geste.

Vous fuyez mes regards! vous me cachez vos pleurs!
Versez-les dans un sein ouvert à vos douleurs.

GABRIELLE, *relevant la tête, & d'un ton pénétré.*

Qu'on me laisse.

ADELE.

Daignez..

GABRIELLE.

Retirez-vous.

ADELE.

Cruelle,
Pouvez-vous affliger la malheureuse Adèle?
Elle ne sent que trop l'excès de vos chagrins;
Elle pleure avec vous sur vos tristes destins.
Avez-vous oublié qu'à peine à la lumiere
Vous eûtes entr'ouvert une faible paupiere,
Je vous pris dans mes bras, qu'entre ma fille & vous,
Je ne distinguai point ces mouvements si doux,
Du plus puissant amour le touchant caractere?
Votre mere elle-même..

GABRIELLE.

Ah! je n'ai plus de mere!

ADELE.

J'en ai pour vous le cœur, & vous le déchirez!
De vos secrets ennuis mes sens sont pénétrés.

GABRIELLE, *relevant la tête.*

Adèle.. que veux-tu?

ADELE.

Qu'à mes larmes sensible,
Vous tentiez d'adoucir ce désespoir horrible.

GABRIELLE.

Dis plutôt que j'ajoute aux horreurs de la mort;
C'est ici qu'est marqué le terme de mon sort;
C'est ici que la tombe attend ma triste cendre;
Il ne me reste plus qu'une marche à descendre,
Et.. je m'y précipite.

ADELE.

Egarement cruel!
Madame, espérez tout du ciel vengeur.

GABRIELLE.

Le ciel,
Adèle!.. il fait mes maux, il fait mon innocence,
Mes efforts, mes combats.. tu vois ma récompense!

ADELE.

D'un voile impénétrable il couvre ses décrets.
Le crime rarement jouit d'un long succès.
La vertu malheureuse en a plus de constance,
Un triomphe certain couronne sa souffrance.
Eh! comptez-vous pour rien de ne sentir jamais
Ces remords dévorants, le tourment des forfaits?

Ma fille.. permettez ce nom à ma tendresse,
Madame, mon amour vous conjure, vous presse;
Adèle suppliante embrasse vos genoux:
Ne la rejettez point; de grace, levez-vous.

Adèle soulève Gabrielle comme malgré elle, la prend dans ses bras, & va l'asseoir sur une chaise, qui est un peu éloignée de la table.

Rappelez à ma voix votre ame fugitive.

GABRIELLE.

Tu peux m'aimer, Adèle, & vouloir que je vive!
Ce sommeil de douleur auroit fini mes jours.
Quel fruit me reviendra de tes cruels secours?
La mort est l'espoir seul de l'infortune extrême....
Quand mon cœur, chaque instant, armé contre lui-même,
De traits qui lui sont chers, loin de s'entretenir,
Tâchoit d'en écarter le moindre souvenir,
Puisoit dans ma raison une force incertaine
Pour s'immoler entier au tyran qui l'enchaîne;
Quand voulant m'aveugler sur ma sombre langueur,
Mon devoir s'efforçoit de m'en cacher l'auteur,
D'affaiblir une image, au fond de l'ame empreinte;
Lorsque je repoussois la plus légere plainte,
Ce qui pouvoit nourrir un malheureux penchant,
Par la vertu détruit, & toujours renaissant;
Le soupçon ombrageux qui m'assiège sans cesse,
Avec des yeux jaloux observe ma tristesse;
Il ne m'est pas permis, au comble du malheur,

De laisser un soupir s'échapper de mon cœur!
Ainsi qu'une coupable à périr condamnée,
C'est dans un noir cachot que je suis entraînée;
De sanglots douloureux, mes cris entrecoupés,
Les pieds de mon bourreau de mes larmes trempés,
La lumiere du jour prête à m'être ravie,
Rien ne peut d'un cruel désarmer la furie!
Sans l'avoir mérité, soumise au châtiment,
Eprouvant en secret un plus affreux tourment,
D'amertumes nourrie, & de pleurs abreuvée,
A des bruits outrageants peut-être réservée,
Je meurs, victime enfin d'un trop barbare époux!
Eh!.. Ce n'est pas Couci qui m'eût porté ces coups!..
Quel nom j'ai prononcé! Qu'ai-je dit, malheureuse?..
Peins-toi ce digne objet d'une ardeur vertueuse,
Que de ses dons heureux la nature embellit,
Qui joint à la valeur les graces & l'esprit (1),
Des chevaliers Français la gloire & le modèle....]

ADELE.

Il le faut oublier!

GABRIELLE.

Je le sais, chere Adèle;
Je sais que de mon cœur je devrois le bannir,
Et l'inhumain Fayel m'en fait trop souvenir!
Oui, pour jamais, Adèle, éloignons cette image,

(1) Raoul de Couci a composé des chansons que l'on comparoit dans le tems à celles d'Abailard.

Qui dans mes ſens excite un éternel orage..
Que fait-il ſur ces bords, théâtre des combats,
Où nos héros chrétiens vont chercher le trépas ?
Auroit-il de ſon ſang arroſé cette terre ?
Cueille-t-il des lauriers dans ces champs de la guerre ?
S'il étoit informé qu'aux autels, malgré moi,
Un pere a diſpoſé de ma main, de ma foi,
Que je ſuis aſſervie au pouvoir d'un barbare,
Que dans les bras d'un autre.. Adèle.. je m'égare..
Je n'y veux plus ſonger, & j'en parle toujours !
La raiſon, le devoir me ſont d'un vain ſecours !
Arrache donc ce trait de mon ame expirante;
Chere Adèle, ſoutiens ma force languiſſante;
Parle-moi d'un époux, qui fait tous mes malheurs;
Dis-moi : pour quel ſujet s'allument ſes fureurs ?
Qui peut envénimer ſa ſombre jalouſie,
Contre de faibles jours armer ſa barbarie ?

ADELE.

J'ignore le motif de ces nouveaux excès;
Il paraît dominé par les plus noirs accès;
C'eſt un lion terrible, étincelant de rage
Qui dévore de l'œil, & s'apprête au carnage;
Jamais ce cœur brûlant, à ſes tranſports livré,
Par les ſoupçons jaloux ne fut plus déchiré;
Cependant à travers cette fureur extrême,
On découvre aiſément que le cruel vous aime..

GABRIELLE.

Il m'aime, chere Adèle! ah! qu'eſt-ce donc qu'aimer,
Si de ſemblables feux l'amour peut s'enflammer?
On n'aime point ainſi.. j'en ſuis trop aſſurée.

ADELE.

Croyez-en mes conſeils, ma tendreſſe éclairée:
A vos pieds, d'un ſeul mot, vous pouvez appeller,
Et calmer ce tyran, qui nous fait tous trembler:
Qu'une lettre touchante, à mes mains confiée,
Reçoive vos douleurs, & lui ſoit envoyée,
Qu'il liſe...

GABRIELLE.

Eſt-ce bien toi, qui m'oſes propoſer
D'implorer la pitié, quand j'ai droit d'accuſer,
Que dis-je, de punir l'auteur de mon ſupplice,
Si la force toujours appuyoit la juſtice?
Quel crime ai-je commis? De l'aveu paternel,
Je goûtois les douceurs d'un penchant mutuel.
Couci, de qui la race en héros ſi féconde,
Voit monter ſes rameaux juſqu'aux maîtres du monde (1),
Etoit prêt d'allier par des nœuds aſſortis,
La ſplendeur de ſon nom à l'éclat des Vergis.
Un débat imprévu vient diviſer nos pères;
Il me faut renoncer à des ardeurs ſi chères,

(1) Couci étoit allié aux maiſons ſouveraines de France, d'Ecoſſe, de Savoye, de Lorraine, &c.

Etouffer les ſoupirs de mon cœur mutiné,
D'un autre que l'amant qui m'étoit deſtiné,
Subir, & pour jamais, le joug inſupportable,
D'un devoir odieux eſclave miſérable,
Contrainte à me combattre, à me tyranniſer,
Lutter contre des loix que j'ai dû m'impoſer,
Trembler, à chaque inſtant, de ſurprendre en
mon ame
Quelque étincelle, hélas! de ma premiere flamme,
Redouter d'éclaircir des ſentiments confus....
O Dieu! que ſans mêlange il eſt peu de vertus!
Et, lorſqu'on y deſcend, quel cœur n'eſt point
coupable?
Il n'eſt qu'un ſeul remède au tourment qui
m'accable:
Adèle, cette mort, trop lente pour mes vœux,
Ne ſçauroit aſſez tôt fermer mes triſtes yeux.
Si tu m'aimes, tu dois ſouhaiter que j'expire;
Le trépas mettra fin au mal qui me déchire;
Et qui te répondra, ſi je vis plus longtems,
Que ma fierté réſiſte à des aſſauts conſtants?
Car tous ces mouvements, qu'à regret on ſurmonte,
Ce n'eſt point la vertu, c'eſt l'orgueil qui les dompte.
Laiſſe-moi donc mourir, digne encor de pitié,
Digne de mon eſtime & de ton amitié..
Si tu voyois un jour cet objet de ma peine,
Dont juſques au cercueil j'aurai traîné la chaîne...
Ce n'eſt pas avec toi qu'il faut diſſimuler;

Pour lui, plus que jamais mon cœur se sent troubler;
Dis-lui que cet amour.. non, soutiens mieux ma gloire,
Adèle, que Couci respecte ma mémoire;
Qu'il prête plus de force à mon dernier soupir,
Qu'il pense que j'ai pu triompher.. & mourir!

ADELE.

Madame...

GABRIELLE.

En ce moment où s'entr'ouvre ma tombe,
Où lasse de combattre, à la fin je succombe,
Je voudrois voir mon père, expirer dans ses bras
Quoique vers cet abîme il ait conduit mes pas,
Ceux à qui nous devons, Adèle, la naissance,
Semblent nous consoler par leur seule présence,
Et les doux nœuds du sang, tout prêts d'être rompus,
Nous deviennent plus chers, & se resserrent plus.
Que dans son sein mon ame exhalée...

SCENE III.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE, *appercevant son pere, s'efforce de se lever, & va tomber dans ses bras.*

Ah! mon pere!

VERGI *cédant à sa tendresse, embrasse sa fille.*

Ma fille... *Il reprend sa fermeté & change de ton.*
Gabrielle, il faut ne me rien taire,
Répondre à ma franchise avec sincérité,
Et ne pas offenser du moins la vérité.
Sans doute, des vertus dans votre ame gravées
Quelques-unes encor s'y seront conservées.
Avant que de poursuivre un plus long entretien,
J'attends de vous un mot. Examinez-vous bien:
Ce mot décidera ce qui me reste à faire :
Dois-je être votre juge?... *Avec attendrissement.*
Ou serai-je ton pere?

GABRIELLE, *avec une noble fermeté.*

Mon pere, avez-vous pu balancer un instant,
Seigneur, & m'accabler par ce doute affligeant?
Je sçais ce que je dois au rang de ma famille,
A l'honneur de porter le nom de votre fille;
C'est vous en dire assez, pour mériter, Seigneur,
Que mon pere aujourd'hui daigne voir ma douleur.

VERGI *regardant attentivement sa fille.*

De quelque audacieux, si l'ardeur insensée,
Par un nœud respecté n'étoit point repoussée,
Si jusques dans tes mains, un coupable billet
Apportoit les ferments d'un amour indiscret,
Parle, que ferois-tu?

GABRIELLE.

Ce que l'honneur commande,

De

De votre fille enfin ce qu'il faut qu'on attende;
Je connais de l'hymen les aufteres égards;
Cet écrit n'auroit pas un feul de mes regards,
Et.. (*à part.*) qui pourroit, hélas! afpirer à me plaire?
à fon pere.
Mais d'où vient?

VERGI *regardant fa fille avec plus d'attention & d'un ton encore plus ferme.*

Quel que fût cet amant téméraire,
Son rang, fon fol amour...

GABRIELLE *marquant une efpèce d'embarras.*

Seigneur.. je vous l'ai dit:
Je ne trahirai point l'honneur qui m'affervit.

VERGI *ferrant Gabrielle dans fon fein.*

Eh bien! fi cette fille à mon cœur toujours chere
N'a point, & je l'en crois, de reproche à fe faire;
Si, digne de mon fang dont l'éclat jufqu'ici
Dans fix fiècles entiers (1) ne s'eft pas démenti,
Elle a fçu conferver fa fplendeur noble & pure;
Pourquoi ces noirs ennuis dont un époux murmure?

GABRIELLE *troublée.*

Vous me le demandez?.

VERGI.

Qu'ai-je entrevu?.. mes yeux

(1) La maifon de Vergi étoit déjà une des plus illuftres de la Bourgogne.

Veulent bien ſe fermer ſur un trouble honteux.
Ma fille.. plains Fayel, le feu qui le dévore,
C'eſt un amant jaloux qui brûle, qui t'adore...

GABRIELLE.

Il m'aime, lui, mon pere! il ne peut que haïr.
Il m'aime! ah! les tourments qu'il me fait reſſentir,
Mes yeux noyés de pleurs, ſes fureurs, ſes outrages,
Ces murs.. d'un cœur épris ſont-ce les témoignages?

VERGI.

Je viens t'en retirer; par un retour conſtant,
Fayel s'eſt laiſſé vaincre, il gémit, il t'attend;
L'amour a de ſon front chaſſé toutes les ombres;
Je l'avois attendri; j'atteignois ces lieux ſombres;
Il vole ſur mes pas, plein d'un nouveau tranſport,
M'arrête.. enfin il céde, & va changer ton ſort;
Tu n'éprouveras plus cette fureur jalouſe;
Il te rend un époux.. qu'il retrouve une épouſe.

GABRIELLE.

L'épouſe de Fayel! oui, grace à vos rigueurs,
L'hymen joint nos deſtins, ſans unir nos deux cœurs.
Le reſpect de moi-même, & ma perſévérance,
Mes ſoupirs renfermés dans la nuit du ſilence,
Tout ce que le devoir impoſe de fardeau,
Je ſçaurai le traîner juſqu'aux bords du tombeau.
Mais arracher le trait dont mon ame eſt bleſſée,
Détruire un ſouvenir qui vit dans ma penſée,
Mais dans le fond du cœur préférer un cruel,
A... vous ſçavez l'époux que me nommoit le ciel,

D'un tigre rugissant apprivoiser la rage,
Cet effort généreux surpasse mon courage,
Je ne puis qu'expirer, & j'attends ce moment
Comme l'unique terme à mon affreux tourment.

avec emportement.

Et pourquoi me contraindre à cacher ma blessure,
A dévorer des pleurs sous un maintien parjure?
Que ce cœur gémissant, à Fayel dévoilé,
Lui montre tous les maux dont il est accablé,
Qu'il apprenne qu'un autre...

VERGI.

Arrête, malheureuse;
Sont-ce là les transports d'une ame vertueuse?
Je frémis! si jamais Fayel étoit instruit
Qu'un seul de tes soupirs... A quoi suis-je réduit?

avec attendrissement.

Sçais-tu quel est ton sort, ô fille infortunée?
Sçais-tu.. que je te perds, qu'au cercueil entraînée..

GABRIELLE.

Pensez-vous que la mort dans toutes ses horreurs
Ne soit pas préférable à des jours de douleurs,
Et ne vaut-il pas mieux s'enfermer dans la tombe
Que de porter un cœur qui sans cesse succombe?

VERGI.

Et dis-moi: que te sert la vertu?

GABRIELLE.

La vertu
Ne sçauroit empêcher qu'on ne soit combattu.

Et le suprême effort de l'humaine sagesse,
N'est pas de triompher, mais de lutter sans cesse;
Ce choc renaît toujours dans mes sens éperdus;
Je résiste à mon cœur: qu'exigez-vous de plus?

VERGI.

Que de tes sentiments tu te rendes maîtresse,
Que tu domptes l'amour.. qui n'est qu'une faiblesse.

GABRIELLE.

Dompter l'amour, mon pere! ah! vous ne savez pas
Ce que c'est que l'amour, son trouble, ses combats,
Le nouveau sentiment dont il frappe notre ame,
Ce premier trait suivi d'une invincible flamme?
Ce feu ne s'éteint point, & ces penchants si doux
Affermis par le tems, ne meurent qu'avec nous.
Cependant je répons, mon pere, de ma gloire;
Jamais ce feu caché n'obtiendra la victoire.
Laissez-moi seulement implorer le trépas,
Finir ici mon sort.. ne vous opposez pas..
Daignez...

VERGI.

C'est toi qui vas me fermer la paupiere;
Le chagrin m'attendoit au bout de la carriere!
Un vieux soldat ainsi devoit-il expirer?
O vous qu'un beau trépas acheva d'illustrer,
Qui pour notre foi sainte avez perdu la vie,
Trop heureux chevaliers, que je vous porte envie!

A sa fille d'un ton attendri.

Mes jours seront par toi consumés de douleur,

Ma fille, tous mes vœux étoient pour ton bonheur.
Du pere de Couci (1) la fierté révoltante,
M'a forcé d'arrêter une flamme naissante,
De serrer d'autres nœuds où je croyois, hélas!
Attacher ce bonheur qui fuit loin de tes pas.
Des plus affreux liens, mes mains t'ont enchaînée!
A ce joug accablant soumets ta destinée;
Obéis au devoir; crains surtout de montrer
Ce cœur qu'un œil jaloux s'attache à pénétrer...
Crois-moi: sans offenser la vérité suprême,
Ton sexe a des secrets que l'amour, l'honneur même
Ordonne de cacher aux regards d'un époux,
Et qui doivent rester entre le ciel & vous..
Ecoute mes conseils, & céde à ma priere;
Viens auprès de Fayel.. ma fille..

GABRIELLE, *avec un profond soupir.*

Allons, mon pere!

---

(1) Enguerrand de Couci, pere de Raoul de Couci, avoit joui sous plusieurs de nos rois de la plus haute faveur; son caractère dur & inflexible lui fit des ennemis.

SCENE IV.

GABRIELLE, VERGI, ADELE, UN ECUYER.

L'ECUYER *remettant une lettre à Vergi.*

CETTE lettre, feigneur, remife dans mes mains..

VERGI *avec précipitation.*

Donnez.. *Il regarde la fufcription, (avec joie.)*
De nos croifés on m'apprend les deftins!

L'Ecuyer fort.

SCENE V.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

VERGI *en ouvrant la lettre.*

C'EST ta caufe, ô mon Dieu!
à peine a-t-il lu, il s'écrie:
Ptolémaïs (1) rendue!

(1) Autrement nommée Acre ou St. Jean d'Acre, port néceffaire aux Chrétiens pour conferver leurs conquêtes. Il y avoit près de deux ans que Lufignan en formoit le fiege.

Je triomphe! .. à la fin te voilà confondue,
Puissance de l'enfer! (1) *Il jette encore durant quelques instants les yeux sur la lettre, quitte sa lecture.*
Nos dignes chevaliers,
Il s'adresse à sa fille.
A ce siége ont cueilli des moissons de lauriers.
Il lit encore tout bas, & interrompt encore sa lecture.
Que de beaux noms marqués du sceau de la victoire!
Le mien n'est point inscrit dans ces fastes de gloire!
Je n'ai pu partager l'éclat d'un pareil sort!
Ah! c'est-là pour mon cœur le vrai coup de la mort!
Il reprend la lettre & lit haut.
Beaumont, Lonchamp, Brézé, Châtelleraut, d'Avesnes,
Garlande, Mauvoisin, Rouvrai, Ponthieu, de Fiennes, (2)
Les premiers ont ouvert le chemin de l'honneur.

GABRIELLE *avec transport.*

Et Couci?

VERGI *lisant toujours à haute voix.*

Sous les yeux de Philippe vainqueur,
Joinville a sur la brêche arboré sa banniere,
Et du Mets au tombeau suit Chabanne & Dampierre.
Leur immortel renom ne peut s'étendre assés:
Mais un jeune héros les a tous surpassés;

---

(1) C'est Vergi qui parle, c'est un vieux chevalier plein d'enthousiasme pour les croisades.

(2) Tous noms de notre antique noblesse, ainsi que les suivants, qui sont consacrés dans l'histoire de ce siècle.

Gabrielle laisse éclater plus d'intérêt.

C'est Raoul de Couci : son roi lui doit la vie ;
Un trait l'alloit percer : on frémit ; on s'écrie :
Couci se précipite, & de son corps entier,
A celui du monarque il fait un bouclier ;
Le javelot l'atteint. .

GABRIELLE *avec un cri.*

Ses jours ? . .

VERGI *à part.*

Dois-je poursuivre ?
Dans les bras de son maître il va cesser de vivre.

GABRIELLE.

Il n'est plus. . *appercevant Fayel, & allant tomber sur sa chaise.*
Dieu ! Fayel ! je me meurs.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI.

FAYEL *se précipitant aux pieds de Gabrielle.*

Oui, c'est moi,
C'est moi qui, criminel, inhumain envers toi,
Ai pu te soupçonner, faire couler tes larmes,
Dans un sombre cachot enfermer tant de charmes !
C'est un cœur déchiré, plein de tous les transports,
Qui

Qui t'apporte fes feux, fon trouble, fes remords..
Qui meurt à tes genoux.. pardonne, chere époufe,
Aux excès outrageants d'une ardeur trop jaloufe;
Prens pitié des tourmens dont j'éprouve l'horreur;
Gabrielle.. l'amour eft toute ma fureur.
Va, fi je t'aimois moins, je ferois moins coupable;
Fayel pleure à tes pieds.. le repentir l'accable.

à Vergi, à Adèle.

Mon pere.. à mes efforts uniffez-vous tous deux:
Que j'obtienne du moins un regard de fes yeux!

GABRIELLE *éperdue de douleur.*

Ah!. laiffez-moi mourir.

FAYEL.

Défarme cette haine:
Je te fais de mon cœur maîtreffe fouveraine.
Non, je ne ferai plus furieux, ni jaloux:
J'étouffe ces tranfports indignes d'un époux;
Je fçaurai repouffer ces honteufes allarmes,
Eftimer tes vertus, en adorant tes charmes;
Je veux que tes beaux jours plus fereins déformais
Coulent dans les douceurs d'une tranquille paix,
Que tu donnes des loix à mon ame affervie;
Au feul foin de t'aimer, je confacre ma vie;
Mais parle: fur ton front quelle fombre langueur,
Décele un noir chagrin qui furcharge ton cœur?

Il la regarde attentivement & reprend par degré fon air ténébreux & farouche.

Mon œil furprend des pleurs qui t'échappent fans ceffe..

Est-ce à l'ame innocente à sentir la tristesse?
Tu ne me réponds point ?.. tu pleures.. quel objet..

GABRIELLE *avec effroi à son pere.*

Mon pere!... *Vergi lui jette un regard, & court à elle.*

FAYEL *avec emportement.*

Ah! j'ai saisi, perfide, ton secret!

VERGI *revenant à Fayel.*

Et toujours ces soupçons qui déchirent votre ame!
Toujours vous consumer d'une jalouse flamme!
Vous jettez dans son sein le trouble & la terreur!
Elle n'ose implorer un pere en sa douleur!
Par la voix du courroux, votre amour se déclare!
Et vous voulez, cruel, être aimé? vous, barbare?
Achevez, achevez d'être ici son bourreau;
Elle n'a plus qu'un pas pour descendre au tombeau!

FAYEL *à Vergi.*

Eh bien! par mes fureurs jugez si je l'adore:
Oui, ce feu qui s'accroît, me brûle, me dévore;
Oui, si jamais le sort, par un coup trop fatal,
A mes yeux inquiets découvroit un rival..
Moi-même je frémis de tant de violence:
Je défierois l'enfer d'égaler ma vengeance.

à Gabrielle, avec transport.

Déchire donc ce cœur qui ne sçauroit aimer,
Sans que tous les transports s'y viennent allumer;
C'est la derniere fois, ô trop chere victime,
Que je laisse éclater la fureur qui m'anime;
Une moins vive ardeur n'est pas digne de toi.

Quel mortel sçait haïr, sçait aimer comme moi!
Ne me refuse pas cette main que je presse.

Il la couvre de baisers & de larmes.

Où mon ame.. où mes pleurs s'attacheront sans cesse..
Viens, viens, le plus épris des époux.. des amans,
Va te faire oublier tous ces affreux momens;
Objet de tous mes vœux, ma chere Gabrielle,
Tourne sur moi ces yeux qui te rendent si belle;
Ah! plutôt qu'une larme en ternisse l'éclat,
Que j'expire cent fois.. *avec un noble emportement à Vergi.*
Je sers le Ciel, l'Etat,
Mon pere, de ses pieds je m'élance à la gloire;
Je porte ma banniere (1) aux champs de la victoire,
Tandis que votre fils au sortir de ces lieux,
Remettra dans vos mains ce dépôt précieux..

Fayel passe avec vivacité son bras autour de Gabrielle, elle est d'un autre côté soutenue par Adèle; ils ont déjà fait quelques pas vers le fond du théâtre.

---

(1) Les seigneurs bannerets avoient leur banniere particuliere, leurs vassaux, leurs hommes d'armes, leurs officiers, écuyers, &c. C'étoient des especes de petits souverains qui jouissoient d'une autorité absolue & qui souvent en abusoient; on retrouve encore des vestiges de ces anciens usages parmi les princes d'Allemagne.

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE.

A peine Fayel a-t-il apperçu Raymond qu'il quitte précipitamment Gabrielle, qui reste frappée d'étonnement avec son pere & Adèle, & il vole à son écuyer : quelques mots que Raymond dit à l'oreille de Fayel, lui causent la plus grande agitation ; il sort en lançant des regards enflammés de fureur à Gabrielle.

SCENE VIII.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE, *à son pere.*

Et voilà donc l'époux à qui le Ciel m'enchaîne ?

VERGI *dans l'accablement.*

Quelle fureur nouvelle & l'agite & l'entraîne?
Ses regards enflammés.. un si prompt changement!..
Je m'égare.. & me perds dans cet événement.

GABRIELLE *du sein de la profonde douleur, à son pere.*

Il est mort! (*à part.*)
Je succombe & mon ame m'échappe!

VERGI *troublé*

De quoi me parles-tu?

GABRIELLE *en pleurant.*

Du seul coup qui me frappe.
Couci n'est plus! hélas! que sont mes autres maux?

VERGI.

Ma fille, Couci meurt de la mort des héros;
C'est vaincre le trépas, c'est à jamais renaître.
Qu'il est beau, qu'il est doux d'expirer pour son maître!
Couci, du chevalier a toute la splendeur,
Et de sa tombe, il MONTE AU TEMPLE DE L'HONNEUR (1).
C'est moi qu'il faut pleurer! au sein de la tristesse,
Se consume & s'éteint une obscure vieillesse!
Pour la premiere fois, j'ai connu la terreur:
J'ai vu l'instant affreux où s'échappoit ton cœur;
Tremble, je te l'ai dit, on t'observe, on t'épie;
Un seul mot, un soupir te coûtera la vie.

---

(1) Expression consacrée dans le langage de l'ancienne chevalerie; pour désigner un chevalier parvenu au comble de la gloire, on disoit qu'il étoit *monté au temple de l'honneur.*

Le courroux eſt rentré dans le ſein de Fayel:
Tente tous les moyens d'adoucir ce cruel;
Eſpere. Un cœur jaloux envain s'ouvre à la haine:
Ma fille, avec le tems la beauté le ramene.
Je ne te parle point de ce tourment ſecret..
La raiſon, la vertu t'arracheront ce trait;
Suis mes pas; qu'à mes loix ton ame s'abandonne;
Un ami t'en conjure; un pere te l'ordonne.

La toile s'abaiſſe.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

On voit un parc (1) d'une vaste étendue, dont les arbres aussi épais qu'élevés s'avancent sur le théâtre; dans le lointain on découvre un château, & une tour à côté, &c.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCI, MONLAC;

Couci est précédé de sa banniere, & entouré d'écuyers & d'hommes d'armes (2), qui portent toutes les pièces d'une armure, une hache, une masse, des gantelets, des brassards, un casque, &c. & un trophée formé de drapeaux enlevés sur les Sarrasins, & entrelassé de plusieurs palmes, &c.

COUCI *faisant quelques pas, à Monlac.*

Ces drapeaux remportés sur de fiers ennemis,
Vainqueurs de Lusignan, par Philippe soumis,

(1) Qu'on se souvienne que les parcs étoient alors ouverts & que ce fut ce même Philippe-Auguste dont il est question ici, qui fit enfermer de murailles le parc de Vincennes.

(2) Qu'on se rappelle que Couci étoit chevalier banneret; c'étoit la premiere classe des chevaliers ainsi

Ces palmes de Syrie à leurs mains enlevées,
A nos héros chrétiens désormais réservées,
De mes faibles exploits cet appareil flatteur,
Ce noble prix enfin, dont un Dieu protecteur
A payé d'un soldat la bravoure & le zèle,
M'entretient de ma gloire.. & non de Gabrielle!

à ses autres écuyers & hommes d'armes.

Allez : que l'on m'attende auprès de ce séjour.

à Monlac qui porte la lance & le bouclier de Couci.

Monlac, reste avec moi (1).

Les écuyers se retirent.

---

nommés, parce qu'ils avoient seuls le droit de faire porter devant eux à la guerre leur banniere particuliere; elle étoit d'une forme quarrée, au lieu que celle des simples chevaliers étoit prolongée à deux pointes, comme on en voit encore à l'église dans quelques-unes de nos cérémonies religieuses; ces seigneurs bannerets avoient à leur service cinquante hommes d'armes, qui à leur tour avoient sous leurs ordres deux cavaliers & plusieurs domestiques: le nom de chevalier banneret ne s'est conservé qu'en Angleterre.

(1) C'étoit l'écuyer du corps; ces sortes d'écuyers accompagnoient partout leur maître; ils étoient chargés de sa lance, de son bouclier: celui de Couci est de forme ovale; la banderolle de sa lance est de couleur blanche, ainsi qu'un cordon de soie, mêlé de perles, qui est attaché à la partie supérieure de son casque. D'ailleurs, on vient de lire à la fin de la préface comment mes personnages doivent être habillés.

SCENE II.

COUCI, MONLAC.

COUCI *avec vivacité.*

PARLONS de mon amour..

MONLAC.

Eſt-ce bien vous, ſeigneur, qui tenez ce langage,
Vous dont l'Aſie encore admire le courage?

COUCI.

Monlac, dans les périls j'ai montré ma valeur;
J'ai ſatisfait mon roi, ma patrie & l'honneur;
Attaché conſtamment aux loix qu'elle m'impoſe,
De ma religion j'ai défendu la cauſe,
Et ſans que le devoir ait droit d'en murmurer,
A ſa flamme aujourd'hui Couci peut ſe livrer.
vivement.
Profitons des moments d'une fête brillante
Qui retient à Dijon (1) la marche impatiente

(1) On ſuppoſe que le duc de Bourgogne, ou le prince qui le repréſentoit, car Hugues étoit reſté à la Terre Sainte, a invité Philippe-Auguſte au retour de la Paleſtine à paſſer par Dijon; c'eſt le chemin qui conduit à Paris, & ce monarque effectivement prit la route de Lyon pour ſe rendre dans la capitale. La Bourgogne,

D'un roi victorieux, à Paris attendu.
Ami (1), tout mon bonheur va donc m'être rendu!
Du moins je reverrai cette beauté si chere!
Tu penses que mes pas vers ce lieu solitaire,
Par un jeu du hazard, ont été détournés?
Par le plus tendre amour ils y sont amenés.

MONLAC.

Que dites-vous, Seigneur!

COUCI.

C'est ici la patrie
De l'objet enchanteur qui regne sur ma vie;
Dans ces climats heureux, non loin de ce séjour,
L'aimable Gabrielle ouvrit les yeux au jour;
Libre pour quelque instant, j'accours m'occuper d'elle,
Dans tout ce que je vois, adorer Gabrielle;
Vers ces bois, elle aura tourné ses premiers pas;
Ils auront vu s'accroître, & briller ses appas;

---

dès le tems de Charles le simple, avoit ses ducs; un Richard dit le justicier, y commandoit en souverain, plûtot qu'en vassal. Couci, aux portes de Dijon, a donc pu pour quelques moments se séparer de la cour, & quitter le roi.

(1) Couci peut traiter Monlac d'ami: les écuyers étoient souvent les cadets des meilleures maisons: il n'est pas étonnant qu'ils fussent chers à leurs maîtres: ils étoient ordinairement les dépositaires de leurs secrets.

Elle sera venue y chercher la nature;
Elle a toujours de l'art rejetté l'imposture;
Ah! tu ne connais pas le pouvoir de ses yeux!
Un regard dans mon ame alluma tous les feux.
Gabrielle jamais ne s'offrit à ta vue.
Par les travaux guerriers mon ardeur combattue
A, jusques à ce jour, retenu ces aveux
Qui flattent les ennuis de l'amour malheureux.
Figure-toi, Monlac, une beauté naissante,
Que la tendre langueur rend encor plus touchante,
Ces charmes ingénus, ce timide embarras,
Cette grace modeste au dessus des appas;
Peins-toi tous les attraits: voilà sous quelle image
L'aimable Gabrielle emporta mon hommage.
Contre l'abus du rang & de l'autorité,
Son pere (1), de Philippe imploroit l'équité;
Les beaux yeux de sa fille étoient mouillés de larmes;
Qu'avec transport mon cœur ressentit ses allarmes!
Toute la cour, Monlac, eut l'ame de Couci,
Et chérit comme moi la fille de Vergi;
Au louvre avec son pere elle fut amenée.

---

(1) Le Preux de Vergi étoit venu implorer le secours de Philippe-Auguste contre Hugues son souverain, qui, les armes à main, vouloit s'emparer de son comté; Philippe fit rendre justice à l'offensé, & l'affermit dans ses possessions, aux conditions qu'il lui en feroit hommage en qualité de seigneur suzerain.

La fille des GRANDS ROIS (1), dont le noble hymenée
Vint au ſang des Capets, dignes de leur grandeur,
Du ſang de Charlemagne ajouter la ſplendeur,
L'auguſte Eliſabeth, franchiſſant l'intervalle,
Parut dans Gabrielle accueillir ſon égale.
Un de ces jeux guerriers (2), qu'inventa le Français,
Pour nourrir la valeur dans le ſein de la paix,
Acheva d'exciter une flamme immortelle;
Vainqueur, j'obtins le prix des mains de Gabrielle;
Dès cet inſtant, Monlac, ſes chiffres, ſes couleurs,

(1) C'étoit la dénomination conſacrée pour déſigner les rois de notre ſeconde dynaſtie; les Français en adoroient encore la mémoire; Philippe-Auguſte lui-même s'étoit propoſé Charlemagne pour modele; ſa femme nommée Iſabelle, ou Eliſabeth fille de Beaudoin VI, comte de Hainault, deſcendoit en ligne directe d'Ermengarde, fille aînée de l'infortuné Charles, duc de Lorraine, frere de Lothaire II, & de Louis V: Eliſabeth par ſon mariage réunit les deux maiſons royales, & le ſang de Charlemagne ſe confondit dans celui de Hugues-Capet. La nation vit cette alliance avec des tranſports de joie qui caractériſent la tendreſſe des Français pour ſes maîtres; au reſte, Eliſabeth étoit morte longtems avant que le roi entreprit ſon voyage de la Terre Sainte.

(2) On eſt peu d'accord ſur l'origine des tournois: les étrangers les appellent *combats Français*, ou *à la maniere des Français*; ce qui pourroit faire croire que nous en ſommes les inventeurs.

Sa devise, son nom, tout peignit mes ardeurs:
Gabrielle, en un mot, quelle fut mon ivresse!
Daigna me préférer, approuver ma tendresse;
Je reçus de sa foi ce gage précieux (1),
Ce tissu, qu'elle-même orna de ses cheveux,
Présent cher à l'amour, où mes regards sans cesse
Adorent les faveurs de ma belle maîtresse.
Nos mains se présentoient au lien solemnel;
Les flambeaux de l'hymen s'allumoient sur l'autel;
Ils sont éteints! L'orgueil, que suit bientôt la haîne,
Divise nos parents, & brise notre chaîne!
Je fis jusques au trône éclater mes regrets;
La douleur à l'amour prêta de nouveaux traits;
Contre moi de Suger (2) on arma la sagesse;

(1) Il veut parler d'un braselet de cheveux que lui avoit donné Gabrielle.

(2) Suger, abbé de Saint-Denis, élevé aux premieres places par ses seules vertus, tenant tout de son mérite personnel, ministre de deux grands souverains & régent du royaume pendant nos croisades. Il est à remarquer que cet homme respectable fut toujours un de ceux qui s'opposerent avec plus de fermeté à cette ridicule entreprise d'aller engloutir les forces de l'Europe dans les plaines de l'Asie ; il fut appellé par le roi même & par le peuple, *le pere de la patrie*, & il fut digne de cet honneur. Suger étoit mort sous Louis le jeune, en 1182 : mais on n'a pas voulu faire une histoire ; on a eu dessein de composer une tragédie, &

Je pleurai dans ſon ſein ; je gardai ma tendreſſe;
Gabrielle cédant aux rigueurs du devoir,
Evita mes regards, je partis ſans la voir;
Mais, hélas! j'emportai ſon image chérie,
Que je rapporte encor du fond de la Syrie.

MONLAC.

Et quel eſt votre eſpoir?

COUCI.

De preſſer des liens
Où s'attachent mes jours, & ſans doute les ſiens;
Gabrielle.. n'a pu devenir infidelle...
Sa foi.. Dieu! qu'ai-je dit? image trop cruelle!
J'ai vu ſur moi la mort réunir ſes fureurs;
J'ai ſçu l'envisager dans toutes ſes horreurs.
Souviens-toi du moment où les larmes d'un maître
Au jour qui me fuyoit, m'ont rappellé peut-être,
Où déja de ma fin le bruit ſe répandoit;
Tu ſçais quel ſentiment alors me poſſédoit:
Tu connais cet écrit qu'une main défaillante
Traçoit pour ſoulager les douleurs d'une amante,
Quand l'ombre du trépas vint obſcurcir mes jours:
Cet écrit dans mon ſein a demeuré toujours.
Ami, rappelle-toi ma volonté derniere;

---

il y a toujours bien de l'avantage pour l'auteur d'une pièce de ce genre à rappeller ces grands noms qui font époque dans nos annales; ces ſortes de traits contribuent beaucoup au coloris du *drame national*.

J'ai reçu tes ferments, ta parole eft fincère :
Si quelque coup mortel m'alloit percer le flanc,
Je veux que cette lettre avec le don fanglant..
Tu frémis!. mais j'écarte un tableau qui t'allarme;
Du ciel en ma faveur le courroux fe défarme;
Il m'a rendu la vie, il m'aura confervé
Ce cœur qui, cher Monlac, ne peut m'être enlevé,
Sans qu'une affreufe mort ne ferme ma paupiere.
Pour goûter le bonheur, j'ai revu la lumiere:
Je fuis encore aimé; je toucherai Vergi;
L'inflexible Enguerrand fera même attendri:
Philippe.. je l'ai vu quittant le diadême,
Adoucir à mes yeux la majefté fuprême,
Et me cacher le roi, pour me montrer l'ami,
Philippe, à fes genoux verra tomber Couci;
Il entendra les vœux d'un ferviteur fidelle,
Et...

MONLAC.

Seigneur, pardonnez, fi d'une main cruelle
Je déchire le voile épaiffi fur vos yeux,
Mais le malheur prévu nous paraît moins affreux.
Vous me parlez, feigneur, d'un prince qui vous aime;
Avez-vous obfervé que Philippe lui-même,
Quand devant lui vos feux ofoient fe déclarer,
Affectoit de fe taire, & fembloit foupirer?
Le fage Montigni (1) dont la haute vaillance

(1) Quelle douceur on goûte à rendre un hommage

Mérita de porter l'étendard de la France,
Et qui fait respecter au courtisan confus
Une pauvreté fiere, & de simples vertus,
Ce digne chevalier vous invite à combattre
Un penchant malheureux & trop opiniâtre;
Sargines & de Roye (1), à ce brave homme unis,
Vous donnent des conseils...

Coucy

---

public à la vertu, & que je ferois heureux de venger de l'oubli de l'histoire qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de Montigni, guerrier d'autant plus respectable qu'il étoit dans l'indigence ! C'est ce digne chevalier qui portoit à la journée de Bovines l'étendard de France (banniere de velours bleu céleste, parsemée de fleurs de lys d'or, qu'il ne faut pas confondre avec l'oriflamme qui étoit de taffetas rouge, garnie, aux extrêmités, de houpes de soie verte.) Montigni, dans cette bataille où Philippe-Auguste fut renversé de cheval & alloit être foulé aux pieds des chevaux, haussoit & baissoit la banniere royale, pour donner à toute l'armée le signal du péril où se trouvoit le monarque ; ce vaillant homme, quoiqu'embarrassé de son étendard, fit au roi un rempart de son corps, renversant à grands coups de sabre tout ce qui se présentoit pour l'assaillir ; (ce sont les expressions de Velly) j'ajouterai que Montigni demeura toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle, dont je desirerois bien étendre l'éclat.

(1) Sargines, autre chevalier connu par sa bravoure & sa capacité ; St. Louis, au retour de son premier voyage

COUCI *avec emportement.*

Qui feront peu fuivis:
J'en croirai mon amour.

MONLAC.

Mais votre FRERE D'ARMES (1),
Courtenai (2) vous embraffe, en répandant des larmes.
Par quel événement & dans ces mêmes lieux,
S'eft perdu ce billet où s'exprimoient vos feux?

---

voyage de la Paleftine, lui confia le commandement des troupes qui y étoient reftées. De Roye, un des dignes favoris de Philippe-Augufte, & appartenant à une maifon auffi ancienne qu'illuftre.

(1) C'étoit une efpece d'affociation confacrée par des fermens & par des cérémonies religieufes: les contractants baifoient enfemble la paix que l'on préfente à la meffe & quelquefois recevoient en même tems la communion; on a dans l'hiftoire de Henri III, un exemple qui démontre que ces fraternités exiftoient encore de fon tems; il avoit communié avec le duc de Guife, de la même hoftie: le duc de Bourgogne s'étoit lié auffi de même avec le duc d'Orléans, & l'on fçait quelles furent les fuites de ces fraternités; en un mot, l'affiftance qu'on devoit à fon *frere d'armes* l'emportoit encore fur celle que les dames étoient en droit d'exiger; le connétable du Guefclin parlant de Louis de Sancerre, dit *mon frere d'armes.*

(2) Ce nom eft trop connu pour qu'on s'y arrête.

Quand tout de vos transports marque la violence,
Seigneur.. sur Gabrielle on garde le silence.

COUCI.

Que me dis-tu, Monlac? je devrois rejetter
Des présages certains qui viennent me flatter!
Tu fais entrer la mort dans un cœur trop sensible;
Gabrielle, grand Dieu!. non, il n'est pas possible,
Non, tu ne peux m'ôter un doux rayon d'espoir:
Elle vit, elle m'aime & je vais la revoir!
En vain à l'oublier on voudroit me contraindre;
Du faible courtisan mon pere se fait craindre;
Mais je vaincrai mon pere, & le fort conjuré,
Et je vole à Paris former ce nœud sacré.
Ne fut-il qu'un instant l'époux de Gabrielle,
Couci goûte un bonheur, une ivresse éternelle.
O Dieu, qui sur mes jours étendiez votre bras,
Ne m'auriez-vous tiré des gouffres du trépas,
Que pour me replonger plus avant dans la tombe?
Sous tant de coups divers, mon courage succombe!

Couci va s'appuyer contre un arbre & y reste quelques minutes dans cet accablement.

SCENE III.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC.

GABRIELLE *entrant sur la scène du côté opposé à celui de Couci, que l'épaisseur des arbres empêche de voir, a la tête panchée dans le sein d'Adèle, qui la soutient; elle lève ensuite la tête, & dit d'une voix languissante à Adèle.*

Je puis donc dans ton sein pleurer en liberté,
Chere Adèle.. *elle retombe dans la même situation, releve la tête.*
Il n'est plus!. & je vois la clarté!
De mouvements secrets le mêlange m'accable!.
Je ne sçais si je suis vertueuse ou coupable.
Malheureuse! mes sens sont remplis de douleur!
Est-ce à moi de douter du crime de mon cœur?
à Adèle.
L'auroit-on pénétré? *Elle retombe dans le sein d'Adèle. Pendant ce tems Couci quitte sa situation, leve les yeux au ciel & va quelques pas plus loin se replonger dans son accablement. Gabrielle & Adèle avancent sur la scène.*
Je soutiendrois, Adèle,
Mes peines.. mes tourments.. la mort la plus cruelle..
Si du moins il vivoit! *elle apperçoit Monlac.*

Que veut cet écuyer?.
Me trompé-je?. eſt-il vrai?.. voilà le bouclier..
Mon chiffre.. *avec un cri*, l'écuſſon de Couci!.

COUCI *s'entendant nommer, leve la tête, reconnaît Gabrielle & vole à elle.*

Gabrielle!

GABRIELLE *reconnaiſſant Couci.*

Couci!

COUCI.

Je puis tomber à ſes genoux!..c'eſt elle!..
Je me meurs.. à tes pieds, objet cher & charmant,
Vois d'amour & de joie expirer ton amant;
Du poiſon des douleurs ma flamme s'eſt nourrie;
L'abſence ni le tems ne l'ont point affaiblie;
J'ai porté ton image au milieu des combats,
Juſqu'au bord du tombeau, dans le ſein du trépas..
Gabrielle! en ces lieux! quand mon ame éperdue..
Eh! quel bienfait du ciel ici t'offre à ma vue?
Parle, divin objet d'une conſtante ardeur:
Qu'un regard de tes yeux acheve mon bonheur!

Gabrielle eſt mourante dans les bras d'Adèle.

R'ouvre-les à ma voix.. c'eſt l'amant le plus tendre,
Le plus rempli de toi, que le ſort vient te rendre..

GABRIELLE.

C'eſt vous! Couci! c'eſt vous! vous vivez.. *à Adèle.*
Aide-moi,
Retirons-nous. *Elle fait quelques pas comme pour ſe retirer.*

COUCI *s'oppofant aux pas de Gabrielle.*

Tu fuis, lorfque je te revoi!

Gabrielle.. aurois-tu trahi cette tendreffe?..

GABRIELLE.

à Adèle. *à Couci.*

Que dit-il?. laiffez-moi.. laiffez..

COUCI *s'oppofant toujours aux pas de Gabrielle.*

Que je te laiffe!

Tu ne m'aimerois plus?

GABRIELLE.

Je le devrois, hélas!

(à part.)

Je m'égare.. où cacher mon trouble & mes combats?

COUCI.

Tu le devrois? quels font les malheurs que j'ignore?
Gabrielle, Couci plus que jamais t'adore;
Par de nouveaux ferments je viens m'unir à toi,
Te demander ton cœur, te demander ta foi..

GABRIELLE.

Et je l'entends!.. *à Adèle.*

Allons, Adèle..

COUCI.

Non, ingrate,

Je ne vous quitte point; que votre haine éclate.

GABRIELLE.

Si je vous haïffois, je n'héfiterois pas..
Ma faibleffe, Couci.. n'arrêtez point mes pas.

COUCI.

Je vous fuis cher encore.. & quel caprice étrange..

GABRIELLE.

Mon honneur, mon devoir..

COUCI.

Votre devoir! qu'entends-je?..

Elle veut se retirer.

Non, poursuivez.. l'effroi me glace, me faisit..

GABRIELLE.

Couci.. ce mot affreux doit vous avoir tout dit.

COUCI.

Appellez-vous devoir la rigueur de nos peres?

GABRIELLE *à Couci.*

(*à part.*)

Eh! qu'il est entre nous de plus fortes barrieres!

à Adèle.

Adèle, ôte-moi donc de ces funestes lieux.

COUCI.

Quelle affreuse clarté m'a dessillé les yeux!.

Seroit-il vrai?. la foudre.. un fatal hymenée..

GABRIELLE.

Pour jamais nous fépare.. & me tient enchaînée.

COUCI.

J'expire. *Il tombe dans les bras de Monlac.*

GABRIELLE *à Couci.*

Oui, j'ai promis ma foi, mes sentiments?

C'est un autre que vous qui reçut mes ferments;

Asservie à mon pere, au devoir immolée,

Entraînée à l'autel, mourante, désolée,
Oui, j'ai donné ma main; un autre que Couci
Doit régner sur ce cœur prêt d'être anéanti.
Je ne suis plus à moi; de toutes mes pensées,
Je n'en puis donner une à nos ardeurs passées;
Il faut me repentir de vous avoir aimé,
M'enchaîner toute entiere au nœud que j'ai formé..
Vous jugez par mes pleurs combien ce nœud me coûte !
Ne portez pas plus loin un jour que je redoute,
Epargnez-moi l'affront d'avouer devant vous
Qu'en secret quelquefois je trahis mon époux,
Que je suis du devoir l'éternelle victime...
Couci, voudriez-vous me ravir votre estime?
C'est le seul sentiment digne de mon retour,
Et qui puisse aujourd'hui nous tenir lieu d'amour.
On avoit répandu l'accablante nouvelle,
Que, sauvant votre roi d'une atteinte mortelle,
Entre ses bras, le camp vous avoit vu périr;
Vous vivez. Il suffit.. c'est à moi de mourir.

Couci met avec transport la main sur son épée.

Qu'allez-vous faire, ô ciel?

Adele & Moniac se joignent à Gabrielle pour retenir Couci.

COUCI.

M'arracher une vie
Que j'ai trop en horreur, quand vous m'êtes ravie.

GABRIELLE.

Arrêtez; écoutez..

COUCI *toujours la main fur fon épée.*

Eh! quel fera mon fort?
Laiffez-moi m'enfoncer dans la nuit de la mort,
Me hâter de détruire une horrible exiftence..

GABRIELLE *avec tendreffe & en pleurant.*

Ah! Couci fur votre ame eft-ce-là ma puiffance?

COUCI *à ce mot, fort de fa fombre fureur & ôte la main de deffus fon épée.*

Il faut donc que toujours j'obéiffe à vos loix?..
Je vivrai.. je vivrai pour mourir mille fois.
Que j'abhorre cet art dont le fecours funefte
Eft venu ranimer des jours que je détefte!
Au fer du Sarrafin pourquoi fuis-je échappé?

à Monlac avec douleur.

Monlac, de pareils coups devois-je être frappé?
C'eft moi! c'eft ce guerrier nourri dans les allarmes,
Qui céde au défefpoir, & qui meurt dans les larmes!

à Gabrielle avec emportement.

Et quel eft, dites-moi, l'orgueilleux raviffeur
Qui m'ôte votre main, qui m'ôte votre cœur?

GABRIELLE.

Quel qu'il foit, il doit être à vos yeux refpectable..
Un plus long entretien me rendroit plus coupable.
Que l'ame eft faible, hélas! qu'elle a peu le pouvoir
De ne pas s'écarter des bornes du devoir!
J'y veux rentrer. *à Couci.*

L'hon-

L'honneur, le ciel, tout nous sépare..
Pour la derniere fois je vous dis.. je m'égare..
L'un à l'autre, Couci, cachons-nous nos regrets;
Adieu.. souvenez-vous.. ne nous voyons jamais..

elle va pour se retirer
(à Adèle.)

Je tremble que Fayel..

COUCI.

Fayel! c'est ce barbare,
Dont l'amour, justes cieux! possede un bien si rare!
Lui!..je cours à l'instant l'immoler de ma main..

GABRIELLE *s'opposant avec vivacité au passage de Couci.*

Commencez donc, cruel, par me percer le sein;
Comblez le sort affreux qui poursuit Gabrielle;
Elle n'est point assez parjure & criminelle:
Il manquoit à ses maux, à son penchant secret,
D'embrasser vos fureurs, de nourrir le forfait,
De proscrire une vie à la sienne attachée..
Que ma révolte éclate, & ne soit plus cachée!
Allez, barbare, allez, rassemblant tous les coups,
Sous les yeux de sa femme égorger un époux..
O Dieu! ma destinée est-elle assez affreuse?
Quels sont tous mes tourments! je suis bien malheureuse!
Hélas! je me flattois qu'un cœur dans l'univers
Pourroit plaindre ma peine, & sentir mes revers..
Et c'est Couci qui veut imprimer sur ma vie,

La tache du ſoupçon & de la perfidie!
C'eſt Couci qui m'expoſe à perdre cet honneur,
Bien plus cher que ces jours conſumés de langueur,
Dont bientôt, grace au ciel! la durée eſt remplie!
Fayel.. il n'eut jamais autant de barbarie;
Gabrielle mourante eut pu le déſarmer..

à Couci, en le regardant avec tendreſſe.

Tous deux percez mon cœur..& vous ſavez aimer!

COUCI.

Crois que je ſais aimer, puiſque je vis encore.
Eh bien! faut-il ſouffrir un rival que j'abhorre,
Dans un tyran jaloux te voir, te reſpecter,
Mourir de mon amour, ſans le faire éclater,
Quand de toi ſeule enfin mon ame eſt poſſédée?
Faut-il me refuſer juſqu'à la moindre idée
Qui ſoulage mes maux, & flatte cette ardeur?..

avec tranſport.

Je ne pourrai jamais t'arracher de mon cœur.
D'un amant malheureux ſouveraine adorée,
Qui toujours de Couci ſeras idolâtrée..
Que la pitié du moins te parle en ma faveur.

GABRIELLE *s'attendriſſant.*

La pitié, cher Couci!. Dieu! quelle aveugle erreur!

à Adèle.

De l'abîme où je cours que ton bras me retire;

Elle fait quelques pas.

Guide mes pas, fuyons..

COUCI *se précipitant à ses pieds.*

Qu'à tes genoux j'expire!

GABRIELLE *regardant avec effroi derriere elle.*

à Adèle.

Arrache-moi d'ici.. *à Couci.* Je tremble.. leve-toi..

SCENE IV.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC,

Officiers & écuyers de Fayel qui, dans le moment que Couci est aux pieds de Gabrielle & lui baise la main, se divisent en plusieurs troupes & fondent sur l'une & l'autre, ainsi que sur Adèle & sur Monlac. Couci veut tirer son épée.

COUCI.

ON m'ôte mon épée!. ah! lâches! *il voit qu'on se saisit de Gabrielle.*

C'est.. c'est moi!

C'est moi! de mes transports elle n'est point complice.

On l'emmene.

GABRIELLE, *que l'on emmene d'un autre côté.*

Il n'est point criminel.. que seule on me punisse.

On baisse la toile.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

La scène représente l'appartement du premier acte, on y voit un dais ; c'étoit une des marques de distinction dont jouissoient les seigneurs bannerets. A un des côtés du théâtre, est une espece de portiere fort riche, à l'antique, qui est censée couvrir la porte d'un autre appartement. On se ressouviendra que ces seigneurs bannerets avoient des officiers, des hommes d'armes, &c. & que leur autorité ne différoit guères de celle des souverains.

SCENE PREMIERE.

FAYEL *entrant sur la scène avec tous les transports de la fureur & entouré d'une troupe d'écuyers, d'officiers & d'hommes d'armes, à qui il adresse la parole.*

Qu'on lui perce le flanc de cent coups de poignard !
Que dans son cœur la mort entre de toute part !
Par degrés, sur ses jours, épuisons la vengeance ;
Ils sont prêts à sortir, Fayel court à eux & les arrête.
Inventez des tourments égaux à ma souffrance ;
Qu'il se sente mourir.. *ils vont se retirer, il va encore à eux.*

Non, pour quelque moment,
Qu'il vive ; suspendons un juste châtiment.
Avant que le coupable, au gré de ma furie,
Dans un supplice horrible ait exhalé la vie,
Je veux savoir son nom, son rang, dans quel séjour,
De quels monstres enfin il a reçu le jour,
Entrer dans les replis d'une ame criminelle,
Y saisir les forfaits d'une femme infidelle,
Me remplir de ma peine & m'en rassasier ;
Je veux envisager mon malheur tout entier.
S'il est quelque douceur dans mon sort effroyable,
C'est de voir à quel point l'infortune m'accable,
De mesurer de l'œil, d'oser approfondir
L'abîme épouvantable où je vais m'engloutir.
Le feu de la fureur s'allume dans mes veines !
Je brûle.. *à ses officiers & écuyers.*
Que chargé des plus pesantes chaînes,
Entouré de la mort, on entraîne à mes yeux
Le perfide.. ah ! je suis vingt fois plus malheureux !
En vain pour tourmenter l'odieuse victime,
Irritant plus encor le courroux qui m'anime,
J'employerois le secours de la flamme & du fer :
C'est moi qui dans mon sein recèle tout l'enfer !
Oui, je suis déchiré des plus vives blessures,
Oui, je sens tous les maux & toutes les tortures ;
Je mourrai dans la rage & dans le désespoir,
En horreur à ce ciel, que je ne puis plus voir :
Mais, j'emporte au tombeau cette douce espérance :

J'aurai pu jusqu'au bout assouvir ma vengeance.
Je veux.. Raymond.. qu'il vienne..

Ils sortent.

SCENE II.

FAYEL *seul, s'appuyant la tête sur un fauteuil, la relève.*

Il est donc dévoilé
Ce mystere d'horreur!... Mon œil est dessillé!
Voilà pourquoi l'ingrate éprouvoit tant d'allarmes!
Voilà pourquoi ses yeux étoient remplis de larmes!
A mon ressentiment ne crois pas échapper:
C'est au cœur d'un rival que je veux te frapper;
C'est-là qu'à tes regards ma main impatiente
Brûle de présenter une image effrayante,
D'offrir d'un ennemi le sang encor fumant.
Je veux que goutte à goutte on épuise son flanc.
J'aurois de la pitié!. qui! moi! quand Gabrielle
Pour un sensible époux ne fut pas moins cruelle!
Eh! quel est mon destin?. Penchant trop écouté,
C'est toi qui m'as conduit à cette extrêmité!..
J'étois né pour aimer avec idolâtrie;
L'amour, l'amour eut fait le bonheur de ma vie;
De Gabrielle aimé, j'eusse été vertueux;
Tout se fut ressenti du charme de mes feux..

Mon hymen n'a formé qu'une odieuse chaîne!
Je n'ai pu, misérable! inspirer que la haine!
Eh bien! livrons-nous donc à toutes ses fureurs;
Jouissons du plaisir de déchirer deux cœurs,
D'y porter tous les traits d'une main meurtriere;
Répandons mes poisons sur la nature entiere.
Oui, puisque l'on me pousse à cet excès affreux,
Je voudrois que par moi tout devînt malheureux.

SCENE III.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *faisant avec vivacité quelques pas au devant de Raymond.*

L'AUTEUR de mes tourments tarde bien à paraître !
avec chaleur.
Eh bien.. dis.. le pays, le nom, le rang du traître?

RAYMOND.

Un œil audacieux, l'appareil des guerriers,
La valeur, tout annonce un de nos chevaliers;
Son front n'est obscurci d'aucune ombre de crainte;
Il n'est même à sa bouche échappé nulle plainte;
Il a vu sous nos coups tomber son écuyer,
Et son orgueil encor paraît nous défier.

FAYEL.

Cet orgueil infolent, je faurai le confondre;
Il garde le filence? acheve de répondre.

RAYMOND.

Son trouble feulement éclate dans ces mots:
„ Elle n'eft point coupable, & j'ai caufé fes maux!"

FAYEL.

Elle n'eft point coupable!

RAYMOND.

A cette fombre idée,
J'ai furpris le fecret d'une ame intimidée.

FAYEL.

Raymond, il tremblera. Grace à tes foins heureux,
Je puis donc à la fois me venger de tous deux!
Ah! je goûte d'avance une cruelle joie!
L'une & l'autre victime, à ma fureur en proie,
Partageant le fpectacle & l'horreur de leur fort,
S'enverront pour adieux les accens de la mort.

RAYMOND *avec étonnement.*

Gabrielle, feigneur!..

FAYEL.

Gabrielle, elle-même..
Oui, je déchirerai.. plus que jamais je l'aime!.
Des traits qui m'ont bleffé, voila le plus mortel!
Et n'être point aimé!. ce rival.. jufte ciel!..
Ne pourrai-je auffi loin que s'étend ma vengeance,
Porter fon châtiment, prolonger fa fouffrance?

Ne peut-il que mourir? qu'eſt-ce que le trépas?
La fin de la douleur!. *à Raymond & en regardant du côté des portes.*

Et je ne le vois pas!
Et mes yeux ne ſont point fixés ſur ſon ſupplice!

RAYMOND.

A l'inſtant il paraît.

FAYEL.

Raymond, & ſa complice?

RAYMOND.

Nous l'avons auſſitôt ramenée à la tour.

FAYEL.

Pleurant l'indigne objet de ſon coupable amour?

RAYMOND.

Dans ſes larmes noyée, accablée & mourante..

FAYEL *avec rapidité.*

Raymond, que m'apprens-tu? Gabrielle expirante!
Va, cours à la priſon.. *Raymond a fait quelques pas, Fayel court après lui & l'arrête.*

Attends.. je veux ſavoir..
Juſqu'aux moindres horreurs de ce forfait ſi noir,
Développer le fil de cette perfidie..
Gabrielle à ce point dans le crime enhardie!.

Il s'appuie la tête ſur un fauteuil.

Que je ſuis malheureux! *il reſte quelque tems dans cette ſituation, enſuite avec vivacité à Raymond.*

C'eſt toi, cruel, c'eſt toi,

Dont l'efprit infernal s'eft emparé de moi;
Tu connaiffois mon cœur de foupçon fufceptible;
Tu fais que des mortels je fuis le plus fenfible..
Pourquoi me montrois-tu ce trop fatal écrit?

RAYMOND.

Vous m'aviez dit, feigneur..

FAYEL.

Non, je ne t'ai rien dit.
Tantôt à fes genoux dépofant mes allarmes,
Je diffipois fon trouble, & j'effuyois fes larmes;
Mes transports.. pour jamais ils alloient fe calmer;
J'obtenois mon pardon; elle auroit pu m'aimer:
Et tu viens m'arracher à cette douce ivreffe,
Pour mieux envenimer le trait dont je me bleffe,
Pour verfer dans une ame, ouverte à la fureur,
Tous ces fombres poifons dont s'enivre mon cœur!
Sans toi, mes yeux jaloux feroient fermés encore;
Que me fait ce Couci que la tombe dévore,
Dans fes premiers foupirs un penchant étouffé?
Mon amour violent en auroit triomphé.
Laiffe-moi, malheureux, va, fors de ma préfence,
Fuis, ou crains que la mort ne foit ta récompenfe..

Raymond fe retire, & Fayel fe promène feul fur le devant du théâtre quelques inftants.

Reviens, reviens; dis-moi: fonge que je t'entends,
Que le fang va couler dans ces affreux inftants.
Parle, cet étranger que tu n'as pu connaître,
Vers ces bois le hazard l'aura conduit peut-être.,

Les obſervois-tu bien ? quels étoient leurs diſcours ?
Il y va de ma vie ; il y va de tes jours.

RAYMOND.

Je n'ai rien entendu..

FAYEL *d'un ton menaçant.*

Crains une mort cruelle..

RAYMOND.

On l'a ſurpris, ſeigneur, aux pieds de Gabrielle.

FAYEL.

Il étoit à ſes pieds !. & ſon trop faible époux
Le bras levé ſur elle, a retenu ſes coups !
Et mon aveugle amour étoit prêt à l'abſoudre !
Le crime eſt avéré : laiſſons tomber la foudre.
Ah ! Raymond.. cher ami, t'ai-je pu condamner ?
Excuſe mes tranſports ; tu dois me pardonner..
Mes malheurs ont aigri ce fougueux caractère,
Facile à s'adoucir, ſi l'on daignoit me plaire..
Ce n'eſt donc qu'à toi ſeul dans l'univers entier,
Qu'un maître infortuné pourroit ſe confier !
Tout irrite mes maux ; nul eſpoir ne me flatte..
Il étoit à ſes pieds !. tu mourras, femme ingrate ;
Rien ne peut te ſauver. *à Raymond.*

Allons, que ma fureur
Rempliſſe ce ſéjour d'épouvante & d'horreur,
De la ſoif de leur ſang mon ame eſt dévorée..
De ces lieux, à Vergi qu'on défende l'entrée ;
Vers Dijon empreſſé de retenir le roi,

Qu'il coure lui porter (1) son hommage & sa foi.
Les rois, tous les humains, & le ciel & la terre,
Je hais tout, & ma haine à tout livre la guerre.

SCENE IV.

FAYEL, COUCI, RAYMOND,

troupe d'écuyers & d'officiers de Fayel qui entourent Couci, chargé de fers, & n'ayant ni casque ni épée.

FAYEL *tirant le poignard & courant avec impétuosité sur Couci.*

Ah! je perce ton cœur!

Il s'arrête, remet son poignard à sa ceinture.

Non, monstre des enfers,
N'y rentre point encor; que sur ce cœur pervers
La mort prête à frapper, demeure suspendue!
Il faut me découvrir... que je souffre à sa vue!
Il faut me découvrir les criminels détours,
Tous les forfaits cachés de tes lâches amours....
Ou les tourments...

---

(1) Nous avons déjà dit que le Preux de Vergi avoit été secouru par Philippe-Auguste dans ses démêlés avec le duc de Bourgogne, son souverain, aux conditions que le comté de Vergi releveroit de la couronne de France, &c.

COUCI.

Tu veux irriter mon courage..

Je ne te rendrai point outrage pour outrage.

avec fierté.

Ecoute-moi, Fayel; je te hais, & te plains.
S'il ne se fût agi que de mes seuls destins,
Crois que de tes fureurs l'indigne violence
Ne m'eût forcé jamais à rompre le silence;
J'ai vu de près la mort, & j'appris à mourir.
Plus ferme encor, je sais, & me taire & souffrir.
Un intérêt plus cher que celui de ma vie,
Je dirai plus, le seul dont mon ame est remplie,
Pourra m'ouvrir la bouche, & me presser enfin
D'essayer d'adoucir ce courroux inhumain;
Epuise sur mes jours ta cruauté jalouse:
Mais réponds: que t'a fait ta malheureuse épouse?
Pourquoi porter l'effroi dans son cœur éperdu,
Quand sa vertu..

FAYEL *furieux.*

C'est toi qui vantes sa vertu,
Traître? étoit-ce à ses pieds?.. & tu n'as qu'une vie!
A mon gré je ne puis assouvir ma furie!
Le trépas...

COUCI.

Va, c'est moi qui devrois te montrer
Ce sombre emportement où tu peux te livrer!
Tu m'arraches bien plus qu'une vie odieuse
Dont la fin, sans ton crime, eût été douloureuse.

Tu me ravis un cœur. . tu m'ôtes tout, Fayel! . .
Ah! le trait de la mort n'est pas le plus cruel:
Il est d'autres tourments, ame atroce & barbare,
Que tous ceux qu'aujourd'hui ta rage me prépare!
Avant qu'un nœud formé par le ciel en courroux
Eût joint un digne objet au plus cruel époux,
Je l'aimois. .

FAYEL *éprouvant la plus cruelle agitation.*

Tu l'aimois?

COUCI.

J'adorois Gabrielle;

Fayel dans ces moments est livré à toutes ses fureurs; il se promène à grands pas sur le théâtre, regarde Couci avec des yeux enflammés, va du côté de Raymond, revient à Couci.

Et j'attendois l'instant de m'unir avec elle.

FAYEL *à Raymond.*

Ne m'avois-tu pas dit que Couci n'étoit plus?
Quel éclair m'a frappé? . . pressentiment confus,
Qu'avec avidité ma vengeance t'embrasse! .
Quel autre que Couci montreroit tant d'audace?
Pour m'accabler, les morts quitteroient leurs tombeaux!

COUCI.

Oui, j'ai revu le jour pour sentir tous les maux!

FAYEL *avec un cri.*

C'est Couci! dans mes mains! . plaisir de la vengeance,

Je vais donc te goûter, & mon bonheur commence!
C'eſt Couci! ce rival.. qui ſans doute eſt aimé!.
Quel trait!. ah!. mon courroux s'eſt encore allumé!

à ſes écuyers &c.

Avancez le tourment qui doit punir ce traître;
Pour expirer cent fois ne ſauroit-il renaître?
Frappez. *Pluſieurs de ſes écuyers tirent leurs épées, & vont pour frapper Couci.*

COUCI *avec une tranquillité dédaigneuſe à Fayel.*

On te diſoit chevalier!

FAYEL *ſortant de ſa fureur, & prenant un ton plus modéré.*

Et c'eſt toi
Qui me rends à l'honneur, à ce que je me doi!

à Couci avec tranſport.

Couci vient d'empêcher que mon front ne rougiſſe!
C'eſt un crime de plus qu'il faut que je puniſſe.
Non, non, ne prétends pas, Couci, m'humilier:
Tu vas voir ſi Fayel eſt digne chevalier!
La honte m'eût flétri; ton attente eſt trompée.

à ſes écuyers &c.

Qu'on détache ſes fers; donnez-lui ſon épée;
Qu'on m'apporte la mienne.. *ſes écuyers ſortent.*
Allons, c'eſt dans ces lieux,
Qu'il faut qu'à l'inſtant même expire un de nous deux;
De ton ſort & du mien que le glaive décide.

on détache les chaînes de Couci.

Je vais donc dans ton sang tremper ma main avide!

Les écuyers qui étoient sortis, reviennent & apportent l'épée de Couci & celle de Fayel; ils présentent aussi des boucliers à leur maître.

Non, point de bouclier. Rejettons loin de nous
Ce qui peut affaiblir ou détourner les coups,
Combattons pour mourir; c'est le prix que j'envie,
Pourvu que de sa mort la mienne soit suivie!

à Raymond.

Ecoute-moi, Raymond. *Il l'amene sur le bord du théâtre, & d'une voix moins élevée.*

Si, trompant ma fureur,
Mon destin ennemi, *en jettant les yeux sur Couci.*
le déclaroit vainqueur,
J'exige ta parole, & j'attends de ton zèle
Que tu plonges le fer au sein de Gabrielle,
Que son dernier soupir s'échappe avec le mien,
Surtout de mon trépas qu'elle ne sache rien,
Et, pour mieux la frapper, qu'elle entre dans la tombe,
En croyant que Couci sous mes armes succombe.

Il revient au milieu du théâtre vers Couci, qui a l'épée à la main, ainsi que Fayel.

(à ses écuyers, &c.)

Si le Ciel protégeoit un rival détesté,
Laissez-le de ces lieux sortir en sûreté;
Qu'on suive en tout les loix de la chevalerie;
Que ma haine survive & non la perfidie.

à ses écuyers, &c.

Allez,

Allez, nous combattrons, nous mourrons fans
témoins;
Pour croire à fon honneur, je ne le hais pas moins:
Mais l'un & l'autre ici fe rendent trop juftice,
Pour craindre qu'un de nous recoure à l'artifice.

Les écuyers fortent.

SCENE V.

FAYEL, COUCI, *ils ont tous deux l'épée à la main.*

FAYEL *à Couci.*

Il s'apprête à combattre.

SONGE à parer mes coups.

COUCI.

Fayel, je fuis connu;
Peut-être jufqu'à toi mon nom eft parvenu;
L'Afie a vu tomber fes guerriers fous mon glaive,
Et mon trophée encor dans fes plaines s'élève:
J'ignore donc la crainte, & brave le danger;
Plus que toi, je dois être ardent à me venger:
Mais.. mon cœur accablé d'une douleur mortelle
Ne voudroit que haïr l'époux de Gabrielle.

FAYEL.

Dans ces ménagements, perfide, j'entrevoi
Le fentiment fecret qui t'impofe la loi;

Tu crains d'être coupable aux regards d'une ingrate :
Tu ne le feras point; que notre haine éclate.

COUCI.

Oui, fans doute, Fayel, je crains de l'offenfer.
Va!.. j'aime plus que toi. Tu brûles de verfer
Le fang que m'ont laiffé les fureurs de la guerre?
Hâte-toi: de fes flots abreuve cette terre;
Tranche des jours affreux...

FAYEL.

Ah! barbare, c'eft moi
Qui defire ma fin, & qui l'attends de toi;
C'eft Fayel qui demande à ta main vengereffe
Un trépas qui le fuit, & qu'il pourfuit fans ceffe..

à Couci avec tranfport.

Trompe-moi fur mes maux, dis-moi: lorfque Vergi..
Pourquoi m'a-t-il caché?. tout eft mon ennemi!
Quand fa main préparoit ce nœud, ce nœud horrible,
Sa fille.. à ton amour étoit-elle fenfible?
La feule obéiffance au pouvoir paternel
L'eût-elle décidée à marcher à l'autel?
Ne crains point d'irriter une funefte flamme;
Verfe tous les poifons jufqu'au fond de mon ame:
Elle t'aimoit? *Il regarde Couci d'un air inquiet.*

COUCI *marquant quelque embarras.*

Peut-être auroit-elle obéi..

Si ſon pere eût voulu..

FAYEL *avec fureur.*

Ton trouble t'a trahi.

Oui, l'on t'aimoit! on t'aime! ah monſtre! à ma furie..

Il lui porte des coups d'épée.

Défends-toi, défends-toi; je t'arrache la vie.

Ils entrent, en ſe battant, dans les couliſſes; on entend encore le bruit des épées, quelque tems après qu'ils ſe ſont retirés.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

Le théâtre est obscurci ; la scène ne change point : c'est le même appartement qu'on vient de voir dans l'acte précédent.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND.

RAYMOND *empressé de suivre Fayel, qui traverse le théâtre d'un pas précipité, la main appliquée sur son côté.*

VOTRE sang qui s'élance!. Arrêtez.. un instant..
Acceptez de ma main le secours bienfaisant..

FAYEL *tombant de faiblesse dans un fauteuil, prenant un ton concentré & ténébreux, qu'il gardera jusqu'à l'avant-dernière scène.*

Laisse-le s'échapper; par torrents qu'il jaillisse!
Je ne puis assez tôt terminer mon supplice!

RAYMOND *raccommodant l'appareil de la blessure de Fayel.*

Souffrez...

FAYEL.

Ami, je cède à tes soins généreux:
Oui.. que mon ame encor ne rompe point ses nœuds!

O Ciel, qui me trahis, que Fayel vive une heure,
Le tems de ſe venger ! tonne enſuite, & qu'il meure.
Il garde un profond ſilence, & tombe dans l'accablement.

RAYMOND.

De quel effroi funèbre il a rempli ces lieux!
Le calme aſſoupiroit ſes accès furieux?

FAYEL *ſe levant avec impétuoſité :*

Je ſens de mes tranſports croître la violence,
Et je cours préparer.. la plus grande vengeance.
d'une voix plus ſombre.
Je veux que la nature en frémiſſe d'horreur,
Que nos derniers neveux reculent de terreur..
Le courroux infernal lui-même auroit eu peine
A concevoir le coup que va porter ma haine;
Moi-même.. je friſſonne.

RAYMOND *vivement.*

Iriez-vous égorger
Votre épouſe..

FAYEL.

Fayel.. ſaura mieux ſe venger.

RAYMOND.

Quoi, ſeigneur!

FAYEL.

Ce trépas redouté du vulgaire,
Pour qui cherche à punir, n'eſt qu'un trait ordinaire;
Oui, la mort la plus lente eſt le terme des maux;
Dans ce dernier moment tous les coups ſont égaux.

Une autre peine attend une épouſe infidelle,
Raymond, &.. je voudrois qu'elle fût éternelle.
Peut-elle aſſez ſouffrir.. Grand Dieu! je l'apperçoi..
Dis-lui qu'elle m'attende, & reviens près de moi.

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE, RAYMOND.

Gabrielle eſt échevelée & mourante dans les bras d'Adèle, qui l'amène lentement ſur la ſcène.

RAYMOND *à Adèle.*

Vous pouvez l'avertir, Adèle, que mon maître,
A ſes regards ici va bientôt reparaître.

ADELE.

Raymond, peignez-lui bien l'excès de ſa douleur.

Raymond ſe retire.

SCENE III.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE *en regardant ſa maîtreſſe :*

Hélas! de ſes chagrins tout accroît la rigueur!
Tout s'obſtine à nourrir ſa triſteſſe profonde,

A briser tous les nœuds qui l'attachoient au monde!
O Dieu, viens l'appuyer de ton bras protecteur!
Il ne lui reste plus d'autre consolateur;
Daigne écouter ma voix pour cette infortunée!..
Madame, ouvrez les yeux...

GABRIELLE *revenant à la vie, & avec un long soupir à Adèle.*

Quelle est sa destinée?

ADELE.

Que me demandez-vous?

GABRIELLE.

Quoi! tu ne m'entends pas?
Et quel autre intérêt m'eût ravie au trépas?
Pourquoi mon ame lasse & de crainte abattue,
Prête à m'abandonner, s'est-elle suspendue?
Chère Adèle.. instruis-moi du destin de Couci;
C'est mon malheureux sort qui l'amenoit ici!

ADELE.

Je voulois emprunter quelque lumière sure
Qui pût nous retirer de cette nuit obscure:
A mes regards, soudain Raymond s'est dérobé.

GABRIELLE.

Couci sous la vengeance auroit-il succombé?

ADELE.

Madame, tout se tait, tout présente à la vue
Une épouvante sombre en ces murs répandue;
Votre époux n'eut jamais un front plus ténébreux;

Il paraît méditer quelque projet affreux;
La terreur l'environne, & le trouble l'égare...
Dans un morne filence, un feftin fe prépare..

GABRIELLE.

Adèle, qu'as-tu dit? un feftin! dans ce jour!
Le crime & le malheur menacent ce féjour.
Ciel, épargne Couci! Couci n'eft point coupable:
C'eft à moi d'affouvir un courroux implacable.
D'une vie odieufe, ô Ciel, romps les liens,
Et veille fur des jours bien plus chers que les miens!..
Ma pitié, chere Adèle, a peine à fe contraindre..
Mais de ce fentiment l'honneur peut-il fe plaindre?
O vertu, pour fléchir fous ta févérité,
Faudra-t-il étouffer jufqu'à l'humanité?
Tu me reprocherois mes fecretes allarmes?
Ah! du moins permets-moi la douleur & les larmes.

ADELE.

La fource de ces pleurs peut-elle vous tromper?
A de jaloux regards, croyez-vous échapper?

GABRIELLE *avec une efpèce d'emportement.*

Eh bien! oui, c'eft l'amour, c'eft l'amour le plus tendre,
Non, Adèle, mon cœur ne veut point s'en défendre,
C'eft la plus vive ardeur qui l'emporte aujourd'hui;
Couci mort ou mourant, je ne vois plus que lui.
Non, je ne prétends plus diffimuler mon crime;
Je viens à mon tyran préfenter fa victime;

Je

Je viens juſtifier ſon courroux inhumain,
Implorer le trépas comme un don de ſa main.
Il eſt tems que ſes yeux pénètrent mes bleſſures,
Et que je mette fin à d'éternels parjures.
Eſt-ce donc triompher, & ſuivre la vertu,
Que de cacher un cœur de remords combattu,
De borner ſes efforts à renfermer ſa honte,
De n'oſer de ſes pleurs jamais ſe rendre compte?
Je rougis de manquer à la ſincérité;
Ma bouche a trop longtems trahi la vérité:
Que Fayel ſache enfin que ſa femme l'offenſe,
Et... qu'un autre a ſur moi conſervé ſa puiſſance.
En un mot, qu'il me frappe, & ſauvons à ce prix.

ADELE.

Dieu! quel égarement agite vos eſprits?

GABRIELLE.

Oui, grace au Ciel! le crime aiſément ſe devine,
Dans cette nuit d'horreur, on trame ma ruine.
Tu parlois d'un feſtin par Fayel ordonné?
Comment.. pour quel ſujet.. & quand eſt-il donné?
Lorſque tout prend la voix du ſiniſtre préſage..

Avec vivacité.

Mes yeux.. mes yeux, Adèle, ont percé le nuage;
La tempête eſt finie, & j'entre dans le port:
Ce feſtin qu'on apprête, Adèle, c'eſt ma mort.
Je pénètre Fayel, & ſon affreux ſilence;
Je ne me trompe point à l'art de ſa vengeance:
Les plus mortels poiſons qu'il aura pu choiſir,

Crois-moi, feront mêlés aux mets qu'on va m'offrir.
Oui, ma perte eft certaine, & la main eft trop fure..
J'embraffe avec tranfport ce favorable augure;
Oui, mon barbare époux a comblé tous mes vœux.
Je vole à cette table, Adèle: mais je veux
Juftifier..

SCENE IV.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE, RAYMOND.

Fayel paraît dans l'enfoncement du théâtre; il parle à Raymond: Gabrielle va fe précipiter à fes pieds.

GABRIELLE, *vivement.*

SEIGNEUR, voyez couler mes larmes;
Je le fais, contre moi je vous prête des armes..

FAYEL *troublé.*

à Raymond.

Levez-vous. Pour remplir l'ordre que j'ai donné,
Attends.. *Il veut faire relever Gabrielle.*

GABRIELLE.

Qu'à vos genoux mon fort foit terminé!
Mais l'innocence doit..

FAYEL *d'une voix fombre & la forçant de fe relever.*

Non: levez-vous, vous dis-je..

GABRIELLE.

Seigneur, j'obéirai, puifqu'un époux l'exige..

Elle apperçoit l'appareil plein de fang fur le côté de Fayel.

Dieu! vous êtes bleffé!

FAYEL *en la confidérant avec une fureur réfléchie.*

J'ai reçu d'autres coups,

Et celui-ci n'eft pas le plus cruel de tous.

GABRIELLE *regardant de tous côtés, & enfuite fe tournant vers Adèle, d'une voix baffe & effrayée.*

Il eft mort.. ah! je cède au trouble qui me preffe..

à Fayel.

Seigneur.. apprenez-moi..

FAYEL *courant à Raymond, & d'un ton furieux.*

Vole: que l'on s'empreffe.

GABRIELLE.

Quoi! vous pourriez, feignéur..

FAYEL.

Hâte-toi d'obéir,

Et, quand il fera tems, tu viendras m'avertir.

SCENE V.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE.

FAYEL *courant à Gabrielle & avec une fureur concentrée.*

Je t'entends.. ma fureur..

GABRIELLE *prosternée à ses pieds.*

Seigneur, prenez ma vie;
Qu'en ces lieux, par vos mains, elle me soit ravie!

FAYEL.

Non, tu ne mourras point.. j'aspire à cet instant!
Tremble: tu ne sais pas la peine qui t'attend;
Non, tu ne mourras point.

Courant vers Adèle avec emportement, & l'arrachant des bras de Gabrielle, qui veut la retenir.

Je te sépare d'elle,
Et pour jamais; va, sors.

GABRIELLE *lui tendant les mains.*

Vous m'ôteriez Adèle!
Eh! c'est l'unique sein qui recueille mes pleurs!

Elle s'avance sur ses genoux vers Fayel qui ne la regarde pas.

Pouvez-vous ajouter encore à mes douleurs?
Elle a vu commencer le destin qui m'accable;
Qu'elle en contemple, hélas! le terme déplorable.
Qui recevra mon ame & mon dernier soupir?

Qui du trifte linceul daignera me couvrir ?..
Ne me refufez pas..

FAYEL.

à Adèle, qu'il pouffe avec colère par le bras.

Sors de ces lieux, te dis-je.

à Gabrielle.

Va, ta beauté pour moi n'a plus qu'un vain preftige.

Adèle fort, en regardant plufieurs fois fa maîtreffe, & en levant les yeux au ciel.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL *agité, parcourant le théâtre.*

CES perfides attraits, je les ai trop chéris!

GABRIELLE *toujours à genoux.*

Ah! mon père! mon père!..

FAYEL *venant vers Gabrielle.*

Il n'entend point tes cris;
Tu ne le verras plus; du féjour que j'habite,
A Vergi déformais l'entrée eft interdite.

GABRIELLE.

Mon pere auffi, cruel?

Elle lève les mains au ciel.

Efpoir des malheureux,
O mon Dieu! fur mon fort daigne abaiffer les yeux;
Mon Dieu, daigne écouter ma voix qui te réclame!

FAYEL.

Il falloit l'implorer ce Dieu, lorfque ton ame
S'ouvroit au fentiment d'un amour criminel..

GABRIELLE *avec quelque fermeté.*

Ne dèshonorez point l'époufe de Fayel.
Privez-moi de la vie, & laiffez-moi ma gloire;
Du moins de vos fureurs préfervez ma mémoire..
Ceffez de déchirer un cœur qu'on a forcé
De vous taire les maux dont il eft oppreffé;
J'avois déjà donné, de l'aveu de mon père,
Ce cœur qui gémiffant de fon devoir auftère,
A fu pourtant garder fon honneur & fa foi,
Se foumettre à l'hymen, & refpecter fa loi..
Ah! je fuis malheureufe & non pas criminelle.
Ne vous fuffit-il point d'immoler Gabrielle?
Sans flétrir fa vertu, prononcez fon arrêt,
Mais épargnez des jours qui...

On obfervera que Fayel, pendant toute cette fcène, a continué de parcourir le théâtre à grands pas, toujours dans la même fureur, & Gabrielle n'a point quitté fa fituation.

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

RAYMOND *à Fayel & d'un ton pénétré.*

SEIGNEUR.. tout eſt prêt.

GABRIELLE *à Fayel.*

On diſoit qu'un feſtin..

FAYEL *la regardant avec une ſombre fureur & d'un ton recueilli.*

Vous ſerez ſatisfaite..

Il vous attend. Allez.

GABRIELLE *entraînée par Raymond.*

Combien je te ſouhaite,

O mort! à mes douleurs tu vas donc mettre fin!

SCENE VIII.

FAYEL *ſeul, tantôt marchant à grands pas, tantôt s'arrêtant.*

QUELS affreux mouvements s'élèvent dans mon ſein!

Sur la coupable envain je déployerois ma rage!

Ciel! celui qui punit ſouffre-t-il davantage?

Il eſt donc vrai, Fayel: pour toi plus de bonheur!

Tu ne peux déformais infpirer que l'horreur;
Tu ne peux plus aimer! .. eh bien! fentons la haine;
Par les tourments d'autrui, je charmerai ma peine..
Si le fort à préfent terminoit mon deftin..
Ce froid mortel vient-il m'avertir de ma fin?.
Ah! donnons au courroux dont mon ame s'enivre,
Donnons tous les moments qui me reftent à vivre.

SCENE IX.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *allant au-devant de Raymond qui eft dans le plus grand accablement.*

ENFIN fuis je vengé?

RAYMOND.

Jour d'éternelle horreur!
Oui, vous l'êtes... grand Dieu!

FAYEL.

Cette fombre douleur,
Tu devois l'éprouver, quand tu voyois ton maître
Le jouet, à la fois, d'une ingrate & d'un traître..
Sans doute, à mes regards elle va fe montrer?

RAYMOND.

La voici qu'on amène..

SCENE X.

FAYEL, GABRIELLE *foutenue par deux écuyers qui l'amenent lentement*, RAYMOND.

GABRIELLE *à Fayel.*

Au moment d'expirer,
On me rappelle encor.. La haine ingénieufe,
A-t-elle imaginé quelque mort plus affreufe?

On l'affied dans un fauteuil.

FAYEL *aux deux écuyers.*

Sortez.

Ils fortent.

SCENE XI.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

GABRIELLE *s'adreffant à Fayel d'une voix défaillante.*

CRAINDRIEZ-vous qu'un poifon fans vigueur
N'eût pas à votre gré fervi votre fureur?
Votre attente, Fayel, ne fera point trahie.
Mais quoi! peu fatisfait de m'arracher la vie,
De mon dernier moment vous brûlez de jouir!
Eh bien! contentez-vous, & voyez-moi mourir.

FAYEL.

Le poiſon.. *à Raymond.*

Que dit-elle?

GABRIELLE.

Eh! pourquoi cette feinte?
Penſez-vous que ma fin m'inſpire quelque crainte?
Vous m'avez trop appris à voir de près la mort.
J'ai cru qu'à cette table, & j'ai béni mon ſort,
Le trépas m'attendoit.. me ferois-je trompée?

FAYEL.

Ma main, d'un coup plus ſûr, perfide, t'a frappée..
Ce n'eſt pas le poiſon que renferme ton ſein.

Raymond fait un geſte de terreur.

GABRIELLE.

Je ne mourrois pas! ciel! quel eſt donc mon deſtin?

FAYEL.

D'expier un forfait..

GABRIELLE *d'un ton véhément.*

Que ta fureur redouble,
Inhumain!... *elle ſe précipite à ſes pieds.*

Ah! Seigneur, pardonnez à mon trouble..
Voyez-moi dans les pleurs, embraſſer vos genoux;
Contre une infortunée armez votre courroux;
J'ai ſeule mérité toute votre colere;
Mais.. mais daignez ſauver.. je ne puis plus me taire.

FAYEL *la regardant avec fureur.*

Femme indigne!. tu veux me parler de Couci?

GABRIELLE *toujours aux pieds de Fayel, & vivement.*

Seigneur, c'est le hazard qui l'a conduit ici;
Il n'étoit point instruit qu'une chaîne éternelle..
Frappez, seigneur.. je suis la seule criminelle;
Sans nul espoir enfin, Couci quittoit ce lieu;
Hélas! nous nous disions un éternel adieu;
Je lui cachois des pleurs, qu'en secret je dévore.
Je ne le verrai plus..

FAYEL.

Tu vas le voir encore;
Lève, lève les yeux; *Il tire le rideau qui couvre la porte de l'autre appartement:*
Regarde: c'est ainsi
Qu'un époux outragé fait te rendre Couci.

Gabrielle se lève, & fait un cri en voyant le corps de Couci qui est dans les coulisses, couvert du manteau des croisés.

GABRIELLE.

Couci! *elle va retomber dans le fauteuil.*
Dieu! qu'ai-je vu?

FAYEL.

Ton ouvrage, perfide.
Pour lui percer le flanc, tu m'as servi de guide;
C'est toi, c'est ton amour qui m'a poussé le bras;
C'est de ta main qu'un traître a reçu le trépas;
Le voilà cet amant!. contemple ma victime.

GABRIELLE *s'abandonnant au désespoir.*

Couci! Couci n'est plus! ô désespoir! ô crimel-

FAYEL.

Oui, j'ai commis un crime, & c'eſt de t'adorer !

GABRIELLE *avec tout l'emportement poſſible.*

Cruel ! puiſque de ſang tu te veux enivrer,
Qui retient ta fureur ſur mes jours ſuſpendue ?
Que j'obtienne une mort trop longtems attendue !
Viens déchirer ce ſein qui demande tes coups ;
En y plongeant le fer, montre-toi mon époux.
Ces nœuds, ces nœuds ſacrés qui nous lioient, barbare,
Tu les as tous rompus, le crime nous ſépare ;
Frappe un cœur déſolé qui, rebelle à ſa foi,
Ne peut plus reſſentir que de l'horreur pour toi.
Ne ſuis que les tranſports du courroux qui t'enflamme,
Oſe à cette victime, oſe ajouter ta femme :
Elle ne connaît plus ni raiſon, ni devoir,
Ni les droits de l'hymen, ni ton fatal pouvoir,
Ni le ſoin de ſa gloire, & de ſa renommée ;
Toute entière aux douleurs dont elle eſt conſumée,
Pleine d'un ſouvenir qui ne mourra jamais,
Tu la verras livrée à d'éternels regrets ;
Tyran, tu m'entendras te repéter ſans ceſſe,
Que toujours à Couci j'ai gardé ma tendreſſe,
Que rien n'a pu détruire un penchant malheureux,
Que le tems & ta haine ont animé ces feux,
Que malgré le trépas, malgré toute ta rage,

Les traits approfondis d'une ſi chere image
Se graveront toujours dans mes ſens éperdus,
Que même en ce moment je l'adore encor plus...
Oui, chère ombre, reçois les vœux que je t'adreſſe,
A tes mânes ſanglants je fais cette promeſſe,
Je te jure un amour, *en regardant Fayel.*
Qui brave ſa fureur..
à Fayel.
Va; je ne te crains plus.. je meurs de ma douleur.

FAYEL.

Pourſuis, pourſuis; ma haine eſt trop juſtifiée,
Et de tes pleurs encor n'eſt point raſſaſiée!
Non, ce n'eſt point la mort que je veux te donner:
Un autre à cette peine auroit pu ſe borner;
Le poiſon n'auroit pas aſſouvi ma vengeance;
Va, j'ai ſu mieux punir l'ingrate qui m'offenſe;
Par de nouveaux éclats, tu viens de m'outrager:
Ton époux n'a plus rien, perfide, à ménager.
Malgré moi, combattu par une pitié vaine,
J'ai frappé juſqu'ici d'une main incertaine,
Et dans ce moment même encor tu me bravois?
Reçois le dernier coup que je te réſervois:
Gabrielle l'écoute, avec une curioſité mêlée d'effroi.
Dans ce ſein où mon fer s'eſt ouvert un paſſage,
J'ai ſurpris une lettre, aliment de ma rage:
J'ai lu que mon rival, pour prix de ton ardeur,
Vouloit qu'après ſa mort on te portât ſon cœur.

GABRIELLE.

Achève.. achève.. ô ciel ! quelle terreur ſoudaine !.

FAYEL.

Tu ſors de cette table où t'appelloit ma haine,
Où la vengeance étoit aſſiſe à tes côtés..

GABRIELLE *ſe levant à moitié.*

Eh bien !..

FAYEL.

Parmi les mets que l'on t'a préſentés,
Le cœur de ton amant.. frémis.. tu dois m'entendre.

GABRIELLE.

Son cœur !.. *avec un cri.*

Ah ! je vois tout ! *elle va vers le corps de Couci.*

FAYEL *tirant ſon poignard ſur Gabrielle, la pouſſe d'un bras, & de l'autre la menaçant du même poignard.*

Tombe, & meurs ſur ſa cendre..

Elle tombe ſur le corps de Couci, Fayel va la poignarder.

❁

SCENE XII & *derniere.*

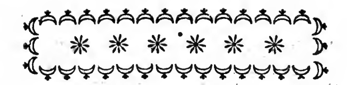
FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE, *écuyers, &c.*

VERGI, *mettant la main sur son épée pour repousser les écuyers de Fayel qui veulent l'empêcher d'entrer, & suivi d'Adèle qui court à Gabrielle; il vole à Fayel, & lui arrache son poignard qu'il jette à terre.*

ARRÊTE.. qu'ai-je appris? que d'horreurs!
Il se penche sur sa fille, l'embrasse, & tâche de la soulever.
Lève-toi,
Adèle, de son côté, cherche à faire revenir Gabrielle; Fayel est immobile de fureur.
Gabrielle.. ma fille.... ouvre les yeux.. c'est moi..
à Adèle. *à Gabrielle, en pleurant.*
Prêtez-moi votre main.. c'est ton malheureux père..
Ma fille, dans mes bras viens revoir la lumière..
Adèle.. c'est envain que nous la secourons!
Ils la soulevent, & elle retombe comme un corps privé de la vie.
Ma fille!. *Il est à genoux penché sur le corps de sa fille, qui vient d'expirer de douleur.*
Elle n'est plus! (*à Fayel.*) ah, barbare!.

FAYEL *s'arrachant avec fureur son appareil.*
Mourons.
Fayel tombe dans les bras de Raymond. Le rideau s'abaisse.

Fin du cinquieme & dernier Acte.



EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
DU CHÂTELAIN DE FAYEL.

RAYNAUD de Fayel étoit fils d'un Albert de Fayel qui vivoit en 1170; il falloit que ce fût une maiſon déja connue, puiſque l'on a conſervé un acte qui contient un accord paſſé entre Philippe-Auguſte & cet Albert de Fayel pour des biens ſitués à Jonquieres; ſelon quelques écrivains, elle étoit alliée à la maiſon de Mailli.

Raynaud, dès l'âge le plus tendre, avoit laiſſé éclater des faillies de ce caractère impétueux, qui, développé, devint ſombre, farouche & s'emporta aux plus violents excès; le premier trait de fureur qui lui échappa, fut de s'armer contre ſon pere; il déteſtoit le monde, auquel il étoit odieux; tout prenoit à ſes yeux l'empreinte de la noire mélancolie qui le dévoroit, & qui conduit l'homme aux plus cruelles extrémités. On a remarqué que cette diſpoſition ténébreuſe de

de l'ame produit les célebres criminels, au lieu que la douce mélancolie entretient ce ſentiment tendre, qui mene à la vertu & ſurtout à l'amour de l'humanité. Combien influe dans le cœur humain une différence de teintes plus ou moins marquées ! bien peu de choſe ſépare la vertu du crime !

Fayel dominé par ſon affreuſe miſantropie ne recherchoit que les lieux écartés ; il voit Gabrielle de Vergi : ſon cœur s'ouvre avec fureur à tous les tranſports de l'amour ; tous ſes emportements ſe concentrent dans un ſeul qui eſt la paſſion la plus enflammée ; la malheureuſe Gabrielle devient enfin ſon épouſe.

Elle étoit fille de Guy de Vergi (1), à qui l'on avoit donné le ſurnom de Preux ; c'étoit un des premiers Barons de Bourgogne ; les Papes Eugene III & Anaſtaſe IV, avoient imploré ſon

(1) Cette maiſon tiroit ſon origine du château de Vergi, qui fut ruiné par l'ordre de Henri IV en 1609. Ce ſeigneur de Vergi fut ſurnommé le *Preux*. On a déjà dit que ce nom étoit le comble des éloges pour les chevaliers ; quand ils avoient remporté le prix dans les tournois, on s'écrioit : *honneur aux fils des Preux* ! J'ajouterai qu'il falloit avoir autant de probité que de courage pour mériter cette dénomination. Un Jean de Vergi dans la ſuite accompagna le duc de Bourgogne à Montereau.

assistance & sa protection en faveur de l'abbaye de Vezelay contre les Comtes de Nevers; ses ancêtres s'étoient distingués par les places éclatantes qu'ils avoient remplies & par leur mérite personnel; ils sortoient de petits souverains connus alors sous le nom de feudataires des ducs Français. Le seigneur de Vergi eut un démêlé avec Hugues III, duc de Bourgogne, au sujet de son comté de Vergi; il eut recours à Philippe-Auguste qui embrassa sa défense; Vergi rentra dans ses possessions, à condition qu'il en feroit hommage à nos souverains.

Il avoit amené sa fille avec lui. Rien n'avoit paru de plus beau à la cour de France; Gabrielle recevoit des éloges même de son sexe; une douceur inexprimable lui prêtoit un nouveau charme supérieur encore à l'éclat de sa beauté. A peine se fut-elle montrée chez la reine, que tous les courtisans se disputerent l'honneur de lui offrir leur main; on ne sait trop comment Fayel obtint la préférence.

Raoul de Couci (1), pour les graces autant que

(1) Couci tiroit son nom de la terre de Couci en Picardie. Celui dont on a le plus de connoissance est un Dreux de Couci, seigneur de Boves, vivant en 1035. Ils firent du bien aux Prémontrés, ainsi qu'à l'Abbaye de Foigny. Il y eût un seigneur de Couci, qui s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve. Raoul de

pour la valeur, étoit à la tête des jeunes chevaliers Français; on eut dit que le ciel l'eût destiné pour époux à Gabrielle, tant ils étoient égaux en naissance, en agréments, en vertus! La famille de Couci ne voyoit que le trône au-dessus d'elle; elle étoit alliée à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe. Enguerrand de Couci, surnommé le *Grand*, pere de celui dont nous parlons, avoit joui de la plus haute faveur sous plusieurs de nos rois & surtout sous Louis le jeune; son fils étoit le favori déclaré de Philippe-Auguste; ce fut lui qui détermina ce monarque à faire la guerre à Philippe d'Alsace, comte de Flandres, seigneur de Crépi. Il y a tout lieu de croire que Gabrielle & Couci, dès le premier moment qu'ils se virent, s'aimerent & gémirent tous deux en secret d'être obligés de ne point vivre l'un pour l'autre; on prétend que Fayel ne tarda pas à surprendre cette inclination mutuelle, dont cependant la vertu n'eut jamais droit de s'allarmer: mais la jalousie a d'autres yeux que la raison & la vérité.

Il y a deux châteaux de Fayel, tous deux situés près de la riviere d'Oyse, l'un vers Compiegne dans le Valois, l'autre dans le Vermandois, du côté de Noyon. Le château de Couci n'étoit pas

---

Couci, en latin *Rodolphus;* c'est donc une faute de dire seigneur de Raoul, &c. comme on dit, seigneur de Couci, &c.

éloigné de la riviere d'Oyse. Ce jeune seigneur joignoit aux charmes de la figure un esprit délicat & fait pour plaire, surtout à un sexe qui préfere la fleur des arts d'agrément aux épines de la science & de l'érudition. Couci étoit regardé pour ses chansons comme l'égal d'Abeilard (1). Il n'y a point de doute que cet amant poëte eut l'indiscrétion de faire sa maîtresse l'héroïne de ses vers, & qu'ils parvinrent jusqu'à Fayel qui, dans

(1) On a des vers de Raoul de Couci, que dans le tems on mettoit à côté de ceux d'Abeilard, qui étoit mort en 1138; il composa un poëme intitulé, *le Retour de Vénus dans les cieux*, où se trouvent ces vers, (c'est l'Amour qui parle à Junon.)

„ Jupiter qui le monde reigle,
„ Cummande & établit à reigle,
„ Que chacun pense d'être à ayse,
„ Et fist scet chose qui lui plaise.
. . . .
„ Et afin que tous s'ensuivissent,
„ Et qu'à ses œuvres se prennissent,
„ Exemples de vivre faisoit
„ A son corps ce qui lui plaisoit, &c.

Voici encore d'autres vers de Couci, partant pour la Terre Sainte.

„ Se mes corps va servir notre Seigneur,
„ Mes cuers remaint du tout en sa baillie,
„ Pot il m'envois soupirant en Surie.

les amufements les plus indifférents, foupçonnoit des liaifons criminelles.

Peut-être Gabrielle n'avoit-elle pas rejetté les douceurs d'un commerce féduifant; elle s'y étoit livrée avec d'autant plus de fécurité que le devoir paraiffoit n'avoir rien à lui reprocher ; elle n'avoit pu du moins fe diffimuler qu'il n'eft point de légere démarche pour une femme qui n'eft plus maîtreffe de fon cœur & qui eft liée par un engagement facré, dont la fin n'eft fouvent que le terme de la vie. L'époufe de Fayel étoit donc renfermée dans un de ces châteaux dont nous avons parlé, comme dans une efpece de tombeau, loin de toute fociété, expofée aux fureurs outrageantes d'un mari, qui aimoit comme les autres hommes haïffent. Couci vint à favoir tous les mauvais traitements qu'elle effuyoit; il apprit encore qu'il en étoit la principale caufe, que c'étoit par rapport à lui que Gabrielle fubiffoit une auffi rigoureufe captivité; il aimoit, & il connoiffoit toute la délicateffe, tous les facrifices dont eft fufceptible le véritable amour ; il réfolut de s'immoler plutôt cent fois, que de coûter une feule larme à une femme qui lui devenoit tous les jours plus chere; il faifit une occafion qui vint s'offrir à fa valeur.

On connoît le grand reffort de ces tems, qui produifit tant d'effets finguliers & en même tems

ſi funeſtes aux trois quarts de l'Europe. La fureur des croiſades, car c'étoit une des maladies de l'eſprit de ce ſiecle, ne s'étoit point rallentie; le mauvais ſuccès des autres entrepriſes de ce genre n'avoit pu affaiblir ce malheureux enthouſiaſme. Saladin, un des plus grands hommes qui aient commandé, s'étoit emparé de Jéruſalem, après en avoir défait & pris le dernier ſouverain, que l'on nommoit Guy de Luſignan. Cette perte avoit entraîné celle de la plupart des autres poſſeſſions des chrétiens dans ces contrées : il ne leur étoit reſté que trois villes, Antioche, Tripoli & Tyr. Le pape Urbain III, à cette nouvelle, avoit ſuccombé au chagrin: Henri roi d'Angleterre en fut pénétré de douleur; Philippe-Auguſte conçut quelques années après le deſſein de venger la chrétienté ; il fit donc proclamer une nouvelle croiſade : le ſucceſſeur de Henri entra avec chaleur dans les vues du monarque Français ; ces deux princes ſuſpendirent leurs démêlés particuliers & ſe réunirent pour aller combattre les infideles. Ptolémaïs, autrement Acre, ou St. Jean d'Acre, étoit un port conſidérable, également néceſſaire, & aux chrétiens pour conſerver les places qui leur appartenoient encore, & à leurs ennemis pour aſſurer la communication de l'Egypte avec la Syrie: il y avoit près de deux années que Luſignan en faiſoit le

blocus, & qu'il se consumoit en efforts, jusqu'alors peu favorisés de la fortune ; ce fut par la prise de ce port que les deux rois résolurent de commencer leurs conquêtes.

Couci fit remettre à Gabrielle une longue lettre trempée de ses larmes & où il lui rappelloit tous les détails de sa passion également innocente & malheureuse ; il s'arracha ensuite de son château & courut accompagner son maître à sa nouvelle expédition.

Le siege d'Acre fut poussé avec vigueur. La vie étoit devenue insupportable à Couci ; il aimoit toujours Gabrielle avec transport & la voyoit dans les bras d'un autre ; l'espérance même qui est la derniere ressource des infortunés ne pouvoit lui en imposer ; il ne cherchoit donc qu'à se délivrer du fardeau de douleurs qui l'accabloit; il fit des prodiges de bravoure; enfin au moment que la place allait se rendre, Couci reçut une blessure qui fut jugée mortelle. Notre jeune héros vit approcher le dernier instant avec toute l'intrépidité du guerrier & toute la résignation du chrétien ; il eut le tems de mettre ordre à ses affaires & de pourvoir même à sa sépulture (1). Quand il eut satisfait à ces de-

(1) Il ordonna qu'on transportât son corps à l'Abbaye de Foigny.

voirs, il ne s'occupa plus que de ſon amour & de celle qui en étoit l'objet ; il chargea ſon écuyer, que quelques hiſtoriens appellent Beaudilier, & d'autres Monlac, d'une lettre pour la Dame de Fayel ; cet écrit renfermoit les ſentiments de l'amour le plus vertueux : Couci diſoit à ſa maîtreſſe qu'il mouroit content, puiſqu'il ne pouvoit vivre pour elle ; il prenoit le ciel à témoin que ſa tendreſſe avoit toujours été auſſi pure que vive ; il ajoutoit qu'il expiroit avec la ferme croyance que de pareils ſentiments n'offenſoient ni la vertu ni la religion ; il finiſſoit cet écrit par ſupplier Gabrielle de vouloir bien conſerver le don que ſon écuyer lui remettroit de ſa part & d'accepter l'hommage de ſes derniers ſoupirs.

Couci joignit à ce billet un cordon de cheveux & de perles, préſent qu'il avoit reçu de Gabrielle, & qu'il lui renvoyoit. Il n'en reſta pas à ces témoignages d'un amour qui méritoit un meilleur ſort : il fit promettre à ſon écuyer qu'auſſitôt qu'il auroit rendu l'ame, ſon cœur ſeroit embaumé, renfermé dans une boîte d'or & porté à ſa maîtreſſe : l'écuyer jura de remplir ſes volontés ; ſon maître qui comptoit ſur ſa parole, ſe tourna entierement vers Dieu & mourut dans les ſentiments de la plus haute piété.

On voit dans cette mort le caractere parfait de

nos

nos anciens chevaliers, qui allioient l'amour de Dieu avec *l'amour de leurs Dames*, & qui étoient éloignés d'imaginer que cette bigarrure fût une profanation aux yeux de la divinité.

L'écuyer qui n'ignoroit pas toute la rigueur des loix de la chevalerie, se fit un point d'honneur d'exécuter les ordres de Couci; il se mit en chemin chargé du précieux dépôt; arrivé près du château de Fayel, il se consulta sur les moyens d'entrer & d'arriver jusqu'à Gabrielle, sans être apperçu du mari. Le sort, qui semble prendre plaisir surtout à déconcerter les projets des amants, voulut que le jaloux Fayel rencontrât l'écuyer dans son parc; il le connaissoit, & sa défiance crut bientôt avoir découvert ce qu'il cherchoit lui-même quelquefois à se dissimuler; l'écuyer fait résistance: Fayel, aidé de ses officiers, s'en empare, le menace, lui arrache en un mot la vérité, se saisit de la lettre, du cordon de cheveux & du cœur, & poignarde lui-même de sa propre main le fidele serviteur de Couci. Alors l'époux furieux n'est plus incertain sur les sentiments de sa femme; il voit qu'il n'est point aimé, & aussitôt il médite une vengeance infernale, dont l'histoire peut-être ne nous avoit pas encore offert d'exemples; il ordonne qu'on hache le cœur de Couci & qu'il soit mêlé avec d'autres viandes; le mets est présenté à la Dame de Fayel.

qui, contre sa coutume, mangea plus qu'à l'ordinaire. Le départ de Couci & les emportements continuels de son mari l'avoient pénétré d'une douleur profonde, dégénérée en langueur. A peine a-t-elle quitté la table que son bourreau lui demande, avec un air de cruauté satisfaite, comment elle a trouvé le plat qu'on lui avoit servi? Cette malheureuse femme répond qu'il lui avoit fait quelque plaisir: „ je n'en suis pas „ étonné," s'écrie le barbare, „ tu as mangé le „ cœur de Couci; il est dans le tien". Ces mots sont une énigme pour Gabrielle: il lui présente la lettre, le cordon de cheveux, &c. Toute l'atrocité de la vengeance de Fayel est dévoilée aux yeux de cette infortunée. Je me servirai de l'ancien langage pour n'altérer rien de sa réponse, dont la naïveté est pleine de sentiment: „ *Il est „ vrai, Monsieur, que j'ai beaucoup aimé ce Couci „ qui méritoit de l'être, puisqu'il n'y en eut jamais „ de plus généreux, & puisque j'ai mangé d'une „ viande si noble & que mon estomac est le tombeau „ d'une chose si précieuse, je me garderai bien d'en „ mêler d'autre avec celle-là.*"

Gabrielle, après ce peu de mots, ne parla plus; elle courut s'enfermer dans son appartement, refusa obstinément toute espece de nourriture pendant quatre jours qu'elle vécut encore, & fut trouvée étendue sur la terre & morte dans les sanglots & dans les larmes.

La Croix du Maine (1), le préſident Fauchet, Mlle. de Luſſan, ont conſacré dans leurs ouvrages, cette hiſtoire à la fois ſi touchante & ſi horrible; Mlle. de Luſſan ſurtout lui a prêté les graces attendriſſantes du roman; ſi elle eût eu quelque idée du *genre ſombre*, elle auroit tiré un bien autre parti de cette anecdote, en y jettant tout l'intérêt qui réſulte du pathétique & terrible réunis. Nous avons des écrivains qui révoquent ce fait en doute; Ducheſne, dans ſon hiſtoire de la maiſon de Couci, n'en fait aucune mention. Ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt qu'elle eſt très-vraiſemblable, graces aux excès monſtrueux de barbarie, où ſe laiſſoit emporter une foule de petits deſpotes ſubalternes qui déſoloient la France; il y en a eu qui, pour des haines particulieres, ont brûlé des châteaux, ont fait des priſonniers &

---

(1) Je ne connoiſſois pas ces écrivains, quand je conçus le deſſein de faire une tragédie du ſujet de Fayel: j'étois fort jeune; la romance ſi attendriſſante de Gabrielle de Vergi me tomba entre les mains: c'eſt donc à ce petit ouvrage que je ſuis redevable de l'impreſſion qu'excita en moi cette anecdote.

Je ne me juſtifierai pas ſur les altérations de la vérité, ſur les anachroniſmes; je l'ai déja dit, ce n'eſt pas une hiſtoire que j'ai eu le projet de compoſer, c'eſt une tragédie: heureux ſi l'on n'avoit pas d'autres reproches à me faire!

les ont égorgés eux-mêmes de sang-froid; d'autres s'emparoient à force ouverte d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parents leur avoient refusé en mariage; les malheureux serfs étoient les jouets & les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le gouvernement que le comte de Boulainvilliers s'avisoit de regretter! Qu'on juge par ces horreurs si un corps de monarchie n'est pas préférable à toutes ces autorités divisées & subdivisées. Connoissons bien notre bonheur & n'allons pas demander au ciel une autre législation.

Fin du premier Volume.



